DEBACQ LIBRARY

E. XII
D 16/2
33984/A/1
COMMIUS

42550

TABLEAU DES *MALADIES* DE LOMMIUS; OU DESCRIPTION EXACTE

de toutes les Maladies qui attaquent le Corps humain, avec leurs signes diagnostics & pronostics :

OUVRAGE SERVANT D'INTRODUCTION AU

MANUEL DES DAMES DE CHARITÉ.

TRADUCTION NOUVELLE,

Par M. L'ABBÉ LE MASCRIER.

A PARIS,

Chez DEBURE l'aîné, Libraire, Quai des Augustins, à l'Image Saint Paul.

M. DCC. LX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

Le *Manuel des Dames de Charité* se vend chez le même Libraire.

A MONSIEUR
MORAND,

ÉCUYER, CHEVALIER DE S. Michel, Chirurgien du College de Paris, Docteur en Médecine, Membre des Académies de Paris, Rouen, Pétersbourg, Londres, Stockolm, Bologne, Florence & Cortone, Sécretaire perpétuel de celle de Chirurgie, &c, &c.

MONSIEUR,

En Vous offrant la traduction du Livre d'un excellent homme, on ne me verra point,

en adulateur téméraire, entreprendre de faire ici Votre éloge. L'Art de guérir qui Vous eſt redevable des connoiſſances dont Vous l'avez enrichi par Vos écrits & par Vos travaux, n'a pas beſoin de mes foibles efforts pour en éterniſer la mémoire. Les diſcours les plus éloquens, en n'apportant aucun nouveau luſtre à Votre mérite, ne ſçauroient ajouter, ni à la vive reconnoiſſance de tant de Sujets du Roi que vous avez ſauvés par Votre habileté, ni à cette haute réputation ſi légitimement acquiſe, qui Vous a fait déſirer

*d'un grand Prince *, rechercher de toutes les Compagnies de l'Europe les plus ſçavantes & les plus illuſtres, & décorer des marques de diſtinction les plus flatteuſes par notre Auguſte Monarque.*

Permettez, MONSIEUR, que je me joigne ici à la voix publique, pour rendre à Vos ſuccès le juſte tribut de louanges qui leur eſt dû : agréez l'hommage que je vous fais de cette partie de mes Ouvrages ; & recevez les aſſurances ſinceres de l'eſtime & de la conſidé-

* En 1736 *Monſieur Morand* fut demandé par Philippe V Roi d'Eſpagne pour être ſon premier Chirurgien.

ration parfaite avec lesquelles j'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur,
LE MASCRIER.

PRÉFACE.

AVANT que j'entre dans le détail du Livre dont je donne ici la traduction, je penſe qu'il eſt à propos que je diſe un mot de celui qui en eſt l'auteur, & que je le faſſe connoître, autant dumoins que cela me ſera poſſible.

Joſſe Lommius, Médecin célebre, nâquit au Comté de Buren dans la Gueldre. On ignore quelle étoit ſa famille ; il y a ſeulement lieu de croire qu'elle jouiſſoit de quelque conſidération dans ſon pays, puiſque dans la Dédicace de ſon Commentaire ſur Celſe, laquelle eſt adreſſée au Prince d'Orange, Lommius nous apprend lui-même, que ſous le pere & l'ayeul de la Comteſſe de Buren que ce Prince épouſa en premieres nôces, ſon pere avoit exercé l'emploi de Sécretaire général de tout le Comté de Buren.

A l'égard de son âge, quelques recherches que j'aye faites, il m'est impossible de le fixer précisément. Je me garderai cependant bien de dire d'après quelques-uns de nos Journalistes, qu'il *vivoit il y a plus d'un siecle ;* ce seroit parler peu exactement, puisqu'il y en a certainement aumoins deux qu'il étoit déja fort célebre, & qu'on ne peut marquer l'époque de sa naissance plus tard que vers le commencement du 16e. siecle. La preuve en est claire & facile. En 1557, ou, si l'on veut, 1558, & par conséquent il y a plus de deux-cens ans, Lommius publia son Commentaire sur Celse : deux ans après, en 1560, il donna son Tableau des maladies ; & deux ans encor après, en 1562, parut son Traité de la cure des Fievres continues. Lommius étoit donc dès-lors un habile homme dans son Art ; il avoit dès-lors de la réputation & de la célébrité, comme on va le voir par la suite : par consé-

quent il ne pouvoit avoir moins de trente-cinq à quarante ans ; il étoit donc né vers l'an 1510 ou 1515.

Mais c'eſt trop m'arrêter à ces minuties chronologiques : j'ajoute ſeulement, que Lommius étoit ami & contemporain du célebre Fernel, Médecin du Roi Henri II. & de la Reine Catherine de Médicis, qu'il cite avec éloge dans la Préface de ſon Commentaire ſur Celſe, en l'appellant ſon ami, *amicus noſter Fernelius*; qu'en 1557 il étoit Médecin de la Ville de Tournai ; qu'il étoit de même en 1560 Médecin penſionné de la Ville de Bruxelles ; & qu'outre cela en 1562 il étoit depuis quelques années Médecin du Comte de Meghen, comme il le dit dans l'Epître dédicatoire qu'il écrivit à ce Seigneur, en lui adreſſant ſon Traité ſur les Fievres. Les autres particularités de ſa vie, ainſi que l'époque de ſa mort, nous ſont inconnues.

A l'égard de ſes Ouvrages, on n'en connoît que trois. Le premier qu'il appelle les prémices de ſes études *, eſt ſon Commentaire *De ſanitate tuendâ* ſur le premier Livre de Celſe *De re Medicâ*. Lommius le dédia au célebre Guillaume de Naſſau Prince d'Orange, & Comte de Buren par ſon mariage, le chef & le plus puiſſant promoteur de la grande révolution des Pays-bas. L'Epître dédicatoire eſt datée de Tournai le premier Décembre 1557; & le Livre parut l'année ſuivante 1558, imprimé à Louvain. Il s'en eſt fait depuis deux autres éditions, l'une à Leyde en 1724, & l'autre à Amſterdam en 1745.

De ce premier Ouvrage je paſſe au troiſieme; c'eſt le Traité *De curandis Febribus continuis*, ou, De la curation des Fievres continues, dédié à Charle de Brimeu Comte de Meghen, Chevalier de la Toiſon

* *Primitias ſtudiorum meorum.* Dans ſon Epître dédicatoire au Prince d'Orange.

d'or, & alors Gouverneur de la Gueldre & du Comté de Zutphen, qui, comme je l'ai dit, avoit depuis quelques années choisi Lommius pour son Médecin. La Dédicace de ce livre est datée de Bruxelles le premier Septembre 1562; & il fut imprimé cette année à Anvers. En 1718 on en donna une seconde édition à Londres, sur laquelle on en fit une troisieme à Roterdam en 1720.

Il ne me conviendroit pas, n'étant point homme de l'Art, de vouloir décider du mérite de ces deux Ouvrages. J'observe seulement que deux éditions, qui ont été faites dans ce siecle de l'un & de l'autre d'après les premieres, semblent prouver que l'on peut tirer quelque avantage de ces deux Traités. J'ajoute d'après la lecture que j'en ai faite, sans oser cependant prononcer, que la Latinité en est fort pure & très-exacte, ensorte que Manget a eu raison de dire dans sa Biblio-

theque des Ecrivains de Médecine ; que Lommius ne le cede qu'à Celse en cette partie ; que tous deux suppose nt une lecture prodigieuse de tous les Auteurs anciens qui ont écrit sur cette Science, Grecs, Latins ou Arabes, tels que Galien, Avicenne, Averroës, Razis, &c. & surtout Hippocrate, qu'il paroît que Lommius possédoit parfaitement ; & qu'une étude assidue & réfléchie de ces deux livres ne pourroit être que très-avantageuse à ceux qui de nos jours se destinent à la profession de la Médecine, lesquels n'en deviendroient peut-être que plus habiles, plus attentifs & plus éclairés Observateurs, *Ordonnateurs* plus sages & plus circonspects, & conséquemment Médecins plus utiles à la Societé pour la guérison des Maladies.

Je viens enfin au Livre, dont je donne aujourd'hui la traduction ; c'est en suivant l'ordre des dates le second Ouvrage de Lommius, puis-

qu'il parut en 1560, deux ans par conſéquent après ſon Commentaire ſur Celſe, & deux ans avant ſon Traité de la cure des Fievres continues. Nous lui avons donné le titre de *Tableau des Maladies, &c.* pour les raiſons que je rapporterai plus bas; dans l'original Latin il eſt ſimplement intitulé *Obſervationes Medicinales, &c.* parce que ce n'eſt en effet que le préçis, & comme le réſultat des obſervations, que l'Auteur conſommé dans la théorie & dans la pratique de ſon art avoit faites ſur les différentes eſpeces de maladies. La premiere édition de ce livre qui eſt très-bien écrit, & d'un ſtyle fort ſerré & très-concis, parut à Anvers imprimée chez Plantin en 1560; & en 1563 il s'en fit une ſeconde dans la même ville chez Sylvius. Quatre-vingts ans après, c'eſt-à-dire en 1643, on le réimprima à Francfort avec le titre avantageux de petit Ouvrage d'or, *Opuſculum aureum*, qui lui eſt demeuré dans toutes les éditions

ſuivantes. Il en parut une nouvelle, auſſi à Francfort, en 1688. Les Médecins d'Amſterdam le firent imprimer de nouveau en 1714, avec le même titre d'Ouvrage d'or. En 1719 George Wolffang Wedelius, Médecin célebre, connu par un nombre prodigieux d'Ouvrages dont il eſt l'auteur, & Profeſſeur en Médecine dans l'Univerſité d'Yenne, en donna une ſixieme édition; & elle a été ſuivie de deux autres faites à Amſterdam en 1725 & 1738. Un Livre qui vit encor depuis deux-cens ans, & qui a eu huit éditions dans le cours de deux ſiecles, ne mérite sûrement pas qu'on le traite de livre inutile, comme quelqu'un que je ne nomme point a eu l'indiſcrétion de le faire.

Il eſt dédié à Meſſieurs du Magiſtrat de Bruxelles; & l'Epître dédicatoire que Lommius leur adreſſe à ce ſujet, eſt un morceau qui, à mon avis, mérite d'être lû, tant parce que l'Auteur y reprend fort

librement les défauts de quelques-uns des Médecins de ces derniers siecles, que parce qu'il y expose très-clairement le plan & l'objet de son Ouvrage, & l'utilité dont il peut être. C'est ce qui m'a engagé à donner ici la traduction de cette Dédicace, qui n'avoit point encor paru en notre Langue.

Le dessein de Lommius a donc été, comme il nous l'apprend, de renfermer dans ce Livre tout ce qui concerne cette partie de la Médecine, qui comprend le Diagnostic des maladies, leur Pronostic, & les conséquences qu'on peut en tirer; & l'on ne peut disconvenir, que cette connoissance ne soit très-utile, tant pour la cure & la guérison des maladies, que pour attirer aux Médecins l'estime & la confiance des Malades. Si l'on en croit ce que dit Wedelius dans la Préface qu'il a mise à la tête de l'édition qu'il a donnée de ce Livre, c'est une science absolument nécessaire dans la pra-

tique de la Médecine ; c'eſt le fil d'Ariadne, au moyen duquel on peut ſortir du labyrinthe des maladies ; c'eſt le fondement de toutes les autres parties qu'un Médecin doit poſſéder, parce que, comme il le dit, le conduiſant de ce qu'il connoît à ce qu'il ne connoît pas, de la connoiſſance des ſignes & des effets à celle des cauſes, elle le met en état de tirer des ſymptômes qui accompagnent les maladies, de juſtes indications, au moyen deſquelles il peut décider de leur nature, de leurs cauſes, & des remedes que l'on doit y apporter, en quoi conſiſte, ajoute-t'il, toute la Science de la Médecine. Il faut obſerver, dit un habile Journaliſte, dont le jugement eſt d'un grand poids en cette partie *, « que la » ſcience du Diagnoſtic eſt la baſe » de la guériſon, que ſans elle on » eſt expoſé à des erreurs conti-

* M. Vandermonde, *Journal de Médecine du mois d'Août* 1759, pag. 107.

» nuelles; & nous oſons même aſ-
» ſurer, que quand un Médecin a
» bien ſçu placer ſon Diagnoſtic,
» ſon Malade eſt à moitié guéri:
» car avec quelques connoiſſances
» & un bon-ſens ordinaire, il vient
» aiſément à bout du reſte de
» l'ouvrage. A l'égard de la doctrine
» des Pronoſtics, ajoute-t'il, elle
» eſt moins intéreſſante pour le
» Malade; mais c'eſt la partie la plus
» brillante du Médecin: c'eſt elle
» qui décide de ſon aptitude à
» l'exercice de ſa profeſſion, de la
» nature du génie avec lequel il
» fait ſes obſervations; de façon
» qu'on peut aſſurer ſans témérité,
» qu'un Médecin qui ſe trompe
» *lourdement* & *le plus ſouvent* dans
» ſon Pronoſtic, ſera toujours un
» Médecin très-médiocre. « Or
c'eſt cette ſcience du Diagnoſtic &
du Pronoſtic des maladies, qui
depuis Hippocrate n'avoit été trai-
tée expreſſément par perſonne, que
Lommius a entrepris de renfermer

dans ce Livre, que l'on peut regarder, pour me servir des termes de Wedelius, comme un répertoire excellent, où l'on trouve une description exacte & fort détaillée de toutes les maladies qui attaquent le corps humain. C'est là que l'on apprendra à bien connoître les maladies, & à les guérir, si l'on est assez attentif, pour tirer des symptômes qui les caractérisent & qui les accompagnent, des indications justes, qui servent à en découvrir les causes, & à s'assûrer des remedes qui leur sont propres.

Tout l'Ouvrage est divisé en trois Livres. Dans le premier Lommius traite en général des maladies, qui attaquent tout le corps humain; & comme dans dix-neuf chapitres dont il est composé, il n'est gueres question que des différentes especes de Fievres, on pourroit presque le regarder comme un excellent Traité abrégé sur cette sorte de maladie, qui accompagne ordinairement tou-

tes les autres. Le 12e. & le 14e. chapitres de ce Livre méritent surtout l'attention. Le premier a pour titre, *Remarques générales sur les Fievres ;* & le second, *Signes des Crises.* Il y a, je pense, beaucoup à apprendre pour toutes sortes de personnes dans l'un & dans l'autre ; peut-être même ne sont-ils pas indignes des réflexions des Médecins les plus habiles.

Dans le second Livre, l'Auteur entrant dans le détail, parle de toutes les maladies, qui sont propres & particulieres à chacune des parties du Corps humain ; & parce que cette matiere est fort vaste & très-étendue, j'ai crû, en suivant le plan de Lommius, qu'il me seroit permis pour la commodité des Lecteurs de la diviser en plusieurs Paragraphes. Il y en a neuf dans ce Livre. L'Auteur parle dans le premier des maladies de la Tête ; dans le 2^d^, des maladies du Cœur & de la Poitrine ; dans le 3e, des maladies de l'Estomac & des Intestins ; dans le 4e, des

maladies du Mézentere, du Foie & de la Ratte ; dans le 5e, des maladies des Reins & de la Veſſie ; dans le 6e, des maladies des Parties naturelles ; dans le 7e, des maladies des Articles ; dans le 8e, des maladies de la Peau ; & dans le 9e, des maladies qui attaquent indifféremment diverſes parties du corps, ſans être particulieres à aucune. Sans vouloir décider du mérite de ce ſecond Livre, je m'en rapporte au jugement de nos plus ſçavans Médecins ; ils ſçavent mieux que moi l'eſtime que l'on doit en faire.

Enfin dans le troiſieme qui eſt aſſez court, Lommius traite des Pronoſtics que l'on peut tirer, tant des maladies en général, que de chacune en particulier. Ce Livre eſt certainement un des plus curieux, & peut-être un des plus utiles de tout l'Ouvrage, puiſqu'en douze chapitres dans leſquels j'ai crû devoir le partager, en prenant pour guide le plan que Lommius en a tracé

lui-même dans son préambule, on peut dire qu'il renferme à peu près toute la doctrine des Pronostics. Le chapitre du Pouls & celui de l'Urine méritent surtout d'être lûs & étudiés avec l'attention la plus réfléchie ; ce sont, j'ose le dire sans craindre d'en être démenti par les gens de l'Art, deux excellens Traités en racourci sur ces deux objets, dont la connoissance est si importante dans toutes sortes de maladies.

Après ce que j'ai dit, il est inutile que je m'arrête à vanter le mérite de cet Ouvrage ; parmi ceux qui le connoissent, les suffrages ne sont point partagés à son sujet. Les Médecins les plus habiles conviennent, que c'est un livre d'or, un Ouvrage excellent & achevé, un Traité d'un très-grand prix *aux yeux des connoisseurs*, & dont l'étude est nécessaire à tous les Médecins qui aiment véritablement leur profession, & qui cherchent à s'en instruire

parfaitement. Plusieurs nous ont avoué qu'ils l'avoient lû dix fois ; & sur ce que l'on demandoit un jour à quelqu'un d'entr'eux, s'il ne seroit pas possible de donner quelque perfection à ce livre, il ne balança point à répondre, qu'après quarante ans de pratique, le plus habile homme ne seroit peut-être pas en état d'y ajouter une syllabe. En faut-il davantage, pour faire tomber la critique déplacée & indiscrete, pour ne rien dire de plus, qui parut de cet Ouvrage il y a environ six mois * ? Si cette Préface tombe par hasard entre les mains de l'auteur de cette critique, il y a lieu d'espérer qu'il se repentira du jugement précipité qu'il a porté d'un Livre qu'il ne connoît point, & qui n'est pas du ressort d'un Littérateur ordinaire.

Tel étoit cet Ouvrage de Lommius, connu & estimé des Méde-

* Année Littéraire, *Lettre XII. du 6 Juillet* 1759, pag. 282.

cins seulement, & ignoré du reste des hommes, lorsqu'en 1712 il en parut une traduction Françoise faite par feu M. le Brethon, Bachelier en Médecine. Je conviens avec l'auteur de l'Année littéraire, qu'elle n'eut pas alors *un grand succès*; & j'ai lieu de croire qu'on doit en attribuer en partie la cause au peu de soin du Libraire qui s'en étoit chargé, puisqu'il est certain d'ailleurs, que depuis environ six mois qu'elle a passé entre les mains d'un autre qui en a acquis le fond, il ne lui a pas encor pris envie de se plaindre de la vente. Dureste je ne puis m'empêcher d'avouer, que cette traduction est fort mal écrite, & que le style en est souvent obscur & embarrassé; ensorte qu'elle donne lieu de penser, que le Traducteur sçavoit assez mal notre Langue. J'ajoute qu'il est évident par sa traduction, que tout Médecin qu'il étoit, il n'a pas toujours entendu ou voulu entendre son Auteur; que

ſouvent il a pris un ſens abſolument contraire au ſien, & cela au point de mettre preſque toujours le premier ou à droite ce que l'original Latin place le ſecond ou à gauche; ce qui n'eſt pas de peu d'importance dans un Livre de la nature de celui-ci. Enfin ce qu'il y a de moins pardonnable encor dans ſa traduction, eſt que pour donner peut-être des preuves de ſa ſcience dans l'Art, il prend très-fréquemment la liberté d'amplifier, de paraphraſer, d'enjoliver Lommius, & de ſubſtituer ſes propres idées à celles de cet excellent homme.

Ce ſont ces obſervations que j'ai eu occaſion de faire en comparant cette traduction Françoiſe avec l'original Latin, qui m'ont fait naître l'idée de le traduire de nouveau. J'ai penſé que ce ſeroit rendre quelque ſervice à la Société, de tirer ce Traité de Lommius des mains des Médecins & de la pouſſiere de l'Ecole, pour ainſi dire, pour le faire

faire connoître aux personnes qui ne sont pas de l'Art, en le leur présentant précisément & exactement tel qu'il est; & c'est ce qui m'a engagé à entreprendre d'en donner au Public une nouvelle traduction, plus fidele, plus exacte, plus claire, plus nette & mieux écrite que l'ancienne, telle en un mot qu'elle puisse être d'usage à tous ceux qui ne sont pas Médecins. Je laisse aux connoisseurs à juger si j'y ai réussi; je dirai seulement à mon avantage, que l'Auteur du Manuel des Dames de Charité, bon juge certainement en cette matiere, ayant jetté les yeux sur ma traduction, a bien voulu se donner la peine de la revoir toute entiere sur l'original Latin, & m'aider de ses conseils. L'aveu public que j'en fais ici, est un tribut de reconnoissance, que l'Auteur du Manuel n'acceptera sans doute qu'à regret, mais que je crois devoir à la justice, & à l'amitié dont il m'honore.

J'ai conſervé à ce Livre le titre de *Tableau des Maladies* que le premier Traducteur lui avoit donné, parce qu'il m'a paru très-propre à faire connoître le genre & la nature de cet Ouvrage. Ce n'eſt en effet autre choſe qu'un portrait en raccourci, une deſcription exacte & détaillée que Lommius a voulu donner de toutes les maladies auxquelles le Corps humain eſt expoſé, en faiſant la peinture de leurs ſignes diagnoſtics & pronoſtics, je veux dire, des ſymptômes qui les accompagnent, & qui les caractériſent. Ce tableau eſt en petit, remarque fort bien un de nos Journaliſtes *; « mais il eſt » fini : tous les traits dont il eſt » formé, partent d'un grand Méde- » cin, d'un exact & d'un intelli- » gent Obſervateur ; & la maniere » avec laquelle il eſt préſenté, le » met encor dans un plus beau » jour ».

A l'égard des Remarques, que

* M. Vandermonde, *ubi ſuprà*.

l'ancien Traducteur avoit ajoutées à la suite des chapitres de Lommius, j'ai crû devoir les supprimer pour plusieurs bonnes raisons : 1°. parce qu'elles ne sont d'aucune utilité, & déparent l'Ouvrage de l'Auteur Latin, n'étant le plus souvent qu'une répétition fastidieuse de ce que Lommius a très-bien dit auparavant, ou un vain étalage de citations d'Auteurs, qui n'apprennent rien de curieux ni d'instructif; 2°. parce que bien-loin d'être utiles, elles ne sont pas même quelquefois raisonnables : témoin celles sur l'Eléphantie, page 103 de l'ancienne traduction : témoin encor celles sur le mal Vénérien, page 108, où sur la foi de Césalpin le Traducteur donne à cette maladie une origine romanesque & fabuleuse : témoin principalement celles sur l'Ulcere des Reins, page 354, où après avoir fait dire à Lommius ce qu'il ne dit point au sujet du Rein entiérement détaché, ce même Tra-

ducteur le critique ſans raiſon à ce ſujet dans ſa note, comme s'il avoit pris à tâche de défigurer à deſſein le texte de ſon Auteur, pour ſe donner enſuite le plaiſir malin de le combattre; 3°. enfin parce qu'au-lieu d'enſeigner dans ſes Remarques les curations des maladies dont Lommius donne la deſcription, ce que l'on devoit naturellement attendre d'un Médecin, il ne les a pas ſeulement effleurées. C'eſt pour ſuppléer à ce qu'il auroit dû faire à cet égard, & pour dédommager le Public de la ſuppreſſion néceſſaire de ſes Remarques inutiles, que j'ai crû à propos de ſubſtituer dans ma traduction à la fin de chacun des chapitres de Lommius, toutes les fois qu'ils en ont été ſuſceptibles, des renvois aux pages du *Manuel des Dames de Charité*, édition de 1758, où l'on indique les remedes propres à la cure des maladies, dont l'Auteur Latin parle dans ſon Livre.

Tel eſt en effet le rapport naturel & immédiat, qui ſe trouve entre le Traité de Lommius & le Manuel : ces deux Ouvrages ſemblent ſe prêter mutuellement la main, pour compoſer enſemble un cours complet de Médecine ſpéculative & pratique ; & c'eſt ce qui m'a engagé à annoncer ma traduction, comme devant ſervir d'introduction à l'uſage qu'on peut faire du Manuel des Dames de Charité. On trouve la théorie dans Lommius, & la pratique dans le Manuel : le Livre du premier enſeigne à connoître la nature des maladies, leurs cauſes & l'évenement qu'elles doivent avoir ; le ſecond apprend quelle doit en être la cure, & quels remedes on peut y apporter pour les guérir. Si dans le Manuel on trouve quelques deſcriptions de maladies qui ſe rencontrent auſſi dans l'Auteur Latin, outre qu'elles ne ſont pas en grand nombre, elles ſont plus courtes, plus ſerrées &

plus rapprochées que dans le dernier, qui entre dans un bien plus grand détail; enſorte que ces deux Ouvrages ſemblent s'éclairer & ſe fortifier réciproquement, & qu'on peut avancer avec fondement, que pour tirer de l'un un avantage certain, il eſt encor néceſſaire en quelque ſorte d'y joindre l'autre. Ce que j'oſe aſsûrer d'après un fort habile homme en cette partie, c'eſt que pour les perſonnes intelligentes qui ne ſont pas de l'Art, pour celles qui ſans ſe piquer d'une profonde théorie, & guidées ſeulement par leur zele & leur charité, avec un peu de pratique ſe ſont conſacrées au ſervice des Pauvres, pour ceux même qui par état s'occupent du ſoin des Malades ſans être d'ailleurs beaucoup verſés dans la lecture des anciens Auteurs, ces deux livres peuvent tenir lieu d'une petite Bibliotheque de Médecine.

C'eſt pour ces perſonnes, que

j'aurois ſouhaité pouvoir ne me ſervir dans ma traduction que de termes connus, & qui fuſſent à leur portée : la nature de l'Ouvrage ne me l'a pas permis auſſi ſouvent que je l'aurois déſiré ; c'eſt pourquoi j'ai crû devoir pour leur commodité & pour leur inſtruction donner ici une explication aſſez ample des termes de Médecine & d'Anatomie répandus dans ce livre. On la trouvera à la ſuite de cette Préface. C'eſt une eſpece de petit Dictionnaire abrégé d'une Langue qui n'eſt pas familiere à tout le monde, & que je conſeille de lire & relire avec ſoin, même de ſçavoir par cœur s'il eſt poſſible, ſi l'on veut n'être pas ſouvent arrêté dans la lecture de cet Ouvrage. Je l'ai extrait de ce que nous avons de plus ſçavant & de plus habile en cette matiere : ainſi on peut compter ſur la juſteſſe des définitions que j'y donne de chaque terme.

Le deſir d'être utile à la Société ;

l'envie de m'inſtruire moi-même, ſont les principaux motifs qui m'ont porté à entreprendre cette traduction, & à me mettre au-deſſus des difficultés que j'y ai rencontrées, tant de la part du ſtyle concis de l'Auteur, que du côté de la nature même de l'Ouvrage. Il ne me reſte qu'à ſouhaiter, qu'elle ſoit accueillie favorablement, & que le Public retire de mon travail l'avantage, que je me ſuis propoſé de lui procurer.

EXPLICATION

De plusieurs termes d'Anatomie & de Médecine répandus dans cet Ouvrage.

A

Abdomen. Partie extérieure du bas-ventre, depuis les cuisses jusqu'au Diaphragme. C'est ce que l'on appelle communément le Ventre.

Alphe. Espece de maladie de la Peau, dont on compte deux sortes, le blanc & le noir.

Alvéole. Trou ou cavité de la mâchoire, où une Dent est enchâssée.

Amygdales. Ce sont deux corps glanduleux rougeâtres, qui occupent chacun l'interstice des demi-arcades latérales de la cloison du palais, l'une à droite, l'autre à gauche de la base de la langue.

Anastomose. Ouverture ou abouchement de l'extrémité des vaisseaux sanguins.

Anévrysme. Tumeur causée par un sang artériel épanché.

Asphyxie. Défaillance du Pouls, qui ne se rétablit point.

Atrabile. Bile noire & recuite.

Atrophie. Amaigrissement.

B

Bronches. Parties qui entrent dans la compoſition du Poulmon.

Bubonocele. Hernie, ou deſcente de l'Inteſtin dans l'aîne.

C

Cachexie. Altération vicieuſe des humeurs.

Cacochymie. Amas de mauvaiſes humeurs.

Carus. Aſſoupiſſement profond, qui reſſemble beaucoup à la Léthargie.

Catalépſie. Aliénation des ſens.

Cataracte. Pellicule fort mince, qui couvre l'œil en tout ou en partie.

Catarrhe. Fluxion.

Céphalalgie. Terme générique, qui comprend toute douleur de tête, quelle qu'elle ſoit.

Céphalée. Douleur de tête opiniâtre ou invétérée, qui eſt univerſelle, ou preſque univerſelle.

Cirſocele. Tumeur de Varices.

Cœcum. C'eſt le premier des gros boyaux; appellé auſſi l'*Aveugle.*

Colique de Miſerere, ou *Paſſion iliaque.* Douleur très-aiguë des Inteſtins.

———*Néphrétique.* Douleur violente

dans le Rein, causée ordinairement par des glaires, des graviers ou une Pierre.

Colon. C'est le second des gros boyaux.

Coma. Espece d'assoupissement.

Conjonctive. Tunique qui forme ce qu'on nomme le blanc de l'œil. On l'appelle aussi pour cette raison l'*Albuginée.*

Crise. Changement subit qui arrive en certains tems des maladies, & qui annonce ordinairement la guérison ou la mort.

D

Déjections. Excrémens ou Selles.

Diabete. Flux d'urine excessif, qui jette dans la langueur.

Diaphragme. Cloison musculeuse, qui sépare le Ventre de la Poitrine.

Duodenum. C'est le premier des Intestins grêles.

Dysurie. Maladie de la Vessie, dans laquelle l'urine ne sort que difficilement, & avec douleur.

E

Emprosthotonus. Convulsion dans laquelle le corps se courbe en avant, ensorte que le menton touche la poitrine.

Empyême. Suppuration de poitrine.

Enterocele. Hernie, ou descente de l'Intestin dans les bourses.

Ephialte. Maladie appellée communément Incube, ou Cochemar.

Epilépſie. Maladie appellée vulgairement Haut-mal, ou Mal-caduc.

Epiplocele. Hernie, ou deſcente de l'Epiploon.

Epiploentérocele. Hernie, ou deſcente de l'Epiploon & de l'Inteſtin.

Epiploon. Eſpece de ſac membraneux étendu ſur les Inteſtins grêles, depuis l'Eſtomac juſqu'au deſſous de la région ombilicale.

Erugineux. Qui eſt de couleur de rouille verte.

Eſophage. Conduit par où les alimens paſſent de la bouche dans l'Eſtomac.

Exanthêmes. Taches ſur la peau, qui ſont le plus ſouvent noires ou livides.

Exoſtoſe. Tumeur oſſeuſe contre nature, qui s'éleve ſur la ſurface de l'os.

Expectoration. Action par laquelle les Poulmons ſe débarraſſent des crachats.

F

Feces. Impuretés ou matieres groſſieres, qui reſtent au fond d'une liqueur.

Fétide. Puant.

Flux Hépatique. Flux ſanguin-ſéreux, qui vient du vice du Foie.

G

Gonorrhée. Flux involontaire de la semence.

Grain de raisin. Inflammation de la Luette, dans laquelle sa tête grossit, tandis que sa queuë s'étrecit, & devient plus mince.

H

Hémoptysie. Crachement de sang.

Hémorrhagie. Perte de sang, de quelque Partie qu'il coule.

Herpès. Maladie de la peau ; espece d'ulcere ou de dartre.

Humerus. Le grand os du bras, qui à une de ses extrémités s'articule avec l'Omoplate, & à l'autre au *Cubitus* & au Rayon.

Humeurs froides. Ecrouelles.

Hydrocele. Hernie d'eaux.

Hydrophobie. Horreur de l'eau ; Rage.

Hypocondres. Parties internes du Ventre au dessous des côtes.

Hypostase. Le sédiment de l'urine.

I

Jejunum. C'est le second des Intestins grêles.

Impetigo. Apreté de la peau, causée par des duretés seches accompagnées de dé-

mangeaiſons incommodes ; Gratelle.

Incube. Maladie appellée vulgairement Cochemar.

Indication. Connoiſſance d'une maladie & de ſes accidens, qui fait choiſir les remedes propres à la guérir.

Iſchium. Os de la hanche.

Iſchurie. Suppreſſion d'urine.

L

Lepre. Maladie de la peau, avec des ulceres croûteux par tout le corps.

Leuce. Eſpece de Vitiligo ; maladie de la peau.

Leucophlegmatie. Bouffiſſure univerſelle.

Lientérie. Eſpece de Dévoiement, dans lequel on rend les alimens comme on les a pris, ou à demi digérés.

Lipothymie. Défaillance.

Lombes. Partie inférieure de l'épine du dos.

M

Maladie aiguë. Maladie vive, qui ſe termine promptement.

Maladie chronique. Maladie longue, qui dure quelquefois des mois, & même des années.

Malléole. Cheville du pied.

Manie. Aliénation d'eſprit, ou délire avec fureur.

Maraſme. Conſomption, amaigriſſement

ou dépérissement total, maigreur excessive.

Médiastin. Membrane qui est formée par la continuation de la Pleure, & qui divise la Poitrine en deux parties suivant sa longueur.

Mézentere. Membrane qui est au milieu des Intestins, & à laquelle ils sont attachés.

Mucosité. Humeur visqueuse & onctueuse, qui enduit intérieurement les Intestins, la Vessie & d'autres Parties.

Muscle. Faisceau épais de fibres ou filets charnus, capables de s'allonger & de s'accourcir, & qui sert au mouvement des diverses Parties du corps.

N

Nausées. Envies de vomir, appellées communément Maux de cœur.

Néphrétique, Voyez *Colique Néphrétique.*

O

Obstruction. Embarras dans les vaisseaux causé par un épaississement d'humeurs, qui empêche les liqueurs d'y couler.

Œdême. Bouffissure.

Ombilic. Le nombril.

Omentum. La Coëffe, membrane déliée qui couvre les entrailles. Voyez *Epiploon.*

Ophthalmie. Inflammation de l'œil.

Opisthotonus. Convulsion dans laquelle la tête se courbe en arriere, & s'unit aux épaules.

P

Papules. C'est la même maladie que le *Herpès.*

Paraphrénésie. Espece de Délire.

Paraplégie. Paralysie qui succede à l'Apoplexie.

Paroxysme. Accès, ou redoublement.

Passion iliaque, Voyez *Colique de Miserere.*

Périnée. Espace qui est entre la Verge & le Siege.

Péripneumonie. Fluxion de poitrine.

Péritoine. Membrane qui enveloppe tous les Visceres du bas-ventre.

Phthisie. Maladie qui desseche les Poulmons & tout le corps, & qui est accompagnée d'une grande langueur.

Phthisie dorsale. Maladie qui attaque surtout les nouveaux Mariés, & ceux qui ont trop donné dans le plaisir.

Placenta. Arriere-faix.

Pleure. Membrane ou peau, qui tapisse l'intérieur de la Poitrine.

Pouls capriſant, ou *bondiſſant.* Espece de Pouls, que l'on compare au bondissement d'une chevre.

——*formicant.* Pouls qui ressemble à un fourmillement, ou qui semble imiter le

mouvement des Fourmis.

Pouls myouros, ou *myurus*. Pouls qui diminue & s'affoiblit insensiblement sous le doigt, jusqu'à ce qu'il s'éclipse enfin. C'est ordinairement le Pouls des Agonisans dans les maladies aiguës.

——*serratile*. Pouls qui fait sentir sous le doigt l'impression d'une scie.

——*vermiculant*, ou *vermiculaire*. Pouls qui rampe sous le doigt, comme un Ver rampe sur la terre.

Priapisme. Erection continuelle de la Verge sans volupté.

Pubis. Partie du bas-ventre qui touche aux Parties naturelles.

R

Rapports nidoreux. Rapports qui ont une odeur de brûlé, de pourri, ou d'œufs gâtés.

Rectum. Le gros boyau.

Rigidité. Roideur.

S

Sanie. Matiere aqueuse-sanguinolente, qui sort d'un Ulcere.

Sarcocele. Hernie de chair, ou excroissance de chair qui se forme entre les enveloppes des Testicules.

Satyriaſis. Erection continuelle & voluptueuſe de la Verge.

Schirre. Tumeur glanduleuſe, dure & ſans douleur, cauſée par l'épaiſſiſſement des liqueurs.

Sédiment. Dépôt qui ſe fait au fond du verre, où l'on a laiſſé repoſer de l'urine.

Séroſité. Partie aqueuſe du ſang.

Spaſme. Convulſion.

Sphacele. Mortification entiere de quelque Partie.

Strangurie. Maladie dans laquelle l'urine ne coule que goutte à goutte.

Stupeur. Aſſoupiſſement, engourdiſſement.

Suffuſion, Voyez *Cataracte.*

Syncope. Perte de connoiſſance.

T

Téneſme. Epreinte, douleur cauſée au Fondement par une matiere âcre, qui donne de fauſſes envies d'aller à la ſelle.

Tétanus. Convulſion & rigidité de quelque Partie.

Trachée-Artere. Canal de la reſpiration, qui va du fond de la bouche dans les Poulmons.

Tubercules. Petites tumeurs glanduleuſes, remplies d'une humeur épaiſſie répandue ſur la ſurface & dans la ſubſtance du

Poulmon. On les appelle *cruds*, quand ils ne sont pas encor parvenus à suppuration.

V

Varice. Tumeur causée par la dilatation d'une Veine.

Viscères. Parties principales du corps destinées à quelques fonctions propres & principales, comme le Foie à la bile, le Cerveau aux esprits, &c.

Visqueux. Gluant, glaireux.

Vitiligo. Maladie de la peau; espece de Lepre.

Volvulus. Passion iliaque, ou Colique de *Miserere.*

Uretere. Canal qui conduit l'urine du Rein dans la Vessie.

TABLE
DES CHAPITRES.

EPITRE dédicatoire de Lommius, *Page* 1

LIVRE I. où l'on traite des Maladies, qui attaquent généralement tout le corps humain, 13

I. Fievre éphemere, 14
II. Fievre continue non putride, 16
III. Fievre continue putride, 17
IV. Fievre continue, 18
V. Fievre ardente, 20
VI. Signes mortels dans la Fievre aiguë, 23
VII. Fievre lente, 28
VIII. Fievres intermittentes, 30
Fievre tierce, 30
Fievre tierce bâtarde, 32
IX. Fievre quarte, 33
X. Fievre quotidienne, 36
XI. Fievres compliquées, 38
Fievre demi-tierce, 39
XII. Remarques générales sur les Fievres, 40
Signes d'une Fievre dangereuse, 41

Signes d'une Fievre longue, 44
Présages d'un Abscès, 45
Signes salutaires dans les Fievres, 46
Tems des Fievres, 47
XIII. Fievre pestilentielle, 49
XIV. Signes des Crises, 52
Signes d'une Hémorrhagie critique par le nez, 55
Signes d'un Vomissement critique, 57
Signes d'un Cours de ventre critique, 58
Signes d'une Crise par les Sueurs, 59
Signes d'un Abscès critique, 60
La meilleure Crise, 64
Signes qui promettent la Crise, ou qui ne permettent pas d'en espérer, 65
En quel tems la Crise ou la Mort doit arriver, 66
Ordre des jours critiques, 68
XV. Fievre héctique, 72
XVI. L'Atrophie, le Marasme & la Cachexie, 75
XVII. Les Grandes-Rattes, *ou* le Scorbut, 77
XVIII. L'Eléphantie, 79
XIX. La Maladie Vénérienne, 82

LIVRE II. où l'on découvre les signes

& les évenemens des Maladies, qui sont propres à chaque Partie, 86
§. I. *Maladies de la Tête*, 86
I. La Douleur de Tête, 86
II. Le Délire, 88
III. La Phrénésie, 90
IV. La Mélancholie, 91
Mélancholie hypocondriaque, 92
V. La Manie, 94
VI. L'Hydrophobie, *ou* la Rage, 96
VII. La Léthargie, 98
VIII. Le Carus, 100
IX. La Catalepsie, 101
X. Le Coma, 101
XI. L'Epilépsie, le Haut-mal *ou* Mal caduc, 102
XII. L'Incube, *ou* Cochemar, 106
XIII. L'Apoplexie, 107
XIV. La Paralysie, 110
XV. Le Spasme, *ou* la Convulsion, 112
XVI. Le Catarrhe, *ou* la Fluxion, 117
XVII. La Suffusion, *ou* Cataracte, 120
XVIII. L'Ophthalmie, 122
XIX. L'Hémorrhagie du nez, 125
XX. L'Inflammation, *ou* le Gon-

flement des Amygdales, 127
XXI. Le Relâchement, *ou* l'Inflammation de la Luette, 128
XXII. L'Esquinancie, 129
L'Esquinancie fausse, ou *bâtarde*, 133
XXIII. Plaies des Membranes du Cerveau, 134
§. II. *Observations utiles dans les Maladies du Cœur & de la Poitrine*, 136
I. La Pleurésie, 136
Pleurésie fausse, ou *bâtarde*, 146
II. La Péripneumonie, *ou* Fluxion de poitrine, 148
III. L'Erysipele du Poulmon, 153
IV. Le Catarrhe du Poulmon, 154
V. Le Tubercule crud du Poulmon, 154
VI. La Vomique du Poulmon, 155
VII. L'Hémoptysie, *ou* Crachement de sang, 156
VIII. L'Empyême, *ou* la Suppuration de poitrine, 163
IX. La Phthisie, 169
X. La Toux, 173
XI. La Courte-haleine, & l'Asthme, 175
XII. La Plaie du Poulmon, 178
XIII. La Plaie de la Poitrine, 179
XIV. La Défaillance, 179

XV. La Palpitation de Cœur, 179
XVI. La Syncope, 181
XVII. La Plaie du Cœur, 182
XVIII. La Plaie du Diaphragme, 183
§. III. *Observations utiles dans les Maladies de l'Estomac & des Intestins*, 183
I. La Foiblesse d'Estomac, 183
II. La Faim & le Dégoût, 185
III. Le Hoquet, 186
IV. Le Vomissement, 187
V. L'Inflammation d'Estomac, 189
VI. Le Cholera-morbus, 191
VII. La Diarrhée, le Dévoiement *ou* Cours de ventre, 192
VIII. La Lientérie, 197
IX. La Dyssenterie, & le Ténesme, 200
Le Ténesme, 204
X. Le Volvulus, *ou* la Colique de *Miserere*, 205
XI. La Colique, 207
XII. Les Vers, 214
XIII. Les Hemorrhoïdes, 217
XIV. L'Inflammation & la Fistule de l'Anus, 220
XV. Plaies de l'Esophage, de l'Estomac & des Intestins, 221
§. IV. *Observations utiles dans les Maladies*

dies du Mézentere, du Foie & de la Ratte ; 222
I. Maladies du Mézentere, 222
Tumeur du Mézentere sans inflammation, 223
Inflammation du Mézentere, 224
II. Maladies du Foie, 224
Foiblesse du Foie, 226
Obstruction du Foie, 229
Schirre du Foie, 230
Inflammation du Foie, 232
III. Maladies de la Ratte, 237
IV. L'Atrabile, *ou* Bile noire, 241
V. La Jaunisse, 242
VI. L'Hydropisie, 246
VII. Plaies du Foie & de la Ratte, 254
§. V. *Observations utiles dans les Maladies des Reins & de la Vessie,* 255
I. L'Inflammation des Reins, 225
II. La Néphrétique, *ou* Pierre des Reins, 258
III. L'Ulcere des Reins, 263
IV. Le Pissement de sang qui vient des Reins, 265
V. Le Diabete, *ou* Flux d'urine, 267
VI. La Plaie des Reins, 268
VII. La Phthisie dorsale, 268
VIII. La Pierre de la Vessie, 270
IX. L'Inflammation de la Vessie, 272

X. Le Piſſement de ſang qui vient de la Veſſie, 274
XI. L'Ulcere de la Veſſie, 275
XII. La Rétention & l'Incontinence d'urine, 278
XIII. La Plaie de la Veſſie, 280
§. VI. *Obſervations utiles dans les Maladies des Parties naturelles*, 280
I. La Gonorrhée, *ou* Flux de la ſemence, 280
II. Le Satyriaſis, & le Priapiſme, 283
III. La Hernie, *ou* Deſcente, 283
IV. L'Inflammation du Teſticule, 288
V. L'Inflammation de l'Uterus, *ou* de la Matrice, 289
VI. L'Ulcere de la Matrice, 291
VII. Le Schirre de la Matrice, 293
VIII. Le Gonflement de la Matrice, 294
IX. L'Hydropiſie de Matrice, 295
X. La Mole, 295
XI. Les Convulſions de Matrice, 297
XII. La Suffocation de Matrice, 299
XIII. Les Regles, leur Suppreſſion, & leur trop grande abondance, 301
XIV. Les Fleurs blanches, 304

XV. La Conception, 305
XVI. Les Incommodités de la Grosseſſe, 307
XVII. L'Avortement, & l'Accouchement difficile, 310
XVIII. La Plaie de la Matrice, 312
§. VII. *Obſervations utiles dans les Maladies des Articles*, 312
La Goutte, 312
§. VIII. *Obſervations utiles dans les Maladies de la Peau*, 317
I. La Galle, 317
II. L'Impetigo, 318
III. Le Vitiligo, 320
IV. Les Exanthêmes, 322
§. IX. *Obſervations utiles dans les Maladies, qui attaquent indifféremment diverſes Parties du corps, & qui ne ſont particulieres à aucune*, 326
I. L'Inflammation, 326
II. La Gangrene, & le Sphacele, 327
III. Le Charbon, 327
IV. L'Eryſipele, 329
V. Le Herpès, 331
VI. L'Œdême, 333
VII. Le Schirre, 333
VIII. Les Ecrouelles, *ou* Humeurs froides, 334
IX. Le Cancer, 336
X. La Plaie, 338

XI. L'Ulcere, 340
XII. La Varice, & l'Anévrysme, 346
LIVRE III. où l'on traite des Pronostics que l'on peut tirer au sujet, tant des Maladies en général, que de chacune en particulier, 347
I. Des Maladies en général, 348
Préſages d'une rechute, 354
II. Des différens Ages, 355
III. De la différence des Saiſons, 358
Remarques générales ſur les Saiſons, 360
IV. Des différentes températures de l'Air, 361
V. De l'état du Malade, 364
Ses Mœurs, 365
Le Sommeil, 366
Les Songes, 367
VI. De l'extérieur du Malade, 369
L'état des Hypocondres, 371
L'Attitude & les Geſtes du Malade, 371
La Reſpiration, 373
VII. Du Pouls, 375
VIII. De l'Appétit, & du Dégoût, 383
IX. Des Excrémens, 385

X. Des Déjections, 386
XI. De l'Urine, 389
Sa couleur, 389
Sa substance & sa qualité, 392
Sa quantité, 396
Son odeur, 397
Son sédiment, &c. 398
Matieres étrangeres à l'Urine, 400
XII. Des Sueurs, 404

Fin de la Table des Chapitres.

APPROBATION

de Monsieur DE LA SONE, Conseiller d'Etat, Premier Médecin de la Reine, de l'Académie Royale des Sciences, & Censeur Royal des Livres.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier cette nouvelle Traduction plus exacte & plus correcte de l'Ouvrage de Lommius, qui a pour titre : *Tableau des Maladies de Lommius*, ou *Description exacte, &c.* Par M. l'Abbé Le Mascrier. Cette Traduction & son objet ne peuvent qu'être utiles. A Versailles ce 12 Décembre 1759.

LA SONE.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans-Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre amé GUILLAUME DEBURE, fils, Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public des Ouvrages qui ont pour titre : *Tableau des Maladies de Lommius*, *Manuel des Dames de Charité*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de privilege pour ce nécessaires. A CES CAUSES, vou-

lant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer lesdits Ouvrages autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes: Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance: comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Ouvrages, ni d'en faire aucun extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts: A la charge que ces Présentes seront enrégistrées tout au long sur le Régistre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modele sous le contre-scel des Présentes; que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. qu'avant de les exposer en vente, les manuscrits qui auront servi de copie à l'impression desdits Ouvrages, seront remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier-Chancelier de France le Sieur de Lamoignon; & qu'il en

sera ensuite remis deux exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier-Chancelier de France le Sieur de Lamoignon ; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit exposant & ses ayant cause, pleinement & paisiblement sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenue pour dûement signifiée ; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Sécretaires foi soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. Donné à Versailles le dix-huitieme jour du mois de Janvier, l'an de grace mil sept-cens soixante, & de notre Regne le quarante-cinquieme. Par le Roi en son Conseil.

LE BEGUE.

Régistré sur le Régistre XV. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 3161. *fol.* 43. *conformément au Reglement de* 1723. *A Paris ce* 29 *Janvier* 1760.

G. SAUGRAIN, *Syndic.*

EPITRE

EPITRE DEDICATOIRE

DE LOMMIUS

A MM. du Magiſtrat de Bruxelles.

MESSIEURS,

SI tous ceux qui profeſſent quelque Art libéral que ce ſoit, ſont obligés de s'y appliquer avec tout le ſoin dont ils ſont capables, & de travailler à le rendre avantageux à la Société, j'oſe dire que cette obligation eſt ſurtout particuliere aux Médecins, puiſqu'ils profeſſent cet Art ſalutaire & preſque divin, qui tend à conſerver la ſanté, ſans laquelle aucun homme, ni les plus grands Rois même, ne peuvent goûter dans la vie aucun bonheur. C'eſt-là, MM, la maxime que je me ſuis toujours principalement propoſée, & à laquelle j'ai tâché de me conformer, tant dans la cure des maladies, que dans les Ouvrages que j'ai donnés juſqu'ici au Public, dans l'eſpérance de me rendre utile, non pas ſeulement à ceux qui vivront immédiatement après moi, mais même à toute la poſtérité. C'eſt dans cette vûe, qu'après avoir

déja parlé dans un autre Ouvrage * des principes néceſſaires pour la conſervation de la ſanté, j'ai entrepris dans celui-ci d'apporter quelque ſoulagement aux Malades, en m'attachant à cette partie de la Médecine, qui comprend le Diagnoſtic de toutes les maladies, leur Pronoſtic, & les conſéquences qu'on peut en tirer.

Il eſt certain, que la connoiſſance de cette partie eſt une des plus néceſſaires, tant pour la cure & la guériſon des maladies, que pour attirer au Médecin l'eſtime & la confiance des Malades. On ſçait en effet, que pour opérer la guériſon, il faut commencer par connoître la nature du mal; & qu'il eſt également impoſſible de prévoir sûrement le retour de la ſanté, & de la rendre efficacement à ceux qui ſouffrent, ſi l'on n'eſt pas en état de diſtinguer d'abord l'eſpece de maladie que l'on a à traiter, & de prédire avec certitude les ſuites qu'elle doit avoir. Il eſt évident au contraire, que quiconque étant inſtruit des ſignes qui caractériſent chaque eſpece de mal, ſçaura en profiter, d'abord pour connoître la nature de la maladie, & même pour en rendre raiſon au Ma-

* C'eſt ſon Commentaire ſur le premier Livre de Celſe *De re medicâ*, imprimé à Louvain en 1558. deux ans par conſéquent avant cet Ouvrage.

lade, s'il en eſt beſoin, enſuite pour prédire quelle doit en être la durée, & quel en ſera l'évenement; il eſt, dis-je, évident qu'un tel homme la traitera avec ſageſſe, ſe fera eſtimer du Public, & trouvera toujours ſon Malade prêt à obéir avec confiance à tout ce qu'il lui ordonnera. C'eſt-là, lorſque le Malade aura recouvré la ſanté, s'il eſt poſſible qu'il la recouvre, ce qui fera l'éloge du Médecin; comme au contraire c'eſt ce qui le mettra à couvert de tout reproche, ſi la maladie ne tourne pas à bien, quand il aura ſçû en prédire les funeſtes ſuites.

Il eſt vrai que cette connoiſſance n'eſt pas facile à acquérir; & je ne ſçache qu'Hippocrate, qui ait traité expreſſément cette matiere. De-là vient que comme nous ſommes tous naturellement portés à négliger toute ſorte d'étude qui demande trop d'attention, les Médecins de nos jours ne s'appliquent gueres à cette partie de notre Art. Contens d'étudier quelques abbrégés de Médecine pratique, la plûpart aiment beaucoup mieux avec ce foible ſecours s'enrichir aux dépens de la vie de tant de malheureux qui périſſent chaque jour entre leurs mains, que de chercher à acquérir par un travail pénible & des méditations aſſidues la connoiſſance des maladies, pour pouvoir en porter un

jugement sain, & travailler en conséquence à les guérir sans intéresser leur conscience. L'ignorance où ils sont de ces matieres, est cause que chaque jour ils promettent une guérison certaine dans les maux les plus désespérés, ou qu'au contraire ils jettent imprudemment la frayeur dans l'esprit des Malades, lors même qu'il n'y a rien à craindre. Je me souviens d'avoir vû moi-même plusieurs Médecins de cette espece, gens qui avoient d'ailleurs de la réputation, dans des Fievres aiguës où tout concouroit à annoncer l'épuisement des forces & la mort, sur quelques indices de coction que les urines donnoient par hasard, consoler les Malades par les promesses les plus magnifiques qu'ils leur faisoient de les guérir. La maladie finissoit quelque tems après par le trépas du Malade, & à la honte du Médecin. Le plus grand nombre est de ceux, qui dans une maladie accompagnée de fiévre, voyant dans un redoublement le Malade tomber en délire, extravaguer, se découvrir, s'agiter dans son lit, en sortir tout d'un coup comme un furieux, battre ceux qu'il rencontre, méconnoître ses amis & ses domestiques, être tout en feu, tourmenté des douleurs les plus aiguës & brûlé de la soif, à la vûe de ces accidens, quoiqu'il paroisse d'ailleurs que l'humeur morbifique a été domptée

par l'effort de la nature, prennent l'épouvante, & comme de simples femmelettes annoncent que tout est perdu. Dans la suite par un effet de ce que les Grecs appellent *Crise*, ces symptômes effrayans disparoissent, le mal commence à diminuer, & ces terreurs paniques s'évanouissent, au grand mépris du faux oracle. De-là on doit conclure, que jamais un Médecin ne réussira dans la cure des maladies, s'il ne possede cet art si nécessaire & si merveilleux d'en prévoir l'évenement.

C'est, MESSIEURS, ce qui concerne cet art, que j'ai entrepris de renfermer en trois Livres avec le plus de précision qu'il m'a été possible, dans la vûe de rendre service à tous les Malades en général, & en particulier aux habitans de votre Ville. Je laisse à d'autres à juger du mérite de mon travail; j'ose seulement assurer, que j'y ai apporté tout le soin dont je suis capable. J'avoue qu'en cela j'ai beaucoup profité des lumieres des plus sçavans hommes, principalement d'Hippocrate, l'Auteur le plus ancien qui ait écrit sur cette matiere; mais bien-loin que l'on puisse m'en faire un reproche, j'espere au contraire que cette attention de ma part ne servira qu'à donner plus de poids & d'autorité à mon Ouvrage.

Et parce que je vois que c'est un usage établi chez les Ecrivains de tous les siecles

de mettre leurs Ecrits sous la protection des grands hommes, j'ai crû devoir suivre la même route ; & dans ce dessein j'ai pensé que je ne pouvois m'adresser à personne plus convenablement qu'à vous, MESSIEURS, persuadé qu'appuyé du suffrage & de l'autorité de ceux pour l'utilité desquels il a été principalement composé, mon livre ne pouvoit manquer d'être favorablement accueilli du Public. Car à qui pourrois-je aujourd'hui le dédier mieux qu'à vous, MESSIEURS ? La célébrité de votre nom, celle de votre Ville, & l'amitié particuliere qui me lie avec plusieurs membres de votre illustre Corps, m'ont fait naître, je ne dis pas seulement l'envie, mais même une passion extrême de vous l'offrir ; & j'ai lieu d'espérer que paroissant sous vos auspices, il pourra passer jusqu'à la derniere postérité. Excusez, MESSIEURS, la hardiesse, j'ose même dire la témérité, qui me porte à vous faire un présent de si petite conséquence, & en apparence si peu digne de vous. Car qui ignore, que l'on ne doit rien offrir que de très-parfait à un Corps aussi illustre & aussi célebre ?

Je parle ainsi, MESSIEURS, avec d'autant plus de raison, que quand je considere tout ce qui peut se dire à l'honneur de votre Ville, bien-loin de pouvoir l'ex-

primer dignement, à peine même puis-je le comprendre. Cependant puisqu'elle offre un champ si vaste à nos éloges, je ne puis m'empêcher de m'arrêter ici à quelques-uns des avantages, qui la rendent si estimable. Je ne parle point de son antiquité, de ses forces, de ses loix & de ses coutumes; je laisse à ceux qui professent d'autres Arts, le soin de faire briller leur éloquence sur ces différens objets: ce qui vient davantage à mon sujet, & ce que j'entreprends ici, est de célébrer la commodité, la salubrité, l'agrément & la beauté de sa situation.

Du côté de l'Orient & du Midi, la Ville est située sur quelques collines peu élevées; & s'étendant ensuite au pied de ces côteaux vers le Nord & le Couchant, elle présente le plus agréable coup d'œil. Car de-là on découvre de toutes parts dans les lieux les plus élevés plusieurs édifices magnifiques, au nombre desquels est l'Eglise de Sainte Gudule bâtie à mi-côte, & décorée dans sa face de deux superbes clochers.

Un peu plus haut, vers le Midi, paroît le Palais du Prince, entouré de tous côtés des Hôtels magnifiques des principaux Seigneurs du pays, qui s'étendent jusqu'à la Ville basse. Là s'offre à la vûe l'Hôtel de Ville, qui pour la beauté n'a point son pareil dans toute la Province. Il est orné, tant

au dehors que dans son intérieur, de plusieurs fontaines d'une eau très-pure, dont quelques-unes s'élevent jusqu'à près de trente pieds. Du milieu de l'édifice sort une tour d'une hauteur prodigieuse (*a*), toute bâtie de pierres de taille jusqu'à son sommet, sur le haut duquel est placée une statue de bronze représentant Saint Michel Archange patron de la Ville, laquelle attire l'admiration de tous ceux qui la voient tourner à tout vent malgré la pesanteur de sa masse (*b*) : ouvrage qui pour sa hardiesse semble être au-dessus de l'industrie & de l'habileté de nos Modernes. On trouve dans les environs plusieurs Eglises toutes décorées de superbes clochers, & entremêlées de maisons sans nombre des particuliers, qui toutes sont belles & bien bâties. De-là tournant les yeux vers le Couchant & le Nord, la vûe s'étend sur de vastes prairies situées au pied des murs de la Ville, à laquelle elles procurent le plus grand agrément.

Ce seroit ici le lieu, si le tems me le permettoit, de promener mes regards dans l'intérieur de la Ville, & d'en détailler toutes les beautés. Ce que je ne puis passer sous silence, & ce qui me paroît sur-

(*a*) Elle a 364 pieds de haut.
(*b*) Elle a 17 pieds de hauteur, & est grosse à proportion.

tout digne de remarque, ce ſont ces fontaines ſans nombre, tant publiques que particulieres, qui coulant ſans ceſſe, portent partout la fraîcheur & la ſanté. Que ſi dans l'enceinte de ſes murs la Ville ne renferme rien que de magnifique & de grand, on peut dire que ſes dehors offrent à la vûe tout ce qu'il peut y avoir de plus agréable.

En effet preſque tous ſes environs ſont ſemés de monticules peu élevés & peu eſcarpés, fertiles en grains de toute eſpece, & entrecoupés de larges vallons remplis de beſtiaux & d'étangs très-poiſſonneux; ce qui en ſervant à réjouir la vûe, eſt en même-tems d'un fort grand uſage pour les habitans. Que dirai-je de cette forêt ſi vaſte & ſi bien boiſée, ſituée vers le Midi environ à un mille de la Ville, qui en fourniſſant du bois aux habitans, procure en même-tems aux Seigneurs la commodité de pouvoir, quand ils veulent, y prendre le plaiſir de la chaſſe? Que ſi l'on porte ſes regards du côté oppoſé & vers le Nord, quel plaiſir ne reſſent-on pas à la vûe de ces agréables prairies, qui s'étendent juſqu'aux portes de Vilvorde? Au milieu coule la petite riviere de Senne, & tout proe on découvre le nouveau canal (*a*)

(*a*) Ce canal qui conduit à Anvers, fut commencé en 1550, & rendu navigable en 1561,

bordé des deux côtés de deux levées magnifiques ; ce qui fait un spectacle des plus charmans, lorsque l'on considere cette vaste prairie si bien arrosée par ces eaux, qui y portent la fécondité. Ce sont ces avantages, qui dès les premiers tems engagerent les Ducs de Brabant, & qui depuis ont porté les Empereurs & les plus puissans Princes à choisir cette Ville, comme la plus agréable & la plus commode de toutes celles de la Flandre, pour y faire leur séjour : c'est pour cette raison, qu'ils y ont fixé la résidence du Chancelier & du Conseil Souverain de Brabant, dans la vûe d'ajoûter ce nouveau lustre à l'ancien éclat dont elle brilloit déja auparavant.

Une seule chose sembloit manquer, MESSIEURS, à sa prospérité ; je parle du commerce avec Anvers, le magasin le plus fameux de toutes les marchandises de l'Europe (*b*), qui lui étant si nécessaire, ne lui étoit pas d'ailleurs aussi facile qu'il eût été à souhaiter, à cause des détours fréquens & tortueux de la riviere sur laquelle elle est située, qui en rendoient la navigation longue & dispendieuse. C'est pour lui

un an parconséquent après l'impression de cet Ouvrage. On prétend qu'il a coûté 1800 mille florins.

(*b*) Les choses ont bien changé depuis que Lommius écrivoit.

donner ce qui seul pouvoit achever de la rendre très-florissante, que vous entreprites, MESSIEURS, avec des peines & des dépenses infinies le travail admirable de ce canal large & profond (c), qui dans l'espace de cinq grandes lieuës vous ouvre une route facile jusqu'à l'Escaut; & ce grand ouvrage auquel la nature du terrein sembloit se refuser, & qu'on auroit crû devoir épuiser les trésors des plus puissans Princes, vous l'avez sagement commencé sans aucun autre secours que celui de vos propres fonds & de votre industrie, vous l'avez continué depuis avec la même vivacité, & vous avez enfin aujourd'hui le plaisir de le voir sur le point d'être heureusement porté à sa perfection. C'est à présent que les voisins jaloux de votre gloire voient & touchent au doigt, avec combien de sagesse & de raison vous avez formé le dessein de ce grand ouvrage. Considérez, je vous prie, MESSIEURS, combien cette entreprise est propre à augmenter les richesses & la célébrité de votre Ville, où par le moyen de ce canal on va voir aborder bientôt des marchandises de toute espece, qui lui seront apportées de toutes les côtes de notre Océan. Quel plaisir pour ses habitans, de voir chaque jour au dehors & au dedans

(c) C'est ce même canal dont on vient de parler.

de leurs murailles ce canal couvert de vaisseaux marchands de toutes les grandeurs ! Voilà, MESSIEURS, l'obligation qu'ils vous auront, obligation dont ils se souviendront éternellement avec autant de plaisir que de reconnoissance, & qui bien-loin de pouvoir être effacée par le tems, fera passer la gloire de votre nom jusqu'à la postérité la plus reculée.

Je finis, MESSIEURS, sur tout ce que je pourrois ajouter ici à votre honneur & à l'avantage de votre Ville : aussi bien l'un & l'autre est si solidement établi, que bien-loin de pouvoir recevoir quelque accroissement de mes foibles éloges, à peine pourroient-ils être dignement célébrés par les plus éloquentes plumes. C'est ce qui me fait espérer, que vous voudrez bien, MESSIEURS, regarder avec indulgence le peu que j'en ai dit. J'attends de votre équité, que vous daignerez faire grace à mon peu de talent en considération de mon zele à vous être utile. Cette faveur de votre part ne servira qu'à augmenter en moi l'ardeur que j'ai déja d'écrire ; ensorte que comme dans l'Ouvrage que j'ai l'honneur de vous offrir, je donne le Tableau & le Pronostic de toutes les maladies, peut-être dans un autre je pourrai en rechercher les causes, & proposer les remedes propres à les guérir. Je suis, &c.

A Bruxelles, le 26 Mai.

TABLEAU DES MALADIES.

LIVRE PREMIER,

Où l'on traite des Maladies, qui attaquent généralement tout le Corps humain.

JE crois ne pouvoir mieux commencer le Tableau que j'entreprends de donner des Maladies, Tableau néceſſaire pour en connoître le caractere & en prévoir l'évenement, que par la peinture des déſordres les plus univerſels qui affligent le Corps humain. De ces Maux le plus ordinaire & le plus ennemi de l'homme eſt la Fievre; ce qui a fait dire

à quelques-uns, que qui n'eſt pas mort de mort violente, n'eſt jamais mort ſans fievre. Je remonterai donc d'abord juſqu'à cette premiere origine de nos maladies; & je commencerai par celle des différentes eſpeces de Fievres que les Grecs ont appellée, & que nous nommons d'après eux *Ephémere*, parce qu'elle ne dure qu'un jour.

I. *FIEVRE EPHEMERE.*

CETTE Fievre ſe reconnoît aux marques ſuivantes. Une douce chaleur ſe fait ſentir par tout le corps, ſemblable à celle d'un homme en colere ou pris de vin. Le pouls eſt d'abord fort grand, (ce qui eſt particulier à cette eſpece de fievre;) & comme il eſt médiocrement vîte & fréquent, il eſt auſſi égal, mol, & ſes battemens ſont proportionnés au tempérament du Malade. L'urine n'eſt point changée, ou ne l'eſt que fort peu. La fievre n'eſt point précédée de dégoûts, de laſſitudes par tout le corps, non plus que d'aſſoupiſſement extraordinaire, de bâillemens fréquens ou de friſſons; mais elle ſaiſit tout d'un coup dans toute ſa force, & elle fatigue, ſans être extrêmement fâcheuſe dans ſa durée. On ne reſſent point de douleurs de tête ni d'eſtomac,

point d'envies de vomir, ni d'ardeur extraordinaire, ni d'inquiétudes, ni aucun autre accident semblable. Cette fievre se dissipe quelquefois insensiblement & d'elle-même sans affoiblissement manifeste, plus souvent par une transpiration & par des moiteurs abondantes, ou par des sueurs d'autant plus supportables, qu'elles sont moins fortes & moins épuisantes.

On doit encore observer que cette fievre est ordinairement produite par des causes apparentes, telles que sont les veilles, les inquiétudes d'esprit, la tristesse & les chagrins, la colere, l'ardeur du soleil, la fatigue, les excès de vin, le défaut de nourriture & autres. Elle ne dure ordinairement qu'un jour; & quand elle va plus loin & passe jusqu'au troisieme, elle perd son nom d'*Ephémere* pour prendre celui de *Putride*, dont nous parlerons dans la suite. Si dans ce cas le Malade est d'un tempérament fort sec, l'*Ephémere* peut même dégénérer en fievre *Etique*.

L'*Ephémere* est plus facile à guérir qu'à connoître; d'où il arrive le plus souvent qu'on en éprouve les mauvais effets avant qu'on ait pû les prévoir. J'ajoute qu'elle est plus dangereuse & plus ordinaire aux personnes bilieuses & aux gens de travail, qu'à d'autres.

II. *Fievre Continue non Putride.*

IL semble que ce soit encore ici le lieu de parler de cette espece de fievre, qui gardant toujours le caractere d'Ephémere, en ce qu'elle cause de la fermentation dans le sang sans qu'il soit corrompu, est accompagnée de beaucoup d'ardeur & de rougeur par tout le corps. Quelques-uns parmi les Grecs l'ont appellée *Synoque*; pour nous, nous la nommons fievre *Continue non Putride.* Elle se reconnoît aux mêmes symptômes, qui accompagnent la fievre Putride; mais ils sont un peu moins apparens. Il est vrai que l'on y ressent aussi de la douleur ou de la pesanteur de tête; & tout le corps, particulierement le visage, est fort enflammé & ardent. Outre cela le Malade est fort assoupi; le battement des arteres des tempes est très-vif; la respiration est embarrassée; le pouls est grand, plein, fréquent & prompt; enfin tout le corps est languissant, & comme accablé de lassitude.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, Edition de 1758. pages 2, 38, 40 & 182.

III. *Fievre Continue Putride.*

JE viens maintenant aux fievres qui ſont accompagnées de corruption dans les humeurs ; & je traiterai premierement de celle qui doit ſon origine à un ſang corrompu : les Grecs l'ont appellée *Synoque*, comme la précédente ; nous lui donnons le nom de fievre *Continue Putride*. Elle ſe reconnoît aux mêmes ſignes que celle dont je viens de parler ; ils ſont ſeulement plus ſenſibles. Mais la chaleur y eſt plus âcre, indice de la corruption. La gorge & les environs s'enflent & s'enflamment ; ce qui ôte au Malade la facilité de parler. Ses yeux ſont baignés de larmes chaudes : quelquefois le ventre ſe tend ; & ſi on le frappe, il retentit comme un tambour. Le pouls eſt grand, fort, prompt & fréquent, comme dans l'autre eſpece de *Synoque* ; mais dans celle-ci il eſt encor inégal, ce qui n'arrive pas dans la premiere. L'urine eſt épaiſſe, rouge, trouble & ſans ſédiment. Quelquefois auſſi il paroît des *Exanthemes* ſur la peau, c'eſt-à-dire des taches dont la couleur n'eſt pas toujours la même, mais qui le plus ſouvent ſont noires ou livides.

Cette fievre ne dure pas ordinairement plus de quatre jours ; mais elle peut de-

venir mortelle, si la violence des symptômes augmente toujours, si la langue est déja rude & noire, si la lumiere fait peine au Malade, & si son urine est obscure & de couleur de gros vin noir. S'il ne se rencontre aucun de ces signes, on a moins à craindre, surtout si la fievre tombe & diminue insensiblement : que si elle persiste dans la même violence, le danger est plus grand que si elle diminuoit, quoiqu'encore moindre que dans celle qui va toujours en augmentant. Cette remarque convient également aux fievres Continues non putrides. Au reste on doit observer, que ces deux sortes de fievres, Putride & non Putride, attaquent le plus souvent les personnes qui sont d'un bon tempérament, sanguines, mais dont le sang est d'une bonne qualité, & qui ont de l'embonpoint. La Synoque simple dégénere facilement en Putride, & celle-ci de même en Tierce-continue.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 2, 38, 40 & 182.

IV. *Fievre Continue.*

NOus allons à présent décrire cete espece de fievre putride que les Grecs appellent *Synoque*, & que nous nommons

fievre *Continue*. Elle eſt aſſez ſemblable à la Synoque putride par la continuité de ſes accès ; mais elle en differe en ce qu'elle eſt produite par la bile, par l'atrabile ou par la pituite ; qu'elle a ſes accès proportionnés à la qualité & aux mouvemens de ces humeurs ; qu'enfin quoiqu'elle n'ait pas d'intervalles où elle quitte entierement le Malade, elle ſouffre cependant des diminutions qui lui procurent plus de tranquillité : au lieu que la Synoque putride vient de la corruption du ſang, & ne donne aucun relâche juſqu'à ſa criſe.

La fievre Continue n'eſt précédée d'aucun friſſonnement, ni de froid ou de friſſon ; mais elle commence tout d'un coup par le chaud. Il arrive cependant aſſez ſouvent, que quelque humeur corrompue qui ſéjourne dans les premieres voies, occaſionne un léger friſſon ; mais l'ardeur de la fievre l'a bientôt diſſipé : du reſte la chaleur eſt toujours grande & vive, ſurtout dans l'accroiſſement & l'état de l'accès. Alors la reſpiration & le pouls ſont déréglés, la contraction de l'artere plus prompte, & ſa dilatation plus lente. Alors auſſi le pouls eſt tantôt plus & tantôt moins vîte, tantôt fort & tantôt foible : au commencement de l'accès il eſt vîte & petit ; mais dans ſa force il eſt également vîte & grand. L'urine eſt d'a-

bord épaiſſe, rouge, trouble, ſans nuage, ſans que rien ſurnage au-deſſus, & ſans ſédiment; quelquefois auſſi elle eſt ténue, mais rouge & nullement claire. Enfin tout ce qui ſort de quelque partie du corps que ce ſoit, ſueurs, urines ou excrémens, ſent preſque toujours également mauvais.

La fievre Continue, Quotidienne ou Quarte, eſt pour l'ordinaire irréguliere & ſans ordre; en ſorte qu'elle aura deux ou trois redoublemens en un jour, & n'en aura qu'un ou même point du tout en un autre. La Quarte continue eſt très-rare; la Quotidienne l'eſt moins; la Tierce continue que nous appellons Fievre *Ardente*, eſt la plus commune.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 2, 38, 40 & 182.

V. *FIEVRE ARDENTE.*

LES marques auxquelles on la reconnoît ſont une grande ardeur par tout le corps, plus ſenſible au dedans qu'extérieurement, accompagnée d'une inſomnie opiniâtre, & quelquefois d'un ſommeil léthargique. La langue eſt ſeche, épaiſſe, rude & noirâtre; la bouche eſt amere; la reſpiration n'eſt pas libre; on ſent des tiraillemens d'eſtomac; l'appétit

manque ; la soif est extrême, & l'on souffre une ardeur brûlante dans les entrailles. Le ventre est trop libre dans les uns, & trop resserré dans d'autres. Le Malade inquiet & agité soutient son mal avec peine, & tombe souvent dans le délire. Comme cette fievre est très-violente, aussi n'est-elle pas de longue durée ; en sorte que si dès son commencement il paroît quelques signes favorables, elle se termine ordinairement au quatrieme jour, & ne va jamais au de-là du septieme : alors elle finit par un vomissement critique, par un dévoiement, une sueur universelle ou une hémorrhagie du nez. Cette fievre est assez rare aux vieillards ; aussi leur est-elle très-dangereuse : les jeunes-gens au contraire en sont souvent attaqués, mais sans péril. La fievre *Ardente* dégénere souvent en inflammation de poitrine : quand cela arrive, la mort suit de près.

Dans cette maladie, comme dans toutes les fievres continues, le danger est grand lorsqu'avant le septieme jour il paroît une Jaunisse, ou si le Malade ressent des frissonnemens avant la coction ; surtout s'il est fort affoibli ; si après le frisson il ne se réchauffe pas ; si l'insomnie, le sommeil ou le délire sont continuels ; s'il perd l'ouie ou la parole ; si le col lui fait beaucoup de douleur, particuliérement lorsqu'il

a de la disposition à la phrénésie. Il en est de même si les mains lui tremblent en prenant quelque chose ; si la soif est excessive, & si en même tems la peau est extrêmement sale ; ou si la langue est noire & la bouche fort seche sans aucune soif, & qu'en même tems l'haleine soit extraordinairement mauvaise ; s'il survient un hoquet, surtout après une grande évacuation ou une hémorrhagie considérable. Dans les enfans attaqués de cette fievre, c'est un mauvais signe lorsqu'ils sont resserrés, qu'ils ne peuvent dormir, qu'ils changent souvent de couleur & pleurent continuellement : car la Convulsion suit ordinairement ces symptômes.

Le péril est égal, quand avec une vive douleur de tête, les hypocondres se soulevent sans que le Malade saigne du nez, ou sans que ces accidens soient accompagnés ou terminés par des déjections bilieuses, des coliques, des douleurs dans les hanches ou aux genoux. Alors en effet le délire est très-prochain, si ces symptômes sont accompagnés d'une douleur profonde dans les visceres, & de distension dans les nerfs.

On n'a pas moins à craindre, lorsqu'avec la douleur des hypocondres, le Malade est surpris d'un sommeil léthargique, ou bien lorsqu'il ressent des ardeurs ou des

tiraillemens d'estomac, & qu'il rend de la bile pure par les selles ; que le ventre est obstinément constipé, & qu'on souffre une continuelle douleur de tête, ou que l'urine devient aqueuse ; ce qui est ordinairement accompagné de délire. Ce signe est même mortel, si l'urine continue à être de cette qualité plusieurs jours de suite. Le danger est le même quand l'urine est rouge, épaisse, obscure & de mauvaise odeur, & qu'on la rend souvent, avec difficulté, & en petite quantité ; lorsqu'elle donne à contretems des signes de coction, ou qu'elle coule à l'insçu & contre le gré du Malade ; lorsque le trouble de son esprit l'empêche de sentir la force de son mal, que dès le premier abord de la fievre il sue abondamment, que son esprit commence dès-lors à s'égarer, ou qu'il devient paralytique de quelque partie de son corps ; enfin quand la violence de l'accès redouble tous les trois jours.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 2, 40, 70 & 182.

VI. *Signes mortels dans la Fievre Aiguë.*

JE vais marquer présentement quels sont les signes, qui dans une fievre *Aiguë* présagent la mort. Elle est prochaine, si

dans la force de la maladie la nature eſt fort affoiblie, ſurtout ſi le délire ou le friſſon accompagnent la fievre ; ſi dans le délire le Malade eſt taciturne, quoique d'ailleurs rien ne l'empêche de parler ; ſi dans l'accablement du corps ſes levres, ſes ſourcils, ſes yeux ou ſes narines ſont en convulſion ; ſi alors il ne voit point, s'il n'entend point, ou ſi ayant perdu la parole, ſes paupieres ſe ferment, ſans qu'il lui ſurvienne en même tems ou une hémorrhagie du nez, ou un vomiſſement critique qui le délivrent de cet état, lequel ſeroit encor plus à craindre, ſi en même tems il avoit de la peine à reſpirer.

Sa ſituation n'eſt pas moins déplorable, lorſque les yeux lui pleurent, qu'ils ſont extraordinairement enfoncés, ou qu'ils avancent en dehors comme s'ils alloient lui ſortir de la tête ; s'ils ſont éteints ; ſi continuellement agités ils ſe portent ſans raiſon de toutes parts, ou ſi au contraire ils reſtent immobiles attachés à un objet, ou bien s'ils ſont louches ; ſi le blanc de l'œil augmente & que la prunelle diminue, ou ſi celle-ci paroiſſant cachée ſous la paupiere ſupérieure, le blanc de l'œil ſemble tout enflammé, & que l'on y remarque des veines livides ou noires ; ou bien ſi des concrétions ſemblables à des toiles d'araignées, ou une pituite épaiſſe

ſe

se répandent sur l'œil, & en rempliſſent les angles; ſi pendant le ſommeil les paupieres demeurent entr'ouvertes, ou qu'elles ſoient très-pâles, à moins que cet accident ne ſoit cauſé par l'épuiſement d'un Cours de ventre; ou ſi enfin un œil eſt plus petit que l'autre. Outre cela quand le Malade vient à reſſentir une grande douleur d'oreille, s'il eſt jeune, il eſt preſque sûr qu'il mourra avant le ſeptieme jour. Il y a plus à eſpérer, quand la même choſe arrive à une perſonne avancée en âge, parce que la fievre ou la douleur qu'elle reſſent eſt moins violente.

Il y a également lieu de s'effrayer, ſi la force de la fievre fait claquer les dents; ſi elles ſont livides, noires ou très-ſeches; ſi dans le commencement de la maladie la langue eſt ſeche, qu'enſuite elle devienne rude, enfin noire & épaiſſe; ſi le Malade dort continuellement, & la bouche ouverte; ou ſi tout d'un coup il ſemble être ſuffoqué, & qu'il ne puiſſe avaler ni la boiſſon ni ſa ſalive, quoiqu'il n'ait aucune tumeur dans la gorge; s'il remue le col avec beaucoup de peine, ou s'il l'a tellement tourné par la convulſion, qu'il ne puiſſe avaler que difficilement; ſi l'haleine eſt froide, le pouls obſcur, preſſé & entrecoupé; ſi la ſoif ayant été d'abord très-ardente, ne ſe fait plus ſentir du tout,

quoique la fievre soit également forte, & la langue seche & noire ; s'il arrive un vomissement sanguinolent & fétide, ou mêlé de plusieurs couleurs qui ne soient pas bonnes ; si on voit le Malade occupé à ramasser les poils de sa couverture, à arranger les franges de sa robe, ou à chercher quelque chose sur le mur voisin de son lit ; si ses ongles ou le bout de ses doigts sont livides ou noirs. Cependant cette noirceur qui arrive au bout des doigts, n'est pas absolument dangereuse, si à des signes probables de guérison le Malade joint assez de forces pour supporter aisément la maladie. Il peut alors en revenir ; mais les parties atteintes de noirceur se corrompent, & tombent.

C'est encor un présage funeste que le ventre vienne à enfler, surtout après qu'on a pris un purgatif, ou qu'il soit rempli de vents qui ne peuvent sortir ; que dans le premier accès le Malade rende de la bile par haut ou par bas ; que les déjections soient liquides & noires, ou livides, ou grasses & de mauvaise odeur ; que la palpitation du cœur ou le hoquet arrêtent ces évacuations ; que les urines ne coulent pas, ou qu'elles soient noires, épaisses & fétides ; ou que de louables qu'elles étoient d'abord, elles deviennent mauvaises ; ou que dans tout le cours de la maladie elles ne

different en rien de celles des personnes qui sont en santé; ou enfin que l'on pisse le sang, ou que la vessie soit dure & douloureuse.

C'est aussi un signe mortel, quand dans les commencemens de la maladie les extrémités du corps deviennent froides, particuliérement si on ne peut les réchauffer; ou si la chaleur est excessive au dedans, ensorte qu'elle cause une grande soif, tandis que les extrémités sont froides; quand l'ardeur de la fievre cesse tout à coup sans cause manifeste; quand il arrive des sueurs occasionnées par la foiblesse du Malade, & accompagnées de défaillances; quand il reste couché sur le dos, les jambes retroussées & les genoux élevés, & que de tems en tems il les allonge vers le pied du lit. On doit en juger de même, s'il découvre & écarte ça & là les bras & les jambes, quoiqu'il n'y sente pas de chaleur extraordinaire; si outre cela la douleur qui se faisoit sentir dans les parties inférieures, cesse, pour se porter dans les visceres; si un ulcere produit auparavant & dans la fievre même devient sec & livide; s'il s'éleve des pustules sur toute la peau, sans qu'elles soient suivies d'aucun abscès qui tende à la suppuration; si un abscès formé proche de l'oreille ne peut parvenir à maturité; si le Malade ne saigne point du nez, & si ses urines ne sont pas épaisses & abondantes;

s'il eſt ſaiſi d'une ſueur froide ; s'il eſt dans des agitations violentes le quatrieme & le ſeptieme jour de ſa maladie, ſans qu'il arrive de criſe le onze ; ou ſi dans les jours critiques il eſt attaqué d'un grand froid, qui ne ſoit ſuivi d'aucune ſueur ; ſi ce même froid ſe paſſe & revient ſouvent, ſans que la maladie diminue. Enfin il n'y a plus d'eſpérance, quand par la violence de la fievre les tempes s'affaiſſent, que le nez s'aiguiſe, que les yeux s'enfoncent, que les oreilles s'allongent & deviennent froides ; quand la peau du front eſt dure & tendue, & que le Malade ſemblable à un cadavre a le viſage fort pâle, ou même noir, & défiguré par la maladie.

VII. *Fievre Lente.*

ON met encor au nombre des fievres Continues celle que l'on appelle fievre *Lente*, parce qu'elle eſt la plus foible de toutes. Elle eſt occaſionnée par le développement d'une humeur impure qui ſéjourne dans les viſceres, ou par la corruption des viſceres mêmes. Il ne paroît preſque point que l'on ſoit malade, ni que l'on ſouffre aucune incommodité conſidérable : cependant la nourriture que l'on prend ne profite point ; le corps dé-

périt & se consume insensiblement, & devient enfin si foible, qu'il peut à peine se remuer. Le pouls est fréquent, prompt & inégal, sans être grand; & l'urine donne quelquefois des marques de corruption.

Cette fievre accompagne ordinairement la Cachexie, & les Pâles-couleurs des filles : elle est de très-longue durée, & se soutient souvent jusqu'au de-là du quarantieme jour. Elle est surtout fort dangereuse, lorsqu'elle procede, non d'une humeur qui fait obstruction, mais de la corruption même de quelque viscere, tel que le Foie, la Ratte, le Poulmon, le Cerveau, quelquefois même les Reins, & les autres glandes plus éloignées.

Il faut ajouter aux signes précédens qui caractérisent cette fievre, qu'elle est longtems à se former; qu'elle croît insensiblement, & vient presque toujours à la suite d'autres maladies; & que les remedes, surtout les évacuans, loin de l'appaiser, ne servent quelquefois qu'à l'aigrir. Elle est sujette à causer la Syncope & la consomption, le corps s'affoiblissant & devenant quelquefois à rien, sans qu'il sente son mal. Cette fievre est sûrement la même dont sont attaqués les Phthisiques.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 22.

VIII. *FIEVRES INTERMITTENTES. FIEVRE TIERCE.*

JE vais maintenant traiter de ces fievres qui ont des accès réglés, & qui laissent au Malade quelque intervalle de repos : telles sont la Tierce, la Quarte & la Quotidienne.

On reconnoît la fievre *Tierce* aux signes suivans. Depuis son commencement, & dans tout son cours, ses accès reviennent régulièrement de deux jours l'un, c'est-à-dire après un jour d'intervalle, & commencent par un froid piquant qui se fait sentir par tout le corps, mais qui est moins violent à proportion que la maladie est plus légere. Sur la fin du frisson, on rend par le vomissement ou par les selles des matieres bilieuses : alors succede au froid une grande ardeur, qui devient universelle ; ensorte que le Malade brûlé de chaleur aime à se découvrir, & se remue de tous côtés dans son lit. Il respire difficilement, a mal à la tête, & tombe assez souvent dans le délire. Au commencement de l'accès, le pouls est petit & serré ; il se dilate ensuite, & devient fort & prompt, sans que cependant on y remarque aucune inégalité, du moins considérable. L'urine

est assez ténue, jaune ou enflammée, & de mauvaise odeur. L'accès dure environ sept heures, & finit par des sueurs abondantes.

Mais je pense qu'il est à propos d'établir ici les différences, qui distinguent cette espece de fievre de toutes les autres fievres intermittentes. Il faut donc observer, que lorsqu'il survient une fievre Ardente, ou quelqu'autre fievre Continue, on s'apperçoit au toucher que la chaleur augmente de plus en plus; ce qui n'arrive pas dans la fievre Tierce, où la chaleur est toujours égale, & diminue même quelquefois sous la main. D'ailleurs chaque accès de la Tierce intermittente commence par le froid, & se termine toujours par la sueur; ce qui n'arrive jamais dans la fievre Continue, qu'au moment d'une crise favorable. Outre cela dans cette même fievre Tierce le froid est violent d'abord, & dure peu; il est extrême dans les premiers accès, & diminue insensiblement dans les suivans: au lieu que le contraire arrive dans la Quarte, comme nous le remarquerons dans la suite.

La différence du retour des accès n'est pas moins essentielle, pour caractériser chaque espece de fievre; je continue donc à parler de la Tierce, dont il s'agit ici. Elle est peu dangereuse & de courte durée; & lorsqu'elle est réglée, elle se termine en quatorze jours. Or elle est presque

toujours telle dans les jeunes-gens d'un tempérament chaud & sec, qui peut être en Eté & dans les grandes chaleurs se seront trop fatigués par des travaux, des veilles, des soins ou des peines extraordinaires.

Fievre Tierce Bâtarde.

Si tous ces signes manquent au caractere de la fievre Tierce, on la nomme *Tierce Bâtarde.* Elle dure plus longtems que la vraie Tierce, & n'est pas accompagnée de tant d'ardeur, ni suivie de sueurs aussi abondantes. D'ailleurs dans la Bâtarde, les accès ne reculent ou n'anticipent pas avec régularité. Le frisson est à la vérité moins fort, mais il dure plus longtems, sans se faire sentir également par tout le corps; & les accès durent plus de quatorze heures. La maladie ne se termine jamais au septieme accès, cesse rarement au quatorzieme, & le passe même souvent.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 218 & 222.

IX. *FIEVRE QUARTE.*

LA fievre *Quarte* se reconnoît aux symptômes suivans. Dans les premiers accès le frisson est assez fort, & semblable à celui que cause un grand froid ; il revient tous les quatre jours, c'est-à-dire après deux jours d'intervalle. Au bout de quelque tems ce même frisson augmente insensiblement, jusqu'à ce qu'enfin il devienne si violent, que tout le corps tremble par secousses, que les dents claquent, & qu'il semble au Malade qu'il ait tous les os moulus & brisés. Le frisson est presque toujours suivi du vomissement ; & aussitôt après commence l'ardeur de la fievre, mêlée d'un froid sourd qui se fait sentir dans la moëlle des os. Au commencement de l'accès le pouls est foible, rare & tardif ; il devient ensuite grand, fort, vîte, fréquent, & plus inégal que dans les autres fievres. Quoique l'urine ne soit pas ordinairement d'une qualité fixe dans cette maladie, & que ses signes soient trompeurs, cependant dans les premiers jours elle est ténue, blanche & aqueuse ; après quoi elle prend différentes couleurs. La chaleur, la soif, la douleur de tête & l'insomnie n'inquietent pas tant à la vérité le

Malade que dans la fievre Tierce, mais plus que dans la fievre Quotidienne. L'accès est aussi plus long que dans ces deux dernieres, & finit par des sueurs abondantes, qui le terminent par un calme toujours bien marqué.

Cette fievre est à la vérité de longue durée, mais peu dangereuse : elle garantit quelquefois, ou délivre même de maladies considérables. Ceux qui en sont attaqués ne sont sujets, ni à la Manie, ni à la Mélancholie, ni à la Lepre, ni aux Convulsions qui viennent de plénitude ; au contraire elle délivre de ces maux ceux qui les souffroient auparavant. Quelques-uns prétendent, qu'on ne peut mourir de la fievre Quarte que par la faute du Médecin, ou par celle du Malade. Cependant on doit observer, que cette fievre ne finit presque jamais sans porter atteinte à l'intégrité de quelque viscere : il est également rare que l'on en soit attaqué sans obstruction, douleur ou tumeur dans la Ratte ; c'est pourquoi la moins dangereuse est celle qui n'affecte point ce viscere. Elle se termine au plus tard dans l'espace d'un an, quand elle est traitée régulierement ; on en est quitte le plus souvent au bout de six mois, quelquefois même après trois mois seulement. On a remarqué au reste, que celle que l'on a traitée avec les

remedes convenables pendant l'Automne & l'Hiver, se dissipe pour l'ordinaire au Printems suivant ; mais si elle est jointe à quelque gonflement de Ratte, ou qu'on la laisse prendre racine, elle menace d'une Hydropisie dont il est rare que l'on guérisse. Cette fievre est surtout ordinaire en Automne, principalement si l'on est sujet aux tumeurs de Ratte, si l'on n'a pas été bien guéri de quelque fievre continue, ou de quelques-unes de celles que l'on nomme vagues : elle est surtout à craindre, si l'on est d'un tempérament froid & sec, & si l'on a la peau douce & unie ; si l'on est d'un âge avancé, ou qu'ayant usé de nourritures grossieres, on se soit abandonné à la tristesse & au chagrin.

La fievre Quarte qui commence en Eté, est la plus courte ; celle qui vient en Automne dure plus longtems, surtout si l'on est proche de l'Hiver. La fievre Quarte accompagnée de crudité se tourne souvent en fievre Quotidienne, qui devient alors fort dangereuse. On a encor observé, qu'une longue fievre Quarte avoit guéri du Haut-mal. Cette fievre revient aisément après que l'on en est tiré, surtout lorsqu'on s'expose au froid, que l'on s'échauffe trop, que l'on a quelque indigestion, ou que l'on se fatigue trop aux jours

où ſes accès avoient coutume de commencer.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 147, 219 & 220.

X. *FIEVRE QUOTIDIENNE.*

JE dois parler auſſi de la fievre *Quotidienne*. Elle commence par un froid léger qui prend aux extrémités, & qui, comme il arrive auſſi dans toutes les autres fievres intermittentes, ſe fait preſque toujours ſentir d'abord au bout du nez & des doigts, tant des pieds que des mains. S'il ſurvient alors un vomiſſement, il eſt de matiere pituiteuſe. La chaleur ſuccede peu à peu au friſſon; & croît inſenſiblement: elle eſt foible, humide & vaporeuſe; & quoique toujours inégale, elle devient cependant un peu mordante & aſſez ſenſible dans le fort de l'accès: quelquefois auſſi elle eſt accompagnée d'un léger ſentiment de froid. On a alors une envie de dormir preſque inſurmontable: dans les premiers jours on n'a point de ſoif, on ne ſue point, & la fievre ne donne preſque aucun relâche. Quelques-uns tombent en défaillance au commencement de l'accès, ou même en ſyncope; ce qui eſt encore plus fâcheux.

Outre cela le pouls eſt déréglé, & plus inégal qu'en aucune autre fievre : il eſt lent, petit & foible ; à peine peut-il devenir plein dans le fort de l'accès : cependant il commence enfin à être fréquent ; mais il l'eſt toujours moins que dans les autres fievres : du reſte il eſt toujours auſſi vîte que dans la Quarte. On reſſent une douleur d'eſtomac continuelle ; & les déjections ſont claires, crues & pituiteuſes. L'urine eſt dans les premiers jours, ou blanche & ténue, ou groſſiere & trouble ; dans la ſuite elle eſt rouge, chargée & trouble : alors le Malade ſe ſent foible & appeſanti. L'accès ſe termine ordinairement par une ſueur légere après environ dix-huit heures de fievre : la maladie dure en tout ſoixante & quatre jours.

Cette fievre n'eſt pas ordinaire ; & quand elle revient tous les jours, on doit plutôt la regarder comme une Double-Tierce, que comme une fievre Quotidienne. Elle n'a coutume d'attaquer que les perſonnes pituiteuſes, qui aiment le repos, la bonne-chere & le ſommeil, ſurtout les vieillards, les enfans & les femmes, ainſi que ceux à qui la pituite tombe ſouvent du cerveau dans l'eſtomac, & principalement encor dans les ſaiſons froides & pluvieuſes. On doit encor ſoupçonner que c'eſt une fievre Quotidienne, quand dès ſes premiers

accès les hypocondres ſont bouffis, enflés & tendus ; quand elle prend vers le ſoir ; quand avant & durant l'accès le viſage du Malade eſt bouffi & livide ; & quand la foibleſſe d'eſtomac eſt jointe depuis longtems au dégoût, & à des rapports fréquens.

Toute fievre Quotidienne cede difficilement aux remedes, & eſt également incommode & dangereuſe. Elle eſt moins à craindre, lorſqu'au commencement de l'accès on vomit de la pituite, que l'on ſue beaucoup dans le déclin, & qu'enfin un calme parfait ſuccede à l'agitation.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 20, 21, 105, 147, 219, 220, 221 & 223.

XI. *Fievres Compliquées.*

APRES ces préliminaires, il n'eſt pas inutile de faire auſſi quelques obſervations ſur les fievres *Compliquées*. On doit donc ſçavoir, que la Double-Quotidienne eſt très-rare ; au lieu que la Double-Tierce ſuccede très-ſouvent à la ſimple Tierce, & que celle-là ſe change de même en celle-ci. Lorſque c'eſt une Double-Tierce, les accès reprennent tous les jours à des heures différentes : ceux qui revien-

nent aux jours pairs sont égaux ; & ils sont inégaux dans les jours impairs. La Double & la Triple Quarte sont également fréquentes : l'une & l'autre naissent de la simple Quarte ; & leurs accès sont rarement égaux.

Fievre Demi-Tierce.

Il y a aussi des observations importantes à faire sur cette espece de fievre composée que nous nommons *Demi-Tierce*, & que les Grecs appellent *Hémitritée*. Ses accès commencent par le frisson, & finissent par la sueur, sans que cependant on cesse de ressentir de la fievre. Et comme celle-ci est composée d'une Tierce intermittente & d'une Quotidienne continue, elle a quelquefois un jour plus fâcheux, où elle commence par un frisson très-vif suivi d'une évacuation de bile par haut ou par bas, & est accompagnée d'une grande ardeur, & de moiteur par tout le corps ; un autre jour au contraire on sent plutôt du froid qu'un frisson, sans être incommodé, ni de la soif, ni de l'ardeur de la fievre. Le pouls est plus serré, & la fievre plus douce. Quelquefois aussi dans un jour la fievre est double, & simple dans un autre.

La Demi-Tierce est rare, & toujours très-dangereuse quand on en est attaqué.

Lorsqu'elle est produite par les causes à peu près égales de la Tierce intermittente & de la Quotidienne continue, c'est une Demi-Tierce réguliere. Mais si leurs forces ne sont pas les mêmes, ce ne sçauroit être une véritable Demi-Tierce; & l'on prétend qu'alors elle est plus facile à guérir.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 20, 21, 105, 147, 219, 220, 221 & 223.

XII. *REMARQUES GÉNÉRALES sur les Fievres.*

APRES avoir proposé des observations propres à chaque espece de fievre, je viens maintenant à celles qui sont communes à toutes, ou à presque toutes. Elles seront toutes de nature, ou à donner grand lieu de craindre aux Malades, ou à les remplir de consolation & d'espérance.

Je remarque d'abord qu'il vaut mieux que la fievre succede à la Convulsion, que de la préceder. C'est un mauvais signe, lorsque le corps conserve son embonpoint plus qu'il ne doit pour la durée ou pour la force de la fievre; ou bien quand il s'exténue sans raison & avec excès: celui-ci marque la foiblesse du Malade; l'autre dénote que

la maladie sera longue. Si dans une fievre aiguë il survient tout d'un coup une violente douleur de tête, & si en même tems les hypocondres sont convulsifs, c'est signe que la phrénésie est à craindre, à moins qu'il ne survienne un saignement de nez. Quand dans cette fievre on vient à perdre l'ouie, c'est un signe funeste qui présage la fureur, à moins que l'on n'en soit garanti de même par un flux de ventre ou par une hémorrhagie du nez. Les sueurs froides sont mortelles dans la fievre aiguë; dans une autre plus douce, elles marquent que la maladie sera longue. Les dents chargées d'une crasse épaisse indiquent la violence de la fievre. La mauvaise haleine, les tressaillemens durant le sommeil, ou les convulsions, sont de mauvais présage dans quelque fievre que ce soit.

Signes d'une Fievre dangereuse.

Les signes d'une maladie dangereuse sont l'assoupissement ou une insomnie opiniâtre, les éblouissemens, le hoquet, les lassitudes, de légeres sueurs suivies de chaleur, une agitation extraordinaire dans les jours critiques, & une fraîcheur qui succede au frisson, sans être suivie, ni de la sueur, ni de la crise, mais seulement d'une sueur légere. Ce sont encor

des signes fâcheux, que de petites gouttes de sang qui coulent du nez, & une évacuation de bile noire par haut ou par bas dans le commencement de la fievre. Il faut aussi examiner le visage du Malade, qui fait voir qu'il y a du danger, si dans une fievre aiguë il a un air trop farouche, ou s'il est trop peu défait & trop frais pour la violence de la maladie. Il en est de même s'il arrive un vomissement de bile ou de pituite pure, particulierement si ce que l'on rend est noir ou verd.

Il est également fâcheux, que le Malade ait le ventre entierement resserré, ou tellement libre, que le dévoiement l'empêche de reposer, surtout si les selles sont très-liquides, blanchâtres, pâles ou écumeuses. On les estime aussi mauvaises, lorsqu'elles sont en petite quantité, ténaces, légeres & blanches, ou quand elles sont livides, bilieuses, sanguinolentes, grasses, ou enfin d'une puanteur extraordinaire. On pense de même des déjections qui sont de diverses couleurs, mêlées de sang, de râclures de boyaux & de bile verte, ou qui sont d'une humeur pure après une maladie longue. Il est encor dangereux dans les fievres de rendre des vers, surtout avant le déclin : il y a moins à craindre si on les rend vivans dans une fievre aiguë, surtout quand la maladie

diminue ; mais il eſt inutile de les rendre morts, même dans le déclin du mal. Cependant dans les commencemens des fievres, il vaut mieux qu'ils ſoient morts ; car s'ils ſont vivans, il y a lieu de craindre de la malignité.

L'urine claire & blanche eſt auſſi de mauvais préſage, ſurtout dans les fievres aiguës, parce qu'elle fait craindre le délire & la phrénéſie. Celle dont le ſédiment eſt rougeâtre ou livide, ou compoſé de petits filamens ou d'écailles en maniere de ſon, n'eſt pas plus favorable. C'eſt encor un mauvais ſigne, quand le dégoût ſuccede à un grand appétit ; ou qu'il arrive après une fievre de longue durée ; ou bien lorſque les ſueurs ſont trop fréquentes, ſurtout ſi elles ſont froides, & qu'elles ne paroiſſent pas également par tout le corps, mais ſeulement au col & à la tête. Outre cela les ſueurs qui ne terminent point la fievre, ou qui ſont ſuivies de friſſon, ou enfin une Jauniſſe ſuivie de la fievre, ſurtout ſi alors les hypocondres ſont durs, ſont des ſignes de danger.

Il y a de même lieu de craindre, lorſque le Malade a la reſpiration forte & fréquente ; qu'il eſt pris du friſſon au ſixieme jour ; qu'il ſupporte difficilement la maladie ; qu'il eſt très-foible ſans ſujet, & ſans que les vaiſſeaux ſoient épuiſés ;

qu'il sue, quoique la fievre dure toujours; qu'il passe souvent du chaud au froid, & du froid au chaud; enfin quand il change de couleur d'un moment à l'autre. Il en est de même, quand il a un abscès qui ne mûrit point, & qui ne guérit pas; & quand pendant ce tems-là il est dans son lit les bras & les jambes étendus & couché sur le dos, passant les nuits sans pouvoir dormir, quoiqu'il sommeille pendant le jour. C'est encor pis, s'il ne repose ni le jour ni la nuit, & qu'il soit travaillé d'une insomnie importune & continuelle; ou bien s'il est toujours assoupi. Tels sont les signes auxquels on reconnoît que la fievre est dangereuse.

Signes d'une fievre longue.

On doit croire qu'elle durera longtems; si les hypocondres sont enflés, surtout s'ils sont en même tems durs, douloureux, enflammés & tendus: c'est une marque, non-seulement que la Fievre sera longue, mais même dangereuse. Elle doit être aussi de longue durée, lorsqu'il survient des nœuds ou des douleurs dans les jointures; que les aînes & les glandes sont douloureuses; que dans une fievre qui n'est point aiguë, on est pris d'une sueur froide à la tête & au col seulement; ou bien que la sueur,

quelle qu'elle soit, ne diminue ou ne termine point la fievre. Il en est de même s'il survient un abscès qui ne guérisse point; si l'urine varie tous les jours; si le Malade a tantôt froid & tantôt chaud; s'il change de couleur continuellement; s'il ne maigrit pas à proportion de la durée de la maladie; si après un tems considérable, les derniers accès reviennent à la même heure que les premiers; & s'ils sont aussi longs & aussi forts.

Présages d'un Abscès.

C'est à ces marques que l'on reconnoît qu'une fievre doit être longue. Que si ces symptômes durent longtems sans ôter la vie au Malade, c'est signe qu'il doit survenir un Abscès à quelqu'un des articles, principalement inférieurs, & qu'il sera accompagné de douleur & de tumeur. Cependant ce n'est pour l'ordinaire qu'aux jeunes-gens que cet accident arrive, & dans les fievres Continues qui ont déja passé le vingtieme jour. A l'égard des vieillards, & de ceux qui sont attaqués de fievres intermittentes irrégulieres, il est rare qu'ils soient sujets aux abscès, mais plutôt à la fievre Quarte, surtout si l'on approche de l'Automne. Car comme au-dessous de trente ans on doit plutôt at-

tendre un abscès : aussi quand on a passé cet âge, on doit plutôt craindre cette espece de fievre ; & il faut observer, que les abscès sont plus communs dans l'Hiver, qu'ils durent plus longtems, & ne reviennent pas si facilement qu'en Eté.

Signes salutaires dans les Fievres.

Nous avons jusqu'ici traité des signes, qui marquent le danger ou la longueur des fievres ; il est tems de parler de ceux qui promettent la guérison aux Malades.

Or on a lieu de l'espérer, si les hypocondres étant mols & dégagés, il arrive une Jauniſſe le septieme, le neuvieme, le onzieme, ou le quatorzieme jour de la fievre ; si le Malade supporte aisément la maladie & n'est travaillé d'aucun accident fâcheux ; s'il a l'esprit présent ; s'il n'est ni trop éveillé ni trop assoupi, enſorte qu'il dorme la nuit, & veille le jour ; s'il a plus de force après son sommeil ; s'il respire avec facilité, ce qui dans toutes les fievres qui se terminent en quarante jours, est un des signes les plus salutaires ; si l'on a de l'appétit, soit qu'on n'en ait point manqué, ou qu'il soit revenu après que l'on a été dégoûté.

On juge aussi favorablement de la maladie, lorsque les hypocondres ne font

aucune douleur, & qu'ils sont également dégagés des deux côtés ; si lorsque l'on vomit, ce que l'on rend est mêlé de bile & de pituite ; si dans l'urine, le sédiment, ce qui est au milieu & ce qui surnage au dessus, est blanc, égal & léger ; (le meilleur est qu'il reste quelques petits nuages au fond de l'urinal.) Ce n'est pas un signe moins heureux, si outre cela les déjections sont molles, rousses, & figurées comme elles doivent l'être ; si l'odeur n'en est pas extraordinairement mauvaise ; si la quantité en est proportionnée à celle des alimens ; & si on les rend à peu près aux mêmes heures que dans la santé ; si tout le corps est également mol & chaud, & qu'il sue partout également ; si la sueur qui survient appaise la fievre ; si le Malade change aisément de situation ; s'il n'en affecte point d'extraordinaire ; si les évacuations se font sans beaucoup de peine, & après des signes de coction ; si après la coction, il paroît de légeres crevasses ou de petites pustules qui ulcerent foiblement les levres, le nez ou le bout de la langue ; enfin si la coction commence à se faire promptement, & que le pouls soit toujours également bon.

Tems des Fievres.

Voici comment on les distingue, eu

égard à leurs accès. Lorsque plusieurs accès reprennent à la même heure avec la même force & la même durée, on doit être persuadé que le commencement de la fievre n'est pas encor passé. Que si l'accès devance l'heure de celui qui l'a précédé, & qu'il soit plus fort & plus long, alors commence l'accroissement de la fievre. Elle est ordinairement dans son état, quand l'accès est très-violent, sans devancer le précédent ni venir plus tard, ensorte qu'il n'y ait entr'eux presqu'aucune différence. Quand je dis qu'un accès avance ou retarde, j'entends qu'il le fait plus que ne demande la proportion des accès : car ceux qui arrivent autrement, suivent pour l'ordinaire la nature de la fievre, sans être d'aucune utilité pour la distinction des tems ; ce qui arrive assez souvent dans la fievre Tierce, la Quotidienne & la Quarte, lorsque leurs retours anticipent toujours jusqu'à ce qu'elles finissent tout à fait. Au reste si l'accès retarde, & est plus doux & plus court que le précédent, il est sûr que la fievre est alors à son déclin.

On reconnoît aussi la diversité des tems d'une fievre à la qualité différente de la matiere qui la produit, & aux accidens extraordinaires qui surviennent tandis qu'elle dure; c'est ce que les Grecs appellent *Symptômes.*

mes. La crudité de la matiere fait donc le commencement de la fievre ; la coction commencée en fait l'accroiſſement ; l'accompliſſement de cette coction en fait l'état ; & le déclin arrive par l'évacuation, ou le tranſport de cette même matiere parvenue à ſon dernier dégré de coction.

Tous ces ſymptômes dont je viens de parler, ſont moins fâcheux au commencement & au déclin de la fievre, & plus violens dans ſon accroiſſement & dans ſon état. Je crois pouvoir encor ajouter à ce que j'ai dit, que lorſque la fievre quitte ſubitement, ſans ſignes favorables & dans un jour non critique, elle a coutume de revenir, ſurtout ſi l'on a manqué à garder un certain régime. Remarquons encor que les fievres les plus douces, & dans leſquelles les ſignes ſont les plus favorables, s'appaiſent ordinairement dans le terme de quatre jours ; & que celles qui ſont plus malignes, & dont les ſymptômes ſont les plus effrayans, terminent la vie du Malade dans le même eſpace de tems, ou même plutôt.

XIII. *Fievre Peſtilentielle.*

APRES ce que j'ai dit juſqu'ici, il eſt à propos que je traite de la fievre *Peſtilentielle*. Quoique l'on n'en ſoit pas en-

cor attaqué, on a lieu de l'appréhender; lorsque les signes suivans arrivent. Le Printems & l'Eté sont chauds & humides; la terre est continuellement brûlée par les ardeurs du Midi, sans être rafraîchie par les vents; le Ciel change plusieurs fois le jour; tantôt l'air est froid, tantôt chaud, tantôt chargé de nuages & tantôt serein, quoique le plus souvent il soit couvert, & menace de pluie sans qu'il pleuve: outre cela la terre est couverte de toutes sortes d'insectes, & les troupeaux sont attaqués de la mortalité; on voit aussi des feux nouveaux paroître la nuit dans les airs, & quelquefois des Cometes annoncent ce fléau terrible.

Lorsque quelqu'un est attaqué de ce mal, voici les symptômes qui arrivent. Il s'éleve subitement, & sans cause apparente, des bubons derriere l'oreille, sous les aisselles, & plus souvent aux aînes; ou des charbons naissent en différens endroits du corps; ou des taches de pourpre paroissent sur la peau. On est cependant saisi d'une fievre continue & aiguë, dans laquelle le Malade peut à peine échauffer au dehors, ou même ressent quelquefois du froid, tandis qu'au dedans il est brûlé d'un feu excessif. Accablé de tristesse & sans espérance, il est sans forces, languissant, & pressé d'un assoupissement insurmonta-

ble. Il a l'air troublé, inquiet, tel que celui d'un homme ivre : le regard est farouche, l'haleine mauvaise, & la respiration difficile ; l'appétit manque, la bouche est amere, & la soif devient très-ardente : le Malade a de fréquentes envies de vomir, & même des vomissemens qui font désespérer de l'utilité des meilleures nourritures. Le pouls est petit, foible, vîte, fréquent & inégal ; les selles sont d'une odeur insupportable : l'urine est quelquefois trouble comme celle des chevaux, crue, grossiere & fétide ; d'autres fois elle est semblable à celle d'un homme qui se porte bien, & sans aucune mauvaise qualité.

Quand cette fievre dont le Tout-puissant afflige les mortels, est simple, & n'est pas jointe à une fievre Putride, elle se cache ordinairement sous des signes si obscurs, qu'il n'y paroît, ni ardeur extraordinaire, ni soif, ni dégoût ; l'urine donne même des signes de coction, & est dans le meilleur état. Mais quoique la maladie soit alors assez légere en apparence, on est tourmenté par des vomissemens & des défaillances fréquentes, jusqu'à ce qu'enfin emporté par une syncope subite, on meurt sans s'en appercevoir.

Comme la fievre Pestilentielle, de quelque nature qu'elle soit, est toujours très-dangereuse par elle-même, elle cause

aussi une mort prompte & certaine, lorsque le cœur étant fort oppressé, il ne s'éleve au-dehors ni bubon ni charbon, ou si, quand l'un ou l'autre paroît, le Malade n'en reçoit aucun soulagement, ni la maladie aucune diminution. C'est un signe également mortel, si le charbon ou le bubon, après avoir paru, rentre & disparoît tout d'un coup; ou si l'haleine étant mauvaise & les extrémités froides, il survient un vomissement fréquent, & même la syncope. Il ne sera pas non plus inutile de remarquer, que dans cette maladie les signes salutaires sont assez incertains; ensorte que souvent une mort imprévûe rend vaines les espérances & les promesses du Médecin, qui a trop compté sur ces signes trompeurs de guérison.

XIV. *Signes des Crises.*

COMME toutes les maladies aiguës sont ordinairement jointes à la fievre Putride, & que par conséquent elles ne se terminent que par ce que les Grecs appellent *Crises*, au lieu que les maladies chroniques, légeres ou sans fievre, se guérissent insensiblement sans Crise, je crois devoir joindre à mes observations sur les fievres celles que j'ai faites sur ce nouveau sujet.

De même que certains Signes annoncent le changement des saisons : aussi prévoit-on par des signes particuliers les Crises qui doivent arriver dans les maladies. Ces signes sont le délire, l'assoupissement, les vertiges, l'aliénation des sens, le dérangement de l'esprit ; les grandes douleurs de tête, de col, d'estomac, des hypocondres ou d'autres parties ; le bourdonnement d'oreilles, les fausses lueurs que le Malade apperçoit, les larmes involontaires, les nausées fréquentes, la chaleur & la soif plus grandes que de coutume, le déreglement & l'inégalité subite du pouls, la suppression de l'urine, & le murmure extraordinaire des entrailles. Au milieu de ces agitations le Malade souffre ; il change continuellement de situation, crie, & se jette hors de son lit comme un furieux. L'accès de la fievre est alors très-violent, & devance le précédent d'environ une heure ; il commence aussi par un frisson plus fort & plus vif que de coutume. Si la Crise doit être heureuse, ce frisson est suivi d'une sueur abondante, ou d'une hémorrhagie copieuse par le nez, d'un vomissement mêlé de plusieurs humeurs, ou d'une grande évacuation par les selles ; après quoi la fievre commence à s'appaiser.

Les premiers avant-coureurs d'une Cri-

ſe paroiſſent la nuit, ſi la Criſe doit arriver le lendemain ; ou le jour, quand elle doit ſurvenir la nuit ſuivante : car Hippocrate a obſervé, qu'il faut que la nuit qui précede le jour où l'accès doit arriver, & où la Criſe doit terminer la maladie, ſoit troublée & fâcheuſe.

On doit ſçavoir auſſi, que les accidens ſont plus violens la nuit que le jour, & que les uns annoncent ſeulement les Criſes, tandis que les autres en ſont tout enſemble les ſignes & les cauſes. Ces derniers ſont les ſueurs, les vomiſſemens, les évacuations par les ſelles, les urines abondantes & les hémorrhagies ; les premiers ſont les délires, les inſomnies, les aſſoupiſſemens, les larmes involontaires & autres ſemblables. Les uns & les autres ſymptômes ont cela de commun, qu'ils promettent la guériſon s'ils portent des marques de coction, & menacent de la mort s'ils ſont joints à celles de la crudité : ainſi ils ne peuvent être favorables que dans la force de la maladie, ou peu de tems auparavant, parce que ce n'eſt qu'alors que les humeurs ſont parvenues à leur maturité. C'eſt ſur ce fondement qu'Hippocrate a prétendu avec raiſon, que la Criſe étoit prochaine, lorſque la coction s'étoit déclarée. Ces mêmes ſignes ſont mortels au commencement de la maladie : ils le ſont

également dans son accroissement, s'il y a de la malignité ; & s'ils paroissent dans l'accroissement d'une maladie légere, ils marquent que la Crise sera imparfaite, parce que quand le Malade doit recouvrer parfaitement sa santé, la nature differe ses efforts pour quelque tems jusqu'à une entiere coction des humeurs. Au contraire si la violence de la maladie doit triompher des forces de la nature, celle-ci tend longtems auparavant à la Crise, & en donne des marques sensibles.

Il est donc évident que les signes de coction sont toujours salutaires, & annoncent la guérison ; qu'au contraire ceux des Crises sont d'eux-mêmes fort incertains, & qu'ils sont bons ou mauvais, selon la crudité ou la coction de la matiere qui cause la maladie. Or je crois à propos d'observer par quelle espece d'évacuation se fera la Crise, & par quelle voie elle arrivera, afin que sur ce que j'en dirai, le Médecin puisse régler ses jugemens à cet égard.

Signes d'une Hémorrhagie critique par le nez.

Supposons une fievre aiguë, où la coction est bientôt faite, & où par conséquent la Crise doit arriver dans les premiers

accès : il eſt certain qu'on doit alors s'attendre à une évacuation plutôt qu'à un abſcès.

Or ſi c'eſt une évacuation, ce ſera ſûrement une hémorrhagie du nez, ſi l'un ou l'autre des hypocondres eſt tendu ſans être douloureux ; ſi la reſpiration eſt difficile ; ſi la douleur & les élancemens mettent en feu la tête & tout le viſage, principalement les yeux, le nez & les joues ; ſi la vûe eſt trouble, & les yeux éblouis par de fauſſes lueurs ; ſi le col eſt douloureux, & qu'en même tems les oreilles tintent, ou que l'on devienne ſourd ; ſi les yeux pleurent ſubitement, & deviennent rouges ; ſi les arteres des tempes battent avec violence ; ſi le nez démange & ſemble s'aiguiſer ; ſur-tout ſi le viſage & les tempes ſont en même tems beaucoup de douleur ; ſi outre cela le pouls eſt non-ſeulement fort & élevé, comme dans toutes les évacuations, mais encor ondulent.

Cette eſpece de Criſe eſt aſſez ordinaire dans les fievres Ardentes, & dans cette eſpece de folie que les Grecs appellent *Phrénéſie*, ainſi que dans les douleurs de tête aiguës & continuelles, lors même qu'il n'y a point de fievre, ſurtout ſi ces douleurs occupent le front & les tempes ; elle n'eſt pas moins fréquente dans tou-

tes les inflammations aiguës des hypocondres, principalement dans celles du Foie ou de la Ratte. On prédit avec plus de certitude une hémorrhagie en Eté, si le Malade est dans la fleur de son âge, & n'a pas encor passé trente-cinq ans. Mais autant cette Crise est ordinaire dans les fievres aiguës, & dans cette espece de folie dont je viens de parler, autant est-elle rare dans la Léthargie, & dans l'inflammation du Poulmon que les Grecs nomment *Péripneumonie*. L'inflammation du côté, appellée en Grec *Pleurésie*, tient le milieu entre ces maladies; ensorte qu'elle est moins sujette à l'hémorrhagie du nez que les premieres, & plus que les dernieres.

Signes d'un Vomissement critique.

On doit attendre un vomissement, lorsqu'avec une grande pesanteur de tête, des vertiges & des éblouissemens, le Malade ressent des douleurs d'estomac, qu'il a de nausées fréquentes accompagnées d'amertume dans la bouche, qu'il crache souvent une salive claire, & qu'on lui remarque des mouvemens convulsifs à la levre inférieure. Les hypocondres se soulevent alors, & empêchent la respiration; le pouls est serré & dur. Le vomis-

sement est presque certain, si le Malade est attaqué d'une fievre Tierce, s'il a plus de trente-cinq ans, si l'on est en Eté, s'il arrive un frisson, & si en même tems les parties situées au-dessous des hypocondres se refroidissent.

Signes d'un Cours de ventre critique.

La Crise se fera par un Cours de ventre, si l'humeur se porte aux entrailles, & qu'il ne s'ensuive pas de vomissement, ni d'évacuation extraordinaire par les urines; surtout si le ventre est plus bilieux & plus libre qu'auparavant; enfin si dans la santé le Malade n'étoit pas sujet aux hémorrhagies du nez ni aux sueurs, mais plutôt au dévoiement, & qu'il eût coutume de boire de l'eau froide.

Lorsque le tems approche de vuider par les selles, les Intestins sont agités; ils murmurent, & l'on a des tranchées très-vives, suivies d'une pesanteur ou douleur interne qui se fait sentir d'abord aux environs des lombes, & qui passe ensuite dans la partie inférieure du ventre. Cette observation n'a pas échappé à Hippocrate, qui dit que si dans les fievres la douleur des lombes concourt avec la douleur & le murmure des hypocondres, il arrive pour l'ordinaire un dévoiement.

Signes d'une Crise par les Sueurs.

Il faut s'attendre que la Crise se fera par les Sueurs, si le Malade conservant toutes ses forces, les selles & les urines sont supprimées, surtout s'il n'a encor paru aucun signe qui annonce le vomissement; mais s'il a paru, la Crise se fera en même tems par le vomissement & par la sueur. On est encor plus certain qu'il doit arriver une Sueur, quand indépendamment des marques précédentes, l'accès dans son accroissement cause le délire, comme il arrive dans les fievres Ardentes & autres maladies grieves; quand tout le haut du corps devient brûlant & rouge, & qu'il s'en exhale une espece de vapeur chaude qu'on ne remarquoit point auparavant. En même tems le pouls devient ondulent & très-mol, & l'urine est épaisse & toute bilieuse.

On doit encor s'attendre à une Sueur, si vers le tems de la Crise le Malade rêve qu'il se baigne; ce qui m'arriva autrefois à moi-même dans une fievre aiguë où je devois suer. Les sueurs sont ordinaires dans toutes les fievres, & surtout dans celles qui sont aiguës & ardentes. L'espece de folie que les Grecs appellent *Phrénésie*, comme je l'ai dit,

indique auſſi les ſueurs, lorſqu'elles doivent être ſalutaires. Or elles ſont telles, lorſqu'elles ſont chaudes, qu'elles ſortent abondamment de la tête, & que tout le reſte du corps en eſt également abbreuvé. On dit auſſi que lorſqu'elles ſont de cette nature, elles ne ſont pas inutiles dans toutes les inflammations aiguës des hypocondres. A l'égard du pronoſtic des Criſes par les hémorrhoïdes, ou par les Ordinaires des femmes, il doit s'établir ſur les ſignes qui ſont propres de ces évacuations.

Signes d'un Abſcès critique.

L'éruption d'un abſcès peut auſſi terminer une fievre; & voici ce qui arrive ordinairement lorſqu'il ſe forme. La maladie traînant en longueur, ne ſe diſſipe point peu à peu, mais ſe ſoutient avec une fievre & une douleur toujours égales; de ſorte cependant que l'on a d'ailleurs tous les ſignes ſalutaires qui peuvent répondre de la vie du Malade. Ajoutez à cela qu'il ne ſoit arrivé aucune évacuation ſenſible; que la coction ſoit retardée; qu'une douleur ſubite, une laſſitude, une foibleſſe & une ſueur légere ſe ſoit fait ſentir dans une partie du corps peu conſidérable; que la maladie, ſans être

mortelle, traîne seulement en longueur; qu'elle ait passé le vingtieme jour; que le pouls soit bon, & que les forces se soutiennent. On peut encor prédire plus sûrement un Abscès, si l'urine du Malade est longtems crue & ténuë; mais si elle est épaisse & blanche, avec un sédiment abondant, malgré toutes ces circonstances il n'y a point d'abscès à craindre, parce qu'alors la coction commence à dompter peu à peu la maladie, qui se dissipe enfin sans aucune autre évacuation sensible, & sans abscès.

On reconnoît aux marques suivantes, qu'il doit se former un Abscès proche de l'oreille; c'est ce que les Grecs appellent *Parotide*. La respiration devient tout d'un coup difficile; ce qui ne dure cependant pas longtems: après quoi il survient une grande pesanteur de tête mêlée de douleur, avec un profond assoupissement, & la surdité. Cet accident est ordinaire dans les fievres aiguës qui ne sont pas longues, & guérit quelquefois par cette Crise la Léthargie, la Phrénésie, & les autres maladies semblables de la tête.

Lorsque dans une maladie chronique on a des présages d'un Abscès, sans en avoir de la Parotide qui alors n'arrive presque jamais, si en même tems on ressent dans les parties inférieures quelque dou-

leur, quelque pesanteur, tension ou ardeur, on doit sçavoir qu'il s'en formera un à quelqu'un des articles de ces parties.

Il est bon de répéter ici ce que j'ai dit plus haut, que l'on doit s'attendre à un Abscès après le vingtieme jour de la fievre; qu'il arrive plus fréquemment en Hiver, où il dure plus longtems, & revient moins ordinairement; que les jeunes-gens qui n'ont pas encore trente ans, y sont plus sujets que les vieillards, quelque longue que soit la fievre dont ils sont attaqués; que dans ces circonstances les derniers sont plutôt menacés de fievre-Quarte, surtout si leur fievre n'est pas continue, mais que vague & irréguliere elle dure jusqu'à l'Automne. On remarque aussi avec raison, qu'une fievre, quoique longue, dont les accès commencent par le frisson & finissent par la sueur, comme la Tierce & la Quarte, se termine rarement par un Abscès, parce que la matiere morbifique s'évacue à chaque accès. Ajoutez qu'un Abscès qui dans les fievres lentes & chroniques survient aux parties inférieures, est moins dangereux que celui qui se forme auprès des oreilles : car ce dernier n'est gueres ordinaire que dans les maladies aigues.

Lorsqu'après l'éruption il reste encor

de la fievre, & que l'Abscès n'aboutit pas, il est certain qu'il ne suppurera point avant le vingtieme, mais seulement entre ce jour-là & le soixantieme. Que s'il arrive qu'avant de suppurer, il se dissipe de lui-même, quoique la fievre soit toujours égale, il menace d'abord de la Phrénésie, ensuite de la mort, principalement si l'Abscès est placé derriere les oreilles. On doit regarder comme le plus salutaire, celui qui se forme aux parties inférieures, loin du foyer de la maladie & des principaux organes de la vie; qui renfermé dans un ample espace, contient toute l'humeur morbifique; & qui s'élevant beaucoup en-dehors, aboutit facilement: un tel Abscès ne permet jamais de retour à la maladie. On peut espérer le même succès de celui qui s'éleve en pointe, qui mûrit également, & qui est un peu panché en en-bas, sans être dur ni fourchu. Le plus dangereux est celui qui tend à rentrer en dedans, en sorte que la couleur de la peau qui le couvre, n'en soit point changée: quoiqu'il s'éleve en-dehors, il est également funeste, s'il est fort grand & très-plat.

Les passions de l'ame ne contribuent pas peu à déterminer le genre de la Crise. Ainsi la Crainte produit le flux de ventre, le vomissement, ou une évacuation par les urines; la Joie au contraire promet

ordinairement des sueurs. Il faut aussi observer, que la Crise ne se fait pas toujours par une seule évacuation, mais souvent par plusieurs; en sorte que si dans une Fievre ardente, par exemple, l'hémorrhagie du nez commence la Crise, elle peut s'achever par des sueurs.

La meilleure Crise.

Pour que la Crise soit parfaite, il faut qu'elle ait toutes les conditions suivantes: qu'elle soit fidele à opérer ce que l'on en attend; qu'elle soit sûre & certaine; qu'elle soit sensible; qu'elle ait été annoncée auparavant par un jour indice; & qu'elle soit favorable & salutaire: enfin elle doit être accompagnée des signes de coction, arriver dans un jour critique, & produire des évacuations convenables au genre de la maladie.

A l'approche de la Crise, le pouls est inégal; & l'on y remarque plus de battemens grands que de petits, plus de vîtes que de lents, plus de modérés que de fréquens, plus de forts que de foibles, avec une constance égale de médiocrité ou de vîtesse dans les pulsations. Une telle Crise rend au visage sa sérénité, dégage la respiration, donne plus de force au corps pour se mouvoir & pour agir, & ré-

tablit l'égalité, l'ordre, & une juste médiocrité dans les battemens du pouls. Il y a lieu d'espérer une Crise salutaire dans les maladies, qui se terminent plus souvent & plus facilement de cette maniere, telles que sont la Fievre ardente, la Tierce & autres semblables.

Signes qui promettent la Crise, ou qui ne permettent pas d'en espérer.

Pour connoître si la fievre doit se terminer ou non par une Crise, faites les observations suivantes. Si la maladie est considérable, & que les accès de la fievre anticipent & croissent toujours de beaucoup; si en même tems la nature en soutient constamment les attaques, & que l'humeur morbifique donne promptement des signes de coction; enfin si l'âge & le tempérament du Malade, la saison de l'année & le genre de la maladie s'accordent à présager la Crise, il est constant qu'il se fera un grand changement dans le mal; & cela d'autant plutôt, que ces signes seront plus marqués & plus puissans. Si au contraire dans une maladie violente & maligne le Malade manque de forces, & que l'humeur morbifique se maintienne longtems dans sa crudité, la nature étant accablée par le mal, il n'y

a plus que la mort à attendre, sans aucune espérance de Crise.

Il arrive presque toujours, que quand il y a des signes de Crise, favorable ou non, elle ne manque point d'arriver. Au reste je ne comprends pas parmi ces signes, tous ceux que l'on remarque dans le cours d'une maladie; je parle de ceux-là seulement, qui paroissent au commencement de la Crise, ou peu de tems auparavant. Que si cependant il arrivoit, que les signes prochains de la Crise parussent sans qu'elle suivît immédiatement après, on peut s'assurer, qu'elle arrivera bientôt après, & sera très-fâcheuse, ou que le Malade mourra. Du reste les signes d'une bonne Crise sont pour l'ordinaire plus sûrs que ceux d'une mauvaise; & les signes de l'une & de l'autre sont toujours équivoques dans les Fievres aiguës. De même dans la vigueur de la maladie, on peut compter en sûreté sur les signes favorables, si les forces ne sont pas affoiblies, & jamais sur eux, si le Malade est affoibli.

En quel tems la Crise ou la Mort doit arriver.

Il est certain, que l'on ne guérit point d'une maladie aiguë sans quelque Crise. Mais plusieurs meurent sans qu'elle arrive; & comme il ne se fait jamais de Crise

salutaire que dans la force de la maladie, on peut mourir de même dès qu'elle commence, lorsqu'elle augmente, & tandis qu'elle se soutient. Son déclin, quelle qu'elle soit, ne produit jamais ni Crise ni danger, parce que quand une fois elle a passé son tems de vigueur, elle se dissipe insensiblement, pourvû qu'on ne dérange point la nature par quelque faute.

On meurt quelquefois au commencement d'un accès de fievre, comme il arrive souvent dans les inflammations mortelles des parties internes, & dans ces fievres produites par une pituite épaisse & visqueuse, qui suffoque la chaleur naturelle : alors le Malade devient froid, sans qu'on puisse le réchauffer; son pouls est vermiculant, ou se perd totalement; & il meurt accablé d'un sommeil profond.

Quelquefois aussi la mort survient dans l'accroissement de l'accès, mais plus rarement, & plus souvent dans sa vigueur, parce qu'alors la nature est subjuguée par la force du mal. Pendant ce tems-là le Malade est dans un délire accompagné de convulsions & de fureur : il se jette hors de son lit avec transport, est consumé d'une ardeur extrême; enfin accablé par le mal, il meurt dans une défaillance & une syncope qui surviennent.

On meurt rarement dans le déclin d'un

accès ; mais lorſque cela arrive, on tombe en défaillance, & toute la chaleur naturelle s'éteint avec celle de la fievre : aſſis ou couché, une ſueur légere & ténace emporte le Malade dans le moment. Enfin il eſt généralement vrai, que l'on meurt ordinairement dans le tems le plus fâcheux de l'accès.

Ordre des jours Critiques.

Je croirois avoir rapporté tout ce qui concerne les Criſes, s'il ne me reſtoit encor à parler des jours, où elles ont coutume de mettre fin à la Fievre ; ce qui leur a fait donner le nom de *Critiques* par Hippocrate, qui en eſt le premier obſervateur.

Or ces jours de Criſe ſont les ſuivans ; ſçavoir le 3, le 5, le 7, le 9, le 11, le 14, le 17 & le 20. Ce nombre de 20 compoſe trois ſemaines ; de façon qu'on regarde le 8e. jour comme le commencement de la ſeconde ſemaine, qui eſt terminée par le 14e. lequel commence la troiſieme ſemaine, ſuivant Hippocrate.

Ces jours ſeptenaires ſe diviſent encor par quatre ; enſorte que le 4e. eſt le dernier du premier nombre quartenaire, & le premier du ſecond. Le troiſieme quartenaire commençant au 7e. finit à l'11e ; le

quatrieme qui commence le même jour, se termine au 14e; ce 14e. est le commencement du cinquieme quartenaire, qui finit au 17; & le sixieme quartenaire commençant au 17, se termine au 20e; ce qui fait voir que ce nombre 20 est le dernier jour du sixieme quartenaire, & de la troisieme semaine. La proportion des jours critiques est la même dans la seconde vingtaine, que dans la premiere; c'est-à-dire, depuis le 20e. jour jusqu'au 40e. A l'égard des maladies qui passent le 40e. jour, comme elles cessent d'être aiguës, aussi n'en juge-t-on plus par les jours impairs, quartenaires ou septenaires; mais elles se reglent suivant chaque vingtaine, telles que le 60e, le 80e, le 100e, & ainsi de suite.

Il faut aussi remarquer, que tous les jours critiques ne sont pas d'égale vertu; que les septenaires sont les plus puissans, ensuite les quartenaires qui partagent chaque semaine, & après ces derniers ceux qui rempliſſent les intervalles des précédens, & que les Médecins appellent *Intercurrens*. Les jours salutaires entre les critiques sont le 7, le 14, le 9, le 11, le 20, le 17, le 5, le 4 & le 3. Les jours dangereux, & où il ne se fait point de Crise, sont le 6, le 8, le 10, le 12, le 16 & le 19. Quelques-uns prétendent que

le 13 eſt douteux, & qu'il tient le milieu entre les bons & les mauvais jours. Obſervez encor, que tous les jours impairs de la premiere vingtaine peuvent, quoique plus ou moins foiblement les uns que les autres, indiquer l'évenement d'une maladie aiguë, parce que dans cet eſpace elle eſt dans ſa plus grande force, après quoi elle ſe rallentit & s'appaiſe; en ſorte que dans la ſeconde vingtaine il n'y a plus gueres d'autres jours critiques, que les ſeptenaires, tels que le 27, le 34 & le 40.

Outre cela, parmi les jours critiques il y en a qui ſont les indices des autres: Hippocrate les nomme pour cette raiſon Jours de conſidération, parce qu'ils donnent à connoître auparavant par des ſignes certains, & qu'ils annoncent ce qui doit arriver dans les jours critiques qui ſuivent. Il a donc obſervé, que le 4 eſt l'indice du 7, comme le 11 l'eſt du 14, & le 17 du 20. Ainſi quand dès le premier jour la fievre eſt aiguë, ſans que l'on apperçoive aucun ſigne de danger, & que l'urine donne des marques de coction, la Criſe ne paſſera pas le quatrieme; mais ſi au contraire la fievre eſt dès-lors accompagnée de pluſieurs ſignes vraiſemblablement mortels, le Malade ſuccombera avant ce quatrieme jour. Car Hip-

pocrate a fort bien remarqué, que les symptômes doivent être d'abord très-violens dans les maladies, dans lesquelles la mort est prochaine. Si la Crise doit se faire le septieme jour, on verra dans l'urine au quatrieme un nuage rouge; & tous les autres signes seront de même salutaires, à moins que par la faute du Malade ou du Médecin la Crise ne retarde jusqu'au 9e. ou à l'11e. Car dans les maladies qui ne sont pas dangereuses, une faute suffit pour retarder la Crise; au lieu qu'elle avance dans celles qui tendent à la mort. Outre cela si l'onzieme ne donne aucun indice de Crise, on ne doit pas l'attendre avant le vingtieme; mais elle peut arriver plutôt, si la maladie se soutient dans un état de modération jusqu'au sept. Dans celles dont le progrès est lent, & où la crudité se soutient jusqu'au quatorzieme, la Crise n'arrive jamais avant le quarantieme, parce que comme les jours critiques sont les plus puissans, il en est de même des jours indices.

Il est encor nécessaire d'observer, que le fort des maladies est depuis le 1er. jusqu'au 14; que du 14 au 20 leurs accès sont plus modérés; & que celles qui durent delà jusqu'au 40, perdent peu-à-peu leur violence jusqu'à ce jour, après lequel elles dégénerent en langueur, & finissent plutôt

par une coction lente ou par un abscès, que par une Crise. Enfin Hippocrate dit, qu'après le centieme jour quelques maladies ne se terminent qu'au bout de sept mois, d'autres au bout de sept ans, quelques-unes enfin après deux ou trois semaines d'années, comme cela est vraisemblable.

XV. *Fievre Hectique.*

APRES avoir proposé mes observations sur les fievres, qui ont leur source dans la corruption des humeurs, il est à propos que je parle aussi de celles que les Grecs appellent *Hectiques.* Elles sont accompagnées d'une chaleur qui desseche & défigure le Malade, constante & égale sans douleur; ensorte qu'il ne croit pas même avoir de fievre, quoique cette chaleur augmente ordinairement une heure ou deux après le repas, jusqu'à ce que la digestion étant faite, la fievre revient à sa premiere égalité. Si l'on touche le corps du Malade, on y découvre une chaleur sourde, qui en peu de tems devient plus vive & plus mordante. Le pouls est foible, petit & fréquent, mais plus grand & plus élevé après le repas; & si l'on touche les arteres, on y remarque pour l'ordinaire une chaleur plus forte qu'aux parties voisines. La peau est très-seche; tout le

le corps est foible & languissant. Tel est le premier degré de cette fievre, dont la guérison est alors assez facile, & qu'il n'est pas aussi aisé de reconnoître.

On peut regarder comme son second degré, lorsque la maigreur augmente; ensorte que le corps commence à s'affoiblir & à se consumer tout-à-fait. Alors l'urine est chargée d'une graisse assez semblable aux toiles d'araignée; le pouls est dur & plein, mais plus petit & plus foible que dans le premier degré de la fievre; la peau est aussi plus seche & plus dure.

A l'égard du dernier degré, en voici les marques. Les yeux deviennent creux & enfoncés, & sont chargés d'une crasse farineuse; les paupieres se meuvent avec peine, & se ferment souvent comme si l'on dormoit, quoiqu'en effet on ne dorme pas; la peau du front est dure & seche; les tempes sont affaissées; le visage a perdu toutes ses couleurs; les cheveux croissent très-promtement; les hypocondres semblent se soulever vers la poitrine; & le ventre est si flasque & si abbaissé, qu'en le voyant, on pourroit douter s'il y reste aucun intestin ni aucun viscere; le pouls est fort dur, & en même-tems foible & fréquent; l'urine est grasse en dessus comme de l'huile; & la maigreur devient si grande, que les extrémités des os, surtout des Omoplates, semblent s'al-

longer, & s'avancent en dehors ; la peau eſt dure comme du cuir, & n'eſt point alors molle ni ridée, comme dans les perſonnes qui ſont amaigries par d'autres cauſes : enfin cette fievre produit ordinairement une prodigieuſe quantité de vermine, dont le Malade eſt très-inquiété.

Quand la maladie eſt parvenue juſques-là, comme elle eſt très-facile à connoître, auſſi eſt-il impoſſible de la guérir : elle dégénere alors dans ce dépériſſement total, que les Grecs appellent *Maraſme*, & emporte infailliblement ceux qui en ſont attaqués. Il eſt rare que cette fievre ſoit ſeule, & ſans être accompagnée de quelqu'autre. Elle prend ſouvent naiſſance d'une fievre aiguë, qui par ſon ardeur conſume l'humide radical, & dégénere dans cette eſpece de fievre que l'on nomme *Colliquative*. Cette derniere naît & tue le Malade aſſez vîte, faiſant en peu de tems ce que la ſimple Héctique n'opere qu'inſenſiblement & à la longue, parce que ſes efforts ſont plus lents, & qu'elle arrive plus tard à ſon dernier degré : c'eſt pourquoi il eſt plus difficile de s'en appercevoir dans les commencemens, juſqu'à ce que la maigreur ſoit parvenue à ſon dernier période.

Les Héctiques ſont ordinairement d'un tempérament chaud & ſec, & ſe ſont épuiſés auparavant par le chagrin, la fatigue,

la faim ou la soif. Ces causes, lorsqu'elles sont légeres, ne produisent gueres que la simple Ephémere; & donnent lieu à la fievre Héctique, quand elles sont outrées.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 23 & 51.

XVI. *L'ATROPHIE, le MARASME & la CACHEXIE.*

L'ATROPHIE est un mal fort approchant de celui-ci, en ce que les alimens que l'on prend ne se tournent point en nourriture, que la maigreur est extrême, & que le corps se consume insensiblement sans aucune cause apparente. Ce mal est des plus dangereux; & parce qu'il détruit considérablement les forces, il est capable de donner la mort, si on ne la prévient par des remedes convenables. L'Atrophie est jointe pour l'ordinaire à la fievre Héctique, aux affections cardiaques, aux ulceres du Poulmon, & aux maladies violentes de l'Estomac, du Foie ou de la Ratte, qui proviennent de chaleur.

Ce mal, ainsi que la fievre Héctique, conduit assez souvent à cette espece de consomption, que les Grecs appellent *Marasme*; & quand on en vient là, il n'y a plus de guérison à espérer.

Comme dans cette espece de maladie héctique le corps ne reçoit aucune nourriture : de même il n'en prend qu'une mauvaise dans celle que nous nommons mauvais état du corps, & que les Grecs appellent *Cachexie*. Le corps est alors un peu enflé, lâche, mol, lourd & paresseux : aux couleurs vives du teint succede une pâleur verdâtre ; enfin l'on est si foible, qu'en marchant les jambes plient sous le poids du corps. Dans le commencement de la maladie la digestion se fait mal, quoiqu'on ait encor le même appétit, qui cependant se perd dans la suite. La respiration est foible & rare ; les déjections sont inégales, & de différentes couleurs. Ces signes sont principalement propres de cette espece de Cachexie, qu'à cause de l'humeur qui en est le principe, on nomme cruë ou pituiteuse, & qui précede & annonce souvent ce genre d'Hydropisie, que les Grecs nomment *Leucophlegmatie*.

Les vieillards & les enfans sont fort sujets à ce mal, dont au contraire les jeunes-gens sont rarement attaqués, & dont ils guérissent plus facilement. Il est surtout ordinaire à ceux qui relevent d'une longue maladie, principalement si en même tems quelque viscere, & en particulier le Foie ou la Ratte, est attaqué de cette espece de tumeur dure, que les Grecs appellent *Schirre*. Cette

même maladie succede souvent aux longues Dyssenteries, à la Lientérie, aux Hémorrhoïdes, à la suppression des Ordinaires des femmes, ou à leurs évacuations trop abondantes.

Outre cette Cachexie pituiteuse, il y en a une autre espece appellée mélancholique, qui vient de la corruption du sang, & qui devance & présage assez souvent l'*Eléphantie*. Lorsque l'on en est attaqué, les alimens que l'on prend se corrompent dans les premieres voies, desorte que l'haleine, la bouche, les selles, les urines & les sueurs rendent une odeur très-mauvaise : outre cela la peau, surtout celle du visage, devient sale & livide. Quelquefois des pustules nombreuses ou des ulceres infectent le corps; il devient foible & languissant, & est souvent couvert de tumeurs en plusieurs endroits.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 23, 77, 85, 216 & 218.

XVII. *Les Grandes-Rattes*, ou *le Scorbut*.

JE ne doute point qu'on ne doive regarder comme une espece de ce dernier genre de Cachexie, la maladie qu'Hippocrate semble avoir voulu exprimer par le nom de *Grandes-Rattes*.

En effet la bile noire acquiert quelquefois un tel degré de malignité, que passant de la Ratte dans le sang, elle infecte de son poison toute l'habitude du corps.

On reconnoît cette maladie aux signes qui suivent. La bouche & l'haleine sentent mauvais : les gencives se gâtent, deviennent livides, quelquefois noirâtres ; & si on les presse tant soit peu avec le doigt, il en sort un sang noir : elles sont si lâches, qu'elles quittent les dents, qu'on peut ôter facilement de leurs alvéoles. On sent aussi quelque douleur aux hypocondres & à la tête ; & l'on a un grand dégoût pour les alimens. Ces symptômes augmentent avec la maladie ; & des taches livides semblables à des restes de meurtrissures paroissent en différens endroits, comme aux bras, aux cuisses, aux jambes, & souvent par tout le corps, qu'on croiroit alors attaqué de la Jauniſſe. Il survient en même-tems une grande foiblesse, principalement dans les jambes, dont les ressorts se relâchent. Plusieurs de ceux qui sont attaqués de cette maladie, surtout s'ils sont jeunes, saignent souvent du nez ; & si cela n'arrive pas, ils ne manquent point d'avoir aux jambes ces taches dont j'ai parlé, quelquefois même des ulceres.

Ce mal est commun en Hollande, & dans tous les pays bas & marécageux, sur-

tout si l'on s'y nourrit d'alimens grossiers & de difficile digestion ; au contraire il est très-rare dans les pays secs & élevés. Il attaque indifféremment toutes sortes de personnes, de quelque âge & en quelque saison que l'on soit : il est cependant plus fâcheux aux vieillards ; mais on croit que les jeunes-gens y sont plus sujets. Il y a des endroits, où il est très-commun parmi les enfans : c'est surtout au Printems & en Automne, qu'il fait le plus de ravage.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 7, 98, 284 & 297.

XVIII. *L'Elephantie.*

LE plus terrible & le plus affreux de tous les maux qui attaquent le corps humain, est l'*Eléphantie.* Aussi-tôt qu'elle commence, le haut du corps est couvert de taches & de duretés, qui naissent surtout au haut du front & au menton ; ces taches sont noirâtres, blanchâtres ou jaunâtres : la peau est pleine d'inégalités grossieres, dure & rude comme celle des oies ; elle est en même-tems chargée d'écailles, surtout au visage, aux mains & aux pieds : le poil tombe par tout le corps, la respiration est difficile, l'haleine fétide, la voix cassée & enrouée : les joues grossissent, le menton s'élargit ;

l'une & l'autre partie se couvre d'un rouge qui ne tient rien des roses, mais qui au contraire est sale & malpropre : l'urine est grossiere & trouble, comme celle des chevaux. Les personnes attaquées de ce mal ont les mœurs, le sommeil & les rêves semblables à ceux des Mélancholiques : il y en a même, qui s'imaginant en dormant qu'on les étrangle ; s'éveillent en sursaut & sautent hors de leur lit ; la plûpart sont aussi très-passionnés pour les femmes.

Ces symptômes augmentent avec la maladie : le corps qui n'est déja que trop affreux, amaigrit : la bouche, les jambes & les pieds enflent ; & ces derniers sont presque toujours froids & engourdis : on voit à la racine de la langue, sous les paupieres & derriere les oreilles, des varices noirâtres semblables à des verrues ou à des durillons. Quand le mal est invétéré, il ronge la cloison cartilagineuse des narines, qui pourrie en plusieurs endroits, tombe enfin ; enforte que le nez devient camus & applati, tandis qu'il est bouché par ses aîlerons qui s'épaississent : d'où il arrive qu'il semble que la respiration se porte vers cet organe embarrassé, & que le Malade ne parle plus que du nez. En même tems les levres grossissent & se renversent ; l'angle intérieur de l'œil s'efface & s'arrondit ; le blanc de l'œil devient jaune, s'épaissit, &

ſe couvre d'une eſpece d'ongle; le poil des ſourcils devenus durs & preſque calleux, tombe ainſi que celui des paupieres & du menton, & à la place il revient d'autres poils beaucoup plus déliés & plus épars. Preſque en même tems les oreilles deviennent pointues, ſe deſſechent & ſe pourriſſent; les doigts des pieds & des mains ſe crevaſſent, & groſſiſſent quelquefois de maniere qu'ils ſemblent perdus dans la tumeur; tous les muſcles ſe conſument, principalement proche du pouce; le viſage devient affreux, & ſemblable à la peinture que la Fable nous fait des Satyres. On connoît que le mal eſt parvenu à ſon plus haut degré, quand la voix eſt très-rauque & caſſée, & que des ulceres virulens corrompent les mains & les pieds, au point que ces parties tombent par lambeaux. En même tems la peau devient preſque inſenſible aux extrémités des pieds; enſorte qu'on n'y reſſent pas la moindre douleur, ſoit qu'on la perce avec une aiguille, ou qu'on verſe deſſus de l'eau bouillante. Il ſurvient enfin une petite fievre, qui ôte bientôt du nombre des vivans un homme accablé de tant de maux.

Tous ces ſignes ne ſe trouvent pas toujours réunis, mais varient ſuivant la différence des ſujets. Ce qu'il y a d'aſſuré, eſt que cette maladie eſt incurable, lorſqu'elle eſt invétérée: car ce n'eſt pas un vice ſeule-

ment de la peau, mais une corruption générale de tout le corps, dont on croit que les os mêmes ne sont pas exemts. Ce mal ne se produit pas seulement de lui-même par le vice des humeurs ; il peut aussi se gagner par contagion, & a coutume de passer des parens aux enfans, qui en naissant l'apportent avec eux.

XIX. *LA MALADIE VENERIENNE.*

IL n'y a pas encor longtems que la santé des hommes, d'ailleurs sujette à tant de maux différens, a rencontré un ennemi également terrible & nouveau, qui parce qu'il doit son origine à l'usage fréquent des plaisirs de Vénus, semble pouvoir être appellé *Mal Vénérien*. D'abord il se forme aux parties naturelles des pustules croûteuses, d'où sort une sanie épaisse & gluante, & qui dégénerent en ulceres malins : ajoutez à cela un flux virulent & involontaire de la semence, ou des bubons véroliques qui naissent aux aînes.

Cependant ces symptômes, si le virus qui les produit n'a pas encor pénétré jusqu'aux visceres, prouvent bien que le mal est très-prochain, mais non pas qu'il soit encor formé. Dans ses commencemens il n'est pas fort considérable ; ceux qui en sont

attaqués, en sont quittes pour perdre leur barbe & leurs cheveux, & du reste se portent bien. Le mal est plus pressant, quand la peau est parsemée de petites taches lenticulaires rouges ou jaunâtres, qui ne s'effacent que par la guérison parfaite de la maladie. Celle-ci est encor plus grande, & commence à se démasquer, lorsqu'au front, aux tempes & derriere les oreilles, surtout à la racine des cheveux, ensuite par toute la tête & même par tout le corps, il paroît des pustules malignes & des duretés de diverses couleurs, qui après s'être passées d'elles-mêmes & sans le secours des remedes, reviennent en différens endroits. Ces pustules sont tantôt rouges, tantôt jaunes, toutes rondes, seches & sans pus, & couvertes d'une croûte aride & écailleuse; elles s'étendent ensuite, mangent la peau, & produisent un ulcere sale & virulent. Quelquefois les pieds & les mains desséchés se crevassent, & tombent par écailles. A peu près dans le même tems le palais & les angles internes de la bouche sont infectés de pustules noires & fétides, d'où naissent des ulceres qui rongent ces parties, ensorte que la boisson revient par les narines: ce cas arrive fort rarement au commencement de la maladie; mais il est assez fréquent lorsqu'elle est invétérée, ou qu'on en est atteint pour la se-

conde ou troisieme fois. La langue & le gosier s'ulcerent aussi, de même que le cartilage du nez, & les parties voisines du fondement. Alors aussi la tête commence à devenir pesante ; on sent au col & aux épaules une douleur, qui quelque tems après gagne les bras & les jambes, & qui est plus fâcheuse la nuit que le jour, surtout depuis trois heures de nuit jusqu'à neuf. Cette même douleur est profondément concentrée dans les membres, où il s'éleve souvent des tumeurs qu'il est difficile de résoudre, ou d'amener à suppuration ; quelquefois aussi elles forment des exostoses, surtout au front, à la tête, aux clavicules, au milieu de l'*humerus*, au rayon du coude, à la partie antérieure de l'os de la jambe, & quelquefois à d'autres os, d'où naissent des ulceres malins, qui ne manquent point de carier ces parties. Le mal sans contredit est alors parvenu à son comble : car la corruption gagne jusqu'aux parties solides, telles que les os, les ligamens, les membranes & les nerfs, autour desquels l'humeur maligne s'étant rassemblée, y cause, surtout pendant la nuit, des douleurs extrêmes, qui jointes aux insomnies & à la fievre, conduisent le Malade au tombeau.

On doit remarquer au reste, que tous ces symptômes ne se trouvent pas toujours réunis dans toutes les personnes attaquées de

ce mal, mais qu'ils ſont différens, ſelon la différence des ſujets. Ainſi les uns ont ſeulement des puſtules ; d'autres ont des douleurs, des exoſtoſes ou des ulceres. La Vérole qui n'eſt accompagnée que de puſtules, eſt la plus facile à guérir ; les autres ſont incurables, ou du moins ne cedent que très-difficilement aux remedes, ſurtout lorſque le mal eſt fort invétéré.

Au reſte il eſt certain que cette maladie eſt contagieuſe ; qu'elle ſe gagne par l'attouchement ſeul des perſonnes gâtées ; qu'elle paſſe des peres aux enfans, comme l'Eléphantie ; & que les femmes ſont encor plus ſuſceptibles que les hommes de cette contagion. Dans les commencemens, il n'eſt pas fort difficile d'en guérir ; mais lorſqu'elle a vieilli, à peine en guérit-on jamais. Les remedes ſont également inutiles, quand outre ce mal, on tombe dans la maigreur, ou que l'on eſt attaqué de la courte-haleine, que les Grecs appellent *Aſthme*. Quelques-uns deviennent fort gras après en avoir été guéris ; d'autres en conſervent une voix enrouée, de ſales cicatrices, & de profonds veſtiges de leurs honteux ulceres.

Fin du premier Livre.

TABLEAU DES MALADIES.

LIVRE SECOND,

Où l'on découvre les signes & les événemens de celles qui sont propres à chaque Partie.

§. I.

Observations utiles dans les Maladies de la Tête.

I. *La Douleur de Tete.*

LE corps humain n'a presque point de partie aussi sujette aux douleurs que la Tête, parce qu'elle reçoit aisément les impressions de toutes les parties inférieures. Elle est d'ailleurs si foible d'el-

le-même & de sa nature, qu'elle produit de son fond, & admet du dehors avec la même facilité ce qui peut lui nuire. Si donc depuis plusieurs années on y ressent de la douleur fréquemment & à la moindre occasion, c'est une *Céphalée*, ou une *Migraine*. Dans la Céphalée la tête est affectée d'un mal qui lui est propre, & qui est universel, ou presque universel : dans la Migraine au contraire la douleur n'affecte qu'un côté de la tête, & a son origine dans la sympathie de cette partie avec les hypocondres & les intestins; & elle commence ordinairement par une pulsation violente des arteres temporales. L'une & l'autre douleur, & toute autre douleur de tête, est comprise sous le nom général de *Céphalalgie*.

La douleur de tête, quelle qu'elle soit, ne menace jamais que de faire souffrir longtems, & de priver du sommeil; mais si elle est suivie d'un vomissement de bile verdâtre & de la surdité, elle annonce la Phrénésie. De même lorsque la convulsion accompagne un violent mal de tête, que quelque partie est enflammée, surtout les yeux, ou que ceux-ci paroissent enflés ou convulsifs, le Malade est dans un très-grand danger. Les Anciens ont aussi observé, que la grande douleur de tête, qui loin de s'appaiser, s'aigrit par les remedes, & qui dure

continuellement, est dans une fievre un signe de Phrénésie, & que hors de la fievre elle présage, non-seulement la Phrénésie, mais plutôt encor l'aveuglement.

Quand une violente douleur de tête est accompagnée d'un bourdonnement d'oreilles sans fievre, de vertiges, d'embarras & de lenteur dans la parole, & d'engourdissement dans les mains, on peut appréhender avec raison l'Apoplexie, l'Epilépsie ou la Léthargie. Outre cela si la douleur de tête est invétérée, & produite par une humeur froide, elle est très-difficile à guérir, principalement dans les vieillards; mais lorsque la douleur de tête n'en affecte qu'une partie ou les environs, si l'on rejette par le nez, par les oreilles ou par la bouche, du pus, du sang ou des sérosités, on est aussitôt guéri.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 54, 79, 193 & 318.

II. *Le Delire.*

JE vais maintenant traiter par ordre des maladies de la Tête qui sont accompagnées du dérangement de l'esprit; & je commence par cette espece de délire que les Grecs ont nommé *Paraphrénésie*. Ce mal est presque toujours moins dangereux qu'es-

frayant. En effet dans le fort des accès des fievres aiguës, il n'eſt pas rare que l'eſprit s'égare, & que les Malades tiennent des diſcours extravagans; mais ils reviennent à leur bon-ſens auſſitôt que la violence de l'accès eſt paſſée. Il eſt cependant certain, que cet accident n'eſt pas abſolument à négliger, parce qu'il ne peut arriver que dans les fievres violentes, & qu'auſſitôt qu'il eſt paſſé, il eſt ordinairement ſuivi d'un ſommeil profond qui n'eſt pas ſans danger.

Les ſignes d'un Délire prochain ne ſont point douteux. Le Malade parle avec plus de précipitation que lorſqu'il étoit en ſanté; & il devient tout d'un coup babillard, & moins réſervé dans ſes diſcours qu'à l'ordinaire: il grince les dents, quoiqu'il ait encor toutes ſes forces; il geſticule, & tourne continuellement les yeux de côté & d'autre: il a des éblouiſſemens, avec une violente douleur de tête; & quand même il n'a point cette douleur, il ne peut dormir ni jour ni nuit. La reſpiration eſt rare & très-forte, le pouls vîte; & le Malade eſt toujours couché ſur le ventre. Il eſt vrai que des tranchées peuvent auſſi l'obliger de prendre cette ſituation.

III. *LA PHRENESIE.*

A L'égard de cette espece de folie que les Grecs nomment *Phrénésie*, & qui procede de l'inflammation du cerveau & de ses membranes, elle est également effrayante & dangereuse. On la reconnoît aux signes suivans. La fievre est aiguë & continue, l'esprit est égaré, & l'ame fait mal ses fonctions. Le Malade est audacieux dans tout ce qu'il fait, agité tour à tour, ou par l'insomnie, ou par un sommeil troublé & inquiet; en sorte qu'il s'éveille en sursaut, & se jette hors du lit avec impétuosité. Il crie, il est furieux: tantôt il pleure, tantôt il chante: il parle à tort & à travers; & si on l'interroge, il répond cent extravagances. Tous ces symptômes marquent un danger d'autant plus grand, que dans les commencemens le Malade a paru plus paisible; ce qui est assez ordinaire.

A l'approche de cette maladie, on remarque beaucoup d'agitation dans les yeux; ils semblent noyés de sang, sales & enflammés: le Malade les frotte souvent, soit qu'ils soient secs ou mouillés de larmes. La langue est rude & noire; on grince les dents continuellement; il coule souvent quelques gouttes de sang du nez; & quelquefois on a

mal au derriere de la tête. Outre cela le Malade est brûlé de la soif ; il tient sans cesse des discours extravagans, & a la respiration élevée, mais rare. Ses mains sont tremblantes ; & il ramasse avec ses doigts des duvets & des pailles sur sa couverture. Son urine est ténuë & enflammée ; quelquefois aussi, (ce qu'on regarde comme un symptôme des plus fâcheux), elle est ténuë & blanche.

Cette espece de folie est très-pernicieuse, & cause dans peu la mort du Malade, si l'on n'y apporte promptement remede. Les signes auxquels on connoît qu'elle est mortelle, sont le délire & l'insomnie continuels, la suppression opiniâtre des selles & des urines ; l'urine qui d'abord étoit fort colorée, devenue ensuite blanche & ténuë ; les convulsions, la difficulté d'étendre & de plier les jambes, la syncope.

IV. *La Melancholie.*

Suit une troisieme espece de folie, dont on est tourmenté longtems sans avoir de fievre, & que les Grecs nomment *Mélancholie*. Elle produit une tristesse & des appréhensions continuelles, de longues insomnies, une aversion marquée pour la société, tout cela accompagné de gémissemens

& de larmes qui ne tariſſent point : d'autres au contraire rient toujours. On voit tous ceux qui ſont attaqués de cette maladie occupés ſans ceſſe de vaines réflexions, qui les appliquent de maniere qu'ils reſtent ſouvent comme ſtupides les yeux fixés en terre ; enſuite revenus de leur rêverie, ils marchent avec vîteſſe, en pouſſant de fréquens ſoupirs. Les plus malades ſe croient changés en animaux, ou s'imaginent être de terre, ou même être au nombre des morts : c'eſt pourquoi les uns imitent le chant du coq ; les autres évitent la rencontre de ceux qui ſe préſentent devant eux, de peur qu'étant de terre, ils ne ſoient fracaſſés ; d'autres refuſent opiniâtrément de manger, perſuadés qu'ils ne vivent plus.

Quoique ces ſortes de Malades craignent extraordinairement la mort, cependant le déſeſpoir les porte ſouvent à ſe la donner eux-mêmes : ils ont tous la tête, les yeux & le viſage fort échauffés, & ont très-grande peine à dormir ; ce qui cependant leur ſeroit le plus néceſſaire.

Mélancholie hypocondriaque.

La Mélancholie venteuſe, que les Grecs appellent *Hypocondriaque*, eſt du même genre que la précédente. Elle procede d'un vice du Foie, & le plus ſouvent de la Ratte,

qui quelquefois eſt enflée, & quelquefois ne l'eſt pas, non plus que le Mézentere. Ce mal n'eſt jamais plus à craindre, que lorſqu'il a pour cauſe une bile noire recuite, qui en quelque petite quantité qu'elle ſoit, infecte tout le corps de ſon poiſon.

Cette maladie ſe reconnoît preſque aux mêmes ſignes que la précédente, ſi ce n'eſt qu'ici les hypocondres ſe ſoulevent, & qu'ils s'échauffent quelquefois extraordinairement, avec un ſentiment de peſanteur; ce qui cauſe des battemens violens & douloureux dans les arteres. Ce mal eſt accompagné de vertiges, de bourdonnemens d'oreilles, d'indigeſtions, de rapports aigres; du crachement fréquent d'une ſalive ténuë, qui fait que l'on n'a point de ſoif; & du vomiſſement d'une pituite quelquefois mêlée de bile, quelquefois auſſi tellement aigre, que les dents en ſont agacées. Pendant que la digeſtion ſe fait, on reſſent entre les deux épaules une douleur fixe, qui ceſſe auſſitôt après qu'elle eſt achevée: le ventre eſt ſouvent reſſerré, & troublé de vents qui y cauſent un grand murmure; on ſent même quelquefois des palpitations de cœur, & une eſpece de ſuffocation.

Le mal augmente principalement par les indigeſtions; au lieu que quand la digeſtion ſe fait bien, il devient moins conſidérable: enfin il eſt beaucoup moins fâcheux, que

celui que nous avons décrit d'abord. Mais si le poison de cette maladie s'est une fois rendu maître du cerveau, on devient furieux, & l'on est saisi d'une espece de fievre Héctique, qui desseche & consume en peu de tems.

La Mélancholie est en général plus ordinaire aux hommes, surtout aux vieillards; mais elle est plus pernicieuse aux femmes. Il est rare quand on en est attaqué, que l'on évite une tumeur de Ratte. Les hémorrhoïdes, des varices, & même, selon quelques-uns, une hydropisie qui survient, en guérissent. On a encor observé, que la Mélancholie se change quelquefois en Epilépsie, & celle-ci de même en Mélancholie: enfin il arrive ordinairement, que cette maladie n'est pas difficile à guérir dans sa naissance; au lieu que quand elle est invétérée, il est presque impossible aux remedes de la chasser.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 77 & 218.

V. LA MANIE.

A Cette espece de folie on peut joindre celle que nous nommons Fureur, ou Rage, & que les Grecs appellent *Manie*. Outre qu'elle est sujette aux mêmes extra-

vagances qui caractériſent la Mélancholie, elle ſe manifeſte encor par des emportemens extraordinaires, accompagnés de cris, de geſtes menaçans, d'un regard farouche, & d'efforts violens capables d'inſpirer de la terreur. Si le principe du mal eſt ſurtout dans le ſang, l'imagination du Malade s'égare dans des idées agréables, qui produiſent des ris immodérés & continuels. Mais ſi la bile en eſt la principale cauſe, toutes ſes actions ſont d'une audace & d'une cruauté ſans égales; ce qui prouve qu'Hippocrate a ſagement penſé, que la folie qui fait rire eſt la moins dangereuſe, au lieu qu'elle eſt à craindre, quand elle n'ôte rien au ſang-froid de ceux qui en ſont attaqués.

Cette maladie eſt le plus ſouvent ſans fievre; mais celle-ci ſurvient auſſi quelquefois, lorſque l'humeur maligne commence à ſe corrompre. L'écoulement des Ordinaires, les hémorrhoïdes, les varices donnent quelques eſpérances de guériſon; mais les ulceres qui ſe forment au viſage & aux pieds, & le défaut d'appétit, ſont des ſignes fort dangereux.

VI. *L'HYDROPHOBIE*, ou *LA RAGE.*

UN mal qui a beaucoup de rapport au précédent, est celui qui naît de la morsure d'un chien enragé : nous le nommons Frayeur de l'eau ; & les Grecs l'appellent *Hydrophobie* : déplorable maladie, où la soif, l'horreur de l'eau & la rage tourmentent également le Malade. Quand on est mordu d'un chien enragé, on ne ressent d'abord que la douleur que la plaie doit faire naturellement ; mais quelque tems après cette douleur augmente, & l'esprit commence à s'égarer dans des idées extravagantes. On devient rêveur, farouche & colere. Le Malade murmure tout bas, & éleve souvent la voix, comme pour répondre à des questions qu'on lui auroit faites : ensuite il commence à souffrir avec peine la vûe de l'eau ; & croyant qu'elle cache le chien qui l'a mordu, il s'écrie, & frissonne d'horreur.

Il a l'esprit si dérangé, qu'il méconnoît même ses amis & ses parens. Alors la Rage commence à se démasquer : les uns cherchent à mordre ; les autres abboyent comme des chiens ; d'autres ont des écoulemens de semence involontaires ; quelques-uns meurent suffoqués, après avoir bû quelque liqueur ;

liqueur ; tous ont le sommeil inquiet, accompagné de tressaillemens & d'agitations violentes : ils sont tourmentés de convulsions, de hoquets, d'une soif implacable ; & ce qui termine ordinairement tant de maux, ils sont surpris d'une sueur froide suivie d'une syncope mortelle, quoiqu'assez souvent la soif tue le Malade avant que ces derniers symptômes ayent paru.

Lorsqu'avec le tems ce mal a pris racine, il devient tellement incurable, qu'il est constant que personne n'en a jamais été guéri. Je dis quand il a pris racine ; c'est-à-dire, quand outre le dérangement de l'esprit, on a commencé à craindre l'eau. Or on a observé, que ces accidens arrivent aux uns le quarantieme jour après la morsure, aux autres après six ou sept mois : il y a même des Auteurs qui prétendent, que le mal peut demeurer caché pendant sept ans. Il est encor certain, que plusieurs de ceux qui avoient été mordus par un chien, ignorant qu'il fût enragé, & comptant trop sur leur santé, se sont attiré eux-mêmes ce malheur, en se contentant de guérir leur plaie : ainsi il est à propos d'en faire l'essai. Pour cela on applique sur la plaie un morceau de pain, que l'on donne ensuite à manger à un autre chien qui se porte bien ; & si après que celui-ci l'aura mangé il ne devient pas enragé, on est sûr que celui dont on a été mordu, ne l'étoit pas.

Or voici à quels signes on connoît qu'un chien est enragé. Quoiqu'il soit tourmenté de la faim & de la soif, il refuse cependant de boire & de manger ce qu'on lui présente : il a le regard ardent & farouche, les oreilles pendantes ; il tire la langue, & écume beaucoup : il abboye après son ombre ; quelquefois aussi, triste & inquiet, il court de tous côtés sans abboyer : sa respiration est entrecoupée, comme s'il étoit fatigué d'avoir couru ; il porte sa queuë entre ses jambes, & il se jette sur tout ce qu'il rencontre d'animé, qu'il mord indifféremment dans sa course incertaine & précipitée : les autres chiens qui ne sont point enragés, le fuient, & craignent également de le voir & de l'entendre.

VII. *LA LETHARGIE.*

JE vais à présent traiter des maladies de la Tête, qui ayant pour cause quelques humeurs froides, troublent aussi les fonctions de l'ame ; & je commence par la Léthargie, dont voici les signes.

Le Malade est attaqué de foiblesse & d'un assoupissement insurmontable, accompagnés d'une fievre lente dont l'ardeur n'est pas fort grande. Elle est suivie du délire, & d'une telle absence d'esprit, qu'ayant ouvert

la bouche pour bâiller, ce qui arrive souvent, on demeure sans la fermer, ou qu'ayant demandé l'urinal, dans le tems même qu'on le tient à la main on oublie de s'en servir. Outre cela on a toujours les yeux fermés; & si l'on parle au Malade pour l'éveiller, après les avoir entr'ouverts avec peine, il les referme aussitôt, & se rendort comme auparavant: son sommeil est même quelquefois si profond, qu'on peut lui arracher les cheveux de la tête sans qu'il s'en plaigne, n'ayant pas plus de sentiment qu'une statue. Tout son corps est languissant & lourd, principalement la tête; ce qui est aussi quelquefois suivi du hoquet. Le pouls est également grand & mol, comme dans l'inflammation du Poulmon, mais plus lent, moins fréquent & moins inégal, plutôt intermittent qu'intercurrent, quelquefois redoublé, & toujours ondulent lorsque l'assoupissement prévaut. La respiration est rare & foible; le ventre est resserré aux uns, & libre aux autres; les urines sont troubles, comme le sont ordinairement celles des chevaux; le Malade demeure couché sur le dos, & retombe dans la même situation, si on le couche sur le côté.

Cette maladie est très-aiguë, & cause une mort promte, si on ne travaille de bonne heure à la prévenir. Le tremblement y est un signe funeste, ainsi qu'une sueur froide

qui survient autour de la tête dans la force du mal. La suppuration de poitrine succede ordinairement à cette maladie ; & celle-ci se termine souvent par un abscès, qui se forme derriere les oreilles.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 104, 140, 147 & 321.

VIII. *LE CARUS.*

LE profond assoupissement que les Grecs ont nommé *Carus*, ressemble beaucoup à la Léthargie. Il n'est point la cause, mais l'effet de la fievre, qui pour cela doit être assez grande ; il vient aussi quelquefois à la suite d'une compression du cerveau ou des attaques de l'Epilépsie ; au contraire la Léthargie est par elle-même une maladie, qui se soutient par ses propres forces. Ni l'une ni l'autre ne vient point tout d'un coup. Dans la Léthargie le Malade peut, quoiqu'avec peine, répondre aux questions qu'on lui fait ; ce qui est impossible dans le Carus, à cause du profond assoupissement du Malade. D'ailleurs dans le Carus la respiration est libre & dégagée ; ce qui n'arrive pas dans l'Apoplexie. Enfin le Carus une fois guéri est presque toujours suivi d'une santé parfaite ; au lieu que l'Apoplexie dégénere ordinairement en Paralysie.

IX. *LA CATALEPSIE.*

L'ALIENATION des sens que l'on nomme *Catalepsie*, se reconnoît à ces signes. Le Malade perd tout d'un coup l'esprit, le sentiment & le mouvement; ensorte qu'il demeure dans la même situation où cet accident l'a surpris, assis ou couché, les yeux fermés ou ouverts. Ceux qui sont attaqués de ce mal, s'ils ne sont pas secourus promtement par des remedes convenables, meurent stupides, & comme glacés de froid.

X. *LE COMA.*

L'ESPECE d'assoupissement appellé *Coma*, se fait connoître à ces marques. Le Malade dort continuellement la bouche ouverte: si on l'éveille, il retombe aussitôt dans le même état; ce qui a fait appeller ce mal par les Grecs *Coma somnolentum*, ou *Coma assoupissant.* Que s'il se trouve joint à l'insomnie, ce que les mêmes Grecs nomment *Coma vigil*, ou *Coma qui tient éveillé*, l'esprit & les sens paroissent être privés de toutes leurs fonctions, quoique le Malade ait les yeux ouverts, & semble très-bien

éveillé. Dans cette maladie la parole est embarrassée, la respiration excite dans le gosier un bruit qui se fait entendre, on avale la boisson très-difficilement ; ce qui joint à l'écoulement d'une pituite ténuë par le nez, à la qualité de l'urine, à la suppression des selles, & au penchant qu'a le Malade pour être toujours couché sur le dos, marque qu'il est dans un très-grand danger.

XI. *L'EPILEPSIE, HAUT-MAL, ou MAL-CADUC.*

JE parlerai maintenant de ce mal, que les Grecs nomment *Epilépsie*. On a lieu de le craindre, lorsque l'on ressent de la douleur & de la pesanteur à la tête, principalement dans la colere ; quand l'esprit s'égare, qu'on perd l'usage des sens ; qu'on a en même tems des vertiges, des éblouissemens ; qu'on fait des rêves effrayans, que la langue bégaye, & qu'on ne peut s'empêcher de la mordre en parlant ; quand avec cela le visage est pâle, la respiration difficile, le ventre tendu par des vents, l'urine plus cruë & plus ténuë que de coutume ; quand en même tems on ressent des douleurs, ou des convulsions au haut de l'épaule, au col ou à la tête ; qu'on a les membres engourdis, ou qu'on est agité dans son sommeil.

Dans l'accès de ce mal, on tombe tout d'un coup avec des convulsions ; on crie, on râle, on écume, on tremble quelquefois & l'on se roule par terre ; on reprend ses sens au bout de quelque tems, & l'on se releve de soi-même. Quelques-uns dans l'accès rendent sans le vouloir leurs excrémens, leur urine ou leur semence. Si la cause de l'Epilépsie est dans l'estomac, on y ressent avant l'accès un tiraillement, surtout si l'on est à jeun : il s'y excite aussi des palpitations & un murmure sourd ; & à l'approche de l'accès on a des nausées, des douleurs d'estomac ou une défaillance, après laquelle on vomit, tantôt de la pituite, tantôt de la bile : ces accidens sont accompagnés d'un fréquent sifflement d'oreilles. Si au contraire le mal procede de quelque partie extérieure du corps, il s'en éleve au tems de l'accès une vapeur subtile & froide, qui se communique de proche en proche jusqu'au cerveau.

L'Epilépsie la plus dangereuse est celle, dont les accès reviennent coup sur coup, sont plus longs, & donnent moins de relâche ; surtout si en même tems on est fort incommodé de vertiges ; si la respiration est forte & très-difficile ; si les convulsions durent longtems, & sont suivies d'une longue privation du mouvement & du sentiment, comme dans la Catalepsie, ensorte

qu'il semble que l'on soit sans vie. Si dans cet état les remedes propres à exciter l'éternument ne sont d'aucune utilité au Malade, le danger est des plus pressans, principalement si après que l'on a essuyé plusieurs fois l'écume de sa bouche, il y en revient aussitôt d'autre; si en même tems le tremblement des membres, les cris & les râlemens sont très-violens, & si après l'accès le Malade ne se souvient nullement ou n'a aucune honte de ce qu'il a fait tant qu'il a duré. Cette maladie est ordinairement longue, & dure souvent jusqu'à la mort, sans que d'elle-même elle soit mortelle : il est vrai que dès sa naissance elle tue quelquefois le Malade par la violence de ses accès fréquens.

Or de quelque cause qu'elle procede, elle est plus ordinaire aux hommes qu'aux femmes, plus aux enfans, surtout lorsqu'ils sont nouvellement nés, qu'aux adultes; & elle n'attaque que rarement les vieillards, & les personnes accablées d'années.

Rien ne guérit plus surement de cette maladie, que le cours des années : les jeunes filles en sont ordinairement délivrées aussitôt qu'elles deviennent réglées, & les garçons quand ils ont atteint l'âge de puberté, après avoir goûté des plaisirs de l'amour. Mais lorsqu'on a passé vingt-cinq

ans, on n'en guérit que très-difficilement, ou presque jamais, & l'on y est sujet jusqu'à la mort, surtout si l'on est né de parens épiléptiques, ou si l'on a été conçu dans le tems des Ordinaires de la mere. On a encor remarqué avec raison, que lorsqu'une femme enceinte est surprise d'épilépsie, elle en guérit après l'accouchement, & que si son enfant en a reçu quelque mauvaise impression, elle se dissipe aussitôt après sa naissance, s'il vomit sur le champ, & rend par bas beaucoup de matieres liquides : que si cela n'arrive pas, il demeure épiléptique.

De même si l'Alphe blanc ou une galle croûteuse vient à la tête d'un enfant épiléptique, on peut espérer qu'il guérira, surtout si le mal n'a pas trop duré, & s'il n'est produit que par l'intempérance, ou bien si l'accès a commencé par quelque partie éloignée, comme les pieds ou les mains, & non par les côtés ou par la tête ; ce qui est très-mauvais. Au contraire quand la maladie saisit généralement tout le corps, & que sans sentir l'approche de l'accès dans quelque endroit en particulier, on tombe sans s'en appercevoir, quelque âge que l'on ait, elle est presque incurable. Si l'égarement de l'esprit se trouve joint dans la même maladie avec la Paralysie, les remedes sont

inutiles. Quelques-uns prétendent auſſi, qu'une longue fievre, principalement la fievre Quarte, guérit l'Epilépſie.

Voyez pour la cure *le Manuel des Dames de Charité*, pag. 129, 147, 185 & 232.

XII. L'*INCUBE*, ou *COCHEMAR*.

ON connoît aux marques ſuivantes l'*Incube*, que les Grecs appellent *Ephialte*. Pendant le ſommeil, le Malade ſe ſent comme oppreſſé de quelque maſſe, de la même maniere que ſi quelqu'un étoit couché ſur lui. Dans cette idée de ſuffocation, ſon corps devenu lourd & difficile à remuer lui interdit l'uſage de la parole; ou s'il parle, ſa voix eſt peu diſtincte, foible & mal articulée: enfin ſon inquiétude augmentant par le mal qu'il ſouffre, il s'éveille ſubitement & en ſurſaut.

Un tel accident eſt aſſez ordinaire aux perſonnes ſujettes à la crapule & aux indigeſtions: il eſt très-dangereux lorſqu'il ſurvient la nuit, quoiqu'on ſoit éveillé; mais il n'eſt jamais plus à craindre, que ſi en ayant été attaqué en dormant, on eſt ſaiſi après être éveillé d'une ſueur froide & de palpitations de cœur. Il eſt très-

rare que ceux qui dorment sur le côté, soient sujets à l'Incube : ceux qui depuis longtems éprouvent fréquemment cet accident, sont menacés sans contredit de quelque grande maladie de la Tête, comme de Vertiges, d'Apoplexie, d'Epilepsie, de Manie, de Convulsions, & même de mort subite. En effet il est certain qu'on a souvent trouvé ces personnes mortes dans leur lit.

XIII. L'*Apoplexie*.

QUOIQUE le mal que les Grecs ont nommé *Apoplexie*, ne soit quelquefois annoncé par aucun signe antérieur, il est cependant ordinairement précédé d'une douleur de tête vive & subite, de vertiges, d'éblouissemens, de grincement des dents durant le sommeil, & d'un froid universel qui se fait sentir par tout le corps, surtout aux extrémités. Le Malade comme frappé d'un coup imprévû, tombe de sa hauteur en poussant un grand cri : ses yeux se ferment ; il râle ; il respire si difficilement, qu'il semble étouffer ; & sa poitrine est aussi oppressée, que si elle étoit accablée par un poids insurmontable. Il perd le sentiment & le mouvement, & n'a plus de ressource que dans la respiration : aussi est-ce par

la respiration plus ou moins libre, qu'on doit juger de la qualité & de la grandeur du mal. Si donc elle est très-difficile, & arrêtée considérablement, on doit regarder ce signe comme mortel. Il y a plus d'espérance, lorsqu'avec une respiration moins embarrassée, le Malade avale fort bien ce qu'on lui fait boire, sans le rejetter par le nez.

L'Apoplexie est incurable, lorsqu'elle est considérable; la plus légere ne se guérit même qu'avec peine. Elle ne se termine presque jamais que par la Paralysie de tout un côté, & cela dans les quatre premiers jours, terme que la forte Apoplexie ne passe point sans causer la mort. On a vû cependant des personnes si légérement attaquées de ce mal, qu'après quelques convulsions de la bouche, & la perte du sentiment & du mouvement, sans râler & sans écumer, après avoir été traitées, elles en sont revenues sans demeurer Paralytiques.

L'Apoplexie est plus ordinaire depuis quarante ans jusqu'à soixante, surtout si l'on est d'un tempérament froid; si l'on est sujet à des pesanteurs de tête, des assoupissemens & des éblouissemens; si l'on a le col court & étroit; si l'on mene une vie oisive, passant son tems à boire & à manger avec excès. Au contraire il est rare

que dans la jeuneſſe, & même un peu au-deſſus, on en ſoit attaqué, ſi ce n'eſt pour de grandes raiſons : comme auſſi cette maladie n'eſt jamais fréquente en Eté ; mais dans ces rencontres elle eſt preſque toujours mortelle. Elle eſt plus commune en Hiver, ſurtout s'il ſouffle des vents froids, & ſi le ciel eſt chargé de nuages. Le flux des Hémorrhoïdes * eſt ſalutaire dans cette maladie ; les engourdiſſemens & le refroidiſſement n'y ſignifient rien ; mais les ſueurs qui procedent d'une reſpiration arrêtée, y ſont abſolument mortelles.

Souvent dans cette maladie on paroît mort, quoiqu'on ne le ſoit pas ; ce qui arrive principalement aux femmes, & à ceux qui ſont d'un tempérament froid. Pour s'aſſurer de la vérité, on préſente une plume légere au nez & à la bouche du Malade, ou bien on poſe un verre plein d'eau ſur ſa poitrine : ſi la plume ou l'eau reçoit quelque ébranlement, l'homme vit encor ; s'il ne s'y fait aucun mouvement, il eſt mort.

Je crois devoir ajouter ce qu'Hippocrate a obſervé, que tout homme en ſanté ſurpris d'une ſubite douleur de tête, qui le rend muet & le fait râler, meurt infailliblement dans le ſeptieme jour ;

* Soit qu'il ſoit naturel, ou procuré par l'art.

mais qu'il peut guérir, si la fievre le prend avant ce terme.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 36, 57, 103, 148, 168, 192, 193, 217 & 230.

XIV. *LA PARALYSIE.*

EN continuant mes remarques, je viens à ce qui regarde le relâchement des nerfs, que les Grecs nomment *Paralysie:* ils l'appellent *Paraplégie*, lorsqu'elle succede à l'Apoplexie ; & alors elle est ou universelle à toutes les parties du corps situées au-dessous de la tête, ou elle attaque seulement un côté du corps. Quand elle n'est précédée d'aucune maladie, quelquefois elle est universelle, quelquefois aussi elle ne se jette que sur une seule partie, la langue, un œil, la mâchoire, une levre, un bras, une jambe & autres semblables. L'avant-coureur de cette maladie est un engourdissement, qui croissant insensiblement, dégénere enfin en Paralysie. Celle qui succede à l'Apoplexie est la plus dangereuse, & reproduit souvent ce dernier mal : celle qui vient d'elle-même dure à la vérité également longtems ; mais elle est plus supportable. Dans l'une & dans l'autre le sentiment se perd quelquefois sans intéresser le mou-

vement : quelquefois auſſi on perd le mouvement ſeul, ſans rien perdre du ſentiment ; mais quand le mal eſt à ſon comble, on perd ordinairement l'un & l'autre. S'il n'attaque qu'un côté, celui-ci eſt quelquefois glacé, tandis que le côté oppoſé eſt brûlant : l'œil qui eſt du côté malade diminue auſſi.

Dans cette maladie le pouls eſt languiſſant, petit, rare, lent & mollet, quelquefois auſſi fréquent, inégal, & intermittent ſans régularité : l'urine eſt preſque toujours claire & ténuë ; ou bien elle eſt rouge, à cauſe de la foibleſſe des reins.

Cette maladie eſt toujours de longue durée, & ſuccede ſouvent à d'autres qu'elle termine ; comme à l'Apoplexie, ainſi que je viens de le dire, à la Colique, aux longues Fievres, & à la Suffocation de matrice. Elle eſt ordinaire en Hiver, & les vieillards en guériſſent très-difficilement, ſurtout lorſqu'on lui a laiſſé prendre racine. Les ſaiſons les plus propres pour en tenter la guériſon, ſont l'Eté d'abord, enſuite le Printems ; pour l'Automne & l'Hiver, il n'y a preſque rien à eſpérer.

Les membres paralytiques ſont peſans, & ſe refroidiſſent aiſément ; les chairs en ſont lâches & molles, & ſont conſumées

par la maigreur, si on laisse vieillir le mal : alors il n'y a presque plus d'espérance que ces membres reviennent jamais en leur premier état, surtout s'ils sont entierement immobiles, & si la couleur en est différente de celle du reste du corps. Toute Paralysie, quelque légere qu'elle soit, ne se guérit que très-difficilement ; mais elle est incurable lorsqu'elle est considérable, ou qu'elle vient d'un nerf rompu ou coupé. Un accès de fievre ou un tremblement peuvent la chasser, & rendre la santé.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 53, 57, 230 & 282.

XV. *Le Spasme* ou *la Convulsion.*

PUISQUE j'ai commencé à parler des maladies qui attaquent les nerfs, je ne dois pas oublier la Convulsion, que les Grecs nomment *Spasme*. Quelle que soit la partie exposée à ce mal, elle se contracte de maniere qu'elle ne peut reprendre sa situation naturelle, les muscles & les nerfs étant dans une tension douloureuse & involontaire, qui les rapproche de leur origine, & qui épuise quelquefois les forces du Malade. A l'égard du pouls, l'artere

est tendue ; & sa contraction rend ses pulsations vives & élevées comme celles d'une corde bandée & mise en ressort, qui s'éleve & s'abbaisse alternativement.

Cette maladie n'est pas ordinaire ; mais elle est très-aiguë, & tue en peu de tems. Si un homme en santé en est attaqué, ce n'est que pour cause de réplétion, comme si quelque évacuation nécessaire est supprimée, si l'on néglige ses exercices accoutumés, ou si l'on a bû avec excès. Mais quand elle vient à la suite d'une grande fievre, de quelque évacuation immodérée, de travaux excessifs, & surtout de veilles & de jeûnes, on doit être convaincu qu'elle procede d'inanition, & que le mal est très-dangereux & presque incurable. C'est pourquoi Hippocrate a très-bien observé, qu'après une fievre aiguë, après des purgations excessives, surtout si l'on y a employé l'hellébore, après de grandes blessures, ou telle autre hémorrhagie que ce soit, les Convulsions sont toujours mortelles. Or on doit sçavoir, que dans les fievres on est souvent attaqué tout d'un coup, de ce mal, sans qu'il ait été précédé d'aucun signe, & qu'il s'appaise aussi tout à coup après un vomissement de bile ; ce qui prouve qu'on doit en rapporter la cause à l'Estomac, & nullement à la fievre.

Il y a encor une espece de Convulsion légere des muscles & des nerfs qui vient de vents, & que les Grecs appellent *Spasme venteux*. La douleur qu'elle cause est très-violente; mais elle ne dure pas plus d'une heure, & se dissipe par la friction. Elle attaque souvent les doigts des pieds & des mains, & quelquefois aussi les jambes, qui en ressentent une contraction ou une extension très-douloureuse. Les gens oisifs qui vivent dans la crapule, y sont fort sujets.

Les enfans, surtout ceux qui sont nouvellement nés, sont toujours fort sujets aux Convulsions; & ils en guérissent facilement: elles ne sont à craindre pour eux, que quand ils sont attaqués d'une fievre maligne; & lorsqu'ils ont passé sept ans, jamais ils n'éprouvent de Convulsions dans leurs fievres, à moins qu'elles ne soient malignes & très-aiguës. Une longue constipation, l'insomnie, la frayeur, & une grande altération dans la couleur du teint, si elles sont produites par la fievre, les rendent aussi susceptibles de ce mal.

Observez encor qu'il n'attaque quelquefois qu'une partie du corps, comme un œil, la peau du front, la racine de la langue, la mâchoire, les levres, le bras, la main, la jambe ou le col, où il est surtout dangereux; que d'autrefois il se ré-

pand sur toutes les parties situées au-dessous de la tête, ou bien enfin sur tout le corps. Les deux premieres especes de Convulsions sont appellées par les Grecs *Tetanus*, & par les Latins Rigidité de nerfs. La derniere espece est souvent jointe à l'Epilépsie ; & parce qu'alors la tête est aussi attaquée, l'esprit & les sens sont en même tems privés de leurs fonctions, & à la différence des autres Convulsions dont l'attaque est continue, celle-ci revient par intervalles.

Après ces observations sur ce mal en général, parlons à présent du *Tetanus*. Si le col ni le corps ne peuvent se courber, ensorte qu'ils demeurent dans une extension violente, on le nomme alors *Tetanus* : que si le corps se courbe en avant, ensorte que le menton touche la poitrine, on l'appelle *Emprosthotonus*, ou *Courbure convulsive en avant* ; & lorsque la tête se courbe en arriere, & s'unit aux épaules, on donne à cette Convulsion le nom d'*Opisthotonus*, c'est-à-dire, *Courbure convulsive en arriere*.

Aux signes que nous avons donnés, & qui caractérisent cette maladie, on doit joindre les suivans. Le visage est rouge & douloureux ; les mâchoires deviennent dures comme du bois ; à peine peut-on ouvrir la bouche ; les yeux sont de tra-

vers, & baignés de larmes ; le dos devient roide ; les jambes & les bras se fléchissent avec peine, surtout dans le *Tetanus*. Outre cela dans l'*Opisthotonus* le Malade crie, & ressent des douleurs cruelles : si elles augmentent, il se jette hors de son lit, & dit mille extravagances ; & lorsqu'elles s'appaisent, il reprend son bon sens & sa tranquillité. En même tems il tient son pouce serré dans sa main ; ses jambes sont étendues, & ses mains fermées : quelquefois aussi dans l'accès du mal il perd l'usage de la parole, & ressemble en tout à un furieux ; & alors il n'a plus que la mort à attendre, surtout s'il manque de forces, s'il sué, & rend la boisson par le nez.

Toute espece de Convulsion donne la mort en quatre jours ; si l'on passe ce terme, on en guérit. Quand le Malade en meurt, il rejette par le nez de la pituite, & tout ce qu'on lui présente de liquide.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 128, 166, 189, 253 & 327.

XVI. *LE CATARRHE*, ou *LA FLUXION*.

JE parlerai maintenant de cette espece de Fluxion, que les Grecs appellent du nom générique de *Catarrhe*. Qu'une humeur coule de la tête par le nez, c'est un mal peu considérable : il est plus fâcheux, si elle tombe sur la gorge & la Trachée-artere ; & il devient très-pernicieux, quand elle se jette sur les Poulmons. Si l'humeur se porte au nez, & si elle est froide & sans âcreté, il en coule une pituite claire & ténuë ; on a une légere douleur de tête, avec une grande pesanteur ; les yeux sont accablés de sommeil ; on éternue souvent ; le bout du nez est froid ; souvent la pituite bouche les narines, & ferme le passage à la voix ; l'urine est cependant ordinairement trouble & cruë. Si la même humeur tombe sur la gorge & sur la Trachée-artere, elle cause un enroûment & une légere toux ; & si elle se jette sur les Poulmons, elle excite une forte toux, avec une grande difficulté de respirer, qui, suivant l'observation d'Hippocrate, se termine dans l'espace de vingt jours par l'éruption des crachats, ou si cela n'arrive point, dégénere ordinairement en une

courte-haleine que les Grecs appellent Asthme.

Si le Catarrhe vient de chaleur, le visage est enflammé, & il découle une humeur âcre, salée & ténuë : on a un grand dégoût; les oreilles tintent, les arteres battent violemment à la tête ; ce qui cause le plus souvent une fievre, par laquelle le mal n'est point soulagé. Dans cet état on est fort exposé à cette inflammation de la Pleure, que les Grecs nomment *Pleurésie*, principalement si cette maladie regne alors. Que si cette humeur tombe sur le gosier ou sur la Trachée-artere, outre la toux & l'enroûment, elle y cause de l'irritation & des picotemens. Enfin si elle se jette sur les Poulmons, outre les éternûmens & une toux fâcheuse, elle produit une grande pesanteur de tête, la soif, des ardeurs, des lassitudes : l'urine est alors bilieuse. Les autres especes de fluxions sont ordinairement peu à craindre ; mais celle-ci est dangereuse, même mortelle, lorsque les Poulmons en sont ulcérés, parce que delà s'ensuit la Phthisie, qui consume insensiblement le Malade. Or entre les signes d'une Phthisie naissante ou formée, il n'en est gueres de plus certain que celui d'une urine huileuse, surtout lorsque la fluxion dure depuis longtems, & que la personne affligée est grande & maigre.

Quelquefois auſſi le Catarrhe ſe jette ſur les parties ſituées au-deſſous du Diaphragme, comme ſur l'Eſtomac ; & elle cauſe le dégoût, l'indigeſtion, & la corruption des alimens : ſouvent même par ſon âcreté elle corrode les membranes de l'Eſtomac, & produit le dévoiement ; ſon irritation s'exerce auſſi quelquefois ſur les veines du Mézentere & ſur les fibres du Colon.

Les perſonnes les plus ſujettes aux Catarrhes ſont celles qui ont naturellement la tête foible, avec une intempérie de chaleur dans quelque viſcere, tel que le Cœur, le Foie ou les Reins. Cette maladie ſe mûrit très-difficilement dans les vieillards, & dans ceux qui ont toujours mal à la tête. L'Automne eſt de toutes les ſaiſons la plus propre à produire des Catarrhes, à cauſe des tems variables auxquels elle eſt ſujette ; ce qui, ſuivant Hippocrate, eſt très-favorable aux fluxions. Elles ne ſont jamais moins à craindre, que quand l'humeur s'écoule par le nez ou par la bouche.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 44, 66, 175 & 321.

XVII. *LA SUFFUSION*, ou *CATARACTE.*

NOS yeux sont sujets à un grand nombre d'accidens fâcheux : ceux que les Médecins observent le plus ordinairement, sont la Suffusion & l'Ophthalmie ; je commencerai donc par la *Suffusion*, que les Grecs ont nommée *Hypochima*, ou Cataracte. La vûe s'affoiblit insensiblement ; on croit d'abord voir voler continuellement devant ses yeux des mouches, des moucherons & autres semblables objets, avec des nuages, & différens fantômes diversement agités ; il semble quelquefois, que l'on apperçoive comme de légers filamens & des toiles d'araignées : quelques-uns regardant une chandelle allumée, s'imaginent voir sa lumiere environnée d'une espece de cercles obscurs. La prunelle s'obscurcit ensuite, & devient trouble & ténébreuse ; enfin suivant la qualité diverse de la Suffusion, on apperçoit différentes images. Ces symptômes augmentent avec le tems, jusqu'à ce que l'humeur s'étant épaissie, on perde absolument la vûe.

Cette maladie n'attaque presque jamais les deux yeux en même tems, ni toujours de la même maniere ; elle ne se jette quelquefois

quelquefois que sur un œil ; mais quand une fois elle a commencé, elle ne se dissipe jamais, & produit sans cesse de fausses images, qui font illusion aux yeux. En cela elle differe de cette autre espece de Suffusion, qui vient des fumées qu'envoie l'Estomac, puisque celle-ci a des momens d'intervalle, & qu'elle se dissipe aussitôt qu'on a procuré la digestion des matieres dont il étoit surchargé. Elle attaque les deux yeux en même tems, & de la même maniere, de sorte cependant qu'en les voyant, on n'y remarque pas la moindre apparence d'obscurité ni de concrétion.

La vraie Suffusion, quand elle est invétérée, ne peut se guérir qu'en abbatant la Cataracte ; & cette opération n'est sûre, que quand la concrétion est formée, & assez solide pour donner prise à l'aiguille. Quand donc en frottant l'œil, la concrétion disparoît sans revenir ; quand le Malade n'a pas totalement perdu la vûe, & distingue encor un peu les objets ; enfin quand le mal n'a pas duré trois, quatre ou cinq années, on peut croire que la Cataracte n'est pas encor mûre, ni en état de souffrir l'opération. Que si elle est trop ancienne ; si quand on a fermé l'œil qui n'est pas malade, on frotte & l'on presse inutilement l'autre sans qu'elle s'en aille ; si enfin on ne voit plus du tout de cet œil, il est

sûr que la Cataracte est incurable, & que si on l'abbat, elle reviendra aussitôt après. On peut au contraire s'assûrer du succès de l'opération, lorsque la concrétion cede au frottement de l'œil, qu'elle se redresse ensuite aussitôt, & qu'elle est d'un blanc obscur: car celle qui est noire, livide ou extrêmement jaune, ne peut absolument se guérir, ni par l'opération, ni par les remedes.

Au reste la Suffusion qui n'ôte point à l'œil sa sérénité, ensorte qu'on n'y remarque aucune concrétion, cause un aveuglement perpétuel, dont on ne peut espérer de guérir.

XVIII. L'OPHTHALMIE.

LA rougeur enflammée de l'œil que les Grecs appellent *Ophthalmie*, se reconnoît aux marques suivantes. Les yeux sont fort enflammés; & l'inflammation est accompagnée de douleur, de tension, d'enflure, d'ardeur, de rougeur, & quelquefois de picotemens aussi vifs, que si on les perçoit avec une aiguille ou une épine. Ils sont toujours baignés de larmes chaudes; & il en coule une pituite plus ou moins abondante. Outre cela le grand angle des yeux se charge de chassie; & quand le mal est grand, l'inflammation s'étend sur

toutes les parties voisines, jusques sur les joues : alors les arteres des environs battent violemment ; des angles des yeux l'inflammation se communique à toute la Conjonctive ; les petites veines des yeux s'enflent de maniere, que celles du blanc de l'œil qu'on n'appercevoit pas dans la santé, se rendent sensibles ; & presque tout le blanc de l'œil devient rouge.

On est surtout menacé de cet accident, quand dans la santé on ressent souvent de la douleur aux tempes, qu'on sue aisément la nuit, & qu'on a des démangeaisons au front. Le mal commence, lorsqu'il coule de l'œil une pituite claire & ténuë : il augmente, quand cette pituite s'épaissit & devient blanche ; il est parvenu à son état, quand cette pituite épaissie coule avec abondance, & que pendant le sommeil elle forme une gluë qui colle les paupieres ; enfin il est dans son déclin, lorsque la pituite & les signes propres de cette maladie diminuent. C'est une bonne marque, si les larmes, la pituite & le gonflement commencent en même tems ; si les premieres sont seulement tiedes, mêlées d'une pituite douce & blanche ; & si le gonflement est peu sensible, & a peu de dureté. C'est alors que pendant le sommeil les paupieres se collent ensemble, & que les douleurs diminuent ; ce qui an-

nonce que le mal ſera court, & nullement dangereux. Que ſi les larmes ſont abondantes & fort chaudes, mêlées de très-peu de pituite, quoique l'enflure ſoit légere, & qu'il n'y ait qu'un œil attaqué, on peut croire à la vérité que la douleur & le danger ſont peu à craindre; mais il n'en eſt pas moins certain que le mal ſera de longue durée, & ne ſe diſſipera point avant le vingtieme jour: pluſieurs en ſouffrent même juſqu'au quarantieme, & d'autres juſqu'au ſoixantieme. Il y a lieu de craindre que pendant un ſi long terme, il ne ſe forme un ulcere à l'œil.

Dans quelque Ophthalmie que ce ſoit, il faut que la pituite qui coule ſoit blanche, molle & détrempée de larmes, ſurtout lorſque la Criſe approche. Il eſt vrai que ſi la pituite eſt fort épaiſſe, elle cauſe beaucoup de douleur; mais le mal ſe termine auſſi plutôt, à moins qu'il ne ſe ſoit fait quelque ulcere. A l'égard de l'enflure, quoique conſidérable, il eſt très-rare qu'elle ſoit dangereuſe, ſi elle eſt ſeche & ſans douleur; mais ſi elle fait de la douleur & eſt ſeche, elle ne ſignifie rien de bon, & menace l'œil d'ulcere & de concrétion. Il y a encor lieu de craindre, lorſque cette même tumeur eſt accompagnée de douleur & de larmes, parce que les larmes chaudes & ſalées qui

coulent, menacent d'ulcérer la prunelle & les paupieres. Si l'enflure de l'œil ceſſe, & que cependant les larmes continuent à couler avec abondance, il eſt ſûr que ſi c'eſt un homme, il lui ſurviendra bientôt un Eraillement, & que la paupiere ſe renverſera, & que ſi c'eſt une femme ou un enfant, ſon œil en ſera ulcéré.

Le Cours de ventre eſt un ſigne favorable dans l'Ophthalmie ; au contraire de longues & continuelles douleurs de tête préſagent l'aveuglement. Quelquefois l'inflammation paſſe comme par contagion d'un œil à l'autre ; ce qu'on regarde comme un pronoſtic heureux.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 148, 291, 292, 293 & 294.

XIX. L'*Hemorrhagie du Nez.*

DE s maladies des yeux je paſſe à celles du nez. Le ſang en coule quelquefois ſi abondamment, que l'on en eſt épuiſé & à demi mort. Alors le corps devient pâle, livide ou verdâtre : le froid ſe fait ſentir vivement aux extrémités ; & il ſurvient une ſyncope qui annonce une mort prochaine.

Ceux qui ſont ſujets aux Hémorrhagies

du nez, ont ordinairement la Ratte enflée, ou des maux de tête, ou des éblouissemens & des suffusions. Quand dans l'enfance on saigne souvent du nez, & que le saignement cesse de couler dans la suite, on doit s'attendre ou à quelque ulcere considérable dans les articles, ou à une grande maladie. Si la bouche se remplit de sang nuit & jour, quoique l'on n'ait mal ni à la tête ni aux hypocondres, quoique l'on n'ait ni vomi ni toussé auparavant, & qu'on n'ait pas eu la moindre fievre, c'est signe qu'il y a quelque ulcere caché dans le nez ou dans la gorge. C'est un mauvais présage de rendre du sang par le nez du côté opposé au mal qui cause l'Hémorrhagie; comme quand dans la Mélancholie où la Ratte est enflée, on saigne de la narine droite, ou bien lorsque l'on saigne de la narine gauche dans l'inflammation du Foie.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 2, 70, 207 & 264.

XX. L'INFLAMMATION ou LE GONFLEMENT DES AMYGDALES.

JE vais parler maintenant des maux de la gorge ; & je commence par le Gonflement des Amygdales, qui parce qu'il empêche d'avaler, cause beaucoup plus de frayeur que de mal. Cette tumeur se reconnoît à la vûe & au toucher, si l'on introduit le doigt au fond de la bouche ; & elle empêche par sa grosseur d'avaler la boisson & la salive : on ne remarque au reste dans cette partie ni rougeur ni ardeur. Souvent ce gonflement est suivi d'inflammation, qui alors est accompagnée de douleur & d'ardeur, d'une grande rougeur & de la foif ; symptômes dont aucun n'arrive dans le simple gonflement. Quand l'abscès est crevé & commence à suppurer, le pus se répand dans la gorge ; & il se forme un ulcere sordide, dont la mauvaise odeur infecte aussi la respiration.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 180 & 297.

XXI. LE RELASCHEMENT, ou L'INFLAMMATION DE LA LUETTE.

JE crois devoir auſſi dire un mot du relâchement de la Luette, & de ſon inflammation qui eſt rare. Elle eſt ſuſpendue au fond du Palais ; & dans l'un & l'autre accident elle deſcend dans l'embouchure de l'Eſophage & de la Trachée, irrite ces parties, & donne lieu de craindre d'être ſuffoqué. Quand l'inflammation augmente, la tête de la Luette groſſit, tandis que ſa queuë s'étrecit, & devient plus mince : c'eſt ce qu'Hippocrate a nommé *Grain de raiſin.*

On meurt rarement de ce mal, quand on y remedie de bonne heure. Hippocrate nous avertit, qu'il eſt très-dangereux de couper la Luette, lorſqu'elle eſt ainſi gonflée & enflammée, parce que l'inflammation en augmente, & qu'il s'enſuit une hémorrhagie conſidérable, ſurtout ſi la perſonne a de l'embonpoint. Ceux à qui l'on coupe entierement la Luette, ſont ſujets aux maladies du Poulmon, & meurent le plus ſouvent de Phthiſie.

XXII. *L'ESQUINANCIE.*

C'EST ici le lieu de parler de l'*Angine*, que les Grecs ont nommée *Esquinancie*. Dans cette maladie la gorge, c'eſt-à-dire l'entrée de la Trachée-artere & de l'Eſophage par où paſſent l'air & les alimens, eſt enflammée : par-là la reſpiration devient difficile, & l'on avale avec peine ; enſorte que la boiſſon que l'on prend, reſſort quelquefois par le nez. Ajoutez à cela une douleur très-vive, accompagnée de tumeur, de rougeur & d'ardeur, de fievre, & d'un deſir extrême de reſpirer un air froid.

Ce mal eſt peu conſidérable, s'il ne paroît qu'une tumeur & une rougeur au goſier & aux muſcles du col, ſans qu'il arrive aucun autre accident : il devient plus dangereux, quand au dehors & au dedans de la gorge il y a tout enſemble tumeur, ardeur, rougeur & douleur : il eſt preſque mortel, lorſqu'aucun de ces ſymptômes ne ſe manifeſtant au-dehors, toute la violence du mal ſe fixe en dedans, & que la racine de la langue eſt extraordinairement comprimée par une tumeur enflammée & ſenſiblement rouge, qui cauſe une douleur extrême, avec une

crainte très-grande d'étouffer : enfin il est absolument mortel & très effrayant, & tue promptement le Malade, quand quoiqu'il ne paroisse aucune rougeur ni tumeur au col ou dans la gorge, la fievre est très-violente, que les douleurs sont fort aigues, & qu'il semble que l'on soit près d'être suffoqué à chaque instant. On voit alors les yeux du Malade tournés, enflammés & prêts à lui sortir de la tête, comme ceux d'un homme qu'on étrangle : sa voix grêle & embarrassée n'articule rien, & ressemble au cri d'un chat : sa bouche ouverte aspire après le rafraîchissement de l'air, & jette une salive écumeuse : la langue lui sort de la bouche, & s'agite comme celle des chevaux qu'une violente course a mis hors d'haleine : ce qu'on lui donne à boire lui revient par les narines : ses levres sont livides, son col est convulsif & inflexible, tout son corps est dans une agitation continuelle : il sort souvent de son lit, ne peut demeurer couché sur le dos, & aime à avoir la tête & le col droits : il ne voit & n'entend que confusément ; occupé même de la suffocation qui le presse, il ne sçait ni ce qu'il voit, ni ce qu'il entend, ni ce qu'il fait ou ce qu'il dit : il meurt enfin opprimé par la syncope, qui se joint à la suffocation ; ce qui, suivant l'observation de quelques sçavans

hommes, est quelquefois arrivé en dix-huit heures à des personnes, qui pendant ce tems-là avoient conservé d'ailleurs tout leur esprit & leur bon-sens. Ce qu'il y a de certain, est qu'on meurt toujours de ce mal le premier, le second, ou au plus tard le quatrieme jour.

Les signes qui promettent la santé dans cette maladie sont la facilité de respirer, & d'avaler la boisson & la salive, une fievre peu forte, la tranquillité, le sommeil, l'adoucissement de la douleur; enfin toutes les marques opposées à celles dont j'ai fait l'énumération plus au long. C'est aussi un bon signe, que la rougeur & la tumeur se jettent surtout au-dehors, au col & à la poitrine, parce que c'est une marque que le mal tend à aboutir. Mais il est pernicieux, qu'il se dissipe tout à coup sans cause évidente, & sans que la guérison ait été précédée de signes favorables, ou qu'il survienne sans Crise une douleur à l'un des hypocondres, accompagnée de foiblesse & d'engourdissement du corps, parce que quoique le Malade croie alors se porter fort bien, il est inopinément surpris de la mort.

L'Esquinancie est toujours funeste, quand elle n'est point accompagnée, comme je viens de le dire, de douleur sensible & de tumeur apparente au col &

dans la gorge. Si la tumeur & la rougeur attaquent seulement la gorge, le danger est encor fort considérable ; mais le mal sera d'autant plus durable, que la rougeur sera plus grande. La maladie doit de même être de durée, lorsque la rougeur se manifeste également à la gorge, au col & à la poitrine. C'est du reste un signe de guérison, si ces rougeurs ne rentrent point en dedans ; ce qui est à craindre, lorsqu'elles disparoissent tout à coup, que la poitrine s'engage, & que le Malade commence à respirer plus difficilement. Alors le mal attaque certainement les Poulmons, cause le délire, rend le pouls ondulent, & tue le Malade en sept jours, du moins cause un abscès dans la poitrine, si pendant ce tems-là l'humeur ne se dissipe point par la toux & par les crachats.

On reconnoît aux signes suivans, que la suppuration de poitrine a succédé à l'Esquinancie. La douleur de gorge cesse tout à coup sans que l'on en voie la raison, la fievre diminue beaucoup, on a un sentiment extraordinaire de pesanteur au Diaphragme, & l'on est fatigué d'une toux seche, qui ne produit presque point de crachats ; la fievre dégénere en une autre qui est irréguliere, lente & héctique. Que si dans l'Esquinancie la rougeur se dissipe

tout d'un coup, que cela arrive dans un jour non critique, que la tumeur ne se porte point au dehors, qu'on ne rende point de pus mêlé parmi les crachats, & que cependant le Malade paroisse tranquille & sans douleur, c'est signe qu'il mourra bientôt, ou que la rougeur reparoîtra. Il est encor dangereux de ne rendre qu'avec de grands efforts, & longtems après que l'humeur auroit dû se cuire, des crachats épais, collans & très-blancs : les crachats secs, que l'on ne rend qu'avec une grande douleur de côté & une toux violente, ou en buvant, sont également de mauvais augure. Enfin toute Esquinancie qui sert de Crise à une autre maladie, est mortelle.

L'Esquinancie fausse, ou bâtarde.

Il y a une autre espece d'Esquinancie que nous nommons fausse ou bâtarde, & que nous ne comptons point au nombre des maladies aiguës. Comme elle est produite par une humeur froide, elle n'est point accompagnée de fievre, de rougeur & d'ardeur, quoiqu'elle cause cependant une douleur légere. Cette sorte d'Esquinancie dure plus longtems, mais est pour l'ordinaire moins dangereuse que la premiere.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 177, 192 & 273.

XXIII. *PLAIES DES MEMBRANES DU CERVEAU.*

LES plaies des membranes du Cerveau sont suivies d'un vomissement de bile, & d'une grande douleur de tête, qui augmente si l'on retient son haleine & qu'on serre les dents. Il sort du sang du nez, & quelquefois aussi des oreilles. De ceux qui sont blessés, les uns ont le regard farouche; d'autres, comme des stupides & des insensés, tournent les yeux de toutes parts, & demeurent comme privés de sentiment: plusieurs même tombent en convulsion. L'inflammation survient, & se déclare par la fievre & par le délire, pendant lequel plusieurs de ces Malades déchirent les bandes dont leur tête est enveloppée, & exposent leur plaie à l'air; ce qui annonce une mort prochaine.

Si le Cerveau même est blessé, & surtout si cela arrive dans la pleine Lune, les mêmes symptômes sont plus marqués & plus violens, surtout le délire, qui commence au troisieme ou au cinquieme jour: quelquefois aussi il sort par la plaie une parcelle du Cerveau. Que si le coup porte jusqu'à ses ventricules, & surtout s'il passe au travers de l'œil, on meurt à l'instant.

On ne guérit jamais des blessures, qui pénetrent jusqu'au Cerveau. Si l'on est blessé en quelqu'autre endroit de la tête, c'est un heureux augure de n'avoir point de fievre, de n'avoir point rendu de sang par le nez, par la bouche ou par les oreilles, & s'il ne survient point d'inflammation accompagnée de douleur; mais lorsqu'il arrive quelqu'un de ces accidens, il est moins dangereux que ce soit d'abord, & qu'il ne dure pas longtems. Si dans ces occasions on ressent des douleurs aigues, il est à souhaiter qu'elles soient suivies d'inflammation, & que le sang extravasé se convertisse en pus. La Léthargie ou le délire sont dans ces maux de très-mauvais augure; comme c'est un signe mortel, d'être pris de la fievre le quatrieme, le septieme ou le onzieme jour. Lorsqu'elle commence le 4, on meurt ordinairement dans le 11: si c'est le 7, on ne passe pas le 14 ou le 17; & si c'est le 11, on ne va pas plus loin que le 20.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 52, 121, 283 & 309.

§. II.

Observations utiles dans les Maladies du Cœur & de la Poitrine.

I. *LA PLEURESIE.*

LA Poitrine eſt cette partie du corps, laquelle environnée des côtes forme une cavité, qui renferme le Cœur & les Poulmons. C'eſt le ſiege de pluſieurs maladies dont je vais parler ; & je commence par l'inflammation de côté, que les Grecs ont nommée *Pleuréſie :* elle ſe reconnoît aux ſignes ſuivans.

On reſſent une douleur de côté très-vive & une tenſion qui ſe communiquent, tantôt au col & aux clavicules, tantôt aux hypocondres, ſuivant le ſiege de la maladie. Elle eſt accompagnée d'une fievre aiguë & continue ; d'une reſpiration difficile, fréquente & petite ; & d'une toux qui d'abord étant ſeche, eſt bientôt ſuivie de crachats qui partent de la partie affectée. Ils ſont d'abord jaunâtres, enſuite rouges & ſanguinolens, enfin purulens lorſque l'inflammation a mûri. A l'égard du pouls, il eſt fréquent, inégal, dur, tendu & mé-

diocrement grand. Rien ne marque mieux le peu de danger & de durée du mal, que les crachats de bonne qualité qui paroissent d'abord, & que l'on rend avec facilité.

On regarde donc comme le commencement de la maladie, lorsqu'il ne se détache rien du côté malade, & qu'on rend seulement une pituite ténuë qui vient du Poulmon, ou des crachats épais, gluans & ronds, qu'on n'exprime que par une toux violente. On dit que la maladie est dans son accroissement, quand les crachats commençant à se cuire, se détachent plus aisément & en plus grande quantité, qu'ils sont jaunes, plus épais, & moins mêlés de sang qu'auparavant. On doit la regarder comme parvenue à son état, quand on crache beaucoup; quand les crachats sont blancs, lisses & uniformes; quand on les rejette facilement, & que la douleur en est soulagée. On conçoit qu'elle est sur sa fin, lorsque la douleur cesse, ainsi que la fievre, les crachats, & autres accidens semblables.

Il faut toujours dans cette maladie faire attention à la qualité des crachats. Nous regardons comme les plus favorables, ceux qui, ainsi que nous l'avons dit, paroissent dans la vigueur du mal; après ceux-là il n'y en a point de meilleurs,

que ceux qui ſont d'abord fort mêlés de jaune. Que s'ils ne viennent pas d'abord de cette couleur, & que ce ne ſoit que longtems après le commencement du mal, ou ſi ce jaune n'eſt pas bien mêlé dans les crachats, & ſi ceux-ci excitent une toux violente, ils ſont certainement mauvais. Les crachats jaunes mêlés d'un peu de ſang ſont ſalutaires au commencement de la maladie, & dangereux au ſeptieme & après. S'ils ſont d'abord un peu ſanguinolens, ils ne ſont pas mauvais pour cela; mais s'ils ſont purement jaunes ou ſanglans, il y a lieu de craindre: les derniers ſont cependant moins mauvais, que ceux qui ſont purement jaunes. Les crachats blancs produits par une pituite cruë n'annoncent encor rien de bon, non plus que ceux qui ſont ronds & collans. Ceux qui ſont d'un verd très-pâle, écumeux, livides ou de couleur de rouille, ſont encor moins bons. Les crachats épais qui paroiſſent auſſitôt après la coction, & avant le cinquieme jour, ſont aſſez bons; mais s'ils ſont beaucoup mêlés de ſang, ils ſont dangereux. En un mot plus dans les crachats les couleurs ſont confondues & nullement diſtinctes, plus ils ſont pernicieux; mais il n'y en a point de plus mauvais, que ceux qui ſont d'une ſeule couleur, ſoit qu'ils ſoient jau-

nes, sanglans, collans ou écumeux. Que si conservant cette uniformité de couleur, ils sont encor noirs, surtout si en mêmetems ils sont fétides, ils sont d'un augure absolument funeste. En général tous crachats qui n'apportent pas de soulagement, sont mauvais; comme ceux qui soulagent, sont salutaires. Lorsqu'au commencement de cette maladie on rend des crachats absolument purulens, on meurt le troisieme ou le cinquieme jour: que si l'on passe ce terme, on n'est pas beaucoup plus heureux, & l'on peut tomber dans une suppuration de Poulmon le septieme, le neuvieme ou l'onzieme; outre qu'il est très-rare, comme on l'a observé, qu'après avoir craché le pus le septieme ou auparavant, on ait passé le quatorzieme.

Dans toute inflammation de côté, les douleurs sont ordinairement moindres le jour que la nuit. La Pleurésie qui cause le Ténesme ou le Spasme, est funeste; de même que lorsqu'elle dégénere en cette inflammation du Poulmon, que les Grecs appellent *Péripneumonie*. Elle est également mortelle, quand l'humeur se porte au Cerveau, & qu'elle produit le Délire & la Phrénésie, ou lorsque le mal se fixe dans le dos. Alors on est saisi du frisson, de la fievre & d'une toux fort incommode: le dos fait le même mal, que si l'on y avoit

reçu plusieurs coups ; la respiration est fréquente, & entrecoupée de soupirs ; on ne rend en toussant que peu de crachats, tantôt d'un verd pâle, tantôt un peu sanguinolens ; la douleur passe aux aînes ; on rend des urines sanguinolentes le troisieme ou le quatrieme jour ; on a des lassitudes par tout le corps ; & l'on meurt le cinquieme ou le septieme au plus tard. Si l'on passe ce terme, ce qui est très-rare, on peut espérer de guérir.

La Pleurésie est mortelle aux vieillards & aux femmes enceintes, ainsi qu'à tous ceux qui en sont attaqués pour la seconde ou pour la troisieme fois. Elle cause la mort, ou par la violence de ses symptômes, ou par la suffocation, ou par le transport de l'humeur à quelqu'autre partie, d'où suit l'inflammation du Poulmon, la Phthisie, la Syncope & la Phrénésie.

J'ai parlé des occasions où la mort est certaine dans cette maladie ; voici celles dans lesquelles il y a beaucoup de danger. Lorsque la matiere des crachats est abondante, & murmure dans la poitrine ; que le visage du Malade est fort abbatu, & qu'il a les yeux jaunes ; c'est signe qu'il est en grand danger de perdre la vie : il en est de même, lorsqu'il ne peut cracher ni rien tirer de sa poitrine, quoiqu'on entende

l'humeur bouillonner dans son gosier. Il est également dangereux qu'après avoir très-bien craché, il ne crache plus du tout, & que cependant la pesanteur de poitrine & la douleur continuent. Il y a pareillement lieu de craindre, lorsque les extrémités sont très-froides, tandis que la poitrine est fort échauffée; & quand la douleur agmente de sorte, qu'on ne peut demeurer couché, ni sur le côté malade ni sur l'autre, & qu'on est obligé de rester toujours sur le dos; ou bien si longtems après le commencement de la maladie, & les forces étant déja épuisées, il survient un Cours de ventre, dont le corps ni la respiration ne reçoivent aucun soulagement. Le danger est égal, si les douleurs se communiquent aux clavicules ou aux épaules, & si le Malade ne crache point, si ce n'est que la maladie fût si légere, qu'il n'y eût que peu d'humeurs à évacuer. Le péril est aussi plus grand, lorsque l'inflammation est au côté gauche, que quand elle est au côté droit: il est vrai que quand elle attaque le côté gauche, elle mûrit & se termine plutôt. Enfin le danger n'est pour l'ordinaire jamais plus grand, qu'au septieme ou au neuvieme jour de la maladie.

Ce que je viens de dire est sans doute bien capable d'effrayer, & de donner lieu de craindre: ce qui peut rassurer, est lors-

que dès le premier jour on crache facilement, que les crachats sont mêlés de jaune, que la douleur en est soulagée, que le Malade supporte aisément son mal, qu'il respire avec facilité, qu'il n'a point de soif, & que sa poitrine ne murmure point; quand outre cela son sommeil, ses sueurs, ses urines & ses selles sont telles qu'elles doivent être, & qu'enfin tout son corps est modérément chaud & mollet.

Lorsque dans cette maladie les douleurs ne s'appaisent ni par les saignées ni par les crachats, par la diete, par les fomentations ou par les remedes, & que cependant le Malade ne paroît pas frappé à mort, on doit s'assurer que le mal se tournera en suppuration, c'est-à-dire, qu'il se formera un abscès; ce qui arrivera certainement, si avant le quatorzieme jour l'humeur n'est pas évacuée par les crachats. Que si la suppuration étant commencée, l'humeur se dissipe entierement par les crachats dans l'espace de quarante jours depuis l'ouverture de l'abscès, on est guéri; mais si après ce terme l'abscès suppure encor, on tombe dans la Phthisie. La suppuration qui arrive lorsqu'on rend encor des crachats bilieux, soit qu'ils soient purement bilieux ou mêlés de pus, menace du plus grand danger, surtout quand au septieme jour de la maladie elle com-

mence par des crachats de cette nature : car s'il n'arrive quelque Crise salutaire, il est à craindre que le Malade ne meure le quatorzieme.

Je pense qu'il est à propos que je rapporte ici les signes, auxquels on connoît une suppuration naissante. On ne rend que peu ou point du tout de crachats par la toux, quoi qu'on ait la plus grande envie de cracher. La fievre est violente : une nouvelle pesanteur inconnue jusqu'alors se joint aux douleurs ; & l'on en est surtout plus incommodé la nuit : la difficulté de respirer est fort grande : les veines de dessous la langue deviennent blanchâtres : les joues sont rouges : l'ardeur de la soif, le dégoût des alimens, les insomnies & les sueurs le long du col & des clavicules travaillent continuellement le Malade. Que si le mal devient invétéré, les yeux deviennent enfoncés, les ongles des mains se racorniſſent, les bouts des doigts deviennent froids, enfin on sue souvent de tout le corps, & les pieds commencent à enfler. L'humeur qui suppure excite l'inflammation à la partie qu'elle affecte, avec une douleur & une ardeur beaucoup plus sensibles que dans les autres parties voisines ; & si l'on se couche sur le côté qui n'est pas malade, on sent comme un poids dont on est accablé. Le pus

étant formé, la douleur & la fievre s'appaisent un peu : on croiroit même volontiers qu'elles ont entierement cessé ; mais la partie où l'abscès est placé s'appesantit de plus en plus, la toux est seche & violente, quoiqu'elle détache quelquefois une légere portion de l'humeur ; ce qui semble donner quelque soulagement au Malade.

Lorsque l'abscès rempli de pus vient à crever, on tombe dans le frisson, la fievre redouble, le cœur palpite, les forces semblent abandonner le Malade : il ne respire plus que foiblement ; & son haleine ne sortant qu'avec peine, il parle sans ordre & sans suite : enfin son pouls est foible, lent & rare. Cependant quelque terribles que paroissent ces accidens, on ne doit point s'en effrayer d'abord, pourvû que l'abscès qui s'est ouvert en soit la cause, & non pas l'épuisement des forces, surtout si l'on remarque d'ailleurs des signes favorables dans les crachats, & dans les autres circonstances de la maladie : car il arrive souvent que cet orage s'appaise bientôt de lui-même. Au moment que l'abscès creve, il semble qu'il coule quelque chose dans la poitrine du côté sur lequel on est panché ; & il en sort du pus, quelquefois tout pur, quelquefois aussi mêlé de feces. L'ouverture de l'abscès se

se fait rarement le 14e. jour après que la suppuration a commencé, plus rarement encor le 7e : elle arrive plus ordinairement le 20e. jour ou le 40e. quelquefois même le 60e.

Or on doit compter du jour, que la douleur que sentoit le Malade à la partie affligée, s'est changée en un sentiment de pesanteur, & que les autres symptômes de la suppuration ont commencé à paroître. Plus ces symptômes, dont les principaux & les plus importans sont la fievre, ensuite la difficulté de respirer & les douleurs ; plus, dis-je, ils sont violens, plus l'éruption du pus se fait promptement : au contraire elle arrive d'autant plus tard, que ces accidens sont moins marqués. C'est pourquoi si la douleur, la toux, la difficulté de respirer sont violentes dès le commencement de la maladie, l'ouverture de l'abscès se fait ordinairement vers le 20e. jour, ou même auparavant. Il est rare, mais non pas sans exemple, que l'abscès dans le côté se soit vuidé par les intestins avec les excrémens, & que l'abscès du Poulmon soit sorti par la vessie avec les urines ; mais il arrive très-souvent & presque toujours, que le pus passe dans la poitrine, qui doit s'en décharger par la toux dans l'espace de quarante jours, sans quoi la Phthisie s'en-

ſuit néceſſairement, comme je l'ai remarqué plus haut.

On n'a rien à craindre de l'ouverture d'un abſcès, quand la fievre s'appaiſe le jour même qu'elle s'eſt faite ; quand le Malade commence à avoir de l'appétit ; que ſes déjections ſont molles, liées & bien figurées ; & qu'il rejette aiſément par les crachats un pus blanc, léger, ſans odeur, ſans aucune variété de couleur, & ſans mêlange de pituite. Mais ſi la fievre ne le quitte point, ou ſi elle redouble après avoir paru ceſſer ; s'il manque d'appétit ; ſi ſa ſoif continue ; ſi ſes déjections ſont claires, & s'il rend par l'expectoration un pus verdâtre, livide, pituiteux ou écumeux, c'eſt un homme mort. De quelque qualité que ſoit le pus, il eſt également à craindre, s'il eſt trop abondant lorſque les forces ſont épuiſées, ou s'il colore la ſonde comme ſi on l'avoit paſſée au feu.

Pleuréſie fauſſe, ou bâtarde.

Je n'ai parlé juſqu'ici que de la vraie inflammation de côté qui procede du ſang, & en particulier d'un ſang bilieux qui fermente entre les côtes & la membrane qui les couvre, ou bien entre les fibres des muſcles intercoſtaux. Il y a encor une au-

tre espece de Pleurésie, qu'on nomme fausse ou bâtarde.

Quoiqu'elle soit accompagnée d'inflammation, comme la précédente, elle a cela de différent, que quelque fluxion, ou des vents, ou quelqu'autre cause en est le principe, & qu'elle n'attaque que les muscles extérieurs de la poitrine. Dans cette sorte de maladie, les symptômes sont moins dangereux que dans la vraie Pleurésie; mais la douleur augmente si l'on presse le côté affecté, & le Malade se couche plus volontiers de ce même côté, ayant peine à demeurer sur l'autre. Le pouls, quoique fréquent & inégal, n'a cependant ni tension ni dureté, parce que la Pleure n'est point attaquée.

Du reste toute douleur de côté aiguë, soit qu'elle provienne de vents ou de fluxion, est toujours exempte de fievre autant que la maladie peut le permettre. Il est vrai que la douleur est très-violente, lorsque les vents en sont la cause; mais elle s'appaise, ou même se dissipe par des frictions & des fomentations: au reste elle n'est jamais fixe, & passe sans cesse d'un endroit du côté dans l'autre. Que si elle vient d'une humeur froide, elle est toujours précédée de quelque cause sensible. En effet elle se fait sentir d'abord au col ou aux épaules: de-là l'humeur s'étant jet-

tée sur les muscles extérieurs de la poitrine, y produit cette douleur de côté dont je parle, qui s'aigrit par la compression de la partie, & qui ne cede pas aux fomentations, comme celle qui provient de vents.

On remarque que si ces douleurs, soit qu'elles procedent de fluxion ou de vents, sont trop violentes ou trop longues, elles donnent souvent naissance à la véritable Pleurésie. La douleur de côté peut venir aussi d'un gonflement du Foie ou de la Ratte, ces visceres par leur volume causant alors une trop forte tension à la Pleure; mais ces maladies ont leurs symptômes particuliers, dont nous parlerons en leur lieu.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 3, 115, 136, 174, 271 & 272.

II. *LA PERIPNEUMONIE*, ou *FLUXION DE POITRINE.*

DEs Côtes je passe aux Poulmons. L'inflammation du Poulmon nommée par les Grecs *Péripneumonie*, se reconnoît aux marques suivantes. La fievre est aiguë & continue; la respiration est difficile & fréquente, l'haleine brûlante. Ajoutez à ces signes la toux, la pesanteur

des hypocondres & de toute la poitrine, accompagnée d'une tenſion qui aſſez ſouvent ne fait aucune douleur. Les joues ſont rouges & gonflées, à cauſe de l'ardeur brûlante que les parties plus baſſes ſemblent de tems en tems leur communiquer : le bout du nez eſt relevé ; les veines temporales ſont gonflées, les yeux gros & ſaillans ; la langue eſt ſeche : elle eſt d'abord d'un rouge jaunâtre ; enſuite elle devient épaiſſe & noire dans l'accroiſſement de la maladie ; enfin elle ſe fend, & s'attache aux doigts quand on la touche : on reſſent auſſi quelque douleur entre les deux épaules, avec un grand dégoût, & un deſir preſſant de boire de l'eau fraîche & de reſpirer un air frais. Le pouls eſt ondulent, mollet, grand & vîte, ſouvent intermittent & intercurrent, rarement redoublé ou à deux pulſations. Ce qui ſe détache par la toux eſt écumeux, tantôt ſanguinolent & tantôt jaune. Le Malade demeure volontiers couché ſur le dos, parce que lorſqu'il eſt couché ſur le côté, il lui ſemble qu'il va étouffer. Lorſque le mal eſt plus violent, on eſt travaillé d'une inſomnie preſque continuelle ; on s'aſſoupit, ſans pouvoir dormir que quelques inſtans : les crachats que l'on rend ſont très-rouges & ſanglans : les extrémités commencent à devenir froides, les ongles livides & racornis. Si dans cet état il ſurvient une hé-

morrhagie du nez abondante, avec un dévoiement bilieux & écumeux, on peut espérer la guérison ; sans cela il n'y a rien de bon à attendre, & le Malade meurt le 4e. ou le 7e jour au plus tard.

Du reste les symptômes sont à peu près les mêmes dans la Péripneumonie que dans la Pleurésie, si ce n'est que dans celle-là ils sont plus modérés, & en même tems plus pernicieux. En effet dans la Péripneumonie, le danger est plus grand que la douleur n'est sensible ; & comme cette maladie est toujours mortelle*, elle l'est singuliérement, lorqu'elle est accompagnée de la Phrénésie. De même si elle est précédée d'une Esquinancie, elle tue ordinairement en sept jours, ou dégénere en Phthisie. Les fluxions & les éternûmens qui précedent ou qui suivent cette maladie, sont d'un très-mauvais augure, principalement si en même tems il survient tout d'un coup un dévoiement.

Comme dans toute maladie aiguë ce n'est jamais un bon signe, lorsque le Malade ne peut demeurer couché en quelque situation que ce soit, & veut toujours être droit & assis : aussi en est-ce un très-mauvais dans la Pleurésie & dans la Péripneumonie. On regarde ce dernier mal comme moins dangereux, lorsque la poitrine se dégage

* C'est-à-dire, que l'on en meurt très-souvent, quoique d'ailleurs quelques-uns en réchappent.

par des crachats de bonne qualité ; & il ne faut pas s'effrayer, ſi dans les commencemens les crachats ſont roux & mêlés de ſang, pourvû qu'on les rende d'abord. Le Malade peut même eſpérer de guérir, ſi ces crachats, quoique purulens, ſoulagent ſa douleur, s'il reſpire avec facilité & crache de même, & s'il ſupporte aiſément ſon mal.

Si dans cette même maladie il ſe forme un abſcès derriere les oreilles qui mûriſſe & vienne à ſuppuration, ou ſi étant placé dans les parties inférieures, il forme une fiſtule en crevant, il y a tout lieu d'eſpérer qu'on guérira. Mais lorſque les crachats ne viennent pas ſuffiſamment, que la fievre & la douleur continuent, que l'on ne rend point de matieres bilieuſes par les ſelles, que les urines ne ſont ni abondantes ni pourvûes d'un ſédiment abondant, & qu'on ne remarque cependant aucun ſymptôme funeſte, on doit être perſuadé que l'abſcès ſuppure ; ce qui ſauve le Malade, ſi (ce qui eſt aſſez rare) la matiere qui cauſe l'abſcès & qui a paſſé dans les veines, s'évacue par les ſelles ou par les urines ; ou ſi (ce qui eſt plus ordinaire) l'abſcès s'étant ouvert, ſe décharge dans la poitrine, d'où il ſort par l'expéctoration dans l'eſpace de quarante jours. Si cette évacuation ne ſe fait pas, il arrive

nécessairement de deux choses l'une, ou que le Poulmon s'ulcere & produit la Phthisie, ou que l'amas du pus se dégorgeant dans les organes de la respiration, le Malade est bientôt suffoqué; & dans ce cas la respiration devient de jour en jour plus embarrassée, l'humeur bouillonne dans la gorge & produit le râlement: enfin le Malade est suffoqué par les crachats, & meurt.

Si après un tems considérable l'abscès n'a pû aboutir, ni de lui-même, ni par le secours des remedes, le Malade ne peut manquer de se consumer, étant affoibli par les grandes douleurs qu'il souffre, par le défaut de nutrition, par la toux & par la fievre.

Il périt de même, si étant ainsi exténué, l'abscès creve tandis qu'il est couché. Que si le pus étant bien mûr, s'écoule de très-bonne heure, & s'épanche en partie sur le Diaphragme, le Malade en paroît aussitôt soulagé; mais quoiqu'il s'épuise par les crachats, quoique la poche même qui le renfermoit se desseche & se cicatrise, si le Malade cesse de cracher, il est sûr qu'il mourra bientôt.

Si dans cet état on lui fait l'opération de l'Empyême, il en est à la vérité soulagé pour un moment; mais il n'en meurt pas moins quelque tems après. Les suppurations qui naissent des maladies du

Poulmon, emportent souvent les vieillards, quelquefois aussi les jeunes-gens.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 3, & suiv. 136 & 176.

III. *L'Erysipele du Poulmon.*

LE Poulmon est encor sujet à l'Erysipele. Alors on est saisi d'une fievre très-ardente, & d'une douleur très-aiguë qui se fait sentir, tant au devant qu'au derriere de la Poitrine, principalement vers l'épine du dos. Quoique la poitrine ne soit pas extrêmement oppressée, on est obligé de respirer la tête droite; & l'ardeur du mal est si grande; que le Malade souffle des narines comme un cheval hors d'haleine, & tire la langue comme un chien altéré. On vomit des matieres, quelquefois sanguinolentes, quelquefois livides, ou l'on rend de la bile & de la pituite; & (ce qui est un symptôme fort ordinaire dans cette maladie) on tombe souvent en défaillance: la toux est séche, on ne détache que des crachats jaunes mêlés d'un peu de sang. On meurt en peu de jours & presque infailliblement de cette maladie, dont on ne peut guérir, que quand l'Erysipele abandonne le viscere pour se jetter au dehors.

IV. *Le Catarrhe du Poulmon.*

N'OUBLIONS pas de parler auſſi de cette maladie du Poulmon, qui vient de l'épanchement d'une humeur âcre, ténuë & abondante, qui tombe de la tête ſur ce viſcere, ſuivie d'une grande ardeur, & d'une fievre lente qui conſume inſenſiblement le Malade. A ces accidens ſe joignent la toux & la difficulté de reſpirer, ſans que cependant le Poulmon ſoit ulcéré, & ſans que l'on rende des crachats ſanglans.

V. *Le Tubercule crud du Poulmon.*

LE Poulmon eſt auſſi quelquefois attaqué d'un *Tubercule crud*. La douleur eſt d'abord peu conſidérable, la toux ſeche, la reſpiration un peu difficile, avec des chaleurs, & des douleurs ſourdes qui ſe font ſentir, tant au devant qu'au derriere de la poitrine. Au reſte les ſymptômes de cette maladie ſont à peu près les mêmes que ceux de l'Aſthme : il y a ſeulement cette différence, que dans le Tubercule crud du Poulmon le mal croît inſenſiblement, ſans avoir été précédé d'aucun ſigne de

fluxion, & que la reſpiration, quoique difficile, n'eſt accompagnée, ni de râlement, ni de ſifflement dans la poitrine.

Si le Tubercule eſt placé fort avant dans le Poulmon, le pouls eſt déréglé, inégal, intermittent, ou même entre-coupé, comme il arriva au Médecin Antipatre. Alors ſurviennent les défaillances & les palpitations de cœur; ce qui n'eſt point étonnant, la pituite glaireuſe qui s'attache aux petits vaiſſeaux du Poulmon, gênant le retour du ſang vers le cœur. Auſſi lorſque la maladie en eſt-là, elle eſt preſque toujours mortelle.

On peut au contraire eſpérer de guérir, lorſque l'humeur eſt répandue dans les bronches, qu'elle ſe cuit promtement & ſort par les crachats, & qu'après avoir vuidé tout le pus par l'expéctoration, la poche où il étoit renfermé ſe deſſeche ſans laiſſer d'ulcere au Poulmon. Si tout cela n'arrive pas, le Malade meurt de conſomption au bout de quelque tems.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 224.

VI. *La Vomique du Poulmon.*

LA *Vomique du Poulmon* eſt une maladie cachée, laquelle trompe ſouvent ſous l'apparence d'une parfaite ſanté.

C'est un petit abscès qui s'attache à quelque endroit du Poulmon, où il est étroitement renfermé dans une légere membrane. Cet accident arrive surtout aux Pulmoniques, & à ceux qui ont quelque petite veine ouverte ou rompue dans la poitrine.

Longtems avant que la Vomique creve, on a l'haleine mauvaise, on crache le sang par intervalles, le corps est toujours appesanti, & le Malade est travaillé d'une toux presque continuelle, qui quelquefois procure l'expectoration de l'abscès; ce qui, quand cela arrive, cause une fievre assez forte, suivie de crachats sanglans & de grandes agitations. Cependant cet accident peut quelquefois rendre la santé. Assez souvent aussi la Vomique venant tout d'un coup à se rompre, & étant portée au cœur, cause une mort également prompte & imprévûe.

VII. *L'Hemoptysie* ou *Crachement de Sang.*

LE Crachement de sang que les Grecs appellent *Hémoptysie*, est aussi sujet à causer divers accidens & de grands dangers, surtout lorsque le sang vient du Poulmon ou de la Poitrine: c'est pourquoi il est à propos d'examiner, si ce sang ne peut pas aussi venir d'ailleurs.

On doit croire qu'il descend de la tête, lorsque l'on ressent un chatouillement au Palais, que l'on crache souvent ; qu'avec une grande envie de tousser, on tousse cependant rarement, le sang qui s'étoit répandu dans la gorge, étant rappellé dans la bouche, & rejetté par des crachats ronds, noirâtres, assez abondans, en même-tems doux, mêlés de pus & de pituite, & dont on rend quelquefois une partie en se mouchant parmi la mucosité du nez. Cet épanchement de sang est précédé pour l'ordinaire d'une douleur ou d'une pesanteur de tête, qui s'appaise après l'éruption.

Le sang qui procede de la gorge ou de la Luette, est repoussé dans la bouche par une forte expiration : celui qui vient de la bouche même, on le crache simplement avec la salive : on le vomit, s'il sort de l'Estomac : on le crache en toussant foiblement, s'il part de la Trachée-artere : on s'en délivre par une forte toux, lorsqu'il a sa source dans la Poitrine & dans les Poulmons : enfin on ne le rend qu'en petite quantité, s'il s'échappe d'entre les fibres musculeuses de l'Estomac. Il est ordinairement plus abondant, lorsqu'il y est apporté du Foie ou de la Ratte ; & si l'un ou l'autre de ces visceres est alors attaqué d'inflammation, il est pour l'ordinaire écu-

meux : symptôme mortel en cette occasion, comme dans toute sorte de fievre aiguë.

Le sang vient certainement du Poulmon, si on le rejette par intervalles en toussant, sans douleur, écumeux, délayé & d'un beau rouge. Que s'il part de quelque veine rompue, surtout qui soit considérable, il sort à gros bouillons comme si on le vomissoit, & quelquefois en assez grande abondance pour qu'on puisse en emplir des bassins. Il est certain que cet accident expose à un très-grand danger, parce que le sang s'échappant par cette voie, le Malade peut rester sans vie; ou bien si on veut le retenir au dedans, il peut l'étouffer, & oppressant le cœur par son poids, lui donner tout d'un coup la mort par une syncope : outre que quand même ces accidens n'arriveroient pas, & que le Malade n'en mourroit point, si l'on n'y apportoit pas remede promtement, il se formeroit infailliblement dans le Poulmon des ulceres dangereux & incurables.

Malgré l'impossibilité apparente de guérir la rupture récente d'un gros vaisseau, il est certain cependant qu'on en a réchappé plusieurs personnes par l'usage des remedes convenables donnés dans les trois premiers jours ; mais quand le mal est invétéré, tout l'art de la Médecine est inu-

tile. La rupture d'un petit vaisseau fournit moins de sang, & cause ainsi moins de danger.

Si l'écoulement du sang vient de l'érosion des vaisseaux, il est toujours précédé de signes connus & évidens, tels qu'un épanchement de pituite âcre, la fievre, les crachats purulens, ou semblables à l'eau dans laquelle on a lavé de la viande fraîche. Ajoutez à cela, que de tems en tems on crache quelque parcelle corrompue du Poulmon même. Le sang se mêle aussi bientôt parmi les crachats, & cela en petite quantité, si la corrosion est seulement dans le tissu du Poulmon, & plus abondamment, si quelqu'une de ses veines est déchirée: car si c'est quelque gros vaisseau, l'écoulement du sang sera, comme je viens de le dire, très-considérable. En même tems ce qu'on crache est d'une couleur & d'une odeur fort mauvaises.

Or on connoît aux marques suivantes, que l'érosion du Poulmon est considérable. On crache d'abord à l'aide de la toux le sang par intervalles, & en petite quantité; quelques jours après on le crache en plus grande abondance; de sorte qu'on ne peut attribuer cet accident à aucune cause extérieure, telle qu'une chute, une course violente ou autre semblable.

Lorsque le sang ne vient pas de l'érosion

ou du déchirement d'une veine du Poulmon, mais seulement de son ouverture, que les Grecs appellent *Anastomose*, on le crache alors en plus petite quantité dans les commencemens que quand la veine est rompue ; il est aussi plus épais & d'un rouge plus foncé, que si la substance même du Poulmon étoit offensée, ou qu'une érosion en fût la cause : car dans ces occasions il seroit délayé, jaunâtre, d'un rouge clair, écumeux, & semblable en tout au sang artériel. Or il arrive presque toujours, que l'ouverture d'une veine est précédée de plénitude & de pesanteur, qu'elle n'est accompagnée d'aucune douleur, & que l'agilité du corps revient aussitôt après l'effusion. Cette évacuation a souvent soulagé & guéri des femmes malades de la suppression de leurs Regles, sans qu'elles ayent eu à craindre, ni l'ulcere du Poulmon, ni la Phthisie.

Le sang qui vient du Poulmon est toujours, comme je l'ai dit, plus ou moins écumeux ; on le rejette en toussant fortement, & sans douleur. Celui qui procede de la Trachée-artere, est aussi quelquefois écumeux ; mais il est en moindre quantité, il cause toujours quelque douleur, & monte dans la bouche après une toux légere par une forte expiration. On tousse beaucoup & avec violence, lorsqu'il s'agit de tirer le sang du fond des Poulmons, comme dans

la Pleuréſie & la Péripneumonie ; ce qui ſe fait plus facilement, quand il ne vient pas de ſi loin.

Le ſang qui procede des muſcles de la Poitrine, eſt plus épais, noirâtre, par grumeaux, & mêlé d'un peu d'écume : on ne le crache pas en grande quantité ; mais on le rejette peu à peu avec une violente toux, & l'endroit affecté produit un ſentiment de douleur, qui augmente même dans le tems du ſommeil. Le danger eſt moindre alors, que lorſque le ſang vient du Poulmon même : car on en guérit plus facilement ; ou ſi l'on n'en guérit pas, l'ulcere qui en eſt la ſuite n'eſt pas ſi pernicieux que celui du Poulmon, dont la Phthiſie, la Fievre héctique, la langueur & la mort ſont les effets funeſtes. Dureſte le ſang en grumeaux & noirâtre que l'on rejette par la toux, n'a pas toujours ſa ſource dans la Poitrine ; & il peut ſe faire qu'ayant coulé du nez dans la gorge, de-là dans les Poulmons, il y ait pris la forme de grumeaux.

Ceux qui crachent le ſang en rendent plus abondamment pour l'ordinaire, lorſqu'ils ſont couchés ſur le côté malade. Quand il s'eſt ouvert dans la poitrine une veine qui s'eſt refermée d'elle-même, elle ſe rouvre ſouvent par les mêmes cauſes qui ont produit le premier accident :

alors le sang sort quelquefois en aussi grande abondance que si on le vomissoit; en sorte que le Malade en est aussitôt suffoqué : ou bien il se change par la putréfaction en un pus abondant & épais, qui conduit à la mort par la Phthisie. Car Hippocrate a fort bien remarqué, que le sang qui s'épanche dans le ventricule supérieur, ne se change pas toujours nécessairement en pus.

La Médecine n'a point de remedes contre les crachats sanglans, qui viennent de l'érosion du Poulmon ; mais lorsqu'ils ne procedent que d'une veine rompue, si l'on y apporte remede de bonne heure, tandis que la plaie encor récente est sans inflammation & sans pus, on a observé que l'on en a souvent guéri : car la simple rupture d'une veine ne sçauroit produire la Phthisie, quand le Poulmon est d'ailleurs parfaitement sain ; mais si le sang produit par cette rupture a séjourné dans ce viscere, il en est nécessairement affecté. Le crachement de sang qui dure trop longtems, ne manque jamais de produire la Phthisie ; ce qui fait voir qu'Hippocrate a sagement observé, qu'après le crachement de sang vient celui de pus.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 49, 80, 114, 181 & 207.

VIII. *L'EMPYEME, ou LA SUPPURATION DE POITRINE.*

L'Ordre demande que je parle ici de la ſuppuration de Poitrine, que les Grecs appellent *Empyême* : voici quels en ſont les ſignes. Le Malade eſt attaqué d'une fievre continue, lente & irréguliere, qui le conſume ainſi que la fievre Héctique dont elle a tout le caractere, qui eſt plus foible le jour & qui augmente la nuit. La toux eſt fréquente, violente & ſans crachats : on ſue beaucoup par tout le corps ; ce qui eſt ſuivi quelquefois du friſſon : le Malade reſſent outre cela de la douleur en divers endroits de la poitrine : la reſpiration eſt fréquente & très-embarraſſée, enſorte que la parole eſt précipitée & interrompue : les narines ſe rapprochent dans la reſpiration, & l'air y cauſe en paſſant une eſpece de ſifflement. D'ailleurs les joues ſont enflammées ; les mains & les pieds ſont brûlans ; les ongles ſe racorniſſent ; & les bouts des doigts deviennent pâles à meſure que le mal augmente ; on a un dégoût continuel, & dès qu'on a mangé le corps devient peſant : la toux eſt ſeche, comme je viens de le dire, ſi ce n'eſt lorſque l'abſcès eſt crevé ; & alors on crache le pus,

tantôt pur, tantôt mêlé d'un limon grossier, tel que celui que produit l'ulcere du Poulmon. Quand la suppuration commence, le pouls est inégal, déréglé, & semblable en tout au pouls de la fievre Héctique; lorsque la suppuration est achevée, il devient un peu plus égal; quand l'abscès est ouvert, le pouls est plus grand, plus lent, plus rare & plus languissant; enfin quand le mal est parvenu à son comble, le corps se fond en eau, les pieds deviennent enflés comme ceux des Hydropiques, ou bien il s'éleve des pustules par tout le corps.

L'Empyême auquel l'Esquinancie ou la Fluxion de poitrine a donné lieu, occupe ordinairement les deux côtés de la poitrine que partage le Médiastin; au lieu que celui qui succede à la Pleurésie, ne s'éloigne jamais de la partie qu'il affecte. Mais comme j'ai déja traité suffisamment des suppurations qui ont pour cause ces sortes de maladies, examinons présentement celles qui peuvent être causées par d'autres accidens.

Lorsque l'écoulement d'une pituite qui tombe de la tête en est le principe, elle se porte presque toujours d'abord imperceptiblement dans les Poulmons, & cause une toux légere, suivie de crachats clairs & plus salés que de coutume, à quoi se joint quelquefois une médiocre chaleur:

peu de tems après le Poulmon eſt attaqué ; il eſt ulcéré par la pituite qui s'y attache & ſe corrompt : en même tems on reſſent une peſanteur dans la poitrine, & une douleur également ſenſible devant & derriere. Alors le corps s'échauffant de plus en plus, commence à s'affoiblir & à s'exténuer ; la reſpiration eſt accompagnée d'un ſifflement ſemblable à celui que l'on tireroit d'un roſeau ; & plus le mal eſt invétéré, plus on crache le pus pur, plus la fievre augmente, ainſi que la toux & la ſoif. On a quelquefois des envies extrêmes de manger, ou bien de boire du vin pur ; aſſez ſouvent auſſi on nage dans les ſueurs : enfin les pieds enflent, il ſurvient un dévoiement, les crachats ſont ſupprimés, & l'homme meurt. Ces ſortes de Malades meurent ordinairement dans l'année : cependant on peut bien eſpérer de leur guériſon, ſi l'expéctoration de la pituite ſe fait avant qu'elle ſoit formée en pus, ou ſi s'étant mûrie dans l'eſpace de vingt jours, ce qui eſt aſſez ordinaire, elle s'évacue auſſi par les crachats. Mais ſi cela n'arrive point, ou bien ſi cette humeur eſt âcre, elle ulcere le Poulmon & produit la Phthiſie, ou elle eſt ſuivie de l'Aſthme, ſi elle eſt gluante & ſans âcreté.

Il arrive auſſi quelquefois, qu'une pituite deſcendant de la tête & ſe jettant

ſur le côté, y ſoit retenue entre les membranes, s'y attache, & y forme un abſcès. Alors l'inflammation ſurvient ordinairement à ce côté-là; la reſpiration devient fréquente, & la voix rauque; la poitrine ſe courbe un peu du côté où eſt le mal; enfin les pieds & les genoux deviennent enflés; on ſent quelquefois des friſſonnemens; on a ſouvent des ſueurs abondantes; le Malade eſt toujours foible, & on le trouve, tantôt brûlant, & tantôt froid; ſes ongles ſe racorniſſent; ſon ventre s'échauffe; & la mort ſurvient par une prompte ſuffocation, ou par l'épuiſement des forces, ſi longtems avant que ces ſymptômes paroiſſent l'abſcès ne s'ouvre, & ne donne lieu à l'évacuation totale du pus par les crachats.

Dureſte ſi l'ulcere & l'abſcès du Poulmon ſont cauſés par la rupture d'une veine, on le connoît aux ſignes ſuivans. On crache d'abord une partie du ſang, tandis que ce qui s'en eſt épanché dans le Poulmon s'y corrompt, & ſe convertit en pus: car, comme je l'ai remarqué plus haut, après avoir craché le ſang, on crache le pus. Quelque tems donc après on crache le pus tout pur, ou bien mêlé d'un peu de ſang: que ſi la veine ouverte eſt conſidérable & trop pleine, on rejette quelquefois par l'expectoration une grande

quantité de sang, & ensuite un pus grossier & épais. Cet accident est plus ordinaire, plus violent & plutôt funeste aux jeunes-gens qu'aux vieillards, quoiqu'il soit vrai que les uns & les autres y succombent nécessairement & également, surtout si le mal est déja ancien, si la tête commence à s'en ressentir, & si le corps tombe en langueur. Un semblable abscès peut se former à l'occasion d'une blessure faite à la poitrine, parce qu'il est impossible que le sang épanché dans sa cavité ne se convertisse pas en matiere putride. Il y a lieu d'appréhender que la même chose n'arrive à la suite d'une blessure extérieure de la poitrine, lorsque l'intérieur de la plaie n'a pas été bien guéri.

Il se forme assez souvent des especes de Varices aux veines du Poulmon & des côtés; & dans ces cas on ressent d'abord une tension vive à ces parties, laquelle est suivie d'une douleur légere & d'une toux seche. Après que le mal a été négligé pendant quelque tems, comme c'est l'ordinaire, on crache un peu de sang noirâtre, si le mal vient de la poitrine; bientôt après on le rend très-pur, & en plus grande abondance; enfin on crache le pus: d'où il arrive que le Malade meurt peu de tems après, comme je l'ai observé déja.

J'ajouterai en général au sujet de ces maladies, que si en agitant ceux qui en sont attaqués, leur poitrine resonne avec beaucoup de bruit, c'est signe que le pus n'est pas encor fort abondant : aussi respirent-ils avec assez de liberté, & ont assez bonne couleur. Mais lorsque les secousses n'excitent aucun murmure, quoique l'abscès soit ouvert depuis longtems, que les Malades respirent très-difficilement, & que leurs ongles deviennent livides, c'est une marque que l'abondance du pus doit bientôt les suffoquer. Le côté attaqué du pus est reconnoissable à la pesanteur & à la chaleur plus grandes que l'on y ressent. Si le Malade se couche sur le côté sain, la toux, la pesanteur & l'oppression augmentent : que s'il se tourne sur le côté malade, tout cela diminue, il dort mieux, le pus se mûrit plus promtement, & sort par les crachats avec plus de facilité.

Les Fievres intermittentes qui viennent à la suite d'une suppuration, sont pour l'ordinaire accompagnées de sueurs abondantes. Les abscès qui se forment proche des Poulmons & des Hypocondres, sont toujours très-dangereux ; & comme toute tumeur longue tend à abscéder, celles de ces parties y ont surtout une disposition particuliere.

Lorsque

Lorsque dans cette maladie on fait usage du fer ou du feu, si le pus sort tout d'un coup & en entier, l'opération est sûrement suivie de la mort. C'est un signe également funeste, si ne se vuidant que lentement & par parties, il est sanguinolent, ou livide, ou noir, & en même tems boueux & fétide, surtout quand cet accident est accompagné de la syncope. On peut au contraire espérer la guérison du Malade, lorsqu'étant plein de force, il rend un pus également pur & blanc. S'il tousse beaucoup, sans pouvoir arracher le pus de sa poitrine ni cracher, s'il est d'ailleurs fort affoibli, c'est un signe mortel.

Quand ces sortes de Malades semblent se porter mieux, si leurs crachats sont de mauvaise odeur, surtout lorsqu'on les jette sur des charbons ardens, ils doivent s'attendre à une rechute mortelle. La Phthisie & le Dévoiement qui suivent le crachement de pus, sont aussi mortels. L'Automne est ordinairement funeste à ceux de ces Malades qui ont traîné pendant le reste de l'année.

IX. *La Phthisie.*

UNE maladie qui a beaucoup de rapport à la précédente, puisqu'elle est une suite de l'ulcération du Poulmon

& du crachement de sang, est celle que les Grecs appellent *Phthisie*. Dans sa naissance elle est accompagnée d'une toux fréquente, & de crachats sanglans que l'on rend sans douleur, & qui bientôt après deviennent sordides, & enfin purulens. Dans cet état le corps commence à amaigrir : on est tourmenté d'une fievre continue Héctique, qui redouble la nuit & après le repas ; & les travaux immodérés, la toux ou la colere font cracher quelquefois le sang mêlé avec le pus. Le mal augmentant & devenant pressant, produit un très-grand dégoût : la soif augmente ; les yeux deviennent enfoncés, & le nez effilé ; les tempes se creusent ; les omoplates avançant en dehors semblent former des especes d'aîles ; la poitrine est très-oppressée ; les crachats purulens sentent fort mauvais, surtout lorsqu'on les jette sur des charbons ardens ; les ongles deviennent pâles & racornis ; les cheveux tombent ; le ventre est trop libre ; les pieds enflent ; on crache son Poulmon pourri par grumeaux ; enfin les crachats cessent tout à fait, & l'on meurt.

Cette maladie est également longue & mortelle. L'âge où elle est le plus ordinaire, est entre dix-huit & trente-cinq ans. Les personnes qui y ont de la disposition, sont maigres & délicates ; elles

ont la poitrine étroite, & le col long. Elles y ſont encor plus ſujettes, quand elles ont les épaules décharnées, les jambes torſes, & qu'elles ont ſouvent des Fluxions. L'Automne donne lieu à ce mal, qui eſt alors plus funeſte que jamais. Les enfans en guériſſent le plus aiſément; de tous les autres qui en ſont attaqués, les femmes & les filles en qui la ſuppreſſion de leurs Regles a donné occaſion à cette maladie, en reviennent plus difficilement.

Pour pouvoir juger favorablement de ces Malades, il faut que leurs crachats ſoient blancs, très-égaux en couleur & en ſubſtance, & qu'on mouche de même. Il eſt fort à ſouhaiter qu'il n'y ait point de fievre, ou qu'elle ſoit du moins légere, qu'elle n'ôte point l'appétit, & n'excite point la ſoif. C'eſt encor un bon ſigne, lorſque les déjections ſont liées, réglées, & proportionnées à la quantité des alimens : le Dévoiement au contraire eſt à craindre, ainſi que les vomiſſemens fréquens, ſurtout s'ils ſont mêlés de ſang. Si le gonflement des hypocondres eſt mauvais dans toutes les maladies, il eſt ſurtout très-pernicieux dans la Phthiſie : ſi une démangeaiſon ſuccede au Dévoiement, c'eſt auſſi un mauvais ſigne.

Les crachats purulens & fétides, dont la vapeur ſeule eſt capable d'infecter ceux

qui s'exposent imprudemment à la respirer, s'ils sont accompagnés d'une fievre continuelle, qui ne laisse aucun intervalle pour prendre de la nourriture, & qui cause une grande altération, annoncent aussi un danger évident, si avec cela le Malade est délicat.

Le péril n'est pas moins grand, lorsque les crachats purulens étant jettés dans l'eau de mer, au lieu de surnager, se précipitent d'abord au fond, ou s'ils viennent à être supprimés tout à coup : car alors l'esprit commence à s'égarer, & quatre jours après le Malade meurt ordinairement d'un Dévoiement en parlant, & avec tout son bon-sens. C'est pourquoi dans cette maladie il est très-difficile de pouvoir fixer, quel doit être le dernier moment.

La Phthisie passe ordinairement des peres aux enfans ; desorte qu'il n'est pas rare de voir des familles entieres atteintes de cette maladie, qu'elles ont, pour ainsi dire, héritée par succession. Entre ces Malades, les uns crachent d'abord le sang, & le pus ensuite ; d'autres crachent longtems une humeur liquide & jaunâtre, & enfin le sang avec le pus ; quelques-uns sont consumés insensiblement par ce mal sans cracher le sang en aucune sorte, & sans qu'aucun symptôme précédent ait fait craindre une Fluxion. Dureste quiconque

a les Poulmons foibles, mols, tendres, languiſſans & vitiés, meurt certainement de Phthiſie, ſoit qu'il ait craché le ſang, ou non.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 22, 68, 70 & 225.

X. *La Toux.*

FAiſons auſſi quelques obſervations ſur la *Toux*. Lorſqu'elle eſt produite par un dégorgement d'humeurs, qui tombent de la tête ſur la Trachée-artere & ſur les Poulmons, on reſſent à la gorge une eſpece de chatouillement, ſouvent accompagné d'une ardeur incommode : en même tems la reſpiration devient embarraſſée ; & ſi l'humeur eſt fort ténuë, la Toux ne peut en rien détacher, ou dumoins fort peu de choſe.

La Toux eſt encor ſeche pour l'ordinaire, quand le Diaphragme & les autres organes de la reſpiration ſont oppreſſés : elle eſt auſſi quelquefois telle par un vice du Foie, de la Ratte, de l'Eſtomac ou de la Matrice, ou par l'impreſſion d'un air froid, par un tubercule du Poulmon, ou une bleſſure à la poitrine. Et comme la trop grande ténuité de l'humeur cauſe

la sécheresse de la Toux : aussi le trop grand épaississement & la viscosité de cette même humeur peut produire un pareil effet; ce qui rend la Toux d'autant plus dangereuse, que le Malade a moins de force, parce que faisant beaucoup d'efforts inutiles pour détacher cette matiere gluante, il s'affoiblit nécessairement, & meurt.

La Toux la moins mauvaise est celle où l'on tousse sans beaucoup d'effort; où l'on crache facilement, promtement, & de maniere à se sentir soulagé, & cela sans douleur, ni rougeur aux yeux : le contraire marque que la Toux est très-mauvaise. Si après avoir été humide, elle devient tout d'un coup seche, ensorte que la poitrine soit oppressée, c'est signe que l'on est menacé d'une fievre putride ou héctique, ou d'une ulcération au Poulmon.

La Toux qui prive du sommeil, est toujours mauvaise. Une Toux fatiguante & opiniâtre, accompagnée de Fluxion, est également dangereuse; le crachement de sang & la Phthisie en sont les suites ordinaires. Quand le Poulmon est attaqué, ou que la poitrine souffre d'une obstruction invétérée, on tousse continuellement & sans relâche. La Toux produite par une Fluxion revient par intervalles deux ou trois fois l'année, selon le cours de

l'humeur fluxionnaire. Une pituite visqueuse produit une Toux seche très-violente, & qui ne détache presque rien ; dans cet état la respiration est difficile, & accompagnée d'un râlement de poitrine, & d'un sifflement semblable à celui qu'on entend dans la Courte-haleine, dont je vais parler.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 22, 35, 66, 75, 253 & 258.

XI. *La Courte-Haleine & l'Asthme.*

LA difficulté de respirer est un accident ordinaire dans plusieurs des maladies de Poitrine, dont j'ai donné la description. Je vais donc parler de ce mal, qui à cause d'une pituite trop épaisse dont les Poulmons sont alors farcis, rend la respiration difficile.

Quand il est léger, les Grecs le nomment *Dyspnée* ; mais s'il est violent, & si le Malade ne peut respirer sans que sa poitrine siffle, ils l'appellent *Asthme* : c'est ce que nous nommons *Courte-haleine* *. Que si ce même mal augmente à un tel point, qu'on ne puisse respirer que quand on a la

* Selon les Médecins, le premier degré de l'*Asthme* est la *Courte-haleine*, qui répond à la *Dyspnée*.

tête haute, on l'appelle alors *Orthopnée.*

Dans l'Asthme, la poitrine est oppressée : quoique l'on soit sans fievre, la respiration est fréquente & promte; & elle devient si gênée, que pour peu qu'on fasse d'exercice, on se sent aussi oppressé, que si l'on s'étoit mis hors d'haleine à force de courir, & que pour respirer, on est contraint d'élever la tête & de se tenir droit. Elle est même si embarrassée, que ne sortant que par un canal étroit, l'air y excite une espece de sifflement. Outre cela on sent de la douleur à la poitrine & aux hypocondres, quelquefois aussi dans les épaules; cette douleur donne du relâche de tems en tems, & revient par intervalles. Ces symptômes sont accompagnés d'une petite toux. Quand cette maladie est invétérée, le Poulmon se remplit d'une pituite, qui s'étant d'abord congelée en forme de grains de grêle, y produit ensuite de vraies pierres. C'est ce que l'on a observé par la dissection de plusieurs cadavres, & parce qu'à la suite d'un exercice violent, on a vû quelques-uns de ces Malades rendre par une forte toux de ces pierres de la grosseur d'un grain d'orge, ou même d'un pois.

La *Dyspnée* peut durer assez longtems sans causer beaucoup d'incommodité : l'Asthme & l'*Orthopnée*, outre que ce sont

des maladies longues, peuvent devenir un mal dangereux, qui souvent même, quand il est invétéré, suffoque tout d'un coup le Malade. Ces mêmes maladies ont leurs accès qui reviennent par intervalles, surtout dans les tems froids & humides, & après des excès de vin & de bonne-chere. Si ces Malades sont par-dessus cela attaqués alors de quelque Fluxion, ils en sont ordinairement suffoqués : c'est alors ce qu'on appelle *Catarrhe suffoquant.*

Le repos, la diete & la sérénité de l'air sont toujours favorables aux Asthmatiques. Les personnes sujettes à la toux & aux fluxions sont les plus exposées à l'Asthme, surtout si elles sont âgées, & ont la poitrine étroite. Cette maladie est encor ordinaire à ceux qui par tempérament, par oisiveté ou par excès de nourriture, sont devenus gros & replets. L'Asthme est mortel à la plûpart des vieillards, & se guérit très-difficilement dans un âge moins avancé.

Dans l'Asthme, une respiration tremblante, l'inégalité, le déréglement, l'intermittence & la défaillance du pouls, sont des signes de danger ; & plus le mal est grand, plus le pouls est languissant & lent. S'il survient alors une syncope, elle est mortelle. On connoît que le mal est arrivé à son comble, lorsque la respiration est petite, tardive & froide, & que le

pouls, de lent qu'il étoit, devient très-vîte, foible, & d'ailleurs tout semblable à celui dont nous venons de parler.

On a observé, que l'Asthme se change quelquefois en inflammation du Poulmon. Si avant l'âge de puberté on devient bossu à l'occasion de cette maladie, on ne peut manquer d'en mourir.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 67, 133, 174, 191, 212, 226, 245 & 256.

XII. *La Plaie du Poulmon.*

LA Plaie du Poulmon se reconnoît aux marques suivantes. On rend par la bouche un sang écumeux; & celui qui sort de la plaie est d'un beau rouge : on respire difficilement & avec bruit; & la situation la plus commode est sur le côté blessé : alors on parle plus aisément que couché sur le côté opposé. Si l'on ne meurt pas peu de tems après la blessure, la fievre & l'Atrophie conduisent insensiblement au tombeau.

XIII. *LA PLAIE DE LA POITRINE.*

DANS la simple ouverture de la poitrine, si le blessé respire, il sort du vent par la plaie; & si l'on y met de l'aloès, le Malade en sent l'amertume à la bouche.

XIV. *LA DÉFAILLANCE.*

TOUT mal qui attaque le Cœur, peut causer un juste effroi. La *Défaillance*, que les Grecs appellent *Lipothymie*, en est un supportable, pourvû qu'elle dure peu. En effet elle n'ôte pas tout d'un coup toutes les forces, comme la Syncope; & elle n'est causée que par un simple défaut d'esprits: aussi arrive-t'il souvent que ceux qui en sont surpris, voient, entendent, & reconnoissent les personnes qui sont présentes.

XV. *LA PALPITATION DE COEUR.*

UN accident plus à craindre est lorsque le Cœur, comme s'il étoit agité, tressaille & palpite; ce qui lui a fait donner le nom de *Palpitation*. Alors les arteres

battent violemment par tout le corps; souvent aussi elles se gonflent, surtout celles qui approchent de la tête. Ce mal s'appaise de tems en tems, principalement par le repos; comme il s'aigrit par le trop d'exercice, l'excès dans le vin, le commerce des femmes, les bains & la colere. Si la Palpitation de Cœur continue longtems, elle menace de mort subite: elle est également à craindre lorsqu'elle revient souvent, & cela à la suite d'une maladie; qu'elle excite des nausées & un vomissement de bile, sans que ce vomissement appaise les nausées & la Palpitation.

On a observé, que ceux qui retombent dans cet accident après quelques mois, ou même d'une année à l'autre, meurent avant la vieillesse, les uns exténués par des fievres aiguës, les autres emportés par une Syncope qui les ravit subitement.

Les personnes de quarante à cinquante ans qui sont sujettes à la Mélancholie venteuse, & dont la Ratte regorge d'atrabile, sont principalement exposées à ce mal. Il précede ordinairement la Syncope, qui presque toujours en est la suite.

XVI. *LA SYNCOPE.*

LA *Syncope* eſt un accablement ſoudain de toutes les forces, où le pouls manque, ou du moins devient très-rare, très-obſcur, & entiérement formicant. Le Malade eſt pâle & défiguré comme un mort : il perd le mouvement & le ſentiment ; ſes extrémités ſe refroidiſſent ; & une ſueur froide baigne ſes tempes, ſon col & ſa poitrine.

La Syncope qui procede d'un vice de l'Eſtomac, & qui excite de grandes nauſées, eſt la moins dangereuſe : on la nomme *Syncope d'Eſtomac.* Celle qui ne vient pas du vice de cette partie, qui n'a point d'autre cauſe manifeſte, & qui eſt accompagnée de palpitations de cœur, menace d'un très-grand danger, & attaque le Cœur même : c'eſt pourquoi les Grecs l'ont appellée *Syncope Cardiaque.* Elle eſt plus ordinaire aux vieillards, aux convaleſcens, & à ceux dont les forces ſont épuiſées par quelque cauſe que ce ſoit ; & ſi elle revient ſouvent, elle eſt ordinairement ſuivie de la mort ſubite : car Hippocrate a très-bien obſervé, que ceux-là meurent preſque toujours ſubitement, qui tombent ſouvent en de longues Syn-

copes ſans aucune cauſe manifeſte.

Dans cette maladie, un ſigne de mort prochaine eſt un teint livide, verdâtre ou noirâtre; ou bien ſi quelque puiſſant ſternutatoire introduit dans le nez du Malade ne peut le faire éternuer; ſi outre cela la reſpiration & le pouls ceſſent abſolument, & qu'en même tems la tête tombe ſur les épaules ou ſur la poitrine.

Comme la Palpitation de cœur eſt mortelle, lorſqu'elle produit la Syncope, à plus forte raiſon celle-ci doit l'être, quand elle ſuit la Palpitation.

XVII. *La Plaie du Coeur.*

QUand le Cœur eſt bleſſé, le ſang coule en abondance, ſurtout ſi un gros vaiſſeau a été ouvert; le pouls s'affoiblit; la pâleur couvre le viſage; il s'éleve une ſueur froide & de mauvaiſe odeur; enfin toutes les extrémités ſe refroidiſſent, & l'on rend le dernier ſoupir. Lorſqu'il n'y a que la ſubſtance même du Cœur de bleſſée, & que le coup n'a pas pénétré juſqu'aux ventricules, on peut vivre encor un jour ou une nuit; mais ſi l'une des cavités du Cœur a été pénétrée, le froid s'empare auſſitôt des extrémités, & l'on meurt ſur le champ.

XVIII. *La Plaie du Diaphragme.*

LOrſque le Diaphragme eſt bleſſé, il ſort de la plaie un ſang écumeux; la reſpiration devient rare & difficile; les hypocondres ſe ſoulevent; on ſent des douleurs dans le dos; on crache le ſang; on tombe dans le délire; on touſſe quelquefois; enfin, comme il arrive dans les plaies du Poulmon, ſi le bleſſé ne meurt pas d'abord, il eſt emporté par la fievre & par la Phthiſie.

§. III.

Obſervations utiles dans les maladies de l'Eſtomac & des Inteſtins.

I. *La Foibleſse d'Estomac.*

LA foibleſſe d'Eſtomac qui provient de chaleur, ſe manifeſte par un deſir continuel de boire froid, par le défaut d'appétit, l'ardeur de la gorge, les rapports nidoreux, & par l'utilité que l'on trouve dans l'uſage de tous les alimens

rafraîchiſſans, & le mal que font tous ceux qui échauffent.

Le contraire arrive, quand la foibleſſe d'Eſtomac vient de froideur. On connoît que cette partie eſt très-humide au peu d'envie qu'on a de boire, à l'abondance de la ſalive, & à l'utilité qu'on retire des alimens ſecs. La foibleſſe d'Eſtomac qui procede de ſéchereſſe, ſe découvre à des ſignes tout oppoſés. S'il eſt infecté de quelque humeur corrompue, on a des nauſées, on vomit, on a des rapports, principalement après le repas. Quand une bile jaune regorge dans l'Eſtomac, outre qu'on eſt ſujet aux mêmes accidens qui marquent un excès de chaleur dans cette partie, la bouche eſt amere; on vomit une humeur pleine d'amertume; on ſent des tiraillemens d'Eſtomac, ſurtout quand on eſt à jeun; d'où peut même ſuivre la ſyncope d'Eſtomac, principalement ſi ſon orifice ſupérieur eſt d'un ſentiment très-délicat.

Si c'eſt la pituite qui incommode l'Eſtomac, elle ne picotte jamais & n'excite point la ſoif, que quand elle a commencé à s'aigrir; elle fait ſeulement beaucoup ſaliver ſans touſſer: on a auſſi alors des rapports aigres, des indigeſtions, du gonflement & de la tenſion dans cette partie. Quand ce mal s'eſt accrû conſidé-

rablement, il produit quelques heures après le repas de grandes tensions & des douleurs d'Estomac très-vives, d'où naissent souvent de fort grandes maladies, comme l'Hydropisie & le Volvulus. Que s'il est tourmenté par un excès de bile noire, on a une faim extraordinaire ; la salive a un goût de poisson pourri ; on s'apperçoit de palpitations au Mézentere, d'où procedent, tantôt la Mélancholie, tantôt l'Epilépsie : on a enfin des rêves fâcheux pendant le sommeil ; on est tourmenté de crampes douloureuses ; & l'on est accablé de tristesse & de vaines appréhensions.

II. *La Faim & le Dégout.*

ON peut faire aussi quelques observations touchant la *Faim* & le *Dégoût*. C'est un très-bon signe dans toutes sortes de maladies, quand le Malade conserve l'appétit, & prend sans répugnance les alimens nécessaires : il est au contraire fort dangereux, soit pendant ou après de longues maladies, de perdre l'appétit, ou même de rejetter avec dégoût les alimens qu'on avoit demandés avec empressement. Il n'y a point de maladie légere, quand elle est accompagnée d'un long dégoût, principalement si elle vient d'une cause froide.

Il est également dangereux d'être attaqué de la Faim canine, ou de la Boulimie. Dans la premiere, on n'a jamais assez à manger, & l'on mange beaucoup, jusqu'à ce que l'Estomac trop chargé du poids des viandes, les vomisse à demi digérées : après cela l'Estomac étant soulagé, la faim recommence ; & on ne l'a pas plutôt satisfaite, qu'on vomit de nouveau ce qu'on a pris, comme font les chiens. Cette maladie est souvent suivie de la Boulimie, de la Léthargie, de la Lientérie, de l'Hydropisie, de l'Atrophie, & de la mort même.

A l'égard de la Boulimie, ceux qui en sont attaqués sont d'abord pressés d'une faim extrême, qui n'est cependant pas de durée. Ils tombent aussi quelquefois en défaillance ; ce qui est suivi du manque de respiration, & du refroidissement des extrémités : alors la syncope & la mort ne sont pas éloignées.

III. *Le Hoquet.*

NOUS pouvons dire aussi quelques mots du *Hoquet*. Il est assez ordinaire aux enfans, & arrive aussi quelquefois dans les autres âges pendant le cours des maladies aiguës & des fievres ardentes, principa-

lement des fievres peſtilentielles ; & alors il eſt preſque toujours mortel. Il eſt encor dangereux à la ſuite d'une Hémorrhagie, d'une Diarrhée, ou de quelqu'autre évacuation conſidérable: c'eſt pourquoi c'eſt un mauvais ſigne, quand il arrive après des vomiſſemens, ſurtout d'une humeur ſimple. Il eſt également à craindre, lorſqu'il eſt cauſé par l'inflammation du Foie. Si l'on éternue durant le Hoquet, c'eſt tant mieux : car le Hoquet ceſſe. Mais ſi le délire ou la convulſion ſurvient pendant le Hoquet, c'eſt un ſigne de mort.

IV. *Le Vomissement.*

A L'APPROCHE du *Vomiſſement*, on crache ſouvent, on a des nauſées, l'Eſtomac ſe ſouleve, les hypocondres ſe gonflent, & la levre inférieure ſouffre un mouvement convulſif. Le Vomiſſement mêlé de bile & de pituite, s'il eſt modéré, n'eſt nullement dangereux; celui où l'on ne rend qu'une humeur ſimple, eſt plus mauvais, ſurtout s'il eſt accompagné du Hoquet ou de la convulſion ſpaſmodique. Le Vomiſſement porracé, livide ou noir, eſt de mauvais préſage; le pire de tous eſt celui dont la couleur ſemble être produite du mêlange de toutes les couleurs mauvaiſes.

Le Vomiſſement d'une humeur noire & fétide, qui eſt ordinaire dans les fievres peſtilentielles, annonce une mort prochaine. Hors de la fievre, le Vomiſſement peut être utile, lorſqu'il vient d'un effort de la nature, qui chaſſe au dehors l'humeur dont elle eſt ſurchargée ; & cette humeur qu'elle évacue peut venir du Foie, de la Ratte, du Mézentere, des Inteſtins, du Cerveau même, ou de tout le corps dans l'Eſtomac. Si elle procede du Foie ou de la Ratte, il eſt fort à ſouhaiter que le Vomiſſement ſoit accompagné de tumeur à ces Viſceres. Qu'une femme vomiſſe à jeun pluſieurs jours de ſuite des matieres bilieuſes, ſi elle n'a point de fievre & n'eſt pas enceinte elle rendra bientôt après des vers ronds par la bouche, ſi elle n'en a pas déja vomi.

Le Vomiſſement qui n'eſt pas fréquent, eſt utile à la ſanté ; s'il eſt continuel, il énerve l'Eſtomac, l'affoiblit, & le rend l'égout de toutes les impuretés du corps. Il eſt certain que les Vomiſſemens, ceux principalement qui ſont de couleur de rouille, ſervent ſouvent de criſe dans les Convulſions ſpaſmodiques, dans l'Epilépſie & la Léthargie. Le Vomiſſement naturel lequel évacue l'humeur qui cauſe le mal, ſoulage, & ſe ſupporte aiſément ; autrement il eſt inutile & incommode. Le Hoquet ou la

Convulsion qui survient pendant le Vomissement, sont de mauvais signes, surtout si ce qu'on vomit est une humeur simple & égale.

On vomit aussi quelquefois du sang; ce qui n'arrive jamais si le Malade n'est en danger. Ce sang est mêlé avec les alimens, la boisson ou la pituite; il est grossier, grumelé & noirâtre. On en rend quelquefois une partie par les selles, qui sont alors noires comme de la poix; ensorte qu'il n'y a pas lieu de s'étonner, si en ce cas on est sujet à de fréquentes défaillances. Le sang qui vient du Foie, est fort rouge & très-pur; au contraire celui qui part de la Ratte, est trouble, noirâtre, & quelquefois acide. Si le sang procede de quelque érosion de l'Estomac, on ne le rend jamais sans quelque douleur. Une femme qui vomit le sang, est guérie par l'éruption de ses Ordinaires.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 118 & 199.

V. *L'Inflammation d'Estomac.*

L'Estomac est rarement attaqué d'inflammation. Lorsque cela arrive, outre une fievre très-ardente, le Malade est travaillé d'une douleur extrême & conti-

nuelle, qui ne s'appaise point par les fomentations. On sent au tact dans l'endroit où est le mal une tumeur considérable, qui s'apperçoit aussi quelquefois à l'œil. Ce qu'on boit, ce qu'on mange, on le vomit aussitôt, ou bien on le rend par les selles, si ce n'est cependant que la tumeur bouchant l'orifice supérieur ou inférieur de l'Estomac, ne laisse aucun passage par où il puisse rien sortir. On est en même-tems tourmenté d'une ardeur brûlante, de la soif & des nausées; & si le mal augmente, le délire & les défaillances fréquentes accompagnent ces accidens. Que si avec cela les extrémités deviennent froides, c'est signe que la mort n'est pas éloignée.

Si dans cette maladie il se forme un abscès, il creve dans le Ventre ou dans l'Estomac, & aussitôt on vomit le pus, ou il s'écoule par les selles; mais si l'abscès dégénere en ulcere, il devient mortel. Alors une fievre lente & continue consume le Malade; l'Estomac s'affoiblit; on y ressent des douleurs par intervalles; le vomissement est fréquent; les déjections liquides le sont encor plus; le pouls est vîte & fréquent; & le corps ne profitant point de la nourriture, s'exténue insensiblement, & tombe dans une langueur qui conduit à la mort.

VI. *LE CHOLERA-MORBUS.*

JE parlerai maintenant des maladies des Inteſtins, qui peuvent être longues & aiguës. Une des plus terribles eſt celle que les Grecs appellent *Cholera*. Elle ſe manifeſte par une éruption abondante qui ſe fait par haut & par bas d'une bile d'abord ténuë, pâle & jaunâtre, plus groſſiere enſuite & plus colorée, c'eſt-à-dire jaune, verte, bleuë, ou même noire. Cette évacuation eſt accompagnée de douleurs aiguës dans les Inteſtins grêles, de tranchées & de gonflement: on eſt travaillé d'une grande ſoif; le pouls eſt vîte, fréquent, petit & court; on ſue ſouvent par tout le corps. Quand le mal eſt plus violent, le pouls devient preſque inſenſible, les jambes & les bras ſe mettent en contraction, on a des ſueurs froides, on tombe en défaillance, enfin en ſyncope quand le mal eſt parvenu à ſon comble. Dans ce concours d'accidens fâcheux, il n'eſt pas ſurprenant que la mort vienne auſſitôt.

Cette maladie eſt plus commune en Eté & en Automne; elle eſt auſſi plus ordinaire aux enfans qu'aux gens d'un âge mûr, & leur eſt moins funeſte qu'à ces derniers. Dans cette maladie, une grande ſoif ne

signifie rien ; au lieu que le sommeil est un symptôme favorable. Si le vomissement cesse, on est à moitié guéri. Souvent aussi l'humeur qui a produit ces accidens, se jettant sur la Vessie, y cause l'ardeur d'urine. Le mal est désespéré, s'il est accompagné de la syncope, ou si ce qu'on vomit est fétide, ou semblable aux excrémens : que s'il n'a aucune odeur, il n'y a rien à craindre.

VII. *LA DIARRHE'E*, *LE DÉVOIEMENT* ou *COURS-DE-VENTRE*.

LORSQUE le Ventre flue, & qu'il en coule des matieres liquides, sans inflammation, sans ulcere, & sans des douleurs bien sensibles, les Grecs ont nommé cette maladie *Diarrhée*, qui fait évacuer différentes humeurs, telles que la pituite, & la bile jaune ou noire. Cet écoulement peut avoir différentes sources. Si c'est du Cerveau que la pituite tombe dans les Intestins, elle est ténuë & écumeuse, selon Hippocrate, & coule plus abondamment la nuit & le matin. L'évacuation se fait aussi par intervalles, & est précédée d'une Fluxion & de douleurs de tête, surtout si l'on a passé tout d'un coup du chaud au froid, ou du froid au chaud. Si l'humeur

meur vient du Mézentere, des Inteſtins ou de l'Eſtomac, elle eſt épaiſſe & glaireuſe, & coule ſans regle pendant le jour.

Lorſqu'une bile jaune, ou citrine & ardente, quelquefois auſſi écumeuſe, coule du Foie ou même du Mézentere dans les Inteſtins, elle n'y cauſe point de douleurs violentes ni de tranchées, & ſort par intervalles réglés pendant la nuit; mais ce Cours de Ventre a plutôt ceſſé, que celui qui eſt produit par quelque vice de l'Eſtomac. Il en eſt de même de la Diarrhée produite par une bile noire, qui paſſe de la Ratte ou du Mézentere dans les Inteſtins; avec cette différence, que cette humeur étant plus pernicieuſe, le mal eſt auſſi plus difficile à guérir. Du reſte on doit prendre garde de confondre cette bile noire avec le ſang noir, qui s'épaiſſit & ſe recuit en maniere de poix par le long ſéjour qu'il a fait dans les boyaux. Si c'eſt ce ſang que l'on évacue, & non pas la bile, ou les déjections ſont ſanglantes, ou bien elles ont été précédées d'un vomiſſement de ſang, qui aura rougi les linges qui en auront été trempés; ce qu'on ne remarque point dans les Dévoiemens cauſés par la bile noire.

Le Dévoiement eſt ſouvent avantageux, lorſqu'il ne dure qu'un jour, & même quand il en dureroit pluſieurs, pourvû qu'il s'arrête dans le ſeptieme, qu'il ne revien-

ne point, & qu'il ne cauſe, ni une ſoif extrême, ni la fievre. S'il continue, il devient dangereux, parce que quelquefois il produit la fievre & la Dyſſenterie, & épuiſe les forces. Il y a auſſi du danger, ſi la fievre ſurvient pendant le Dévoiement, ou ſi ayant ceſſé, il recommence & dure long-tems ; & cela ſoit que les déjections ſoient bilieuſes, cruës ou pituiteuſes. Le péril eſt égal, ſi le Cours de ventre eſt accompagné d'inflammation au Foie, aux hypocondres ou à l'abdomen ; ſi les déjections ſont diverſement colorées, & ſi elles durent longtems & avec douleur.

Dureſte il n'eſt pas ſûr d'arrêter trop promptement un Cours de ventre : l'Eſtomac en ſouffre d'abord ; ce qui eſt ſuivi de la fievre & d'inflammation dans les viſceres : quelquefois même l'humeur ſe portant à la tête, y cauſe de vives douleurs, & produit la Phrénéſie ou la Léthargie, ſelon la qualité de cette humeur. Il eſt à ſouhaiter dans la Diarrhée, que les évacuations ſe faſſent ſans éruption de vents, & qu'elles ne ſoient, ni trop fréquentes, ni trop abondantes : leur retour trop fréquent fatigue le Malade, & le prive du ſommeil ; & ſi les ſelles ſont fréquentes & copieuſes en même-tems, il y a lieu de craindre une défaillance.

Le vomiſſement qui vient de lui-même,

arrête le Dévoiement invétéré. Le Cours de ventre n'eſt jamais dangereux, quand il ceſſe promptement ; ce que l'on connoît, lorſqu'appuyant la main ſur le ventre, on n'y ſent plus aucun mouvement, & que des vents ont ſuivi la derniere ſelle. Il eſt bon dans le Dévoiement que les matieres varient, pourvû que ce ne ſoit pas en mal. Une ſurdité qui ſurvient, arrête le flux bilieux ; & un flux bilieux guérit la ſurdité. Le long Dévoiement eſt ſurtout ordinaire à ceux dont la langue eſt épaiſſe & embarraſſée, & s'arrête auſſi-tôt qu'il ſurvient un vomiſſement. Les rapports aigres ſont toujours des ſignes ſalutaires dans quelque Dévoiement que ce ſoit, pourvû qu'ils n'arrivent qu'après qu'il a commencé. Si l'on eſt pluſieurs jours ſans aller à la ſelle, contre ſon ordinaire, c'eſt ſigne d'une fievre légere, ou d'une évacuation ſubite par bas. Le dégoût ou le hoquet qui ſuccedent aux grandes déjections, ſont de mauvais augure. Ceux dont les forces ſont épuiſées par quelque maladie aiguë ou chronique, par les bleſſures qu'ils ont reçues ou quelqu'autre cauſe ſemblable, & qui rendent par les ſelles de la bile noire qui reſſemble à du ſang noir, meurent le lendemain. Car ces ſortes de déjections noires comme un ſang brûlé ſont toujours pernicieuſes, ſoit qu'el-

les viennent naturellement sans fievre, ou qu'elles l'accompagnent; & elles le sont d'autant plus, qu'elles sont plus mêlées de couleurs qui ne sont pas bonnes. Au contraire les évacuations mêlées de plusieurs couleurs mauvaises sont utiles, quand elles sont l'effet des remedes.

Tout Dévoiement qui au commencement d'une maladie fait rendre de la bile recuite ou atrabile, est mortel: le danger est égal, si dans un Cours de ventre on a des nausées, des vomissemens & le délire, ou si l'on est tellement affoibli, que le pouls soit toujours vermiculaire & formicant, enforte qu'il ne soit pas plus vif même après que l'on a mangé. Le Dévoiement subit qui vient à la suite d'une longue maladie, ou qui survient tandis qu'elle dure sans apporter du soulagement, si le Malade le supporte difficilement, menace d'un péril certain. C'est aussi un des plus mauvais signes, lorsque le Cours de ventre donne lieu à l'Hydropisie, ou qu'il vient à la suite de quelque ulcere causé par une humeur acide, ou de l'érosion d'un Intestin grêle, surtout du Jejunum; ou si tandis qu'il dure, les pustules qui s'étoient élevées disparoissent; ou quand dans un vieillard la Diarrhée ne finit point; ou enfin lorsqu'après qu'on a rendu d'abord des matieres liquides & claires comme

de l'eau, les déjections deviennent graſſes, & ſemblables à de l'onguent. Ces ſortes d'excrémens qui tirent ſur l'huile ou ſur la graiſſe, ſont ordinaires dans les fievres ardentes, peſtilentielles, colliquatives & héctiques, dans la Phthiſie & l'Atrophie, & quelquefois auſſi dans les inflammations des Viſceres.

On a obſervé, que les Cours de ventre de même eſpece & trop ſoutenus produiſent ſouvent la Dyſſenterie : accident funeſte aux femmes enceintes, & qui, s'il épargne leur vie, eſt toujours très-nuiſible à leur fruit. Dureſte il arrive ordinairement, que les pieds enflent dans les longs Dévoiemens.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 120 & 132.

VIII. *La Lienterie.*

IL y a encor une eſpece de Dévoiement, dans laquelle il y a du danger ; c'eſt celle où l'on ne rend pas ſeulement des humeurs excrémentitielles, comme dans la ſimple Diarrhée, mais même la boiſſon & les alimens tels à peu près qu'on les a pris, ſans qu'ils ſoient digérés, d'une qualité égale, détrempés & délayés de

beaucoup d'eau, sans douleur, & sans mêlange de sang ni de bile : c'est ce qu'on nomme *Lientérie*. Dans cette maladie le Malade ne prend point de nourriture, & tombe dans la langueur : il sent une grande ardeur aux hypocondres, & est tourmenté d'un dégoût extrême. Cette maladie est quelquefois longue ; quelquefois aussi elle conduit d'abord au tombeau ceux qui en sont attaqués.

On en guérit plus aisément dans la jeunesse, principalement si l'on commence à uriner beaucoup, & à profiter de la nourriture ; mais dans un âge avancé on en revient très-difficilement, surtout lorsqu'elle vient à la suite d'une longue Dyssenterie. Ce mal est toujours fort dangereux, quand les évacuations sont si fréquentes, qu'elles ne laissent point de repos le jour ni la nuit ; quand outre cela les matieres sont fort cruës, ou noires, ou légeres comme de la fiente de vache, & fétides ; si l'on perd l'appétit, & qu'en même tems la soif augmente ; si l'on n'urine pas à proportion de ce qu'on a bû ; si la bouche s'ulcere ; si le visage s'enflamme, & se couvre de taches de toutes les couleurs ; si le ventre s'amollit ; s'il devient sale & ridé : enfin si le Malade est vieux, & si le mal a duré longtems, on ne doit attendre de ces symptômes que la mort.

On regarde au contraire comme un préſage de ſanté, les rapports aigres qui ſurviennent pendant ce mal. C'eſt être en partie guéri, lorſque les urines ſont proportionnées à la boiſſon, qu'on profite de la nourriture, que l'on n'a pas de fievre, & que le Malade n'eſt point changé.

Dans la Lientérie, comme dans tous les autres Dévoiemens, on juge que la maladie eſt terminée, lorſqu'en appuyant la main ſur le ventre, on n'y ſent plus de mouvement, & que la derniere évacuation eſt ſuivie de vents. Quand après avoir longtems ſouffert de ce mal, on rend des vers par le bas avec des douleurs & des tranchées aiguës, on devient enflé auſſitôt que ces ſymptômes ceſſent. Si cette maladie produit une douleur de côté avec une difficulté de reſpirer, il y a lieu de craindre que la Phthiſie ne s'enſuive.

La corruption de l'air rend ſouvent commune cette maladie, qui ne manque point de conduire au tombeau ceux qu'elle a conſumés par ſa longueur. Quelquefois auſſi elle ſuccede à la Vomique du Poulmon, à l'Abſcès de l'Abdomen, à la Suppuration des Reins, ou de la Poitrine; & elle eſt toujours funeſte à ceux qui en ſont attaqués à la ſuite de ces maux.

IX. *LA DYSSENTERIE, & LE TENESME.*

CE que les Grecs ont nommé *Dyſſenterie*, eſt une maladie où les ſelles ſont douloureuſes & mêlées de ſang, avec des tranchées & des ulceres aux Inteſtins. Elle commence par des déjections bilieuſes, ou par l'évacuation de la pituite glaireuſe qui enduit les Inteſtins : enſuite les ſelles paroiſſent graſſes, & mêlées d'un peu de ſang ; après cela le velouté des Inteſtins déchiré en petits lambeaux ſort avec les excrémens mêlés de ſang & de pus : enfin la ſubſtance même des Inteſtins ſe corrode, & il s'en détache des parcelles, qu'on rend avec des matieres purulentes. Cependant le ſang commence à couler par bas peu-à-peu & par intervalles ; & cela tantôt parmi les excrémens, qui ſont toujours liquides & délayés, à moins que l'ulcere ne ſoit placé plus bas, & tantôt mêlé de ces mucoſités purulentes & charnues dont je viens de parler. On ſent alors une douleur vive au fondement, avec des envies fréquentes & importunes d'aller à la ſelle : dans ces épreintes on n'évacue preſque rien ; les douleurs ſe font ſentir plus vivement qu'auparavant, &

diminuent un instant après : le Malade toujours tourmenté d'envies d'aller, & quelquefois aussi d'une petite fievre dont elles sont accompagnées, ne peut trouver un moment de repos, ni prendre un quart-d'heure de sommeil.

Si les Intestins grêles sont attaqués, il ne reste aucune espérance au Malade ; mais si l'ulcere n'est que dans les gros boyaux, il peut encor avoir lieu d'espérer. C'est pourquoi je vais marquer ici à quels signes on peut connoître où est le siege du mal.

Quand les Intestins grêles sont affectés, on ressent autour de l'Ombilic ou du nombril une douleur vive, qui n'est suivie d'évacuation que longtems après ; le sang & ce qui est enlevé des Intestins est mêlé plus exactement aux excrémens ; le délire y survient le plus souvent ; la soif & la fievre sont violentes ; les déjections sont cruës, de mauvaise odeur, semblables à de la lavure de chair, bilieuses, porracées, de diverses couleurs, & sont accompagnées de tranchées, & de foiblesses qui menacent même de défaillance. Si le Jejunum est attaqué, les déjections sont plus cruës, mêlées d'un sang plus noir & d'une bile très-jaune ; la soif, les nausées le dégoût sont plus forts ; on vomit même quelquefois : la douleur est alors

placée au-dessus du Nombril, & cause une fievre maligne ; le Malade n'a plus de couleurs, & sue jusqu'à tomber en défaillance : au milieu de tant de maux, ses forces s'épuisent, & il périt.

Que si le mal n'affecte que les gros boyaux, il est moins dangereux, & plus facile à guérir. Alors les excrémens sont d'une qualité égale, abondans, liés, parfemés de gouttes de sang, quelquefois aussi écumeux, & sortent avec des vents. Au reste ils sont toujours mêlés d'une matiere grasse ; & sans leur être intimément uni, le sang est épars & surnage au-dessus : aussitôt après que l'on a senti la douleur, il sort par la premiere selle.

La Dyssenterie est en général une maladie longue, & difficile à guérir. Si celui qui en est attaqué a encor toutes ses forces, on peut lui rendre la santé, en employant les remedes convenables ; mais s'il manque de force, & est déja fort épuisé par la maladie, si avec cela l'ulcere est profond & invétéré, toute la Médecine ne seroit pas capable de le guérir. Dans cet état les déjections sont de très-mauvaise odeur, crues, légeres, noirâtres ; & l'on rend par intervalles beaucoup de sang.

La Dyssenterie est mortelle, quand la bile noire y a donné lieu ; quand parmi les

matieres que l'on rend, on remarque des especes de caroncules ; ou quand elle a succédé à quelque longue maladie, pendant laquelle les forces se sont épuisées. Elle est également funeste, si la suppression des évacuations incommode le Malade, si le mal n'a cessé que pour quelques jours, & s'il menace de durer longtems.

Elle est dangereuse, lorsque quand on en est saisi, elle est accompagnée de la fievre, d'une douleur violente, de déjections fréquentes & inégales, ainsi que d'une ardeur au Foie, aux hypocondres ou au ventre ; enfin quand on ne sçauroit prendre de nourriture, & que la soif & le dégoût sont extrêmes. Le péril est égal, si l'on est sans cesse tourmenté du Cours de ventre, soit que l'on dorme ou que l'on veille, soit le jour ou la nuit ; si l'appétit manque, tandis que la soif augmente ; si l'on n'urine pas à proportion de la boisson ; si le corps étant déja affoibli & extenué, les déjections deviennent tout d'un coup noires ; ou si la maladie ayant longtems duré, est suivie de la Lienterie ou de l'Hydropisie.

Si le Cours de ventre s'arrête à contretems, il arrive ordinairement qu'il se forme un abscès aux côtes, dans les Visceres ou aux articles. La Dyssenterie,

pourvû qu'elle ne dure pas longtems, est utile aux Mélancholiques ; si elle est de durée, elle devient dangereuse. Dans cette maladie, si le sang s'arrête & se fige dans l'Intestin, le ventre se remplit de vents, un froid subit s'empare des extrémités, & le Malade perd en même tems le pouls & les forces.

Le Ténesme.

Ce que les Grecs appellent *Ténesme*, a beaucoup de rapport avec la Dyssenterie, qu'il précede ou qu'il suit ordinairement. C'est, comme dans cette derniere maladie, une envie fréquente d'aller à la selle, accompagnée de douleur à l'anus, sans que cependant on rende rien qu'un peu de pituite épaisse mêlée de quelques gouttes de sang ; ce qui est suivi de pus, lorsque l'ulcere s'est accrû dans le Rectum : ces matieres se joignent quelquefois avec les excrémens bien liés & figurés.

Si le Ténesme arrive aux femmes enceintes, il peut causer l'avortement. Ce mal n'est pas cependant mortel, ni difficile à guérir, surtout si le Malade est sans fievre, & n'a point de dégoût. Mais si l'on en est attaqué dans l'Automne, il est ordinairement contagieux, principalement s'il

dégénere en Dyſſenterie : alors il eſt dangereux pour toutes ſortes de perſonnes, & ſurtout funeſte aux enfans. Le Téneſme invétéré produit quelquefois le Volvulus, ou bien la Colique s'il vient de pituite ; il eſt plutôt ſuivi de la Dyſſenterie, ſi la bile y a donné lieu. Si l'on néglige le Téneſme, il s'en forme un ulcere ſordide & purulent, qui dégénere en Fiſtule, dont on ne guérit que très-difficilement.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 106, 165 & 169.

V. *Le Volvulus*, ou *la Colique de Miſerere.*

LA maladie qui attaque le plus grêle des Inteſtins, eſt appellée par les Grecs Ἰλεός, & *Volvulus* par les Latins ; c'eſt ce que nous nommons Paſſion iliaque, ou Colique de *Miſerere*. On reſſent une douleur très-vive, tantôt au-deſſus & tantôt au-deſſous de l'Ombilic ; & l'une ou l'autre de ces deux parties eſt enflammée. Il paroît au-dehors une tumeur, qui feroit croire que l'Inteſtin malade eſt tordu & replié comme une corde : le paſſage des excrémens eſt tellement bouché, que ni les lavemens ne peuvent monter, ni les alimens que l'on

prend descendre, ni aucun vent s'échapper par bas, ensorte que tout se portant vers le haut, on a des vomissemens fréquens de bile & de pituite précédés de nausées, de rapports, & d'humidité dans l'Estomac. On respire difficilement; & ce que l'on prend d'alimens & de boisson, quoi qu'il descende, ne pouvant point passer plus bas, on le vomit peu de tems après impur & fétide. Si la cause de la maladie n'occupe que la partie supérieure du Duodenum, ce qu'on rejette n'est point mêlé de matieres fécales; mais si le mal est placé un peu plus bas, on vomit aussi les excrémens. La même chose arrive, lorsque le mal s'aigrit, en quelque endroit de l'Intestin qu'il soit situé: alors on vomit aussi des vers de tems en tems; on urine difficilement; le vomissement est presque continuel; l'anus est même si exactement fermé, qu'on n'y introduiroit pas la pointe d'une aiguille: enfin la bouche, les rapports, tout le corps exhalent une odeur fétide; ce qui est suivi du hoquet, du délire, de convulsions, de sueurs froides, du refroidissement des extrémités, de palpitations & de la syncope: tous signes avant-coureurs d'une mort certaine.

Ce mal est le plus violent de tous ceux qui attaquent les Intestins, & est toujours

mortel, s'il ne se termine pas dans le septieme jour. Les enfans y sont plus sujets que les vieillards; mais il est plus dangereux dans ces derniers. S'il est accompagné de vomissemens fréquens & de surdité, c'est un mauvais signe; mais on peut espérer de guérir, si quelque purgatif pris par la bouche force l'obstacle, & ouvre le passage aux évacuations, surtout si les autres signes concourent à promettre la santé. Le mal est aussi moins dangereux, lorsque la douleur change de place, que quand elle est fixe dans un endroit.

XI. *La Colique.*

LEs cruelles douleurs que l'on ressent dans celui des gros boyaux que les Grecs ont nommé *Colon*, ont beaucoup de rapport avec la maladie précédente. Ces douleurs sont profondes & très-sensibles, accompagnées de tension & de gonflement dans toute la circonférence du ventre, principalement du côté droit, où est le siege du mal : car c'est-là que commence cet Intestin, qui de-là s'avance en forme de ceinture vers la région gauche. C'est pourquoi la Colique se fait aussi sentir le long des Reins & dans le dos,

ainsi qu'au-dessus & au-dessous du nombril, & occupe une grande partie du ventre, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, sans se fixer en nul endroit, surtout lorsqu'elle vient de vents, qui roulant dans le ventre avec bruissement, ne peuvent trouver d'issue ni par haut ni par bas.

Assez souvent aussi la Colique est fixe en un seul endroit, où elle cause des douleurs très-aiguës, qui ne s'appaisent point par la sortie des vents. L'Intestin est alors pénétré si vivement, qu'il semble qu'on le perce avec un bistouri, & que le Malade est prêt à en perdre la respiration. Cependant les vomissemens sont fréquens, & l'on rend des matieres de différente espece, pituiteuses, porracées ou de couleur de rouille. Ce mal a ordinairement pour principe une pituite épaisse, ténace, & surtout vitrée.

Dans toute espece de Colique il est ordinaire d'avoir du dégoût, principalement pour tout ce qui est doux & gras; de ressentir des élancemens continuels à l'Estomac, comme si on le perçoit d'une aiguille; d'avoir beaucoup de soif & une grande envie de boire de l'eau, sans cependant qu'on puisse l'appaiser à force de boire; & de rendre par la bouche des vents, qui sont quelquefois arrêtés lorsqu'ils étoient prêts à sortir. Le ventre est

encor alors tellement resserré, que l'on ne peut rien rendre par bas, pas même des vents : que si par l'effet d'un remede ou par un effort naturel on rend quelque matiere, elle est seche, & réduite en grains comme de la crotte de brebis ; ou bien semblable à la fiente de vache, elle est légere, pleine de vents, & nage sur l'eau. Après cela l'urine, à l'occasion de la violence des douleurs, reçoit une forte teinture de bile; & même quelquefois elle est entiérement supprimée par l'irritation dont les Reins sont affectés. Enfin quand il n'y a plus de ressource, il survient des sueurs froides, un hoquet fréquent, le délire, les convulsions, le refroidissement des extrémités & la syncope, S'il y a espérance de guérison, les selles ne sont pas entiérement supprimées, la douleur change de place, & laisse quelques momens de relâche au Malade, qui d'ailleurs se sent soulagé par la sortie des vents & des excrémens : en un mot s'il est tranquille, & s'il respire toujours librement, c'est un bon signe. La Colique engendre souvent les Convulsions, la Goutte, l'Epilépsie ou l'Hydropisie ; quelquefois aussi elle est suivie du Volvulus, & cela dans le septieme jour.

Aureste il ne sera pas hors de propos de rapporter ici les signes, qui distinguent

la Colique de la Paſſion iliaque, ou du Volvulus. Dans ce dernier tous les ſymptômes ſont plus violens que dans la Colique. Dans l'une & dans l'autre maladie le ventre eſt ſupprimé, les douleurs ſont très-aiguës & les vomiſſemens fréquens; mais dans le Volvulus, comme l'Inteſtin grêle eſt d'un ſentiment très-vif, les douleurs ſont encor plus ſenſibles, & cauſent plutôt la mort : ainſi cette maladie eſt très-aiguë ; au lieu que la Colique peut durer longtems. D'ailleurs dans le Volvulus la douleur eſt moins fixe, & affecte tantôt le côté droit, & tantôt le gauche ; elle ſe porte auſſi davantage au-deſſus de l'Ombilic, & ſe guérit plutôt par les remedes pris par la bouche, que par les lavemens. Les naufées & les vomiſſemens y ſont encor plus fréquens, le délire, les ſueurs froides & la ſyncope plus promts à ſe faire ſentir, que dans la Colique.

La Colique ſimple & la Néphrétique ont auſſi pluſieurs ſignes qui les diſtinguent, ou qui leur ſont communs : c'eſt pourquoi quand le Malade ne rejette par les urines ni pierres ni gravier, les douleurs de la Néphrétique en impoſent ſouvent aux plus habiles Médecins ſous les apparences de la ſimple Colique.

Dans ces rencontres on doit obſerver

les différences suivantes. Les nausées, le vomissement & le dégoût sont plus violens dans la Colique simple ; & la douleur commence pour l'ordinaire à la région inférieure du ventre du côté droit, d'où elle s'étend en remontant vers le côté gauche. Souvent aussi elle semble occuper tout le contour du ventre, & paroît attaquer différens côtés, plus sensible cependant en un endroit que dans un autre. La Néphrétique au contraire est toujours fixe au même lieu ; si ce n'est qu'elle se continue quelquefois jusqu'au testicule ou à la hanche du même côté : car ordinairement elle n'attaque que l'un ou l'autre Rein.

Elle s'appaise aussi, comme la Colique, par les lavemens, ainsi que par les évacuations & par les vents qu'ils produisent, mais moins efficacement que dans la Colique simple. L'urine enfin dans la Néphrétique est d'abord ténuë, aqueuse, & coule en petite quantité : quelquefois même elle est entiérement supprimée ; mais avec le tems elle devient plus abondante, épaisse, & chargée de bulles & de gravier.

Ainsi la qualité seule de l'urine peut décider du genre de la maladie. Car dans la Colique simple, la douleur est aussi quelquefois fixe, surtout lorsqu'elle vient

d'une pituite vitrée ; & comme l'éruption d'une urine graveleuſe appaiſe les douleurs de la Néphrétique, les déjections glaireuſes diſſipent auſſi la Colique. Je dois ajouter, que cette derniere eſt moins ordinaire à certaines perſonnes, que la Néphrétique.

Outre l'eſpece de Colique dont je viens de parler, qui eſt la Colique propre, & qui vient d'une pituite crue ou de vents, j'avoue qu'il s'en trouve quelquefois une autre, qui procede d'une humeur âcre & de la bile même. Elle cauſe une petite fievre, des ardeurs, une grande ſoif & l'inſomnie. La douleur ne parcourt pas différens endroits des Inteſtins ; mais elle demeure ordinairement fixe, & s'aigrit toujours par les ſelles : l'urine eſt très-âcre & bilieuſe ; l'uſage des boiſſons & des nourritures d'une qualité chaude n'y convient pas.

Les douleurs de la Colique ſont plus fixes pour l'ordinaire, lorſque le Colon eſt enflammé. Cet accident eſt très-funeſte, & cauſe ſouvent le Volvulus. On eſt attaqué d'une fievre ardente ; on reſſent des élancemens à l'endroit de l'inflammation ; & l'on eſt tourmenté de la ſoif, de nauſées, & d'un vomiſſement, ſurtout bilieux, qui n'appaiſe point les douleurs. En même tems les ſelles, quelquefois

aussi les urines sont supprimées.

D'habiles gens ont observé, que le Péritoine est souvent aussi attaqué de douleurs très-vives, ou du moins les membranes qui servent d'enveloppe au ventre & à l'abdomen; & quoique ces douleurs soient tout-à-fait étrangeres à la Colique, cependant comme elles ont beaucoup de ressemblance avec elle par leur violence & par le lieu qu'elles affectent, je crois pouvoir en parler ici. Ces douleurs sont également violentes, longues, & rébelles aux remedes dont on use dans la Colique, soit Purgatifs, Lavemens ou Fomentations. Elles succedent pour l'ordinaire aux fievres chroniques, & aux maladies opiniâtres causées par la bile. On les a vûes souvent tenir lieu de Crise aux fievres Tierces & aux Quartes, de maniere cependant que même après un tems considérable, ces douleurs augmentoient aux jours marqués pour le retour des accès de ces fievres.

Voyez pour la cure *le Manuel des Dames de Charité*, pag. 106, 107 & 109.

XII. *Les Vers.*

LEs *Vers* n'ont pas tous la même forme. Les uns ſont longs & ronds, les autres plus courts, & larges comme des pepins de courges : quelques autres enfin ſont petits, grêles & ronds ; ce ſont ceux que les Grecs appellent *Aſcarides*. Voici à quel ſignes on connoit que l'on eſt attaqué de l'une ou de l'autre des deux premieres eſpeces.

On grince les dents pendant le ſommeil ; la ſalive abonde dans la bouche ; & il ſemble qu'on veuille l'avaler comme ſi l'on mangeoit : on a des démangeaiſons au nez pendant la veille ; la ſoif eſt ſi grande, qu'on ne peut l'appaiſer ; le ventre ſe remplit de tems en tems de vents qui bruiſſent, & qui cauſent des tranchées violentes ; & il s'enfle ſouvent comme ſi l'on étoit attaqué d'Hydropiſie. Cet accident eſt quelquefois ſuivi de la Lientérie, de la Suffuſion, de la pâleur du viſage, & d'une ſueur froide & fétide : quelquefois auſſi la tête commence à ſe troubler ; mais on ne ramaſſe point alors de floccons comme dans les fievres aiguës, & l'on n'a point de violentes douleurs de tête. On rend auſſi des Vers, tantôt par la bouche, tantôt

par les selles, & quelquefois aussi par les narines ; & l'on en est plus incommodé la nuit que le jour. Ils remontent surtout en haut quand on est à jeun ; & par leurs morsures ils picottent les Intestins, les Hypocondres & l'Estomac, & causent en même-tems des défaillances, l'étouffement, le tremblement, l'Epilépsie, ou enfin la syncope même. Les enfans meurent souvent de cette maladie.

Outre les maux dont je viens de parler, on a remarqué que les Vers engendrent aussi la Colique, la Faim canine, la Boulimie & la Palpitation de cœur.

Les Vers longs se forment ordinairement dans les Intestins grêles, les piquent quand on est à jeun, se glissent quelquefois jusques dans l'Estomac, & y excitent de la douleur, des nausées, le vomissement, le hoquet, une toux seche & légere qui revient par intervalles. Ils sont cause aussi qu'on avale avec peine, lorsqu'ils pénetrent par hasard dans l'Estomac. Dans cet état, de ceux qui en sont tourmentés, les uns s'éveillent en criant, sautent en bas du lit, & se rendorment aussitôt après ; d'autres tirent la langue en dormant, ou grincent les dents, ou tiennent des discours sans liaison, & s'agitent cependant continuellement dans leur lit. Les enfans avancent alors les levres ; on diroit qu'ils

vont prendre le teton de la nourrice pour le sucer. Les yeux & les joues paroissent dans plusieurs teints d'une rougeur sanguine, qui s'efface peu de tems après pour faire place à la pâleur. Le pouls est cependant inégal, caché, défaillant & récurrent. Quelques-uns rendent par les selles les alimens à demi digérés : leur ventre est enflé par les vents ; & le reste du corps s'exténue sans aucune cause apparente. Si la fievre survient, elle est déréglée, & sans ordre dans ses redoublemens, qui reprennent trois & quatre fois le jour ou la nuit, avec un grand refroidissement des extrémités. Les Vers longs sont moins dangereux que les plats ; ils sont aussi plus communs, & tourmentent principalement les enfans jusqu'à l'âge de puberté.

Les Vers plats qui se forment dans le Cœcum, ou dans les cellules du Colon, outre qu'ils ont plusieurs symptômes qui leur sont communs avec ce que je viens de rapporter des Vers longs, ont encor cela de propre, qu'ils tourmentent continuellement le Malade par leurs morsures, & lui causent une faim insatiable, parce qu'à peine a-t'il pris quelques alimens, qu'ils s'en nourrissent aussitôt, & recommencent à piquer les Intestins, dès qu'on ne leur fournit plus rien. Ces Vers sont souvent rassemblés, & attachés les uns aux autres

d'une

d'une façon admirable. La maigreur, la foibleſſe & la rudeſſe de la peau accompagnent toujours ceux qui en ſont attaqués.

A l'égard de ces petits Vers qu'on nomme *Aſcarides*, lorſqu'ils ſe ſont formés dans le Fondement & dans le Rectum, ils y excitent des démangeaiſons, & delà s'inſinuent quelquefois dans les cuiſſes & dans les muſcles feſſiers : après cela ils ſortent le plus ſouvent par les ſelles avec les excrémens ; ce qui eſt même aſſez ordinaire aux perſonnes d'un âge mûr : on a cependant des envies fréquentes d'aller à la ſelle ; & l'on ſe ſent ſoulagé après y avoir été.

Au reſte les enfans ſont en général plus ſujets que d'autres à avoir des Vers de toute eſpece, ſurtout s'ils ont beaucoup de crudités, & s'ils ont fait un long uſage d'alimens de mauvais ſuc, comme de fromage ou de fruits cruds.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 61, 112, 159, 215, 244, 257 & 280.

XIII. *Les Hemorrhoides.*

JE parlerai maintenant de cette maladie du Fondement, où ſes veines trop dilatées jettent le ſang en abondance ; c'eſt

ce que les Grecs ont appellé *Hémorrhoïdes.* Et parce que contre l'ordinaire, le sang qui se porte vers cette partie, ne s'en échappe pas toujours, on a nommé Hémorrhoïdes aveugles celles qui ne paroissent point au dehors, & qui causent une vive douleur au Fondement, surtout lorsqu'on rend des excrémens durs & liés. Cette douleur est quelquefois si violente, qu'elle est suivie de l'inflammation de l'anus; mais quand l'Hémorrhoïde est crevée, l'éruption du sang accompagne toujours les selles dans les efforts que l'on fait, principalement sur la fin de la déjection: quelquefois aussi il coule de lui-même. Le sang qui sort d'abord séparément, est noirâtre & pituiteux; il devient ensuite plus pur, & d'un beau rouge: quelquefois il est grumelé, lorsqu'il s'est figé dans le Rectum. Par-là il differe du sang qui vient du Foie, du Mézentere ou des parties supérieures. En effet celui qui sort du Mézentere est en petite quantité: à l'égard du Foie, lorsqu'il est attaqué, il n'en coule point de sang véritable, mais seulement une sérosité sanguinolente assez semblable à l'eau dans laquelle on a lavé de la viande fraîche. Enfin le sang qui vient des parties supérieures par la rupture ou l'ouverture de quelque veine, est toujours noir & épais, comme de la poix,

Les Hémorrhoïdes externes ſont viſibles, & toujours un peu avancées en-dehors ; les internes au contraire ſont exemtes de tumeur ſenſible, fluent preſque ſans douleur, & rendent un ſang qui coule avec les déjections, ſans être mêlé avec les excrémens. Si l'hémorrhagie eſt exceſſive, le danger eſt très-grand : le Malade perd les forces ; la pâleur ſuccede aux vives couleurs de ſon teint ; il ſent des peſanteurs au-haut des cuiſſes ; ſes jambes ſont très-foibles : alors le ſang n'eſt plus noir & épais ; il eſt pur & vif : c'eſt le tréſor le plus néceſſaire à la vie. C'eſt pourquoi ſi l'hémorrhagie dure longtems, elle produit l'Hydropiſie.

Le danger n'eſt pas moins grand ; lorſque les purgations hémorrhoïdales ſont ſupprimées dans ceux qui les ſupportoient ſans que leurs forces en ſouffriſſent, & pour qui elles étoient un avantage, plutôt qu'une maladie. Alors le ſang remontant aux hypocondres & dans les viſceres, produit des accidens très-fâcheux, principalement la Leucophlegmatie ou la Phthiſie : c'eſt pourquoi Hippocrate a judicieuſement averti, de guérir les Hémorrhoïdes de maniere qu'on en laiſſe toujours une ouverte.

Le flux des Hémorrhoïdes garantit ordinairement de la Pleuréſie, de la Péripneumonie,

neumonie, des Ulceres rongeans, de la Lepre, de l'Eléphantie, de la Galle, de la Mélancholie & de la fievre Quarte : maux funeſtes, que cette évacuation arrêtée à contre-tems ne manque gueres de produire. Ce même flux eſt ſalutaire dans la Mélancholie, la Manie & la Néphrétique. L'écoulement des Ordinaires ou l'hémorrhagie du nez peut y ſuppléer.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 237 & 283.

XIV. *L'INFLAMMATION, & LA FISTULE DE L'ANUS.*

L'Anus s'enflamme auſſi quelquefois ; & cette inflammation eſt ordinairement produite, ou par les douleurs exceſſives des Hémorrhoïdes aveugles, ou par quelque courſe faite ſur un mauvais cheval. La tumeur de l'Anus rend alors le paſſage des excrémens très-difficile, & les retient même quelquefois pendant pluſieurs jours. Les douleurs ſont très-vives, & s'aigriſſent encor plus par la conſtipation, & par les efforts que l'on fait. Cet accident produit quelquefois une petite fievre, ſurtout lorſqu'il y a déja longtems que l'on ne va point à la ſelle.

L'abscès que cette inflammation produit, s'ouvre le plus souvent dans le Rectum, où se forme un ulcere sordide, qui jette du pus; & bientôt après cet ulcere, à cause de l'endroit où il est placé, dégénere en une fistule, que l'on ne peut guérir ensuite que très-difficilement. Mais quoique la douleur soit appaisée, le pus ne cesse point de couler, & cela avant les excrémens; ou s'il en sort avec eux, il ne s'y mêle point.

XV. *Plaies de l'Esophage, de l'Estomac & des Intestins.*

IL ne reste plus qu'à parler des signes, auxquels on peut connoître les plaies arrivées dans le cours du canal qui conduit les alimens depuis la bouche jusqu'à l'anus.

Si l'Esophage est blessé, les viandes ni la boisson ne peuvent passer, mais on les rejette aussitôt qu'on les a pris; ce qui est suivi du hoquet, de défaillances, & quelquefois aussi de convulsions.

Si la plaie est à l'Estomac, on vomit souvent de la bile; le hoquet est fréquent; on rejette sur le champ les alimens que l'on a pris; le pouls s'affoiblit; des sueurs légeres, le refroidissement des extrémités,

enfin la mort terminent le mal.

Les mêmes signes auxquels on connoît que l'Estomac est blessé, indiquent la plaie de l'Intestin grêle. Dans l'un & dans l'autre cas les alimens sortent par l'ouverture, & tombent dans la capacité de l'Abdomen : en conséquence le ventre & les hypocondres se soulevent, & l'on vomit de la bile de tems en tems. Si les autres Intestins sont blessés, ils donnent par la plaie issue aux excrémens, ou du moins à l'odeur stercorale.

§. IV.

Observations utiles dans les Maladies du Mézentere, du Foie & de la Ratte.

I. *MALADIES DU MEZENTERE.*

LES maladies du Mézentere méritent nos observations : car les vaisseaux s'y déchargent souvent de leurs superfluités ; ce qui est la source des plus grandes maladies, telles que le *Cholera-morbus*, la Mélancholie, le Dévoiement, la Dyssenterie, la Cachexie, l'Atrophie, la Langueur, les Fievres lentes & irrégu-

lieres ; & autres qu'il seroit difficile de nommer.

Tumeur du Mézentere sans inflammation.

Lorsqu'il arrive un Schirre au Mézentere sans inflammation, la tumeur est d'abord lâche & molle ; mais avec le tems elle s'épaissit, & durcit. Au reste comme elle est sans douleur, ainsi que la partie malade, on ne s'en apperçoit qu'au toucher, & en la pressant ; par où l'on reconnoît que sa situation est très-profonde : de-là vient qu'elle comprime & resserre les Intestins, & ferme le passage aux excrémens ; ce qui n'arrive pas quand la tumeur attaque les muscles de l'Abdomen, ou que le ventre est grossi par la graisse : car dans aucun de ces deux cas, ni les Intestins, ni le ventre ne sont affectés. D'ailleurs on peut empoigner la graisse avec la peau, & la séparer des muscles de l'Abdomen. A l'égard de ceux-ci, s'ils sont attaqués de tumeur, on s'en apperçoit d'abord au tact ; & soit qu'on les presse ou non, ils font de la douleur. Cette tumeur s'éleve aussi en-dehors suffisamment pour que l'on puisse la sentir, non-seulement en la pressant, mais même en la touchant doucement avec la main ; & elle s'étend en long, selon la direction du muscle qu'elle affecte.

Inflammation du Mézentere.

Le Mézentere eſt auſſi ſujet à l'Inflammation. Alors on y reſſent intérieurement de la peſanteur, ſans aucune douleur ſenſible : il ſurvient une petite fievre, qui n'eſt ſujette à aucun accident dangereux, & qui n'empêche pas même d'agir à l'ordinaire. Dans le commencement on rend par les ſelles une eſpece de ſanie rouge ; mais quand l'abſcès eſt formé, il ſort un pus blanc, ſouvent mêlé avec les excrémens : quelquefois auſſi il coule abondamment pur & ſans mêlange, ſurtout ſi l'abſcès eſt voiſin du Rectum. On eſt ſûr que ce pus vient du Mézentere, parce qu'il ne peut ſortir d'ailleurs ſans douleur, ſans mêlange, ou ſans une fievre plus marquée que celle qui paroît ici.

II. *MALADIES DU FOIE.*

JE parlerai à préſent des maladies du Foie, qui ſont de différente eſpece, & qui méritent toute notre attention. Si ce Viſcere peche par un excès de chaleur, alors la diete eſt très-contraire, quoique le Malade reſſente en même tems un

grand dégoût pour tous les alimens, principalement pour la viande : d'ailleurs la soif est ardente & continuelle ; le Malade est fort échauffé, surtout aux plantes des pieds & au dedans des mains ; ensorte que si cette ardeur est accompagnée de sécheresse, ces parties deviennent arides, & tout humides, si la chaleur est jointe à l'humidité. Tout le contraire arrive, lorsque la maladie du Foie vient de froid ; ce qui est rare. Que si à ce mal se joint en même tems quelque humeur maligne, ce qui arrive lorsqu'il est long, s'il vient de chaleur, c'est de la bile, qui sort par le vomissement ou par les selles, pâle d'abord & délayée, ensuite épaisse, jaune & fétide. En même tems la bouche est remplie d'amertume ; la soif & le dégoût augmentent : quelquefois la fievre survient, & c'est ordinairement une fievre Tierce intermittente ou irréguliere ; ou si la substance même du Foie est affectée radicalement, c'est une fievre lente, qui mene insensiblement à l'Atrophie. Mais quand le mal provient de froid, les évacuations sont peu copieuses, peu fréquentes & peu colorées ; il est rare que la fievre Tierce survienne ; le Malade est plutôt gras que maigre ; & les autres symptômes sont tout contraires à ceux dont je viens de parler.

Foibleſſe du Foie.

La foibleſſe du Foie ſe reconnoît à pluſieurs indications, dont les principales ſe tirent de la couleur de la peau, ſurtout de celle du viſage, & de la qualité des déjections. Le viſage eſt triſte, livide ou verdâtre ; & parce que le Foie a peu de force, les ſelles ſont liquides comme de la crême, quoique ni l'Eſtomac ni le Mézentere ne ſoient point alors attaqués : car ſi cela étoit, les déjections ne donneroient preſque aucun ſigne de coction. Que ſi le Foie a perdu ſon reſſort, il arrive un Cours de ventre, qui peut être ſujet à divers accidens dangereux : les Grecs nomment *malades du flux Hépatique* ceux qui en ſont attaqués. Les déjections ſont d'abord ſanieuſes & ſanguinolentes, ſemblables à l'eau dans laquelle on auroit lavé de la viande fraîche ; dans la ſuite elles prennent diverſes qualités, ſelon les différentes intempéries du Foie.

S'il eſt échauffé, on rend un ſang bouëux, recuit & pituiteux ; après quoi viennent des déjections de bile noire. Dans cet état tout le corps ſe conſume ; la fievre, le dégoût & la ſoif ſurviennent ; le pouls eſt promt ; & l'urine bilieuſe.

Si la foibleſſe du Foie ne vient pas de

chaleur, le relâchement de ce Viſcere qui en eſt la ſuite, produit des évacuations d'un ſang limonneux & grumelé ; les déjections ne ſont ni copieuſes ni fréquentes, & participent de toutes les couleurs : elles ſont cependant plus abondantes par intervalles, & n'ont jamais que fort peu d'odeur. La maladie traîne en longueur : elle commence ſans fievre ; cependant il ſurvient quelquefois une fievre lente produite par la corruption du ſang dans le Viſcere. La ſechereſſe du Foie eſt marquée par des déjections plus ſéches & plus épaiſſes, comme ſon humidité les rend plus ténuës & plus liquides.

Aureſte il me paroît facile de diſcerner le Flux hépatique où l'on rend du ſang, d'avec la Dyſſenterie. Dans celle-ci on n'en rend qu'inſenſiblement & par de courts intervalles, en petite quantité, avec des douleurs, des épreintes & des raclures de boyaux : dans la foibleſſe du Foie au contraire les déjections ſanglantes ſont ſans douleur, ſans mêlange de raclures ; elles viennent tout d'un coup, & par intervalles éloignés, comme de deux, ou même de trois jours.

Lorſqu'une veine ouverte ou rompuë eſt la ſource du ſang que l'on évacue, il ſort preſque pur & ſans noirceur, ſi la plaie n'eſt pas éloignée du fondement ;

que s'il vient des parties supérieures, il est d'abord très-noir, & semblable à de la poix; ensorte cependant que la tache qu'il fait au linge est rouge, par où il est facile de le distinguer de la bile noire. Si l'on rend du sang après l'amputation de quelqu'un des membres principaux, ou après la suppression d'une hémorrhagie ordinaire & nécessaire, il sort d'abord en abondance pur & naturel, s'arrête aussitôt, & ne revient que de loin en loin. Mais le sang qui vient d'un ulcere au Foie, coule en très-petite quantité, peu-à-peu, & mêlé d'un pus trouble & virulent: on a aussi alors un sentiment léger de douleur à l'endroit du Foie; & l'on a auparavant quelques signes avant-coureurs de l'ulcere qui s'y est formé. C'est ainsi que par des symptômes propres on reconnoît l'inflammation de ce Viscere, qui produit des déjections sanieuses & sanguinolentes.

Ces observations bien entendues suffisent pour faire connoître, quelle différence il y a entre le Flux hépatique & les autres dont je viens de parler. Au reste tant que dure cette foiblesse du Foie, le sang coule souvent de lui-même par les narines, par la matrice, par les hémorrhoïdes ou par les crachats. Si cette maladie continue longtems, elle dégénere en Cachexie ou en Hydropisie; mais si avant qu'elle

commence on rend d'abord de la bile noire, on doit s'assûrer que le Malade mourra bientôt après.

C'est encor ici le lieu de parler de cette foiblesse du Foie dans laquelle, quoique ce viscere attire & reçoive assez bien *, il ne produit cependant qu'un chyle mal cuit & indigeste : de-là naissent les crudités, qui sont bientôt suivies de l'enflure des pieds & de tout le corps. Cet accident est fort ordinaire à ceux qui relevent de quelque maladie aiguë ou chronique, ainsi qu'aux personnes que l'Hydropisie, les tumeurs schirreuses du Foie & de la Ratte, ou une Jaunisse longue ont fort affoiblies.

Obstruction du Foie.

Il n'y a point de viscere plus sujet aux Obstructions que le Foie : voici à quelles marques on connoît cette maladie. On ressent à l'endroit du Foie, principalement si l'on s'agite aussitôt après le repas, une pesanteur accompagnée de tension, avec une douleur sourde, sans tumeur ni fievre. Dans cet état le visage devient d'une pâleur affreuse ; la respiration est quelquefois embarrassée, surtout si l'on marche ou si l'on monte ; l'urine est ténuë, claire & aqueuse. Si l'Obstruction est dans

* C'est-à-dire, *fasse passablement ses fonctions.*

la partie concave du Foie, les déjections sont abondantes, liquides comme de la crême, quelquefois aussi sanguinolentes, à ce que quelques-uns prétendent : que si l'Obstruction attaque la partie convexe, les excrémens sont secs & liés ; & si l'une & l'autre partie de ce viscere est également engagée, le ventre est tantôt resserré, & tantôt libre.

Ce vice du Foie donne occasion à plusieurs maux très-dangereux : car toutes les maladies qui tirent leur origine de ce viscere, soit Inflammation, Tumeur schirreuse, Hydropisie, Fievre, Atrophie ou Dévoiement, sont toujours des suites de ces Obstructions.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 13, 48, 49, 77, 78, 82, 85, 89, 90, 215 & 218.

Schirre du Foie.

L'obstruction invétérée du Foie y produit quelquefois une dureté ou tumeur indolente, que les Grecs appellent *Schirre*. Cette tumeur renfermée dans l'étendue de ce Viscere, se découvre d'abord au toucher, & est toujours sans douleur, pourvû qu'on ne la presse pas trop fort. On s'en apperçoit mieux, lorsque le Malade est couché sur le côté droit, que quand il

est sur le dos : car ce ne seroit alors qu'en pressant fortement, qu'on pourroit sentir la tumeur. Il est encor plus aisé de s'en assûrer, lorsqu'elle n'a pas encor donné lieu à l'Hydropisie, & que la peau du ventre n'est pas trop grasse. Au reste le Malade est toujours couché plus commodément du côté droit que du côté gauche : son visage est d'une pâleur noire ; il respire difficilement ; il manque d'appétit ; ce qu'il mange lui charge l'estomac, & il se trouve bien de la diete. Quand le mal est invétéré, les machoires semblent se relâcher & avoir peine à faire leurs fonctions ; l'urine ne coule plus aussi abondamment qu'auparavant ; enfin le ventre, les jambes & les pieds deviennent enflés, tandis que les bras & la poitrine s'exténuent.

C'est ainsi que ce mal négligé d'abord donne naissance à l'Hydropisie, qui quand elle est formée, triomphe du pouvoir de tous les remedes. Il est également dangereux, que le Schirre du Foie produise la Jaunisse, ou qu'il en soit l'effet ; ce qui est suivi de cette espece d'Hydropisie que les Grecs ont nommée *Ascite*, comme nous le dirons en son lieu. Que si c'est une humeur froide, qui ayant séjourné longtems dans le Foie, y a formé le Schirre, il peut durer assez longtems sans que l'on coure risque de la vie ; ou s'il se tourne en Hy-

dropisie, il produit d'abord la Cachexie, ensuite ce que les Grecs appellent *Leucophlegmatie.*

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 13, 48, 49, 77, 78, 82, 85, 89, 90, 215 & 218.

Inflammation du Foie.

Quand le Foie est attaqué d'inflammation, on est saisi d'une fievre ardente & aiguë; on sent une tumeur à l'hypocondre droit, accompagnée d'une douleur qui se continue jusqu'aux fausses côtes du même côté; on a une toux légere, fréquente & séche, de la difficulté à respirer, une soif ardente & du dégoût : en même tems la langue devient rude, & se charge d'une glué d'abord jaune, ensuite noirâtre; il survient un hoquet fréquent, des naufées, des vomissemens de bile pure, soit jaune ou couleur de rouille, même noire, si la maladie est très-forte. Cette bile noire fait aussi quelquefois une si violente éruption par bas, qu'elle cause un Dévoiement dangereux, ou la Dyssenterie. L'urine est épaisse, rouge & trouble; & tout le corps est souvent infecté de la Jauniſſe : dans quelques-uns le redoublement des accès produit le délire, avec des urines fort âcres.

Lorſque l'Inflammation affecte la partie convexe du Foie, la tumeur eſt placée à l'hypocondre droit; & non-ſeulement on la ſent en touchant légerement la partie, mais même quelquefois la vûe ſuffit pour la découvrir. Alors auſſi la toux eſt plus fréquente, & la reſpiration plus difficile: la douleur n'occupe pas ſeulement les fauſſes côtes, mais ſe communique encor au col & à l'épaule du même côté; quelquefois même cette douleur paſſe juſqu'à la main droite. On ſent outre cela une plus grande peſanteur dans l'endroit affecté; on urine peu, ou même point du tout, lorſque la tumeur eſt fort groſſe; le hoquet eſt petit & peu fréquent; tout le corps perd ſa couleur naturelle; le Malade ſouffre avec peine d'être couché ſur le côté droit, parce qu'alors la preſſion augmente la douleur de la partie affectée.

Que ſi l'inflammation eſt plus voiſine de la partie concave du Foie, la peſanteur eſt à la vérité moins ſenſible; mais le dégoût, la ſoif, les nauſées & le vomiſſement de bile ſont plus violens, & peu s'en faut que le hoquet ne ſuffoque le Malade: ſa langue eſt auſſi plus noire; les déjections bilieuſes ſont plus fréquentes; le refroidiſſement des extrémités & la ſyncope ſont plus marqués; & l'on

souffre davantage lorsque l'on est couché sur le côté gauche.

L'inflammation qui attaque cette partie du Foie est moins dangereuse, que celle qui affecte sa convexité. La premiere peut se dissiper par les sueurs, par les urines ou par une hémorrhagie du nez : l'autre peut aussi s'appaiser par les sueurs ; mais il faut qu'elles soient accompagnées du dévoiement, ou du vomissement.

Jusqu'ici nous avons décrit les symptômes, qui annoncent une violente inflammation du Foie : la pratique de la Médecine nous en a souvent fait observer une autre espece si peu considérable & si légere, que la douleur, la pesanteur & le mal même sont si peu sensibles au tact, qu'on ne peut s'en appercevoir qu'en faisant faire au malade une forte inspiration. Tous les symptômes sont alors plus modérés ; & le mal traîne souvent pendant plusieurs mois.

Dans toute Inflammation du Foie, si l'humeur étant encor cruë & le Malade foible, il survient un Dévoiement, c'est un mauvais signe : il en est de même de l'amaigrissement du corps, surtout lorsqu'il est accompagné de rhume, ou d'une toux fréquente. Si l'on rejette par la toux un sang écumeux, ou des crachats pourris ou simplement bilieux, & cela dès le

commencement de la maladie, c'eſt un ſymptôme mortel. Souvent lorſqu'elle ne ſe diſſipe point, elle ſe tourne en Suppuration ; & il ſe forme un abſcès très-dangereux. Lorſqu'il commence, les douleurs & la fievre augmentent, & il ne ſe détache preſque rien de la partie affectée : le Malade ne ſe trouve bien en quelque ſituation que ce ſoit ; il a des friſſons irréguliers dont on ne connoît point la cauſe, & qui ſont ſuivis de beaucoup d'ardeur. Quand le pus eſt formé, les douleurs & l'ardeur ſe rallentiſſent à la vérité ; mais le Malade n'en eſt que plus affoibli, ce qu'on remarque à la fréquence, à la petiteſſe & à la foibleſſe de ſon pouls, & à ſes défaillances fréquentes. Elles reviennent encor plus ſouvent, lorſque l'abſcès eſt crevé, & que le pus coule, & elles dégénerent preſque en ſyncope ; accident dont il eſt rare qu'on réchappe. Que ſi l'on en revient, le pus s'évacue, tantôt par les ſelles, tantôt par les urines, & quelquefois auſſi par le vomiſſement. Aſſez ſouvent auſſi après avoir rongé la ſubſtance du Foie, il tombe dans la capacité de l'Abdomen, & produit une pernicieuſe Hydropiſie, qui fait enfler le ventre, & qui cauſe une peſanteur fort ſenſible aux aînes & au Pubis. A l'égard de l'ulcere qui s'eſt formé dans le Foie,

il ne guérit jamais, & emporte le Malade, après l'avoir consumé insensiblement : pendant ce tems-là les déjections sont putrides, sanieuses, & quelquefois sanguinolentes, comme une eau dans laquelle on auroit lavé des chairs corrompues ; l'urine est aussi chargée de sanie, surtout si l'ulcere est placé à la partie convexe du Foie.

Le Foie, ainsi que le Poulmon, est encor sujet à se corrompre entiérement ; ce qui jette le Malade dans une langueur incurable. Cette Maladie se développe & augmente insensiblement ; de sorte qu'on n'est point obligé dans les commencemens de garder le lit, & qu'on peut vaquer à ses affaires, d'autant plus que l'on n'a point encor de fievre : cependant lorsque le mal est considérablement augmenté, on est saisi d'une fievre lente, semblable à celle dont nous avons parlé dans notre premier Livre. On ne ressent ni soif extraordinaire, ni tumeur à l'hypocondre ; on a beaucoup de passion pour le bon vin pur, & un extrême dégoût pour les viandes, surtout pour celles qui sont chaudes. L'esprit du Malade languit comme son corps : il tombe souvent en foiblesse, laquelle dégénérant en syncope, cause une sueur froide, & la mort.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 2, 41 & 261.

III. *Maladies de la Ratte.*

LA Ratte eſt plutôt attaquée que le Foie d'une tumeur, tantôt molle & tantôt dure. Dans l'une & dans l'autre occaſion, la reſpiration eſt fréquente & difficile, ſurtout quand on court, qu'on fait quelque exercice pénible, ou que l'on eſt couché ſur le côté droit. L'appétit eſt ordinairement peu dérangé ; cependant la digeſtion ſe fait mal, produit beaucoup de ſalive à la bouche, engendre des vents qui murmurent dans l'hypocondre gauche, & ſortent fréquemment par haut ou par bas.

Quelquefois la matiere qui cauſe le mal, devient ſi corrompue & ſi maligne, que s'étant répandue dans tout le corps, elle produit une Jauniſſe ou une Cachexie qui le défigurent. Dans cet état l'haleine eſt mauvaiſe ; les gencives ſe pourriſſent, & quittent les dents ; le deſſous de la paupiere inférieure devient enflé ; le ſang ſort par quelque endroit, mais le plus ſouvent par le nez ; pendant que la digeſtion ſe fait, on vomit des matieres aigres, quoique d'ailleurs on ne vomiſſe pas ſouvent dans cette maladie ; le ventre eſt preſque toujours

resserré, & plus tendu du côté gauche; les jambes s'enflent aussi tant soit peu sur le soir; le visage est d'une pâleur extrême; enfin le sommeil est troublé par des songes étranges & fâcheux. Que si la bouche ne sent pas mauvais, & s'il n'arrive point d'Hémorrhagie, il se fait aux jambes des ulceres incurables, ou qui du moins ne se guérissent que très-difficilement.

Si la Ratte est attaquée de cette espece de tumeur dure & indolente que les Grecs appellent *Schirre*, elle occupe quelquefois tout ce viscere, dont elle prend la situation & la figure: quelquefois aussi elle s'empare de tout l'hypocondre gauche. Elle est plus longtems à se former, que celle qui est lâche & molle; & outre qu'elle est dure, ses symptômes sont plus violens & plus dangereux.

Rien ne fait mieux connoître les altérations du Foie & de la Ratte, que le teint du Malade; & à la seule inspection, sans l'aide du toucher, on découvre la maladie.

Les personnes les plus sujettes aux tumeurs de Ratte sont celles qui se font saigner souvent, & qui ont été travaillées de fievres vagues & irrégulieres, surtout pestilentielles. Comme elles durent ordinairement plus longtems, aussi sont-elles

moins dangereuſes que celles du Foie ; mais ſi elles ſont accompagnées d'enflure aux pieds, c'eſt ſigne d'une Hydropiſie prochaine. Il eſt dangereux, qu'une tumeur de Ratte n'ait pû ſe guérir par les remedes ; c'eſt auſſi un mauvais préſage, quand les urines ſont longtems ténuës & aqueuſes. Une Dyſſenterie de peu de durée eſt favorable dans cette maladie, & même la termine ſouvent abſolument ; mais elle eſt dangereuſe ſi elle dure trop, & rend même le mal abſolument incurable, lorſqu'elle dégénere en Lientérie ou en Hydropiſie.

Toute tumeur de Ratte dès le commencement cede difficilement aux remedes, & ne ſe guérit preſque jamais lorſqu'elle dure. Quand elle diminue, ſi en même-tems les urines, d'aqueuſes qu'elles étoient auparavant, commencent à ſe teindre de rouge, & deviennent épaiſſes, groſſieres & copieuſes, c'eſt un ſigne ſalutaire. Le corps s'exténue à proportion que la Ratte groſſit ; ce qui eſt une preuve de la corruption de l'humeur qui eſt au-dedans.

Les ſymptômes qui accompagnent la tumeur de Ratte ſont différens : dans les uns la Ratte s'enfle, & ſe déſenfle par intervalles ; dans d'autres, malgré les remedes, elle demeure toujours égale-

ment groſſe : ces derniers ſont plus en danger, & menacés d'Hydropiſie. J'ai vû auſſi pluſieurs perſonnes ne reſſentir aucune incommodité pendant toute leur vie d'un Schirre à la Ratte.

Dans l'inflammation de Ratte qui arrive rarement, on ſent à l'hypocondre gauche une tumeur dure, avec des battemens douloureux ; & l'on eſt ſaiſi d'une fievre violente & continue : l'ardeur & la ſoif ſont très-grandes ; la langue eſt chargée d'une gluë noirâtre ; on perd l'appétit ; la reſpiration devient difficile & preſque éteinte, comme il arrive aux enfans qui ſe pâment de colere, lorſqu'ils crient. S'il ſe forme un abſcès & un ulcere, on le reconnoît à peu près aux mêmes ſymptômes, qui annoncent l'abſcès & l'ulcere du Foie.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 13, 48, 49, 77, 78, 82, 85, 89, 90, 215 & 218.

IV. *L'ATRABILE* ou *BILE NOIRE.*

APRES ce que j'ai dit, il eſt tems que je parle de la maladie d'*Atrabile*; & cela d'autant plus, que je ſuis étonné qu'étant ſi commune, à peine trouve-t'on deux ou trois de nos Auteurs qui l'ayent décrite. Dans cette maladie, l'hypocondre gauche n'eſt ni enflé, ni tendu, ni comprimé, & n'eſt jamais douloureux, ou ne l'eſt que ſourdement; mais on reſſent beaucoup d'ardeur dans les viſceres, ſurtout lorſqu'on a bû du vin, ou mangé des viandes qui échauffent, leſquelles ſe digerent difficilement, & produiſent quantité de rapports & de vents. Les arteres battent alors fortement aux hypocondres & au-deſſus de l'Ombilic: on a de grandes palpitations de cœur qui reviennent ſouvent, & qui ſont ſuivies de défaillances; ce qui cauſe des variations dans le pouls. En même tems l'eſprit ſe dérange quelquefois, & l'on ſe forge de vaines triſteſſes & des terreurs paniques. Cette maladie eſt longue, & ſouvent revient faute de garder un certain régime.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 41, 49, 76, 77 & 78.

V. *LA JAUNISSE.*

JE traiterai à préſent des maladies, qui viennent également du Foie ou de la Ratte ; & je commencerai par la *Jauniſſe*, que les Grecs appellent *Ictere*. Dans cette maladie une bile jaune ou noire répandue ſur tout le corps, le teint de ſa couleur, principalement le blanc des yeux & les environs des tempes. Si la bile jaune en eſt le principe, elle eſt accompagnée de la ſoif & de la douleur de tête : les veines de deſſous la langue ſont pleines & gonflées ; le corps eſt lourd dès qu'on fait le moindre exercice ; l'eſprit eſt également peſant ; on ſent une légere démangeaiſon par tout le corps, quoi qu'on ne ſue preſque point.

Mais de quelque cauſe que vienne le mal, les membres ſont toujours pareſſeux ; & la reſpiration eſt embarraſſée, auſſitôt que l'on s'agite plus qu'à l'ordinaire. Dans la ſuite le corps devient d'une pâleur affreuſe ; ou l'on n'a point de fievre, ou elle eſt très-lente : l'urine eſt trouble, épaiſſe & ſaffranée ; & ſi l'abondance de bile eſt le principe de la maladie, les évacuations ſont bilieuſes. Mais ſi la Jauniſſe vient de l'obſtruction des vaiſſeaux qui déchargent la bile, les déjec-

tions ſont blanchâtres, parcequ'il ne paſſe alors aucune partie de cette humeur amere dans les Inteſtins ; & en même tems les ſelles ſont peu copieuſes, glaireuſes & peu fréquentes, quoiqu'on ait ſouvent envie d'aller : alors auſſi l'urine eſt d'un rouge foncé, & tellement chargée qu'elle en paroît noire ; on ſent encor une eſpece de peſanteur, ſans remarquer cependant de tumeur ſenſible à l'hypocondre droit.

Lorſque la Jauniſſe vient d'une affection de Ratte, la couleur de la peau devient d'abord d'une pâleur obſcure, enſuite brune & noirâtre. Alors on ſent ordinairement à l'hypocondre gauche une peſanteur, & quelquefois même une tumeur aſſez dure : on eſt triſte & inquiet ; le corps eſt moins appeſanti, que dans la Jauniſſe précédente : l'urine & les déjections ſont tantôt naturelles, tantôt noirâtres ; & le ventre eſt le plus ſouvent reſſerré. Cette Jauniſſe eſt plus fâcheuſe, & dure plus longtems que la premiere. Si les Hémorrhoïdes commencent alors à fluer, c'eſt un bon ſigne. Jamais la Ratte ne produit de Jauniſſe jaune ; le Foie cauſe ſouvent une Jauniſſe noire, mais qui n'eſt pas ſi noire, que quand elle procede d'une affection de Ratte.

Au reſte de quelque principe que vienne cette maladie, elle menace toujours de

l'Hydropisie, lorsque l'on rend longtems des urines toutes blanches, ou du moins fort crues. L'Hydropisie n'est pas moins à craindre pour ceux qui depuis longtems sont attaqués d'une Jauniſſe considérable, parce que dans cet intervalle il se forme une pierre dans la véſicule du fiel de ces personnes; ce qui est presque toujours suivi d'Hydropisie. Que la dureté du Foie cause la Jauniſſe, ou que celle-ci la précede, l'un & l'autre est également pernicieux: car rien au monde n'y peut remédier. L'Hydropisie qui se joint à la Jauniſſe, est encor dangereuse, surtout si les remedes ne peuvent la dissiper. Le danger est égal, si depuis longtems on est travaillé d'insomnie; si l'on a un dégoût général pour tous les alimens; ou s'il survient une Paralysie sur la langue, qui empêche le Malade d'articuler aucuns sons: ce qui augmente la crainte, est lorsque le Délire accompagne ces accidens. Il n'est pas moins dangereux d'être surpris de la fievre dans la Jauniſſe, surtout s'il reste quelque dureté à l'hypocondre droit.

Outre cette espece de Jauniſſe, il y en a plusieurs autres qui sont moins simples, & qui arrivent plus rarement. En effet lorsque le Foie est attaqué d'inflammation, le sang qui est alors tout en feu,

met en mouvement une bile recuite, laquelle teint tout le corps de sa couleur. En même tems une fievre ardente & violente se joint à la pesanteur, à la tension & à la douleur de l'hypocondre droit; les déjections & les urines sont également bilieuses; ce qui est suivi de tous les autres symptômes que nous avons rapportés, en parlant de l'inflammation du Foie.

Il arrive quelquefois une autre espece de Jauniſſe dans la Crise des fievres produites par la bile, lorsque par un heureux effort de la nature cette humeur est chassée à la surface du corps, qu'elle teint de sa couleur. Cette Jauniſſe paroît tout à coup, & tient lieu de Crise à la fievre, quand elle n'arrive pas à contre-tems. Hippocrate nous apprend, qu'elle survient toujours à propos au septieme, au neuvieme, à l'onzieme ou au quatorzieme jour, pourvû cependant que les hypocondres n'ayent aucune dureté; mais lorsqu'elle devance le septieme, c'est marque qu'il y a du danger.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 48, 77, 78 & 85.

VI. L'*HYDROPISIE.*

CE que les Grecs appellent *Hydropisie* est une maladie fort dangereuse, & qui mérite une description exacte; on en compte de trois sortes. La premiere que les Grecs ont nommée *Ascite*, est un amas d'eaux renfermées dans la capacité du bas-ventre sous le Péritoine, ensorte que tout l'abdomen en est tendu. La seconde appellée *Tympanite* vient de vents, qui causent la même enflure. La troisieme espece est nommée *Anasarque*, ou *Leucophlegmatie.*

Dans cette derniere sorte d'Hydropisie, une enflure œdémateuse & molle gagne insensiblement tout le corps, principalement les jambes & les pieds, & cela surtout vers le soir, lorsque l'on s'est beaucoup agité, ou que l'on a été longtems debout. Si l'on appuie sur la peau avec le doigt, il s'y fait un enfoncement qui en conserve l'impression, & qui ne se rétablit que longtems après. La même enflure s'étend souvent jusqu'aux cuisses & aux bourses; & quoique les pieds soient considérablement enflés le soir, ils ne le sont presque plus le matin au sortir du lit. Le ventre paroît

fort gros au tact, quoiqu'il ne le soit pas plus que le reste du corps, qui est partout également mol, lâche & pâle, & en même tems si foible & si languissant, qu'il ne peut supporter le moindre exercice. Cependant la respiration est grande & difficile, principalement après le repas : on a outre cela une fievre lente continue ; le pouls est ondulent & petit, fréquent & inégal ; enfin les déjections sont crues, quelquefois mêlées d'un peu de sang, & les urines sont blanches, ténues & aqueuses. Cette espece d'Hydropisie vient le plus souvent après de longues fievres, des maux d'Estomac, une longue suppression ou un écoulement trop abondant des Regles & des Hémorrhoïdes, des difficultés de respirer qui ont duré longtems, & des veilles immodérées. Elle attaque plus souvent les enfans que les personnes plus âgées, & differe seulement de la simple Cachexie pituiteuse, en ce que dans cette derniere l'enflure n'est pas si considérable. Au reste il est ordinaire aux personnes attaquées de cette maladie, de se porter tantôt mieux & tantôt plus mal en un même jour. Que si dans son commencement il arrive un Dévoiement, c'est un pronostic de santé.

Je passe aux signes qui caractérisent l'Hydropisie Ascite. L'enflure du ventre &

de tout l'Abdomen est accompagnée d'un sentiment de pesanteur ; & si on le remue, il rend un bruit semblable à celui des eaux agitées, tel que pourroit être celui d'un tonneau qui ne seroit pas exactement plein. Quelquefois les eaux sont toutes contenues dans la capacité du ventre ; quelquefois aussi il en passe dans les bourses, dans les cuisses & dans les jambes, surtout après des exercices violens : souvent même elles pénetrent jusques dans la poitrine & dans la matrice, principalement lorsque le mal s'est augmenté avec le tems. Si l'on appuie sur le ventre du Malade, il respire plus difficilement. Du reste une soif considérable accompagne presque toujours cette maladie : le pouls est petit, fréquent, un peu dur & tendu ; l'urine coule en très-petite quantité, & pour l'ordinaire elle est épaisse & rouge, surtout si le Foie est la source du mal : enfin tout le corps s'exténue & se fond, pour ainsi dire, à mesure que le ventre grossit davantage ; il survient aussi quelquefois une petite fievre, à cause de la corruption des eaux qui croupissent dans cette partie. Cette sorte d'Hydropisie est presque toujours une suite des Schirres invétérés du Foie, du Mézentere, de la Ratte ou de la Matrice, des Fievres ardentes, ou d'une Jaunisse produite par quelque vice des visceres, & qui

a duré longtems. Elle eſt moins ordinaire aux enfans, qu'aux gens d'un âge plus avancé ; ceux qui rendent fréquemment du ſang par haut ou par bas à l'occaſion d'une veine rompue dans les viſceres, y ſont auſſi les plus ſujets.

Il me reſte à parler de la derniere eſpece d'Hydropiſie, qui parce qu'elle vient de vents, en a pris chez les Grecs le nom de Tympanite. Quoique dans celle-ci le ventre ſoit moins gros que dans l'Aſcite, il eſt du reſte ſi tendu, que pour peu qu'on le touche du doigt, il retentit comme un tambour. On n'y entend point le choc des eaux, mais ſeulement un murmure léger, avec quelques roulemens de vents. Le Malade a des envies fréquentes de rendre des vents par la bouche ; & ſi cela lui arrive, il paroît en être un peu ſoulagé. Les pieds ne ſont pas auſſi enflés que dans les autres eſpeces d'Hydropiſie ; mais le reſte du corps s'exténue de même. Cette maladie eſt ſouvent une ſuite du gonflement de l'Eſtomac & du Colon, ou des longues fievres. Hippocrate a fort bien obſervé, que les Coliques venteuſes, & les douleurs vers l'Ombilic & les Lombes, qui ne ſe diſſipent ni par les remedes ni autrement, ont coutume de dégénerer en cette eſpece d'Hydropiſie.

Voici en quoi l'Aſcite & la Tympanite

different de la Leucophlegmatie. Dans celle-ci tout le corps groſſit également ſous une enflure mollaſſe, & le ventre n'excede ſon volume naturel qu'à proportion des autres parties; mais dans les deux premieres il n'y a que le ventre qui s'étende, & quoique l'enflure ſe communique aux pieds, le reſte du corps amaigrit. Dans la Leucophlegmatie le pouls eſt ondulent, mollet & fort étendu; il eſt dans l'Aſcite petit, fréquent, un peu dur & tendu; dans la Tympanite il eſt long, vîte & fréquent, nullement foible, ni dur, ni tendu.

Les obſervations ſuivantes regardent en général toute eſpece d'Hydropiſie. Lorſque cette maladie n'a pas encor paru, & que l'on appréhende qu'elle n'arrive, les évacuations naturelles & ordinaires ſont ſupprimées, principalement les Hémorrhoïdes & les Regles, ou bien elles ſont exceſſives en durée & en quantité. On a également à craindre, ſi un Schirre au Foie ou à la Ratte, une Jauniſſe ou une Lientérie durent trop, & ne cedent point aux remedes; ſi l'on eſt longtems attaqué de ce que les Grecs nomment *Cacochymie* & de Cachexie; ſi avec l'une de ces diſpoſitions les teſticules deviennent quelquefois enflés; ou s'il arrive des paſſages fréquens d'une faim exceſſive à un grand dégoût.

Lorsque l'Hydropisie commence, l'enflure se produit à toutes les parties inférieures depuis le ventre jusqu'aux pieds; la respiration est difficile; la couleur de la peau se change en une pâleur verdâtre; le dégoût, la soif & la toux seche survienent: la soif est pourtant plus particuliere à l'Ascite, & la toux seche à la Tympanite. Un autre accident qui est encor commun, c'est que dans cette maladie le Foie est toujours attaqué, & que l'abondance d'humeurs est si grande, qu'elle empêche les ulceres que l'on peut avoir, de guérir facilement.

L'Hydropisie arrive souvent d'elle-même; souvent aussi elle vient à la suite de longues maladies, principalement de la fievre Quarte. Ceux qui ont souffert de grandes Hémorrhagies par haut ou par bas, & qui sont attaqués de fievre, sont fort exposés à l'Hydropisie, qui en cette occasion est presque toujours mortelle. Elle est moins funeste à ceux qui sont sujets à des gonflemens de Ratte, lesquels se dissipent & reviennent de tems en tems: c'est ce qui trompe souvent les Malades, qui négligent les remedes & le Médecin, & qui périssent dans la confiance qu'ils guériront.

L'Hydropisie qui vient d'une tumeur de Ratte est moins dangereuse, que celle qui procede d'un vice du Foie; mais la moins

à craindre est celle qui ne vient point à la suite d'une autre maladie, surtout si les viscères ne sont point flétris, si l'on respire avec facilité, si l'on ne tousse point; si l'on n'a pas de soif, ni la langue seche, principalement après avoir dormi, tems auquel ces accidens sont ordinaires; si outre cela on n'a point de dégoût pour les alimens, & si l'on n'est point incommodé après avoir mangé; si le ventre est mol, ou s'il se dégage; si les Purgatifs ont beaucoup d'effet, ou si les excrémens sont mols & figurés; si selon la diversité des boissons, ou par l'usage des remedes, les urines changent de qualité peu de tems après; enfin si le Malade est exemt de douleur, de chaleur & de lassitude, & s'il supporte aisément la maladie. Celui en qui se trouvent tous ces signes favorables, n'a certainement rien à craindre.

Si l'on a des tumeurs dans cette maladie, il est bon qu'elles soient seulement aux extrémités; il vaut encor mieux n'en point avoir du tout. Le Dévoiement qui soulage & diminue le mal, est utile; mais s'il l'augmente, il est inutile, & même pernicieux. Le danger est extrême, lorsque le Malade est d'un tempérament chaud & sec, & que le vice du Foie consiste dans l'excès de ces mêmes qualités; lorsque quelque maladie aiguë a donné lieu à l'Hydropisie; ou quand

elle est causée par un Schirre au Foie ou à la Ratte : car dans ces cas on n'en guérit presque jamais.

Ce qui augmente le danger, est lorsqu'il survient une toux seche, ou bien un flux de sang ou de quelqu'autre humeur, dont on ne reçoit aucun soulagement ; surtout si la respiration est toujours embarrassée, & si le Cours de ventre se change en Dyssenterie : car alors le Malade passe rarement le troisieme jour. On a encor tout à craindre des attaques de l'Epilépsie, de la puanteur de l'haleine, de celle des crachats, de la sueur ou de la transpiration. Il est également dangereux que la fievre survienne, que l'urine soit trouble & peu abondante, ou que le mal ayant déja gagné la moitié du corps, il arrive une Hémorrhagie par haut ou par bas. Il en est de même si après s'être dissipée & reproduite plusieurs fois, l'enflure plus forte que tous les remedes demeure enfin stable, sans que rien puisse lui faire quitter prise : le mal est enfin désespéré, lorsqu'avec peu de forces il survient un Cours de ventre, & qu'en même tems le Malade respire très-difficilement ; quand il se forme des ulceres considérables & malins à la bouche, aux gencives, aux jambes, ou enfin à d'autres parties du corps ; quand on rend du sang caillé par les selles ;

ou quand l'urine eſt diverſement colorée dans la hauteur de l'urinal, enſorte qu'elle ſoit rouge au fond & livide au-deſſus, ou au contraire. On meurt auſſi bientôt, lorſque par une ſeule effuſion on donne iſſue à toute l'eau renfermée dans la capacité du ventre.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 13, 28, 86, 88, 126, 131, 204, 217 & 242.

VII. *PLAIES DU FOIE & DE LA RATTE.*

SI l'on a reçu quelque bleſſure au Foie ou à la Ratte, & qu'elle ne ſoit que ſuperficielle, voici les accidens dont elle eſt ſuivie. Les hypocondres ſe contractent vers l'épine du dos; on rend le ſang par haut & par bas; on ſent dans le côté bleſſé une douleur pongitive, qui ſe continue quelquefois juſqu'à la gorge: cependant on tombe ſouvent en défaillance; la fievre & le dévoiement ſurviennent. Si le Malade ne meurt pas dans les premiers jours, il périt enfin conſumé de langueur, & par le défaut de nutrition. Que ſi le coup a pénétré juſques dans le viſcere, le ſang coule en abondance par la bleſſure; on vomit enſuite de la bile, & le Malade trouve quelque ſorte de plaiſir à être couché ſur le ventre: il ſurvient une

défaillance qui reprend plusieurs fois, & qui termine enfin la vie par une sueur froide.

§. V.

Observations utiles dans les Maladies des Reins & de la Vessie.

I. *L'Inflammation des Reins.*

LES maladies des Reins durent longtems, surtout dans les personnes d'un âge avancé. Lorsque cette partie est attaquée d'inflammation, ce qui est rare, voici à quels signes on s'en apperçoit. Il survient une fievre continue & irréguliere dans ses redoublemens, paroissant tantôt augmenter, & tantôt diminuer. On ressent dans le dos, un peu au-dessus des fausses côtes, une douleur vive & pongitive accompagnée d'ardeur; & si l'inflammation est au Rein droit, la douleur passe jusqu'au Foie, ou si c'est le Rein gauche qui est attaqué, elle se porte vers les aînes, la vessie, les parties naturelles & les cuisses. Cette douleur s'aigrit par l'éternûment & par la toux: tantôt elle tourmente le Malade sans lui donner le moindre relâche; tantôt elle s'appaise pour

quelques instans: quelquefois aussi elle est si violente, qu'elle cause des défaillances & des sueurs qui dissipent entiérement les forces. En même tems on est travaillé d'un dégoût extrême, de nausées, de douleurs d'Estomac, & de vomissemens de bile. Le ventre est entiérement supprimé, & rempli de vents qui reviennent continuellement par la bouche: on a des envies fréquentes d'uriner, quoiqu'on ne le fasse qu'avec peine; & l'urine que l'on rend cause souvent des picotemens très-sensibles par son acrimonie: elle est d'abord ténuë, aqueuse & sans sédiment, ensuite plus rouge, enfin épaisse & glaireuse. Les extrémités sont froides le plus souvent, principalement les pieds: la jambe est engourdie du côté malade; & à peine peut-on se tenir droit & marcher. On se couche plus commodément du côté malade, & plus facilement sur le dos que sur le ventre.

On connoît que l'humeur qui est le principe du mal s'est mûrie, & qu'il est entiérement dissipé, par la cessation des douleurs que l'on ressentoit auparavant, par l'abondance & la grossiéreté de l'urine, qui laisse dans l'urinal un sédiment de bonne qualité; ce qui est une marque de guérison. Au contraire c'est signe qu'il y a du danger, lorsque les vomissemens de bile sont fréquens, surtout si le délire survient, & si en

même tems les extrémités deviennent froides. La mort est inévitable, lorsque le Rein trop enflé vient à crever.

D'un autre côté, quand les remedes ne peuvent appaiser l'inflammation, & qu'on ressent toujours la même douleur & la même pesanteur dans l'endroit affecté; quand loin de diminuer, la fievre augmente, & qu'avec beaucoup d'envie d'uriner, on ne peut le faire qu'avec peine, il n'y a pas lieu de douter qu'il ne se fasse alors une suppuration dans le Rein, après laquelle la pesanteur y reste encor, mais la douleur s'appaise, & la fievre diminue. Lorsque l'abscès est prêt à crever, le Malade est saisi du frisson, la fievre & la douleur deviennent plus vives; mais elles s'appaisent aussitôt qu'il est ouvert, & l'urine devient trouble, épaisse, sanguinolente & abondante : si en même tems elle est chargée d'un pus blanc, léger, uniforme & sans mauvaise odeur, c'est un signe certain de guérison. Mais si ce pus se décharge en partie dans les Intestins, ou si mêlé avec l'urine il la rend fétide, de couleur livide, & chargée inégalement de mucosités, c'est un mauvais présage, & une preuve certaine d'un ulcere considérable qui est au-dedans. Il est ordinaire alors de voir dans l'urine nager en maniere de cheveux des caroncules détachées de la substance-même du Rein qui est gâté.

Il arrive encor quelquefois, que l'inflammation ayant été mal guérie, & le tems de la maturité de l'humeur étant passé, la douleur & la fievre cessent, & qu'il reste une tumeur schirreuse avec une grande pesanteur à la partie. Une marque qu'il en est ainsi, c'est que les douleurs se sont appaisées d'elles-mêmes, sans résolution de l'humeur & sans suppuration; que les urines sont longtems aqueuses, & en petite quantité; & que toute la cuisse jusqu'au pied est engourdie, foible & amaigrie. Cet accident est sans remede, & produit dans la suite une Hydropisie mortelle.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 45, 46, 47, 70 & 234.

II. *LA NEPHRETIQUE*, ou *PIERRE DES REINS.*

VOICI les signes auxquels on connoît la Néphrétique. On sent dans le Rein une douleur fixe très-vive, & comme d'une aiguille qu'on y auroit enfoncée: quelquefois elle s'étend le long des hanches jusqu'aux aînes, ou au testicule du même côté. On ne remarque aucune tumeur au dehors; mais on plie difficilement l'échine. Les uns ont la cuisse du même côté comme engourdie;

d'autres y souffrent une crampe fort douloureuse : on a des rapports fréquens, & un grand dégoût. Dans la violence du mal on vomit d'abord de la pituite, ensuite de la bile jaune, enfin de la bile érugineuse ; après quoi les douleurs diminuent. Le ventre est resserré ; ensorte que le Rein pressé par les matieres ou par les vents, en est d'autant plus douloureux. Que si par hazard il se fait quelque évacuation, elle est un peu bilieuse, & mêlée de vents. La douleur n'est pas si forte, lorsqu'on se couche sur le côté malade, ou bien quand l'Estomac est vuide ; aulieu qu'elle augmente beaucoup, si l'on est couché sur l'autre côté, ou lorsqu'après le repas les alimens commencent à descendre dans les Intestins.

Au commencement de l'accès, on rend un peu d'urine ténuë & délayée ; & la douleur venant ensuite à augmenter, elle est entiérement supprimée. Mais aussitôt que la Pierre est descendue dans la Vessie, l'urine coule abondamment, grossiere, chargée de sables & de graviers, & quelquefois d'assez grosses pierres inégales, ou de leurs éclats. Ces urines sont encor quelquefois pleines de bulles & fétides ; & par l'ardeur qu'elles excitent au col de la Vessie, elles causent des envies fréquentes d'uriner : souvent aussi elles sont comme

teintes de sang, surtout après un exercice violent, ou après que l'on s'est fatigué à cheval.

Ceux qui sont sujets à cette maladie, rendent longtems des urines presque toujours grossieres & rougeâtres, couvertes d'une écume épaisse & ténace, & qui lorsqu'elles sont reposées, laissent un sédiment rouge un peu gluant & mêlé de sables : quelquefois aussi elles demeurent troubles ; & si on les passe au travers d'un linge, elles déposent dessus une crasse pareille au sédiment dont je viens de parler. Des urines de cette nature peuvent continuer pendant plusieurs années sans danger pour la vie, sans douleur aux Reins, & sans aucun autre indice de Pierre ; mais on est enfin surpris tout d'un coup, & lorsqu'on s'y attend le moins, d'une douleur très-aiguë au Rein ; en même tems le ventre se resserre, & la cuisse du même côté devient engourdie. Cette douleur recommence souvent de loin en loin, & cela sans qu'on rende de pierre ; & alors l'urine est grossiere, trouble, & quelquefois sanglante, lorsqu'elle a été précédée de quelque longue course à cheval. En effet le seul pissement de sang a souvent découvert qu'il y avoit une pierre dans les Reins, quoique jusques-là on n'en eût eu d'ailleurs aucun soupçon, ni par la douleur, ni par aucun autre indice. Au reste quand la douleur de

Reins est suivie de la sortie de la pierre, celle-ci venant ensuite à s'engager dans l'entrée de l'Uretere, est cause qu'on ne rend qu'une urine claire & en petite quantité, & même qu'elle est souvent totalement supprimée; mais si la pierre par hazard est rentrée dans le Rein, ou tombée dans la Vessie, les urines redeviennent grossieres. C'est ce qu'Hippocrate a observé avec raison, quand il dit, que la douleur subite des Reins, si elle est accompagnée de suppression d'urine, présage des graviers, ou des urines grossieres.

La Pierre est quelquefois si grosse, qu'elle ne peut sortir de l'endroit du Rein où elle s'est formée, ni descendre dans sa cavité : c'est pourquoi on ne ressent alors presque aucune douleur, & l'urine est épaisse, trouble & rougeâtre, comme celle dont j'ai parlé; quelquefois même elle est sanglante, & laisse un sédiment semblable à du sang caillé, quand on s'est beaucoup fatigué à cheval, ou que l'on a fait quelque violent exercice. Mais lorsque la Pierre est descendue dans la cavité du Rein, elle est poussée dans l'Uretere, où, si elle est grosse, elle s'arrête, & empêche les eaux de couler dans la Vessie; ensorte que l'urine est supprimée, ou du-moins plus claire & en moindre quantité que de coutume; & l'on souffre alors une

douleur très-vive. Que si la Pierre est petite, ou si étant grosse, & tout nouvellement tombée de la substance du Rein dans sa cavité, elle n'a point encor gagné l'Uretere, l'urine est grossiere, trouble, rouge, ou presque livide & obscure.

Aureste les Pierres qui sont rondes & polies, sortent avec bien moins de difficulté, que celles qui sont longues & inégales. Leur figure, leur grandeur & leurs inégalités ne sont pas les mêmes. Ceux qui depuis longtems sont sujets aux douleurs de Reins, ayant les conduits de l'urine plus ouverts, souffrent beaucoup plus des grosses pierres, que des médiocres : ceux au contraire qui ne les ressentent que depuis peu, ou rarement, éprouvent des douleurs vives à l'occasion de la moindre pierre. Dureste toutes les Pierres des Reins sont rougeâtres pour l'ordinaire : cependant s'ils sont purulens, ils peuvent produire des pierres blanchâtres ; on en jette aussi quelquefois de noires & de grisâtres. Plus dans cette maladie l'urine ressemble à l'eau, plus elle coule longtems de cette qualité, & moins elle a de sédiment, plus aussi la Pierre des Reins s'endurcit, grossit, & se dégage difficilement : il est vrai que ceux qui sont sujets aux violentes douleurs de Reins, ne rendent presque jamais des urines claires.

Cette maladie eſt aſſez ordinaire aux perſonnes graſſes & aux vieillards ; elle n'attaque preſque jamais les enfans, & rarement les hommes faits : ceux qui vomiſſent ſouvent, & qui ont le ventre libre, n'y ſont pas non-plus ſujets. Tous les maux de Reins guériſſent fort difficilement dans les vieillards ; mais la Néphrétique eſt ſurtout incurable dans ces perſonnes. On peut auſſi tenir ce mal d'origine ; & il eſt très-rare qu'on puiſſe l'éviter, quand on eſt né de parens graveleux & attaqués de la Néphrétique.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 43, 44, 95, 108, 117, 233, 234 & 247.

III. *L'Ulcere des Reins.*

LEs Reins peuvent s'ulcérer par pluſieurs raiſons, mais principalement à l'occaſion de la Pierre ; ce qu'on reconnoît aux marques ſuivantes. L'urine eſt chargée, trouble, & plus colorée lorſqu'on fait beaucoup d'exercice : étant repoſée, elle donne un ſédiment épais, & paroît aſſez claire au-deſſus. Si l'Ulcere eſt ſimple & récent, l'urine eſt mêlée de ſang : s'il eſt profond & ſordide, elle eſt plus épaiſſe, blanche, fétide, purulente, & aſſez ſemblable à du lait ; ſon ſédiment eſt tout de

pus. Que si l'Ulcere a pénétré profondément dans la substance du Rein, & est devenu très-sordide & fistuleux, outre ces qualités de l'urine, elle dépose un sédiment lié & visqueux, semblable à la mucosité du nez ou au blanc d'œuf. Dans cet état le Rein se corrompt souvent de maniere, qu'il ne conserve plus que sa membrane extérieure, qui sert comme de poche au pus & aux pierres qui s'y sont formées. Si ce pus passe dans les veines, il cause une Cachexie pareille à celle qui précede ordinairement la Leucophlegmatie : quelquefois aussi il flotte entre les membranes du Péritoine ; souvent enfin il s'épanche dans toute la région des Lombes & de l'Abdomen, d'où il sort de tems en tems tout pur par le vomissement ou par les selles.

Pendant le cours de cette maladie, on urine tantôt librement, tantôt goutte à goutte, & avec des envies presque continuelles : on sent aux Lombes une douleur jointe à un sentiment de pesanteur. Si dans ces rencontres on pisse le sang après le pus, c'est la marque d'une érosion dangereuse. Quand l'Ulcere des Reins & de la Vessie est invétéré, ce qui arrive assez ordinairement, on n'en guérit jamais.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 52, 66 & 234.

IV.

IV. *LE PISSEMENT DE SANG QUI VIENT DES REINS.*

IL est à propos de faire aussi quelques remarques sur le Pissement de sang qui vient des Reins. Ce sang se mêle toujours avec l'urine, desorte qu'elle ne semble plus être qu'un sang délayé ; & il se précipite aussitôt au fond, de belle couleur, liquide & nullement figé : ce que je remarque, pour le distinguer du sang qui vient du col de la Vessie, d'où il coule pur, & sans être également mêlé avec l'urine; il se met aussi en grumeaux, lorsqu'il est reposé.

Si c'est la Pierre qui cause l'hémorrhagie, ce qui arrive presque toujours, à moins qu'elle ne vienne d'une chûte ou de quelque coup, il faut avoir égard aux signes qui sont propres de cette maladie, & ne pas oublier, que le seul Pissement de sang a souvent découvert qu'il y avoit une Pierre dans les Reins, quoiqu'on n'en eût d'ailleurs aucun soupçon, ni aucun indice. Si le sang vient d'une veine rompue par quelque accident violent, tel qu'un coup, une chûte, un effort ou autre semblable, il sort tout d'un coup & en abondance, sans qu'on s'y attende. Mais

il est très-rare, que cette hémorrhagie procede de la foiblesse du Foie ou des Reins, de l'ouverture de quelques veines dans cette derniere partie, du défaut d'une évacuation ordinaire, d'une vie oisive & sédentaire, ou enfin de l'amputation d'un membre. Assez souvent l'érosion du Rein donne lieu à l'écoulement du sang; mais il sort alors en petite quantité & mêlé d'un peu de pus, & cela dure longtems. Ainsi quand le sang coule aussi mêlé de pus à l'occasion de l'ouverture d'un abscès au Rein, on doit croire que l'hémorrhagie ne vient pas d'un ulcere aux Reins, si elle ne dure pas longtems; & ordinairement elle se termine au plus tard le troisieme jour.

Hippocrate dit, que c'est un mauvais signe de pisser le sang souvent avec fievre & douleur: on doit alors s'attendre à rendre du pus; ce qui terminera la fievre. Le même Auteur a très-bien remarqué, qu'il y a rarement du danger à rendre du sang avec l'urine, pourvû qu'il n'y ait ni fievre ni douleur; espece d'évacuation qui est assez ordinaire dans les lassitudes, lesquelles se passent aussitôt après.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 43, 118, 207, 234, 235, 236, 247 & 248.

V. *LE DIABETE*, ou *FLUX D'URINE.*

QUAND on a le Flux d'Urine, que les Grecs appellent *Diabete*, peu de tems après qu'on a bû, on rend avec excès la boiſſon qu'on a priſe ſans preſque aucune altération, & ſous la forme d'une eau cruë. La ſoif eſt continuelle ; & la quantité de l'urine paſſe ſouvent de beaucoup celle de la boiſſon. Ainſi tout le corps ſe conſume & ſe fond, pour ainſi dire : quelquefois auſſi les lombes, les hanches, les bourſes, & ſurtout les pieds s'enflent un peu, & l'on croit ſentir quelque ardeur aux Viſceres. Cette maladie vient principalement du vice des Reins ; elle eſt longue, & peut quelquefois ſe guérir dans ſa naiſſance, mais nullement quand elle eſt ancienne : car elle exténue & deſſeche tout le corps. On prétend que cette maladie eſt fort rare ; pour moi, je n'en ai vû qu'un exemple depuis que j'exerce la Médecine.

VI. *LA PLAIE DES REINS.*

LORSQUE les Reins sont blessés, la douleur s'étend aux aînes & aux testicules; on urine difficilement; les urines sont sanglantes; & l'on rend même quelquefois le sang pur.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 207, 234 & 247.

VII. *LA PHTHISIE DORSALE.*

AVANT que de parler des maladies de la Vessie, je ferai quelques remarques sur la *Phthisie Dorsale*. C'est une maladie considérable, qui n'a point été connue de nos Auteurs, mais qu'Hippocrate a parfaitement bien traitée, & que j'ai rencontrée plus d'une fois dans le cours de mes visites.

Les Malades sont tourmentés d'une douleur de tête vive & aiguë; & il y en a auxquels il semble qu'il leur en descend comme des fourmis dans le dos. On a aussi mal au col, aux Reins, aux muscles des lombes & aux jarrets; ensorte que l'on a quelquefois peine à les plier. Le ventre est paresseux & resserré; on n'urine qu'avec difficulté; & si on le

fait, il coule en même tems avec abondance une semence ténuë, ce qui arrive aussi pendant le sommeil, soit que l'on ait une femme, ou qu'on n'en ait point. Si l'on connoît une femme, la matrice ne garde point la semence qu'elle a reçue : enfin si l'on marche beaucoup, surtout si l'on monte un lieu élevé, on est aussitôt rendu & hors d'haleine; on se sent la tête lourde, & les oreilles bruissent. Ces sortes de Malades sont sans fievre; & quoiqu'ils n'ayent point de dégoût, ils ne tirent d'ailleurs aucun profit de la nourriture qu'ils prennent, & tombent dans une extrême langueur. Ils se portent mieux, & sont plus tranquilles dans les commencemens du mal; mais plus il devient invétéré, plus le Malade souffre : les jambes lui enflent comme dans la Leucophlegmatie; il vient à quelques-uns des ulceres aux lombes, qui se reproduisent ailleurs, tandis qu'ils se dissipent en un endroit; il arrive enfin une Suffusion considérable, qui rend entiérement aveugle.

Cette maladie attaque principalement les nouveaux Mariés, & ceux qui ont trop donné dans le plaisir. Quelques-uns ont observé, qu'elle cesse quelquefois, & revient dans la suite : c'est ce qui arrivoit tous les sept ans à un Médecin de ma connoissance, qui en avoit perdu la vûe, & qui éprouvoit en lui-même ce qu'il avoit remarqué dans plusieurs autres.

VIII. *LA PIERRE DE LA VESSIE.*

LA Pierre eſt un mal très-conſidérable, qui eſt de longue durée, & qui revient ſouvent par intervalles après qu'on en eſt délivré. Lorſqu'on en eſt attaqué, ſi la pierre eſt groſſe, on ſent vers le Pubis & le Périnée, ſurtout quand on s'agite, une peſanteur incommode, ou une eſpece de chatouillement : on a continuellement des envies d'uriner ; & on ne le fait qu'avec peine : l'urine ne tombe que goutte à goutte : il ſemble qu'il ne ſoit pas poſſible de la retenir ; cependant à peine a-t'elle commencé à couler, qu'elle s'arrête tout d'un coup, enſorte qu'on ne la rend que par repriſes. On reſſent alors dans le conduit de la Verge beaucoup de douleur à la fin de la miction, quelquefois auſſi au gland ſeulement ; en même tems on ſe ſent preſſé d'aller à la ſelle. Il y en a qui urinent plus facilement debout que couchés, ſurtout ſi la pierre eſt fort groſſe ; d'autres ſe courbent pour uriner, & cherchent un remede à leurs douleurs, en preſſant & étendant la Verge avec les doigts : les femmes attaquées de ce mal portent auſſi ſouvent la main aux parties naturelles pour ſe gratter, & ſentent quelquefois la pierre, lorſqu'elles avancent le doigt vers le col

de la Veſſie. On voit de ces Malades, qui dans leurs grandes douleurs entrelacent leurs jambes l'une dans l'autre. Si l'urine ſort, elle eſt blanche, épaiſſe & trouble, avec un ſédiment purulent ou glaireux; on rend auſſi quelquefois le ſang pur, ou par grumeaux.

Cette maladie eſt plus ordinaire aux enfans qu'aux perſonnes d'un âge plus avancé, & eſt plus commune dans les hommes que dans les femmes. La pierre de la Veſſie eſt plus blanchâtre, plus groſſe & plus dure que celle qui vient des Reins. Une petite pierre s'engage plus aiſément dans le col de la Veſſie, & arrête plus longtems l'urine qu'une groſſe, parce qu'il eſt plus facile d'éloigner celle-ci, ou par la ſituation du corps, ou avec la ſonde.

Il n'y a point de Pierre qui ne ſoit un mal fort dangereux, parce que les douleurs exceſſives qu'elle cauſe épuiſant les forces, & les urines étant ſupprimées par l'obſtruction du canal qui ſert à les conduire, le Malade peut en mourir. On a ſouvent remarqué, que les douleurs de la Pierre avoient produit le Téneſme, ou la chute du gros boyau. Il eſt certain qu'on a ſouvent vû des gens porter très-longtems la Pierre, ſans en être incommodés.

IX. *L'Inflammation de la Vessie.*

L'Inflammation est l'accident le plus fâcheux, qui puisse arriver à la Vessie. Elle n'attaque pas la Vessie même, comme on pourroit l'imaginer, mais le muscle de son col. Elle excite une fievre aiguë & très-ardente : la douleur se fait sentir dans tous les environs du Périnée & du Pubis ; & elle est quelquefois accompagnée d'une rougeur, d'une ardeur & d'une tension qui se communiquent du Pubis jusqu'au Nombril. On a souvent des envies d'aller à la selle ; & on ne le fait qu'avec beaucoup de difficulté : on urine aussi très-difficilement ; & la Vessie retient souvent les eaux, surtout lorsque le Malade est couché : quelquefois aussi elles tombent goutte à goutte après de grands efforts. Ces accidens sont accompagnés d'insomnie, de délire, de vomissemens de bile, & du refroidissement des extrémités.

Cette Inflammation de la Vessie est très-rare, & n'attaque gueres que les enfans qui sont tourmentés de la Pierre. Elle est moins à craindre, lorsque l'urine est purulente, & dépose un sédiment blanc & égal ; mais si les douleurs ne s'appaisent pas, & si la Vessie ne s'amollit point, il

y a lieu d'appréhender que le Malade ne meure aux premiers redoublemens de la fievre. Il ne reſte de même aucune eſpérance, lorſque la fievre aiguë dure longtems, & qu'en cet état les ſelles & les urines ſont abſolument ſupprimées ; ou quand l'urine ne donne aucun ſigne de coction, & qu'en même tems les douleurs augmentent : au milieu de tout cela ſurvient ſouvent une gangrene funeſte, dont il n'y a preſque perſonne qui réchappe.

Lorſque le mal commence à ſuppurer, ce qui certes eſt très-fâcheux, tous ces ſymptômes deviennent plus marqués : que s'il arrive que l'abſcès creve avant que le Malade meure, les douleurs & les autres accidens ſe calment, & l'urine coule abondamment avec le pus. On a vû de ces abſcès ſe faire jour par le Périnée, & l'urine couler enſuite par l'ouverture le long de l'anus.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 46, 70 & 234.

X. *LE PISSEMENT DE SANG QUI VIENT DE LA VESSIE.*

LE sang peut couler de la Veſſie pour pluſieurs raiſons, mais principalement à cauſe des efforts violens qu'elle fait pour chaſſer la Pierre. Ce ſang ne ſe mêle point parfaitement avec l'urine, & quand on la laiſſe repoſer, il tombe en grumeaux au fond du vaiſſeau; on rend même quelquefois une partie de ce ſang tout pur. Dans cette maladie l'urine tombe ordinairement goutte à goutte, fait de la douleur en ſortant, & cauſe une ardeur brûlante à la racine de la Verge; mais ſi le ſang s'eſt figé dans la Veſſie, le mal devient des plus ſérieux : alors les défaillances ſont fréquentes, la reſpiration eſt petite, le pouls obſcur, petit & fréquent; ce qui eſt accompagné de nauſées, d'inquiétudes & de ſueurs froides : en cet état le corps s'affoiblit, devient pâle; & les extrémités ſont froides.

Cette ſorte d'hémorrhagie eſt ordinairement cauſée par quelque accident violent arrivé auparavant à la Veſſie : le ſang coule enſuite pendant quelque tems, & s'arrête tout d'un coup ſans qu'on en ſçache la raiſon; alors ſurviennent quelques

frissons, suivis de tous les autres symptômes que je viens de décrire. Le Pissement de sang qui vient de la Vessie est plus long à guérir, que celui qui vient des Reins.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 43, 207, 234, 235, 236, 247 & 248.

XI. *L'Ulcere de la Vessie.*

L'Ulcere de la Vessie est souvent une suite des autres maux de cette partie, dont je viens de parler. Celui du muscle de la Vessie, qui vient de l'ouverture d'un abscès que l'inflammation y a formé, est plus considérable & plus dangereux, que celui du corps même de la Vessie, qui peut être une suite, ou de l'âcreté de l'urine, ou des déchiremens que la Pierre y a causés.

Si l'Ulcere vient d'un abscès, il est profond & sordide; & il en sort, tantôt de la sanie, tantôt beaucoup de pus fétide mêlé avec une urine épaisse, dont il fait le sédiment. Que si la membrane interne de la Vessie est légérement déchirée, l'urine est grossiere, & mêlée d'un peu de pus ou d'un peu de sang; & lorsque l'Ulcere a gagné plus avant, elle charrie

avec elle des pellicules, & des especes de particules en maniere de paillettes de son. Ces pellicules sont plus épaisses, plus blanches & plus grandes, si l'Ulcere est au fond de la Vessie, que s'il est seulement à l'entrée, & vers son col. Dans cet état on a de grandes envies d'uriner, & de la peine à s'en abstenir; & l'on ressent en même tems une douleur très-vive au Périnée & au Pubis, surtout à la fin de la miction : cette douleur augmente de même, lorsqu'on se tient debout. Si l'Ulcere devient rongeant, l'urine est chargée d'une sanie mêlée de sang & d'un pus fétide ; & lorsque l'Ulcere est fort sordide, surtout s'il vient d'une Gonorrhée virulente, on remarque très-souvent dans l'urine des especes de filamens, d'abord déliés, ensuite plus grossiers, & qui épaississent l'urine : elle dépose enfin un sédiment visqueux & lié comme de la glaire d'œuf. Ces filamens dont je viens de parler, paroissent encor dans l'urine longtems après que l'Ulcere a été guéri.

Il y a cette différence entre l'Ulcere des Reins & celui de la Vessie, que quand les Reins sont ulcérés, l'urine sort plus librement, & ce qui se détache de leur substance est rouge, soit caroncules délicées, ou filamens semblables à des cheveux : d'ailleurs la douleur est moindre;

le sang coule plus souvent, en plus grande quantité, & plus exactement mêlé avec l'urine. Mais dans l'Ulcere de la Vessie, l'envie d'uriner est plus fréquente, & la difficulté plus grande : tout ce qu'on rend est blanc ; (ce qui cependant peut aussi venir des Reins) les douleurs sont plus vives ; on rend moins de sang ; & il est aussi moins mêlé avec l'urine. Que si le conduit de l'urine, que les Grecs appellent *Uretere*, est ulcéré, l'urine est assez grossiere, mêlée d'un peu de sang ou de pus, qui nage au-dessus de l'urine en forme de cheveux : on rend aussi alors des pellicules & une espece de son ; du reste la douleur est fixée entre le Rein & le Pubis. Les Ulceres des Reins & des autres conduits de l'urine se guérissent plutôt que ceux de la Vessie. Ceux-ci sont incurables dans les vieillards ; & ne se guérissent que très-difficilement à tout autre âge.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 234, 235 & 236.

XII. *LA RETENTION & L'INCONTINENCE D'URINE.*

L'ECOULEMENT de l'Urine eſt ſujet à pluſieurs accidens : car ou elle tombe peu à peu, ou elle ne coule qu'avec beaucoup de douleur, ou bien enfin elle eſt entiérement ſupprimée. Le premier accident a été appellé par les Grecs *Strangurie*, le ſecond *Dyſurie*, & le dernier *Iſchurie* Les deux premiers peuvent être ſupportables; mais ſi le troiſieme dure longtems, il eſt très-dangereux, & cauſe la mort.

Lorſque l'embarras eſt dans les Reins, on ſent une eſpece de douleur ou de peſanteur aux lombes, ou bien on a eu d'avance quelques indices du mal dont les Reins ſont attaqués : alors la Veſſie qui eſt vuide, n'eſt ni tendue ni douloureuſe; & la ſonde n'en fait rien couler : auſſi n'a-t'on pas la moindre envie d'uriner. Au contraire elle eſt très-grande, quand l'obſtruction du col de la Veſſie arrête l'urine : toute la région du Pubis eſt tendue & douloureuſe; & la ſonde fait couler les eaux en abondance. Si le Ténesme ſe joint à la ſuppreſſion de l'urine, on meurt dans le ſeptieme jour, à moins

que la fievre ne vienne à propos dégager les conduits qui ſont obſtrués.

Dans la *Dyſurie*, l'urine ne ſort que difficilement, & avec une grande douleur, ſoit peu à peu, ou tout à la fois. A l'égard de la *Strangurie*, c'eſt un écoulement d'urine qui ſe fait goutte à goutte, & toujours avec effort, quelquefois ſans douleur, d'autres fois auſſi avec des douleurs violentes. S'il y a de la douleur, elle approche de la *Dyſurie*; & s'il n'y en a point, de l'*Iſchurie*. Si le Volvulus ſe joint à la *Strangurie*, le Malade meurt en ſept jours, à moins que la fievre ne ſurvienne, & ne procure l'écoulement des urines.

Cette maladie dure plus longtems dans les vieillards que dans les jeunes-gens, & n'eſt funeſte par elle-même aux uns ni aux autres. Mais ſi elle vient de quelque grumeau de ſang arrêté dans le col de la Veſſie, elle eſt ordinairement accompagnée de ſymptômes terribles: la couleur naturelle s'éteint; le pouls eſt petit, fréquent, foible, & même quelquefois inſenſible; le friſſon ſurvient ſuivi d'une fievre lente, de nauſées, de défaillances, de ſueurs froides, & généralement de tout ce que nous avons dit qui arrive, quand le ſang eſt figé dans la Veſſie.

L'urine coule auſſi quelquefois involon-

tairement ſans acrimonie & ſans douleur. Cette Incontinence d'urine eſt incurable dans les vieillards ; ſi elle ſurvient dans les fievres aigues, & que les forces ſoient épuiſées, elle eſt mortelle.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 233, 234 & 274.

XIII. *LA PLAIE DE LA VESSIE.*

LORSQUE la Veſſie eſt bleſſée, on ſent de la douleur aux aînes, & la région voiſine du Pubis devient enflée : l'urine ſort par la plaie, ou bien on rend le ſang au lieu d'urine ; ce qui eſt ſuivi d'un vomiſſement de bile, du hoquet, du délire & de la mort.

§. VI.

Obſervations utiles dans les Maladies des Parties naturelles.

I. *LA GONORRHÉE*, ou *FLUX DE LA SEMENCE.*

L'ECOULEMENT de la ſemence, que les Grecs nomment *Gonorrhée*, eſt toujours une maladie longue, & ſouvent très-

dangereuse. C'est une effusion involontaire & excessive qui se fait de l'humeur séminale, sans érection, sans volupté, & sans que les songes y ayent aucune part. Cet écoulement est quelquefois si long & si abondant, qu'avec le tems il consume ceux qui en sont attaqués : car insensiblement le corps s'affoiblit, & amaigrit de jour en jour, principalement aux lombes. La semence qui coule alors est crue, aqueuse, liquide, ténue, & n'est pas entierement blanche.

Cette maladie est ordinaire à ceux qui dans leur jeunesse se sont trop livrés au plaisir. Notre siecle en a vû naître une espece qui vient de contagion, & qui conduit tout droit au mal Vénérien ; juste châtiment de la débauche & du libertinage. Dans cette Gonorrhée Vénérienne, un virus blanc ou jaunâtre coule sans cesse le jour & la nuit sans qu'on s'en apperçoive, & s'étant corrompu & aigri avec le tems, déchire & ulcere l'intérieur même de la Verge ; ce qui se reconnoît à la douleur que l'on ressent, lorsque dans l'érection il semble qu'on la torde avec une corde. Cette même douleur se fait sentir surtout au commencement & à la fin de la miction ; ensorte qu'il semble que l'on ait la Pierre, ou une difficulté d'uriner. Ce mal est commun aux hommes

& aux femmes ; mais celles-ci en ſont plutôt attaquées, & en guériſſent plus difficilement.

Aureſte ce flux convient avec les Fleurs blanches, en ce que dans l'un comme dans les autres l'écoulement eſt permanent ; & il en differe, en ce que dans la Gonorrhée le virus eſt plus épais, & que ſon acrimonie purulente cauſe preſque toujours quelque ulcere. Outre cela la Gonorrhée continue à fluer dans le tems même des Ordinaires ; aulieu que les Fleurs blanches ceſſent ordinairement en ce tems-là, & quelques jours après.

Tous les ulceres internes de la Verge ſont longs à guérir ; dans la Gonorrhée virulente ſurtout ils creuſent ſi avant, qu'ils percent en-dehors, & pénetrent juſqu'à la peau. Si on les néglige, il ſe forme ſouvent dans l'Uretre un tubercule charnu, ou bien une eſpece de verrue formée des impuretés qui s'y ſont aſſemblées, leſquels ferment le paſſage aux urines, ou les empêchent de couler librement ; enſorte qu'elles cauſent des douleurs, qu'on ne peut éviter en quelque ſituation que l'on ſe mette. On ſent le tubercule, ſoit en preſſant la Verge, ou en y introduiſant la ſonde.

II. *Le Satyriasis & le Priapisme.*

LA Verge est quelquefois sujette à une maladie, dans laquelle elle est dans une tension continuelle accompagnée d'une palpitation & d'une titillation voluptueuse : c'est ce que les Grecs ont nommé *Satyriasis.*

Il y en a une autre d'une espece différente, qu'ils appellent *Priapisme*, dans laquelle l'érection, qui de même est continuelle, se fait sans volupté, & semble un mouvement convulsif. Ce mal est rare, & selon quelques observations, peut causer la mort.

III. *La Hernie*, ou *Descente.*

JE parlerai maintenant des maladies des Bourses, du nombre desquelles est l'inflammation, ou sans elle la tumefaction, & surtout l'expansion qu'on nomme *Hernie.* Il y en a de plusieurs especes ; & elle peut venir de différentes causes.

Lorsque cette membrane qui sépare les Intestins des parties inférieures, & que les Grecs nomment *Péritoine*, est rompue ou relâchée, l'Epiploon ou l'Intestin descend aussitôt, & se glisse le long de l'aîne dans

les bourses, si cependant il ne s'arrête pas à l'aîne, où la Hernie prend le nom de *Bubonocele*. Quelle qu'elle soit, c'est toujours dans l'aîne ou dans les bourses une tumeur sensible, qui n'est point permanente; qui grossit par la course, le travail, la réplétion des viandes & la rétention de l'haleine; & qui lors qu'on est couché sur le dos, se dissipe d'elle-même, ou par une légere impulsion des doigts, laquelle fait rentrer en-dedans ce qui étoit sorti.

Si l'Epiploon cause la Hernie, il remonte difficilement, soit par la diete, ou par quelque situation que l'on puisse prendre; & s'il rentre, c'est sans le moindre bruit. Cette tumeur est inégale au toucher, molle & glissante; les Grecs appellent cette espece de Hernie *Epiplocele*.

Si l'Intestin est descendu dans les bourses, c'est une *Entérocele*. La tumeur est sans douleur & sans inflammation, tantôt moindre, tantôt plus grosse, & disparoît quelquefois totalement, soit que l'on veille ou que l'on dorme, pourvû cependant que l'on demeure longtems couché sur le dos; mais elle augmente par des efforts de voix, de grands repas, des mouvemens violens, ou une trop grande contention des muscles à porter un fardeau. Elle se resserre au froid, & se dilate à la chaleur: alors

les bourses sont arrondies & lisses au toucher ; ce qu'elles contiennent échappe aux doigts qui le pressent, & rentre quelquefois de lui-même, ou par une légere impulsion du doigt, avec une espece de bruissement de vents. Lorsque le mal devient plus grand, l'Intestin s'engorge d'excrémens qui l'enflent, & ne lui permettent pas de rentrer ; ce qui cause un Volvulus, dont on ne revient pas ordinairement. On sent alors de grandes douleurs aux bourses, aux aînes & dans le ventre : bientôt après l'Estomac commence à être attaqué, & l'on vomit de la bile, rousse d'abord, ensuite verte, quelquefois même noire.

Au reste il y a des signes, auxquels on peut reconnoître si la Hernie vient de la rupture, ou seulement du relâchement du Péritoine. Si l'Intestin est descendu tout d'un coup & tout entier après quelque violent effort, si la tumeur est grosse, & si lorsque le Malade est couché, l'Intestin étant repoussé remonte avec bruit, & redescend aussitôt qu'on est debout, soit que l'on tousse, ou qu'on retienne la respiration, il est constant qu'il y a une rupture au Péritoine.

Voici d'un autre côté les signes du relâchement de cette membrane. Quelle que soit la cause de la Hernie, l'Intestin ne

descend qu'insensiblement, & avec le tems; la tumeur est plus égale & plus dure dans son milieu; & ce qui est descendu ne remonte pas avec bruit, & ne retombe pas si facilement lorsqu'on est debout. Il est même rare que la Hernie qui vient de cette cause, descende plus bas que l'aîne; aulieu que celle qui vient de rupture, descend presque toujours jusqu'aux bourses. Celle-ci peut quelquefois se guérir assez facilement dans les sept premiers jours, surtout dans les enfans; mais lorsqu'elle est invétérée, il n'y a presque plus de ressource que dans la Chirurgie, dont l'opération est douteuse & dangereuse. Il arrive aussi quelquefois que l'Epiploon & l'Intestin descendent en même tems; ce que les Grecs ont nommé *Epiploentérocele*, c'est-à-dire, Hernie de l'Epiploon & de l'Intestin.

Il y a encor différentes autres especes de Hernies, où le Péritoine n'est nullement endommagé: elles ont pour cause, ou un amas d'eaux dans l'intérieur, ou quelque excroissance de chair, ou des Varices.

Si la Hernie vient des eaux, ce qu'on appelle *Hydrocele*, la tumeur est presque sans douleur, & fixe dans les bourses qui sont enflées: il est vrai que le jour, par la diete, ou à l'occasion d'une fievre lé-

gere, surtout dans les enfans, elle peut un peu diminuer; mais jamais elle ne se guérit tout à fait. Cette tumeur cede au toucher, lorsque l'eau n'est qu'en petite quantité; mais quand elle est augmentée considérablement, c'est comme un outre plein qui résiste à la pression: elle paroît alors transparente comme de la corne, lorsqu'on la regarde du côté opposé à la lumiere.

Si l'un & l'autre côté des bourses est rempli, il est certain qu'il y a deux Hernies d'eaux. Lorsque ces eaux rassemblées dans l'intérieur y ont séjourné longtems, elles s'alterent, & corrompent même quelquefois le testicule. Les personnes cacochymes & remplies de mauvaises humeurs, sont fort sujettes à cette espece de Hernie, & plus encor celles qui ont de la disposition à l'Hydropisie. Ainsi il est inutile de tirer ces eaux par la ponction, si l'on ne corrige la mauvaise qualité des sucs de tout le corps, parce que l'humeur se renouvelle très-facilement. Je crois pouvoir joindre à la Hernie d'eaux, celle qui produite par les vents cause une tension très-douloureuse: quelques-uns l'appellent *Hernie de vents*.

Il est rare, mais il arrive cependant quelquefois, qu'il se forme une excroissance de chair entre les enveloppes des

testicules ; c'est ce que les Grecs ont nommé *Sarcocele*, ou *Hernie de chair*. Cette tumeur est permanente comme l'autre, mais plus pesante, plus dure, plus opaque, & d'égale couleur dans toute sa masse. Elle ne resonne pas quand on la touche, & est longtems à se former.

Reste la tumeur de Varices, que les Grecs appellent *Cirsocele*. C'est une tumeur dure, oblongue, & partagée en maniere de verges ou de cordons réunis, dont il est très-rare de guérir.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 97.

IV. L'INFLAMMATION DU TESTICULE.

LE Testicule est aussi quelquefois attaqué d'inflammation. Elle est marquée par une douleur aiguë, accompagnée de rougeur, de chaleur & d'une tumeur dure ; & ces symptômes sont d'autant plus évidens, que l'inflammation entreprend davantage sur les bourses : au contraire ils sont moins apparens, & se découvrent au tact plutôt qu'à l'œil, lorsque le mal est concentré dans le Testicule. Selon que l'inflammation est plus ou moins grande, il y a de la fievre ou il n'y en a point : que

si

si on pallie le mal sans le détruire, il en reste souvent une tumeur dure, sans douleur, chaleur ni rougeur, qu'il n'est presque jamais possible de bien guérir.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 261 & 270.

V. *L'Inflammation de l'Uterus*, ou *de la Matrice.*

JE passe aux maladies de la Matrice, qui sont en grand nombre, & toutes également longues & dangereuses. Une des plus considérables est l'inflammation de toute cette partie, & non pas seulement de son col, qui en est plus souvent attaqué. La douleur que ressent la Malade est très-vive, & par élancemens : elle se continue même jusqu'au Pubis, quand l'inflammation est plus grande à la partie antérieure de l'Uterus ; & elle cause alors une difficulté d'uriner, ou une *Strangurie.* Si la partie postérieure est plus fortement enflammée, le ventre est resserré, & la douleur se porte aux Lombes. Que si l'un des côtés est particuliérement affligé, la tension se fait sentir aussitôt à l'aîne, & l'on remue difficilement la cuisse & la jambe, qui sont alors appesanties. En

même tems on est tourmenté d'une fievre aiguë, & d'une grande douleur de tête, principalement sur le devant, & vers la racine des yeux. La douleur se communique aussi au bas-ventre, au pubis, aux flancs & à toutes les parties voisines, où l'on ressent de la tension & quelque pesanteur. L'ardeur n'est pas moins considérable dans les lombes : l'Estomac commence à être attaqué ; on a des nausées & le hoquet. La Malade ne trouve aucune situation qui lui convienne : elle souffre lorsqu'elle est assise, & ne peut se tenir debout qu'avec peine ; si elle marche, elle est en quelque sorte obligée de boiter : elle est aussi plus incommodée, lorsqu'elle se couche sur le côté qui n'est point malade. Si l'inflammation est au col de la Matrice, ce qui, comme je l'ai dit, arrive plus communément, le ventre est douloureux ; & si l'on porte le doigt à l'entrée de l'Uterus, on le trouve fermé, dur & échauffé. Cette espece d'inflammation peut se guérir ; mais l'autre est presque incurable.

L'inflammation de la Matrice dégénere quelquefois en Schirre, rarement en Cancer, mais très-souvent en un abscès, qui aussitôt qu'il a commencé à se former, redouble les élancemens & la fievre, laquelle est souvent interrompue

de frissons, avec des redoublemens irréguliers. Aussitôt que le pus est formé, tous ces symptômes augmentent un peu; & alors les urines ou les selles sont supprimées. Il paroît quelquefois une tumeur vers le Pubis, & l'on sent en cet endroit une espece de fluctuation. L'abscès creve enfin, soit au-dedans de la Matrice ou dans l'Abdomen, où le pus s'arrêtant entre les Intestins, s'amasse en si grande quantité, qu'il grossit le bas-ventre, & semble le charger d'un poids. Que si le pus s'écoule par le col de la Matrice, la Malade guérira, pourvû qu'il soit blanc, léger, égal & sans mauvaise odeur : si au contraire il est virulent, fétide & de diverses couleurs, on a tout à craindre.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 2, 45, 46, 69, 71, 127, 163, 260, 261 & 270.

VI. *L'Ulcere de la Matrice.*

APRES que l'abscès s'est ouvert, & que le pus en est sorti, il reste un Ulcere sordide, qui produit en cet endroit une douleur vive & rongeante : de-là sort une sanie & une pourriture, dont la

couleur & la substance ne sont pas toujours les mêmes, & qui ne coule pas également; l'odeur en est quelquefois très-forte, ou bien elle n'en a point du tout, ensorte qu'on pourroit prendre cet accident pour des Fleurs blanches. Si l'Ulcere est placé dans le col de la Matrice, on peut le sentir avec le doigt; mais s'il est plus avant, on doit s'en rapporter à la qualité de l'écoulement. Lorsque c'est un Ulcere simple qui ne vient pas de la rupture d'un abscès, & où il n'y a que la membrane interne de l'Uterus ou du Vagin qui ait souffert de l'érosion, il n'en sort qu'un peu d'humeur blanchâtre, égale & épaisse: que si c'est un Ulcere sordide qui vienne d'un abscès, il en découle une sanie plus abondante, mais avec moins de douleur.

L'Ulcere de la Matrice parvient quelquefois à un tel degré de malignité, qu'il corrompt les membranes voisines, & gagne continuellement. Cet Ulcere que les Grecs appellent Νομὴ, est bien plus sordide, plus fétide, & plus difficile à guérir qu'auparavant. Alors il y a beaucoup de disposition au Cancer; ce qui arrive aussi, lorsque la Matrice est depuis longtems attaquée d'un Schirre. On sent des douleurs aux aînes, au bas-ventre, à l'abdomen & aux lombes: il semble que la

Matrice soit chargée d'un poids considérable ; & la fievre survient, moins ardente cependant que dans l'inflammation : enfin ce mal est fort long. Si le Cancer s'ulcere aussi, outre la douleur & la dureté, les bords de l'Ulcere deviennent élevés, livides & sales ; & il en coule une humeur très-fétide, ténuë, noire ou jaune. Cette maladie de la Matrice est incurable, au jugement même d'Hippocrate.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 32, 52 & 165.

VII. *Le Schirre de la Matrice.*

LE Schirre de la Matrice peut venir, ou d'une inflammation qui n'a pû se résoudre ni se convertir en abscès, ou de toute autre cause ; & il occupe, ou toute la Matrice, ou seulement une partie. C'est une tumeur dure qui résiste au tact, & qui n'est que peu ou point douloureuse ; mais on n'urine & l'on ne va à la selle qu'avec peine. Lorsque la Malade est debout, elle sent un poids qui presse les parties naturelles, & qui lui semble prêt à tomber : elle a de la peine à se soutenir & à se remuer, principalement à marcher ; quelquefois le ventre devient

enflé comme d'une Hydropisie, qui enfin ne manque gueres d'arriver.

VIII. *LE GONFLEMENT DE LA MATRICE.*

LA Matrice devient aussi quelquefois enflée & tendue; ce qui a duré à certaines femmes pendant toute leur vie. Alors le bas-ventre est extrêmement gros, tendu & douloureux; & cette douleur s'étend jusqu'au Diaphragme & à l'Estomac: on la sent aussi aux deux côtés, & souvent à l'une ou à l'autre des deux aînes, quelquefois à toutes les deux; outre cela l'ombilic, les lombes, le pubis & la tête même en souffrent. Il sort assez souvent des vents de la Matrice; & si la Malade se baisse, on entend dans cette partie un bruit & un murmure assez semblable à celui qu'excitent les tranchées: que si l'on frappe sur l'Abdomen, il retentit comme un tambour; ce qui prouve qu'il y a des vents dans l'Uterus. Si la substance même de la Matrice en est remplie, ainsi que sa capacité, les douleurs deviennent très-aiguës, & fort difficiles à guérir. Cette maladie est assez ordinaire aux nouvelles Accouchées, & les expose à un fort grand danger.

IX. *L'Hydropisie de Matrice.*

LA Matrice eſt encor attaquée d'Hydropiſie, lorſque ſa capacité ſe remplit d'eau. Le ventre devient enflé : on y reſſent une grande peſanteur ; & quand on ſe remue, on y entend le bruit & la fluctuation des eaux qui s'entrechoquent. De ſçavans hommes ont obſervé, qu'il y avoit des femmes qui ſe purgeoient naturellement tous les mois des eaux qui s'amaſſoient dans leur Matrice, ſans que leur ſanté en ſouffrît.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 16, 17, 28, 86, 88, 126, 131, 204, 217 & 341.

X. *La Mole.*

APRES cette maladie de la Matrice, je place celle que les Grecs appellent *Mole* ; maladie à laquelle une femme n'eſt jamais ſujette, ſi elle n'a pas commerce avec un homme.

Il s'engendre dans l'Uterus une maſſe de chair informe, entourée de peaux ou de membranes, & parſemée dans ſon in-

térieur d'un grand nombre de veines, ſans viſceres, ſans os & ſans inteſtins. Cette chair prenant de la nourriture par le moyen de ſes veines, & croiſſant de jour en jour, groſſit & étend la Matrice autant que pourroit le faire un Fœtus de huit mois. Cette Mole ne demeure pas toujours dans la Matrice pendant toute la vie; il eſt même rare qu'elle y reſte pendant quatre à cinq ans : le plus ordinaire eſt qu'elle ſorte au bout de trois ou quatre mois, & détrompe ainſi la fauſſe eſpérance que l'on avoit conçue d'une véritable groſſeſſe. Car dans cette maladie les Regles ſont ſupprimées, le ſein s'enfle, on a des dégoûts, le viſage pâlit, & le ventre groſſit chaque jour de plus en plus.

Mais ſi par ces endroits elle a quelque rapport avec la Conception véritable, elle en differe en ce que dans la Mole l'enflure eſt plus dure, & que ce qui eſt renfermé dans la Matrice n'a de lui-même aucun mouvement; c'eſt un poids fixe, qui n'a qu'un mouvement de maſſe quand on le preſſe, ou que la femme ſe tourne ſur le côté. Alors ce mouvement n'eſt pas doux & aiſé, comme celui d'un enfant; mais la maſſe tombe rudement du côté ſur lequel on eſt panché. Enfin la Malade ſe délivre de cette chair informe, ou d'un amas groſſier de ſang & d'humeurs, ſouvent auſſi

de quantité de vents : ces vents causent quelquefois des douleurs pareilles à celles de l'accouchement. Au milieu de tout cela, le corps s'exténue; on marche difficilement ; & il semble que l'Uterus soit chargé d'un poids prêt à tomber : enfin le Foie est attaqué ; ce qui est suivi de l'Hydropisie.

La Mole est un mal auquel, si on ne s'y prend pas d'abord, il est très-difficile de remédier. Lorsque dans l'absence des signes d'une véritable grossesse, les Mois sont arrêtés, & que le ventre grossit sans Hydropisie, il est évident que la Matrice est chargée contre nature, soit d'un faux germe, d'une Mole ou de vents.

XI. *Les Convulsions de Matrice.*

LA Matrice peut aussi quitter sa situation naturelle, descendre ou remonter, ou bien tomber, & s'appuyer sur l'un des côtés. Cette Convulsion est quelquefois si violente, qu'elle souleve l'Uterus, & le pousse comme un globe contre l'Estomac qui en est fort oppressé, & d'où on peut l'éloigner & le remettre en sa place avec la main. Dans cette maladie on sent de la douleur aux hypocondres, la respiration est très-difficle, & la Malade tombe dans

des foiblesses qui ne lui ôtent pas la présence d'esprit. Mais lorsque l'Uterus descend, si la femme est debout, elle sent comme une lourde masse qui pese sur les parties naturelles, & que l'on peut sentir avec le doigt, si on le porte dans le canal. Si la Malade est couchée sur le dos ou va à la selle, elle ressent une forte pression à l'Intestin droit; & si elle est couchée sur le ventre, elle n'urine qu'avec peine.

Cette maladie est encor plus fâcheuse, quand la Matrice est renversée, & sort en dehors; ce qui arrive cependant rarement. Alors la douleur est très-grande au Pubis; la Malade tombe de tems en tems dans des convulsions & des tremblemens; le fond de l'Uterus s'avance en-dehors à la portée du doigt de la grosseur d'un œuf d'Oie ou d'Autruche; & s'il demeure longtems en cet état, il n'est presque plus possible de sauver la femme. Si l'Uterus est poussé par la Convulsion vers l'une des deux aînes, tout ce côté, & principalement la cuisse, devient froid & engourdi; l'aîne, & quelquefois aussi la hanche, est pénétrée d'une douleur très-vive. Si cette douleur augmente, elle est suivie de Convulsions, & d'une espece de Fureur utérine.

XII. *LA SUFFOCATION DE MATRICE.*

LA Suffocation de Matrice eſt encor une maladie très-fâcheuſe. Les premiers ſymptômes de ce mal ſont les nauſées rarement ſuivies du vomiſſement, & un dégoût accompagné de mouvemens de vents dans le ventre ; ce qui n'arrive cependant pas toujours. La reſpiration commence enſuite à devenir difficile, fréquente & courte : peu de tems après elle s'affoiblit de ſorte, qu'il ſemble que le goſier ſoit preſſé, & la Malade prête à être ſuffoquée ; il ſurvient en même tems une légere défaillance, qui ne change preſque point le pouls : enfin la tête eſt attaquée, & l'eſprit s'égare dans des idées, tantôt de fureur, tantôt de crainte ou d'autres paſſions ſemblables ; mais le plus ſouvent la Malade tombe dans un profond aſſoupiſſement, pendant lequel elle devient toute pâle, perd la parole & la vûe, & demeure comme à demi-morte, ſans ſentiment ni mouvement, enſorte qu'on la croiroit ſurpriſe du Haut-mal. Sa reſpiration eſt très-foible, rare, & ſi obſcure, qu'on eſt preſque tenté de croire qu'il ne s'en fait plus ; le pouls s'affoiblit de même, & ſemble éteint, quoique ce-

pendant il se soutienne assez, quand l'attaque n'est que légere. Lorsque l'accès cesse, la Matrice se relâche peu à peu, & laisse couler quelque humidité : alors on entend murmurer les Intestins ; les yeux s'ouvrent ; les joues reprennent une couleur plus vive ; le sentiment, le mouvement & la présence d'esprit reviennent à la Malade, de façon qu'elle se souvient presque de tout ce qui lui est arrivé.

Cette maladie differe de l'Epilépsie, en ce qu'on ne roule point les yeux, qu'on n'écume pas, & que la convulsion est beaucoup moins violente. La Suffocation de Matrice a des retours fréquens dans certaines femmes, qui y sont sujettes pendant toute leur vie : dans d'autres elle est mortelle, ou dans l'accès même, ou peu d'heures après ; ce qui se reconnoît aux signes suivans. L'accès dure longtems ; la respiration est extrêmement difficile ; le pouls est promt & déréglé, & quelquefois même s'éclipse tout-à-fait ; on devient insensible ; on perd le sentiment & le mouvement ; tout le haut du corps est inondé d'une sueur froide ; & la syncope qui survient, annonce la mort. Le mal est moins dangereux, quoi qu'on y remarque tous les symptômes précédens, lorsque la respiration demeure libre ; & il l'est encor moins, si outre cela on ne perd ni le

ſentiment ni le mouvement. Cette maladie eſt ſujette à certains paroxyſmes, comme l'Epilépſie, & eſt plus commune dans l'Hiver & dans l'Automne. Elle attaque principalement les filles nubiles qui ſont d'un tempérament chaud & humide, les jeunes veuves qui par leur état ont été longtems privées du commerce des hommes, & les femmes que les médicamens plutôt que l'âge ont rendues ſtériles.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 123, 252 & 327.

XIII. *Les Regles, leur Suppression; & leur trop grande Abondance.*

C'Est ici le lieu de parler des écoulemens ordinaires au Sexe. Quand les Regles arrivent à propos & dans une juſte quantité, qu'elles ſont de bonne & d'égale couleur, & qu'elles coulent tous les mois réguliérement, & à peu près à pareils jours, elles ſont dans l'ordre de la nature, & utiles à la ſanté. Lorſqu'elles doivent paroître, on reſſent des friſſonnemens, des laſſitudes, une peſanteur de tête & des douleurs au col; mais ſi elles ſont, ou trop longtems ſupprimées, ou trop abondantes, il peut en arriver de très-grands accidens. Hippocrate a donc

eu raiſon de dire, que celles dont les Regles coulent trop abondamment ou trop peu, ſont ſujettes à des maladies de Matrice.

Si les Regles ne viennent point dans le tems & dans l'âge où elles doivent paroître, tout le corps s'appeſantit ; la tête eſt peſante & douloureuſe, principalement ſur le devant & à la racine des yeux, ainſi que le col, les épaules & les lombes : ſouvent la Malade a des friſſonnemens comme une femme enceinte, des envies très-fréquentes de vomir & du dégoût, quelquefois même un peu de fievre ; elle eſt triſte, inquiete, & deſire le commerce d'un homme ; ſon urine eſt épaiſſe, trouble, rouge, & quelquefois noirâtre.

La longue Suppreſſion des Regles eſt la ſource des plus fâcheuſes maladies, telles que la Manie, la Mélancholie, l'Epilépſie, la Paralyſie, l'obſcurciſſement de la vûe, la Toux, l'Aſthme, la Suffocation de Matrice, le Schirre dans les viſceres, l'Hydropiſie, la Goutte, les Palpitations de cœur, la Syncope & autres maux ſemblables. Si les mammelles d'une femme rendent du lait, quoiqu'elle ne ſoit ni enceinte, ni nouvellement accouchée, ſes Ordinaires ſont certainement ſupprimés ; & ſi cet accident dure longtems, il ne peut manquer de cauſer de violentes douleurs de tête, ou d'autres déſordres dans

quelqu'autre partie : que si cependant elle vient à saigner du nez, il n'y a plus rien à craindre. Les femmes qui n'ont point encor eu d'enfans, sont plus facilement & plus dangereusement surprises d'une Suppression de Regles, que celles qui en ont eu, parce que dans celles-ci les vaisseaux qui servent à cet écoulement sont plus ouverts que dans les autres.

Il est également dangereux que les Regles coulent trop longtems, ou en trop grande quantité. Dans cet état tout le corps s'affoiblit, la couleur s'éteint, l'appétit se perd, la digestion se fait mal ; on a des ressentimens de fievre, les pieds deviennent œdémateux & enflés, & il survient enfin une Leucophlegmatie universelle. Si un Accouchement laborieux est la cause de cet écoulement immodéré, il n'est pas ordinairement dangereux, & a coutume de cesser de lui-même ; mais s'il vient à la suite d'un avortement, il expose la Malade au danger d'une mort précipitée. Si elle a quelque gros vaisseau ouvert ou rompu, le sang coule avec abondance ; mais si le vaisseau est petit, le sang ne sort que peu à peu, & en petite quantité : que si l'érosion donne lieu à l'écoulement, non-seulement le sang vient peu à peu, mais même avec douleur.

Les Ordinaires durent plus longtems aux

femmes qui ſont d'un tempérament humide ; & s'ils ſont ſupprimés, elles deviennent hydropiques bientôt après.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 93, 127, 153, 197, 238, 250 & 254; & pag. 25, 202, 248 & 277.

XIV. *Les Fleurs blanches.*

CE qu'on appelle *Fleurs blanches* a quelque rapport avec l'écoulement précédent; il y a cependant cette différence, qu'ici ce n'eſt pas un ſang pur qui ſort, mais une humeur vitrée qui coule à toute heure, ſans ordre & ſans régularité. Cette humeur eſt tantôt blanche comme de la crême, tantôt jaunâtre ou pâle, âcre & mordicante, quelquefois ſans odeur, d'autres fois auſſi très-fétide.

De quelque nature que ſoit ce flux, les parties naturelles en ſont mouillées; la Malade devient pâle & ſans couleur, perd l'appétit, & amaigrit ſenſiblement par le défaut de ſuc nourricier : quand cet écoulement eſt invéteré, les yeux deviennent gros & enflés, & la reſpiration difficile. Non-ſeulement les femmes, mais encor les jeunes filles ſont ſujettes à cette maladie,

qui cauſe aux unes & aux autres une affreuſe pâleur.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 29 & 198.

XV. *La Conception.*

JE finirai par ce qui regarde l'Avortement & l'Accouchement difficile; mais je crois devoir auparavant dire un mot de la *Conception*. On doit donc ſçavoir, qu'une femme ne peut concevoir, ſi la Matrice eſt trop froide & trop épaiſſe, parce que le feu renfermé dans la ſemence du mâle s'y éteint auſſitôt; ni lorſque la Matrice eſt trop ſeche & trop échauffée, parce que le germe s'y corrompt par le défaut de nourriture. Si la perſonne eſt trop graſſe, & ſi l'Uterus eſt preſſé par l'Epiploon, ou ſi elle eſt trop maigre & trop délicate, elle ne conçoit point. Si à la ſuite des Ordinaires le col de la Matrice demeure humide & ne ſeche point, c'eſt ſigne que la femme n'a pas conçu. Lorſqu'elle s'imagine être enceinte ſans qu'elle le ſoit, & qu'elle ſe le perſuade fauſſement depuis pluſieurs mois, parce que ſes Ordinaires ſont ſupprimés & que ſon ventre groſſit, elle ſent des douleurs à la tête & aux hypocondres;

& si elle a du lait, c'est un lait séreux qui est en petite quantité : au contraire celle qui a véritablement conçu, est exemte de ces douleurs, à moins qu'elles ne lui soient ordinaires ; & son lait est de bonne qualité. La fécondité maintient la santé, & avance la vieillesse dans les femmes : la stérilité conserve plus longtems les agrémens de la jeunesse ; mais elle rend valétudinaire.

On peut croire qu'une femme a conçu, lorsqu'elle rend la semence avec une extrême volupté au moment même, ou presque aussitôt qu'elle reçoit celle du mâle, & quand l'une & l'autre restent dans la Matrice, desorte que son col n'en soit point mouillé. Le jour même cette femme est saisie de frissonnemens, & sent sa Matrice se resserrer avec une espece de chatouillement : ensuite son orifice se ferme si exactement, qu'on auroit peine à y introduire la pointe d'un stylet ; & quelque tems après, il se retire tellement en-dedans, que le doigt de la Sage-femme peut difficilement le toucher. Cependant les Regles ne paroissent plus à l'ordinaire ; si ce n'est que peut-être dans les premiers ou dans les derniers mois de la grossesse il arrive quelque écoulement sanguin, qui ne fait aucun tort au Fœtus, & qui ne vient pas de la Matrice même, mais des veines de son col, comme il arrive aux filles.

Après cela le sein grossit, les hanches & les lombes s'étendent, & tout le ventre devient enflé sans aucun sentiment fâcheux de pesanteur : en quoi la véritable Conception differe de la Mole & de l'Hydropisie. Pendant ce tems-là il paroît quelquefois sur le front des taches jaunes ou livides ; le tour des yeux qui sont languissans, semble comme meurtri : l'urine est citrine ou presque livide, trouble & grossiere ; la moindre agitation y forme des bulles, ou fait tomber de sa surface des especes de petits grains qui la couronnoient : son sédiment est épais, & ressemble à un amas de floccons de laine mal unis : si on y verse du vin blanc, elle devient comme du bouillon de feves. Enfin l'enfant commence à se faire sentir par ses mouvemens ; ce qui arrive plutôt ou plus tard, mais le plus souvent au milieu de la grossesse.

XVI. *Les Incommodités de la Grossesse.*

Tels sont les signes, auxquels on connoît qu'une femme a conçu. Mais avant que l'enfant soit formé & qu'il ait vû le jour, il peut encor causer beaucoup d'incommodités à sa mere. Si

elle étoit sujette auparavant à quelque maladie ou à quelque indisposition, elle ne manque pas d'en ressentir les atteintes vers le second ou le troisieme mois de sa grossesse. Alors elle commence à avoir des lassitudes, des douleurs & des pesanteurs aux lombes, aux aînes, dans les cuisses, & est continuellement assoupie pendant le jour. A cela se joignent le dégoût, les nausées quelquefois suivies d'un vomissement de bile ou de pituite; ou si l'on ne vomit pas, la respiration devient difficile; il survient des vertiges, des inquiétudes d'esprit, & même de légeres défaillances: on a aussi quelquefois des envies absurdes, comme de manger de la terre, du charbon, de la brique & autres choses semblables. Mais tous ces symptômes ont coutume de cesser après le quatrieme ou le cinquieme mois de la Grossesse.

Aureste lorsqu'une femme commence à être enceinte, si son sein diminue tout à coup, elle est en risque d'avorter. Si étant grosse de deux enfans, l'une de ses mammelles s'exténue, elle avorte de l'un ou de l'autre; d'un garçon, si c'est la mammelle droite qui souffre, & d'une fille, si c'est la mammelle gauche, parce qu'ordinairement les garçons sont placés à droite, & les filles à gauche. Il y a aussi lieu de craindre l'Avortement, si la mere est at-

taquée d'une maladie aiguë, si on la saigne avec excès, ou si on lui donne de violens purgatifs, surtout lorsqu'avec le tems l'enfant est déja devenu fort. Le Dévoiement seul peut même causer l'Avortement.

Le flux des Hémorrhoïdes est très-dangereux aux femmes enceintes ; & une Erysipele à la Matrice leur est funeste. Si le lait coule, surtout s'il est aqueux, c'est une marque de la foiblesse de l'enfant ; comme la fermeté du sein en est une du contraire. Il est impossible que l'enfant se porte bien, si pendant la Grossesse les Regles coulent à l'ordinaire. Si une femme enceinte a la fievre, ou si sans cause manifeste elle amaigrit considérablement, l'Accouchement sera difficile ou dangereux; ou si elle avorte, elle courra risque de la vie. Les femmes extrêmement maigres & délicates avortent souvent sans danger, jusqu'à ce qu'elles ayent acquis de l'embonpoint ; mais si celles qui étant médiocrement grasses, avortent au second ou au troisieme mois sans accident extraordinaire, c'est signe que les cellules du Placenta sont remplies d'une lymphe épaisse & visqueuse, enforte qu'elles ne sont pas capables de soutenir le poids de l'enfant. Aureste quelque accident qui arrive aux femmes enceintes, on ne doit pas déses-

pérer du succès de leur grossesse, tant que leur sein ne se flétrit point.

Si le Fœtus est mort dans la Matrice, la mere ne sent plus le mouvement accoutumé dans cette partie, qui est lourde comme si elle alloit tomber, & qui, ainsi que dans l'Hydropisie, paroît enflée, tendue, & chargée d'un poids fort incommode. Alors le ventre & les côtés, qui étoient chauds auparavant, deviennent froids; on ressent de vives douleurs vers le Nombril, & des tiraillemens à l'Estomac; l'haleine est mauvaise; les yeux s'enfoncent & font de la douleur; le nez & les oreilles se refroidissent; le visage est couvert d'une pâleur affreuse; la Malade ressent des frissonnemens fréquens; elle tombe en foiblesse, & quelquefois dans des convulsions pareilles à celles de l'Epilépsie; enfin il ne lui est presque pas possible de fermer l'œil.

XVII. *L'Avortement, & l'Accouchement difficile.*

VOICI les signes qui précedent l'*Avortement.* Les mammelles se flétrissent d'elles-mêmes, ou il n'en coule qu'un lait aqueux; les côtés & le haut du ventre sont oppressés; on ressent aux Lom-

bes & dans les hanches une pesanteur extraordinaire, qui ne permet presque pas de les remuer; si l'enfant est vivant, il n'a que peu de mouvement: enfin il coule une eau bourbeuse & ténuë, ensuite sanglante; après quoi il sort du sang, puis des caillots, qui sont suivis aussitôt de la sortie du Fœtus.

Lorsque l'enfant est parvenu sans accident à son terme, la femme qui est en travail accouche pour l'ordinaire plus difficilement si elle est grasse, que si elle est maigre, & avec plus de peine d'une fille que d'un garçon: ordinairement aussi elle souffre moins, lorsque l'accouchement est naturel, que dans l'Avortement.

Aureste on peut prédire que l'Accouchement sera laborieux, si les eaux se sont toutes écoulées avant la sortie de l'enfant, si elle est précédée d'une longue & abondante effusion de sang, ou si la mere même a des frissonnemens fréquens, si ses douleurs ne sont pas vives, & ne viennent que de loin en loin: car Hippocrate a fort bien remarqué, que tout Accouchement qui n'est pas précédé de douleurs telles qu'elles doivent être, est dangereux. Si la mere ne se vuide pas bien après l'Accouchement, le ventre, & quelquefois les cuisses deviennent enflées; la douleur & le froid se font sentir aux lombes & au bas-ventre: quelquefois aussi on tombe en

défaillance. Si la fievre suit l'Accouchement, & est accompagnée d'une douleur de tête continue & violente, certainement il y a beaucoup à craindre.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 171, 236 & 276; & pag. 31, 113, 138 & 172.

XVIII. *La Plaie de la Matrice.*

LORSQUE la Matrice a reçu quelque blessûre, on sent de la douleur aux aînes, dans les hanches & aux cuisses; le sang coule en partie par la plaie, & en partie par le Vagin: il survient un vomissement de bile; enfin quand la mort est prochaine, on remarque les mêmes symptômes qui arrivent dans les Plaies du Cœur.

---

§. VII.

Observations utiles dans les Maladies des Articles.

La Goutte.

IL y a plusieurs sortes de *Gouttes*; la *Chiragre*, ou Goutte aux mains; la *Podagre*, ou Goutte aux pieds; & la *Sciatique*.

Cette

Cette maladie des Articulations eſt ordinairement de longue durée ; & revenant par intervalles, elle fait beaucoup ſouffrir le Malade : il n'y en a auſſi preſque aucune, qui paſſe plus aiſément des peres aux enfans.

Quelquefois la Goutte ſe jette ſubitement ſur toutes les jointures ; mais le plus ſouvent elle prend peu à peu, & par degrés. Alors elle commence par quelques douleurs aux mains ou aux pieds, attaquant ſurtout les perſonnes, qui ſont d'un tempérament fort chaud ; & ces douleurs ſont ſi légeres, qu'on ne les prendroit jamais pour la Goutte, ſi on ne l'avoit éprouvée. De ces parties la douleur gagne avec le tems les autres articles, qui ſont principalement ſujets à ſes attaques.

Quand la Goutte eſt invétérée, elle ſe jette ſur les vertebres de l'épine du dos ; les joues, & quelquefois la gorge en reſſentent la douleur ; enfin il n'y a preſque aucune des jointures, qui ſoit exempte de ce tourment. L'endroit que la Goutte a attaqué, ſouffre à la moindre occaſion, & eſt également bleſſé du froid & du chaud. Mais ſoit que le mal ait vieilli avec la perſonne, qu'il ſoit ſurvenu dans la vieilleſſe, ou que dans un autre âge il ait formé un callus, il eſt impoſſible de le guérir radicalement. J'entends par callus, certains

nodus qui écartent les jointures les unes des autres, qui les disloquent & qui les courbent, en leur faisant perdre le mouvement.

Il est toujours plus facile de soulager les jeunes-gens qui ont la Goutte, pourvû qu'ils aiment le travail, qu'ils menent une vie réglée, & qu'ils ayent le ventre libre; surtout si l'humeur de la Goutte n'est pas mêlangée de différens sucs, & que deplus il n'y ait aucune callosité formée. Il n'y a presque rien qui soulage davantage ceux qui sont attaqués de cette maladie, que la Dyssenterie, ou tout autre Dévoiement: comme au contraire rien n'y est plus pernicieux, que le trop grand usage du vin & des femmes. La fievre peut causer la Goutte, & en guérir. C'est un signe salutaire dans cette maladie, lorsqu'il survient des Varices, ou un flux d'urines troubles & grossieres.

Ces symptômes conviennent à la Goutte en général; je passe à ceux qui sont particuliers à chaque espece.

La *Chiragre*, ou la Goutte aux mains, attaque le dessus ou le dedans, les jointures ou les ligamens des doigts, & s'y manifeste ordinairement par l'enflure, la rougeur, la chaleur, & une douleur qui se fait sentir par des élancemens. La *Podagre*, ou la Goutte aux pieds, se jette sur les

malléoles ou sur la plante, & principalement sur la jointure du pouce ; on la reconnoît aux mêmes signes, qui caractérisent la précédente. Les Eunuques, les jeunes-gens qui n'ont pas encor goûté les plaisirs de l'amour, les femmes qui n'ont pas leurs Regles, sont rarement atteints de la Podagre. Dans l'une & dans l'autre espece de Goutte, la partie attaquée s'affoiblit & amaigrit. Quand il n'y a plus d'inflammation, les douleurs de la Podagre s'appaisent au bout de quarante jours : elles sont plus ordinaires au Printems & dans l'Automne.

La *Sciatique*, ou la Goutte à l'Ischium, ne se fait pas sentir à la jointure de la cuisse, mais au haut de la fesse, & se communique de-là à la cuisse, à la jambe & au pied. Sa douleur se porte aussi quelquefois aux aînes, & en irritant la Vessie, cause une difficulté d'uriner : alors la cuisse est tantôt froide, & tantôt chaude. Rarement produit-elle de tumeur au-dehors, & plus rarement encor de la rougeur ou de la chaleur.

Cette maladie est de toutes les especes de Gouttes celle qui cause de plus grandes douleurs. Elle vient ordinairement à la suite de quelque longue maladie, par le dépôt qui se fait de l'humeur goutteuse sur l'Ischium. Elle dure très-longtems, & passe toujours

l'année, si l'on a un grand engourdissement à la partie malade; si la cuisse, la hanche & les lombes sont froids; si le ventre est paresseux, enſorte qu'il ne rende rien que l'on n'ait pris auparavant quelque purgatif, & que ce que l'on rend ne soit qu'une matiere glaireuse; enfin si la Verge est incapable d'érection, & si le Malade a passé quarante ans. Le Printems & l'Eté sont les deux saisons favorables pour guérir de cette maladie; & il y a peu à en espérer dans l'Automne ou dans l'Hiver. Les jeunes-gens en sont aussi incommodés que les vieillards; mais ils en guérissent plus vîte, & en sont quittes avant le quarantieme jour: ils sentent aussi moins de froid & d'engourdissement dans la cuisse & aux lombes. Si dans cette maladie la douleur abandonne la hanche & les lombes pour descendre plus bas, il y a lieu de bien espérer; mais si sans quitter l'Ischium, elle se communique aux parties supérieures, c'est une fâcheuse marque. Quand le mal est invétéré, si la tête de l'os de la cuisse quitte la boëte de l'Ischium, la cuisse se flétrit aussitôt, & l'on ne peut plus marcher sans boitter, à moins qu'on n'y applique le feu. On sçait par plusieurs observations, que la Sciatique produit souvent l'Hydropisie.

La Podagre & la Sciatique reviennent

fort aiſément après qu'on en a été guéri ; ce qui n'arrive pas aux autres eſpeces de Gouttes. Si cette maladie ſe jette ſur l'épaule, on n'y apperçoit ni chaleur, ni rougeur, ni tumeur. Lorſqu'elle attaque le coude ou le genouil, l'enflure & la douleur ſont très-ſenſibles ; mais il n'y a qu'une rougeur & une chaleur légeres.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 279 & 299.

§. VIII.

Obſervations utiles dans les Maladies de la Peau.

I. *La Galle.*

LA peau du corps humain eſt ſujette à un grand nombre d'incommodités fâcheuſes, qui par elles-mêmes n'ont aucun danger, mais qui d'ailleurs ſont dégoûtantes, & marquent la mauvaiſe diſpoſition du corps. La *Galle* dont je vais parler d'abord, eſt une grande âpreté de la peau, accompagnée de petits ulceres qui démangent, & quelquefois corrodent. Dans cette maladie le corps eſt couvert de puſtules, tantôt plus humides & tantôt plus

seches, qui s'étant ouvertes, forment de petits ulceres d'où sort de la sanie, & qui se couvrent ensuite d'une croûte dure & solide. Le mal est d'autant plus grand, que les galles sont plus nombreuses, que la démangeaison est plus forte, qu'il y a moins de parties qui en soient exemtes, & que le sommeil en est plus troublé. La Galle, quand elle est telle, a de mauvaises sources, & ne se guérit que difficilement : c'est pour cette raison qu'on la nomme Galle férine, ou sauvage.

Il y a des personnes qui guérissent parfaitement de la Galle, d'autres auxquelles elle revient en certains tems de l'année : les vieillards ne s'en délivrent que très-rarement. La plus mauvaise est celle qui vient à la tête.

Voyez en général pour la cure des Maladies de la Peau le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 81, 196, 208, 288, 300 & 318.

II. L'IMPETIGO.

L'*Impetigo* est un mal plus fâcheux encor que la Galle. C'est une âpreté de la peau causée par des duretés seches, qui sont accompagnées de démangeaisons fort incommodes. Ce mal attaque ordinaire-

ment les mains ou les pieds ; & il y en a de quatre especes.

La moins fâcheuse est celle qui approche de la Galle. Elle rend la peau âpre, rouge & dure, & cause des envies de gratter très-vives : c'est ce qu'on nomme communément *Gratelle.*

Dans la seconde espece plus mauvaise que la précédente, la peau est plus rude, plus rouge, & couverte de pustules plus élevées. Cette espece d'*Impetigo* que nous nommons *Dartres*, est le *Lichen* des Grecs. Dans cette maladie l'érosion est plus forte ; la peau dans ses inégalités s'en va par écailles ; le mal s'étend, & gagne les parties voisines, se dissipe, & reparoît communément en certains tems.

La troisieme espece d'*Impetigo* est encor plus fâcheuse & plus dangereuse que la précédente. Elle attaque les tempes, ou tout le haut de la tête jusqu'aux tempes ; & il ne paroît pas que jamais on puisse en guérir parfaitement. La peau est fort dense & épaisse, plus dure & plus enflée que dans les especes précédentes, & crevassée par trop de sécheresse : l'érosion est aussi plus forte ; & il se détache de la peau des écailles noirâtres, qui ressemblent à du son : les Grecs appellent cette maladie Τῶρα.

Enfin la quatrieme espece d'*Impetigo*,

qui est de toutes la plus mauvaise & la plus difficile à guérir, est la *Lepre*. Elle gagne insensiblement tout le corps par son érosion, & par son humeur impure rend la peau de couleur blafarde, & comme toute couverte de cicatrices. En effet elle devient extrêmement dure, crevassée, & couverte d'écailles pâles ou blanchâtres, qui en se détachant, laissent couler le sang.

Les Dartres négligées dégénerent facilement en la troisieme espece de Galle, & celle-ci en *Lepre*. Ceux qui sont attaqués de l'une ou de l'autre de ces deux dernieres, amaigrissent pour l'ordinaire insensiblement. L'*Impetigo* differe de la Galle proprement dite, en ce que dans la premiere les pustules sont seches, & qu'il n'en sort ni humeur ni sanie, comme il arrive dans la Galle.

III. *Le Vitiligo.*

JE vais parler à présent du *Vitiligo*, maladie dans laquelle la peau est infectée de taches diversement arrangées, distinctes les unes des autres, & qui changent souvent de place : la partie qui en est attaquée est engourdie, ou même tout-à-fait insensible. On en compte

deux eſpeces ; l'*Alphe* & la *Leuce*.

Dans la premiere les taches ſont ſeulement ſuperficielles, & reſſemblent à une ombre qui obſcurcit la peau : elles ſont blaffardes ou noires ; ce qui fait qu'on diſtingue l'*Alphe* blanc de l'*Alphe* noir, que les Grecs appellent *Melas*.

A l'égard de la *Leuce*, elle n'eſt pas ſeulement ſuperficielle à la peau, mais toutes les chairs en ſont pénétrées; & elle eſt plus blanche que l'*Alphe*. Les poils tombent par tout le corps; & il en renaît de nouveaux, blancs, déliés, & ſemblables en tout au poil follet.

A moins que l'*Alphe* ne ſoit invétéré, il ne paſſe preſque jamais la peau; la *Leuce* au contraire perce la peau, les chairs, & va juſqu'aux os. L'*Alphe* peut ſe diſſiper par les remedes ; mais on ne guérit preſque jamais de la *Leuce*, ou ſi l'on en guérit, elle laiſſe toujours dans les endroits qu'elle quitte des traces ineffaçables de ſa couleur. Dans cette ſeconde eſpece les poils ſont blancs ; dans l'autre ils ne perdent point leur couleur naturelle. Si dans l'*Alphe* on perce la peau avec une aiguille, il en ſort du ſang; dans la *Leuce* on en tire ſeulement une ſanie fort délayée : l'une & l'autre eſt vague, & change de place ; mais dans les uns leur mouvement eſt plus lent, & plus promt dans les autres.

Voici comment on peut connoître, si ces maux sont guérissables ou non. On incise la peau, ou bien on la perce avec une aiguille; & s'il en sort du sang, comme nous avons dit que cela arrive le plus souvent dans l'*Alphe*, on peut espérer de guérir; ce qu'on ne doit pas se promettre, s'il n'en coule qu'une sanie blanchâtre & délayée. Il est également inutile de recourir aux remedes, si le mal est invétéré; s'il attaque un grand espace, & plusieurs endroits du corps; s'il a pénétré bien avant dans les chairs; si la couleur de l'endroit affecté est fort différente de la naturelle, & si on n'y remarque aucune rougeur; enfin si la peau étant frottée d'un linge grossier, ne change point de couleur. La Cachexie est la cause ordinaire de ces especes de maux, auxquels sont plus exposés ceux qui sont attaqués de la premiere maladie.

IV. *Les Exanthemes.*

PROPOSONS maintenant nos remarques sur les *Exanthêmes*. Tandis qu'ils n'affectent encor que l'intérieur, & avant qu'ils paroissent, le corps devient pesant; on sent des especes de picottemens universels, & une grande douleur de tête, qui se com-

munique en partie à la poitrine, à la gorge & au dos : la bouche eſt ſi ſeche, qu'elle ne rejette qu'avec peine quelques crachats épais ; les yeux s'enflent, le nez démange, la voix devient rauque, la reſpiration eſt fréquente & difficile, tout le viſage eſt rouge & enflammé : cependant on eſt aſſoupi, & ſaiſi d'une fievre aſſez ſemblable à la Synoque.

Lorſque l'humeur corrompue commence à pouſſer au-dehors, tous les ſymptômes précédens ſont plus marqués, principalement la douleur de tête & la difficulté de reſpirer : à l'égard du pouls, il demeure également fréquent, fort & vîte, comme auparavant. Au commencement de l'éruption, tout le viſage ſe couvre de taches qui forment des puſtules, dont les unes s'élevent en pointe, les autres s'étendent en largeur : nous nommons ces dernieres *Puſtules larges*, & les autres *Puſtules élevées ;* celles-ci s'ulcerent & démangent, ce qui n'arrive pas aux premieres. La Criſe de cette maladie ſe fait, ou par les ſelles qui évacuent l'humeur corrompue, ou par des ſueurs abondantes.

Il y a fort peu de perſonnes, qui dans leur jeuneſſe n'ayent été attaquées dumoins une fois de cette maladie : les enfans & les jeunes-gens y ſont le plus ſujets ; elle eſt rare & très-dangereuſe dans les vieil-

lards. Dureſte quoi que l'on puiſſe en être pris dans toutes ſortes de ſaiſons, elle eſt cependant plus fréquente au Printems & ſur la fin de l'Automne, & attaque plutôt les perſonnes humides, que celles qui ſont d'un tempérament ſec. Aureſte les Exanthêmes les moins dangereux ſont ceux qui paroiſſent promtement; ce qui ſe fait quelquefois au moment même que l'on eſt attaqué, quelquefois auſſi au troiſieme, au quatrieme, & même au cinquieme jour de la maladie. Il n'y a auſſi aucun danger, lorſque les puſtules ſont élevées, & mûriſſent promtement; qu'elles ſont rouges, grandes, & éloignées les unes des autres; qu'outre cela la fievre n'eſt pas violente, & qu'elle ceſſe auſſitôt que les taches ont paru. Celles qui ne paroiſſent que lentement, ſont dangereuſes, ſurtout ſi elles ſont violettes, parce qu'elles ſont ſouvent ſuivies de la Syncope. On doit de même ſe défier de celles qui ſont livides, vertes ou noirâtres, & qui ſouvent rentrent & reviennent alternativement. Elles ne ſont pas moins à craindre, lorſqu'elles ſont ſuivies d'une fievre violente; que la difficulté de reſpirer eſt très-grande; que les inquiétudes ſont extraordinaires, la ſoif ardente & les forces épuiſées.

Quand tous ces ſymptômes ſont réunis, la plûpart des Malades meurent; ce qui

arrive surtout si les pustules sont larges. La Syncope, ou les urines vertes, lorsque le Malade est fort affoibli, sont encor un signe de mort. Il est également pernicieux, de rendre des urines noires, après en avoir rendu de sanglantes.

Rien ne mérite plus d'attention dans cette maladie, que la respiration & la voix : tant que l'une & l'autre conservent leur état naturel, l'espérance est grande ; mais il y a beaucoup à douter dès qu'on y remarque de l'altération. Ceux qui succombent à cette maladie, meurent suffoqués comme d'une Esquinancie, ou périssent par des tranchées & des Dévoiemens, qui épuisent toutes les forces de la nature. Quelquefois les Exanthêmes deviennent fort communs par la mauvaise température de l'air, sans qu'il y ait du danger, ni aucun signe de peste ; souvent aussi ils vont de compagnie avec la peste, & les mauvaises crises de la *Fievre de sang*, ou des *Fievres inflammatoires*. On en meurt rarement, lorsque les pustules sont élevées ; mais il est également rare que l'on en rechappe, quand elles sont larges & plattes.

§. IX.

Observations utiles dans les Maladies qui attaquent indifféremment diverses parties du Corps, & qui ne sont particulieres à aucune.

I. *L'INFLAMMATION.*

L'INFLAMMATION, que les Grecs nomment *Phlegmon*, se reconnoît aux signes suivans. La partie malade est enflée, & résiste à la compression ; on y sent de la tension, de la chaleur & une rougeur sensible, avec une douleur par élancemens. L'Inflammation peut se dissiper par la résolution insensible de l'humeur ; ce qui est à souhaiter : quelquefois aussi elle acquiert de la malignité ; ce qui est très-mauvais : ou bien ayant été mal traitée elle dégénere en Schirre ; ce qui est toujours fâcheux.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 269 & 270.

II. *La Gangrene, & le Sphacele.*

LA *Gangrene* & le *Sphacele* ſont ſouvent les ſuites d'une grande inflammation.

Dans la Gangrene, la partie eſt mortifiée, & tend à l'extinction de la chaleur naturelle : alors les couleurs vives produites par l'inflammation diſparoiſſent ; & la douleur avec les battemens ſe diſſipe en même tems.

Dans le Sphacele, que les Latins ont nommé *Syderatio*, la partie, après avoir perdu entierement le ſentiment, le mouvement & la vie, devient toute noire, molle, corrompue, fétide & cadavéreuſe. Cet accident conduit promtement à la mort, ſi on n'y remédie de bonne heure par l'amputation du membre gâté.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 211 & 267.

III. *Le Charbon.*

JE crois devoir faire auſſi quelques obſervations ſur la maladie, que les Grecs appellent *Anthrax*, & que nous nom-

mons *Charbon*. On sent d'abord une grande démangeaison à l'endroit où il doit s'élever : il devient ensuite d'un rouge obscur semblable à la couleur de la poix-résine ou du bitume ; & l'on y ressent une douleur très-vive. Aussitôt après paroissent une ou plusieurs pustules fort enflammées, mais peu élevées, dont la couleur est noire, quelquefois livide ou pâle. Quand la pustule s'est ouverte, il se forme un ulcere couvert d'une croûte épaisse, comme celle que pourroit faire l'impression d'un fer chaud. Ses bords sont enflammés, & brûlés par l'ardeur du mal ; ensorte que dans cet endroit la peau est si intimément attachée aux chairs, qu'il est impossible de l'en séparer. Les parties voisines participent de concert à l'incommodité de la chaleur & de la douleur ; & outre ces accidens, il survient de tems en tems un frissonnement qui agite le Malade, & qui est suivi d'une fievre accompagnée de naufées, d'assoupissement & de palpitations. Le Charbon ne suppure point ; mais quelques petites parties de cette chair corrompue & cautérisée par l'ardeur du mal venant enfin à se détacher, il se forme un ulcere profond & sordide.

Cette maladie est très-aiguë, & mortelle, surtout quand elle est accompagnée de fievre, & que le Charbon n'est pas

éloigné des principaux Viſceres, comme lorſqu'il eſt placé aux aiſſelles ou aux aînes, parce qu'il y a lieu de craindre qu'il ne rentre plus facilement en-dedans; ce qui ne peut arriver ſans mettre le Malade dans un danger certain de la vie, principalement ſi l'on remarque en même tems pluſieurs autres mauvais ſymptômes. Souvent même lorſque le Charbon paroît à l'eſtomac ou à la gorge, il donne la mort ſur le champ.

Le Charbon qui eſt rouge, eſt le moins dangereux : s'il eſt pâle, on peut encor eſpérer ; mais celui qui eſt noir eſt très-peſtilentiel & pernicieux. Les Charbons de toute eſpece devancent & accompagnent le plus ſouvent la peſte ; & alors ils ſont tous abſolument funeſtes. Que s'il en arrive dans un autre tems, quoique les douleurs violentes qu'ils cauſent puiſſent effrayer, on peut cependant en guérir aſſez facilement.

IV. *L'Erysipele.*

FAISONS auſſi quelques remarques ſur l'*Eryſipele*, ſoit ſimple ou accompagné d'ulcere. L'un & l'autre ont ceci de commun, qu'ils commencent ordinairement par un friſſon ſuivi de la fievre ;

que la douleur & l'enflure ſont moins grandes que dans l'inflammation ; qu'ils ſe répandent ſur toute la peau ; que leur couleur eſt d'un rouge mêlé de jaune, qui diſparoît quand on preſſe du doigt ſur la peau, & qui ſe remontre dès qu'on retire la main ; qu'outre cela dans l'un & dans l'autre il n'y a ni battemens, ni à plus forte raiſon aucune tenſion ; qu'ils gagnent également les parties voiſines, & portent de même de la douleur & le feu dans celle qu'ils affectent.

L'Eryſipele ſimple cauſe une légere inflammation, & une rougeur ſans ulcere : nous l'appellons *Goutte-roſe* à cauſe de ſa couleur ; & Hippocrate le nomme Ἐπιφλόγισμα dans ſes Aphoriſmes. Le même Auteur dit, qu'il eſt mortel dans l'Eſquinancie, ſi ayant paru à la poitrine, il rentre auſſitôt en-dedans.

Aureſte quand l'Eryſipele eſt accompagné d'ulcere, ce qui s'appelle proprement *Feu ſacré*, tantôt il n'y a que la ſurface de la peau qui ſoit endommagée, & ſur laquelle il ſe fait des eſpeces de croûtes furfureuſes ; tantôt auſſi toute ſon épaiſſeur s'ulcere, & ſe couvre de puſtules, qui étant ouvertes, rendent une ſanie purulente.

L'Eryſipele vient le plus ſouvent au viſage, & ſe répand quelquefois ſur toute

la face, qui devient enflée à cette occasion: si l'on n'y remédie au plutôt, le mal gagne quelquefois de maniere qu'il peut suffoquer le Malade. Il est aussi ordinairement à craindre, lorsqu'il vient à l'occasion d'une fracture, ou d'une plaie dans laquelle l'os est découvert.

Il est toujours bon que l'Erysipele sorte en-dehors, & très-dangereux qu'il rentre en-dedans. La pourriture & la suppuration de la partie attaquée sont funestes dans cette maladie; ce qui n'arrive presque jamais dans l'Erysipele simple, parce qu'il est plus disposé à se dissiper par une transpiration insensible.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 263, 264 & 300.

V. *Le Herpes.*

JE vais parler à présent d'un autre vice de la peau, qui approche assez de l'Erysipele; on le nomme *Herpes*, ou *Papules*. Il y en a de deux especes; l'un simple & plus doux, l'autre rongeant & malin, ce qui lui a fait donner par les Grecs le nom de *Sauvage*.

Dans le Herpes simple, la surface de la peau se couvre de petites pustules qui la

hériſſent, la corrodent légérement, & y cauſent de la rougeur & des démangeaiſons : elles s'étendent en rond ; & aſſez ſouvent tandis que le milieu guérit, les bords gagnent les environs. Ces puſtules reſſemblent aux grains de millet ; de-là vient qu'on les nomme Puſtules milliaires. Mais dans le Herpes rongeant, non-ſeulement la ſurface de la peau s'ulcere, comme dans l'autre eſpece : elle eſt même toute pénétrée du mal ; & l'éroſion, ainſi que la rougeur, ſont plus grandes : outre cela lorſque les puſtules ſont ouvertes, il ſe forme de petits ulceres ſecs, d'où il ne ſort ni ſanie ni pus ; en quoi ce mal differe du *Feu ſacré*, auquel il eſt d'ailleurs tout ſemblable : car dans ce dernier les puſtules ſont grandes, ulcérées, humides, & rendent une ſanie purulente.

Le Herpes eſt le moins dangereux de tous les ulceres, qui s'étendent en rongeant. Il eſt cependant long & difficile à guérir, ſurtout lorſqu'il ne s'étend pas en rond ; & ſi l'on en guérit alors, il ſe change en *Impetigo*.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 48, 54, 81, 196, 197, 214, 301, 318 & 319.

VI. *L'Œdeme.*

L'*Œdeme* est une tumeur lâche, molle & blanche, sans douleur, sans chaleur, & qui conserve l'impression du doigt lorsqu'on la touche. Cette tumeur vient assez souvent aux pieds, & quelquefois aussi entreprend tout le corps, comme il arrive dans la Leucophlegmatie, la Phthisie & la Cachexie. Elle se dissipe assez souvent par la résolution de l'humeur; ou bien elle dégénere en nodus & en duretés. Ce mal est assez ordinaire en Hiver à ceux qui donnent dans la crapule, & aux vieillards.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 265 & 275.

VII. *Le Schirre.*

A L'égard du *Schirre*, c'est une tumeur dure qui résiste au tact, & qui est insensible lorsqu'elle est formée. Sa couleur est entre le rouge & le noir; elle est petite dans le commencement, & s'augmente peu à peu. Le Foie, & plus souvent la Ratte, sont exposés à ce mal, qui donne assez souvent naissance à des maladies

dangereuses & mortelles : il attaque aussi quelquefois les autres parties, lorsqu'une Inflammation ou un Erysipele ont été mal traités.

Le Schirre est sujet à un sentiment de douleur, quand on le presse lorsqu'il est encor nouveau, & peut se guérir ; mais quand il est invétéré, il devient tout-à-fait insensible & incurable. Quelquefois le Schirre se résout de lui-même ; quelquefois aussi il conserve toujours sa dureté, ou même dégénere en Cancer.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 13, 48, 49, 77, 78, 82, 85, 89, 90, 215 & 218.

VIII. *Les Ecrouelles*, ou *Humeurs froides.*

Les *Ecrouelles* ont quelque rapport avec ce mal. Ce sont des tumeurs dures, qui affectent principalement les glandes du col, où elles s'arrangent les unes proche des autres, & d'où elles gagnent quelquefois les aisselles, la poitrine, & le sein des femmes ; quelquefois aussi elles naissent aux aînes. Elles sont quelquefois supportables ; & alors elles sont égales, rondes, séparées entr'elles, d'une dureté médiocre, sans inflammation, sans dou-

leur, & en tout ſemblables au Schirre. Mais lorſque le mal eſt aigri & invétéré, il ſe forme un ulcere rongeant & dépaſcent, qui corrode non-ſeulement la partie affectée, mais encor les chairs voiſines, & dont la malignité eſt telle, qu'il approche quelquefois de la nature du Cancer. Alors la fievre ſurvient, la tumeur eſt inégale, on y ſent de la douleur avec des élancemens, & les veines paroiſſent gonflées en cet endroit. Le mal s'aigrit lorſqu'on le touche : il dure autant que la vie, parce qu'il ne mûrit jamais ; & ſoit qu'on le traite par le fer ou par les remedes, il renaît preſque toujours proche de la cicatrice.

Les Ecrouelles ſont très-difficiles à guérir, & attaquent principalement les enfans, ſurtout s'ils ont le col court, les tempes applaties & les machoires larges ; mais elles ſont moins dangereuſes à cet âge. Les perſonnes d'un âge plus avancé y ſont moins ſujettes, ſurtout les vieillards ; mais s'il leur en vient, ils en guériſſent très-difficilement. On prétend, que les Ecrouelles indolentes ſont les moins traitables.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 63, 213 & 305.

IX. *Le Cancer.*

LE *Cancer* est un mal fort dangereux, & également ennuyeux par sa durée ; les Grecs l'appellent *Carcinome.* C'est une tumeur dure, ronde, inégale, dont la vûe est plus dégoûtante que celle du Charbon, mais qui n'est pas aussi enflammée. Elle cause de la douleur dans toutes les parties voisines ; & quoiqu'elle paroisse mollasse à la vûe, elle est très-dure au toucher. Les veines qui l'environnent sont quelquefois gonflées, pâles ou livides, & semblent courbées ; ensorte que le Cancer représente assez bien des pattes d'Ecrevisse.

Quand il commence à paroître, il n'est que de la grosseur d'un pois, dur, rond, d'une couleur obscure, quelquefois sans douleur ni chaleur aucune, souvent aussi avec l'une & l'autre ; mais augmentant avec le tems, il égale d'abord une feve en grosseur, ensuite une noix, & même quelque chose de plus.

Le Cancer est ulcéré, ou ne l'est pas. S'il l'est, outre les symptômes que je viens de marquer, l'humeur corrode & creuse continuellement la partie affectée, qui a l'air d'une chair corrompue, d'où sort une sanie empestée, ténue, noire ou jaune, aussi

aussi insupportable par son odeur que par sa quantité : l'ulcere même est inégal ; ses bords sont gonflés, calleux & renversés, & il devient dégoûtant au dernier point, par l'ordure épaisse qu'il rend. Le Malade est tourmenté d'une fievre lente continue accompagnée de fréquentes défaillances, surtout si le Cancer n'est pas éloigné du cœur. Quelquefois le sang sort de l'ulcere avec effusion, à l'occasion de quelque veine qui s'est ouverte ; & le mal s'étendant de plus en plus, s'insinue dans les parties voisines, jusqu'à ce qu'il donne la mort.

On doit observer, que quoique le Cancer puisse attaquer indifféremment toutes les parties du corps, il s'attache cependant le plus souvent au Sein des femmes, à la bouche, aux yeux, à la Matrice, à la Verge ou à l'Anus, surtout si les Ordinaires ont été longtems supprimés, si l'on s'est guéri d'anciennnes Hémorrhoïdes, ou si l'on a été longtems tourmenté de la Fievre-quarte.

Lorsque le Cancer est récent, & qu'il n'a pas encor jetté de profondes racines, il y a moyen de le guérir ; mais quand une fois il s'est fortifié & enraciné dans quelque partie, rien ne peut l'extirper, principalement s'il est ulcéré : au contraire les remedes ne servent qu'à aigrir le mal, aulieu de le dissiper. Car si on y applique

le fer, il en devient plus violent & plus malin, & cause infailliblement la mort: après l'extirpation même il renaît de la cicatrice, & augmente sans cesse jusqu'à ce qu'il ait ôté la vie.

X. *LA PLAIE.*

IL me reste à parler des Plaies & des Ulceres. La *Plaie* la moins dangereuse est celle qui entre dans les chairs en ligne droite, & qui divise seulement les fibres, sans les froisser ni les déchirer: car il vaut mieux être blessé d'un trait aigu, que d'un fer émoussé.

Une Plaie est mauvaise, quand la blessure a emporté quelque partie de la chair, ou lorsque la peau étant séparée d'un côté, elle pend de l'autre: la plus dangereuse est celle qui est faite en rond; elle est mortelle au Cœur, au Cerveau, à l'Estomac, à la Veine-porte, à la moëlle de l'Epine du dos, au milieu du Poulmon, à quelqu'un des Intestins grêles, & à quelque veine ou artere considérable de la Gorge. Le péril est également certain, mais plus éloigné, quand les membranes du Cerveau sont offensées, ou la substance du Foie, les Reins, la Ratte, la Matrice, la Vessie ou le Diaphragme. Le

même accident est dangereux aux Aissselles & aux Jarrêts, lorsqu'il a ouvert quelque gros vaisseau dans ces parties; ce qui doit s'entendre aussi de l'Anus & des Testicules, parce qu'alors il est difficile d'empêcher l'Hémorrhagie. La Plaie n'est pas moins à craindre dans les parties décharnées, aux jointures, à l'entre-deux des doigts, à l'Epaule, à l'Aîne, aux Tendons, aux Nerfs, aux Arteres, aux Membranes, aux Os & aux Cartilages: en un mot il y a toujours du danger, quand la Plaie est considérable.

Les enfans & les jeunes-gens guérissent plutôt de quelque Plaie que ce soit que les vieillards, un homme robuste plutôt qu'un homme infirme, un homme qui a de l'embonpoint plus aisément qu'un autre qui est trop maigre ou trop gros, enfin un homme sobre plutôt que celui qui est adonné au vin & aux femmes. Les Plaies se guérissent promtement au Printems, plus lentement en Eté & en Hiver, & plus tard encor en Automne. Si elles sont suivies de Convulsions, elles sont mortelles. Hippocrate croit aussi, que dans les Plaies c'est une mauvaise marque de n'avoir pas le ventre libre.

XI. *L'ULCERE.*

ON peut faire auſſi quelques obſervations générales ſur l'*Ulcere*. Il n'eſt pas toujours ſimple : car tantôt il eſt accompagné d'enflure & de meurtriſſure, ou bien couvert d'une chair ſuperflue : tantôt il eſt plein de Varices : quelquefois auſſi ſes bords ſont durs & livides : d'autres fois après s'être cicatriſé, il s'enflamme & creve de nouveau au bout de quelque tems ; ce qui arrive principalement, lorſque l'os qui ſe trouve placé deſſous eſt carié. C'eſt ce qu'il eſt facile de ſçavoir, ſi l'on obſerve que d'abord l'os devient gras & huileux, qu'enſuite il noircit, & enfin ſe carie.

L'Ulcere malin eſt celui que les Grecs appellent *Cacoëtique* : il ſe cicatriſe difficilement ; ce qui lui a fait donner le nom de *Dyſépulotique*. On a obſervé, que cette ſorte d'Ulcere eſt ſurtout ordinaire dans la Cachexie, dans les maladies du Foie & de la Ratte ; & alors ſes bords ſont preſque toujours calleux, ou bien il eſt environné de Varices, & le Malade a l'air livide & décoloré. Cet Ulcere devient auſſi quelquefois rongeant, & ronge & corrode, non-ſeulement les chairs

corrompues, mais encor les chairs vives des environs; ce qui l'a fait appeller *Dépaſcent*. Cette malignité lui vient quelquefois de l'imprudence du Médecin, qui a aigri le mal par des remedes trop mordicans; il eſt encor ſouvent une ſuite du *Feu ſacré*, & de ces puſtules qui procedent d'une bile acre, & qui ſont accompagnées de grandes démangeaiſons. L'Ulcere nommé *Phagédénique* eſt du même genre: il s'étend en long & en large, rongeant la peau & les premieres chairs. C'eſt auſſi quelquefois un Ulcere caverneux, dont l'orifice eſt étroit, & qui pénétrant fort avant dans les chairs, y creuſe de toutes parts des ſinus, dont le contour eſt dur & calleux, ou ne l'eſt pas. S'il l'eſt, on donne alors à l'Ulcere le nom de *Fiſtule*, ſur laquelle on peut faire pluſieurs importantes obſervations.

Il y a une eſpece de Fiſtule facile à guérir, une autre plus difficile, & une troiſieme qui eſt abſolument incurable. Si la Fiſtule eſt ſimple & nouvellement formée dans la chair, elle eſt facile à guérir, ſurtout lorſque la perſonne eſt ſaine & jeune. Sa cure eſt difficile, lorſqu'elle attaque un Os, un Cartilage ou un Nerf; lorſqu'elle a bleſſé quelque Article; ou bien ſi elle a pénétré juſqu'à la Veſſie, au Poulmon, à la Matrice, à quelque gros vaiſ-

ſeau, ſoit veine ou artere, à la Poitrine, à l'Eſtomac, au Goſier, aux Inteſtins, ou à d'autres cavités. Dans ces cas, quelquefois il y a du danger, quelquefois auſſi la mort eſt certaine, ſurtout ſi le Malade eſt vieux, & ſi le corps eſt cacochyme ou languiſſant.

S'il ſort de la Fiſtule plus de matiere qu'un ſeul Ulcere ne peut en fournir, il eſt évident qu'il y a pluſieurs ſinus; & alors s'il en coule un pus blanc, léger & abondant, c'eſt ſigne que l'Ulcere n'eſt que dans les chairs: que ſi le pus conſervant toujours la même couleur, eſt plus ténu & en moindre quantité, c'eſt une marque que l'Ulcere eſt dans une partie nerveuſe. Le pus qui ſort du nerf même, eſt gras, huileux, & outre cela cauſe de la douleur: ſi quelque veine eſt endommagée, le pus eſt de tems en tems mêlé de ſang: ſi l'os eſt attaqué, il en coule une liqueur ténuë.

Aureſte tout Ulcere, quel qu'il ſoit, principalement s'il eſt profond, étroit & calleux, quand il a duré plus d'un an, affecte certainement l'os. C'eſt ce dont il eſt facile de s'appercevoir, lorſqu'en introduiſant la ſonde dans la Fiſtule, la pointe de l'inſtrument ne gliſſe point ſur l'os, mais s'arrête à l'endroit où on l'a portée d'abord; ce qui ne prouve encor

qu'un commencement de carie : que si la sonde appuie sur une surface rabotteuse & inégale, c'est signe que la carie est plus considérable. Il est très-difficile de guérir une Fistule, surtout quand elle est invétérée, qu'elle a jetté de profondes racines, & qu'elle a plusieurs sinus. Tout Ulcere qui se renouvelle peu de tems après avoir été cicatrisé, tend à former une Fistule.

Un Ulcere devient quelquefois si malin & si virulent, qu'il cause la mortification & la Gangrene. Un Ulcere de cette nature a je ne sçai quelle viscosité, ou des chairs molles; ou bien il est couvert d'une croûte fétide, d'où sort une odeur de cadavre ou de chair corrompue : cet Ulcere, si on l'aigrit, peut dégénérer en Sphacele, & donner la mort. Au reste on doit tenir pour certain, que tout Ulcere est mauvais, lorsqu'il dure longtems, qu'il est survenu à la suite d'une maladie, ou que ses bords sont lisses & sans poil. Si les poils renaissent aux environs de l'Ulcere d'où ils sont tombés, c'est un bon signe. L'Hémorrhagie qui survient après des battemens violens dans un Ulcere, passe pour dangereuse. Quand au-dessus des Ulceres des tumeurs disparoissent subitement, si cela arrive dans la partie antérieure du corps, la Pleurésie ou le Délire sont à craindre; & si c'est au dos, on doit appréhender une Convulsion

ou le Tetanus : le meilleur de tout cela ſeroit un Dévoiement. C'eſt encor un mauvais préſage pour les Malades qu'une longue inſomnie, la difficulté de reſpirer, la ſoif, le dégoût & la fievre, ou ſi le pus qui ſort eſt noir, ou féculent & fétide ; mais rien n'eſt plus mauvais, que la défaillance.

Il me reſte à faire quelques obſervations ſur le *Sang*, la *Sanie* & le *Pus*, qui ſont communs aux Ulceres & aux Plaies.

Perſonne n'ignore ce que c'eſt que le *Sang*. La *Sanie* que les Grecs appellent *Ichor*, eſt non-ſeulement plus ténuë que le Sang, mais même qu'aucune autre humeur : elle n'eſt nullement glutineuſe, mais blanchâtre, ou rougeâtre.

Il y a une autre eſpece d'humeur plus épaiſſe & plus glutineuſe que la Sanie : les Grecs l'appellent *Meliceris*, à cauſe qu'elle a quelque reſſemblance avec le miel blanc ; pour nous, nous la nommons *Virus*, d'où eſt venu le terme d'Ulcere virulent.

A l'égard du *Pus*, il eſt encor plus épais & plus blanc ; mais il n'eſt pas auſſi viſqueux, que l'ordure qui ſe colle & s'attache aux chairs ulcérées dans cette ſorte d'Ulcere que l'on nomme ſordide.

Le meilleur *Sang* eſt chaud, rouge, médiocrement épais, ſans être ténace ; celui-là aucontraire eſt mauvais, qui eſt trop

ténu ou épais, livide, noir, chargé de pituite, ou de diverſes couleurs.

Les mauvaiſes qualités de la *Sanie* ſont d'être trop abondante, trop ténue, livide, pâle, noire, glutineuſe, fétide, chaude & rongeante; elle eſt meilleure, lorſqu'elle eſt en petite quantité, médiocrement épaiſſe, rougeâtre ou blanchâtre.

Le *Virus* abondant ou trop épais eſt de mauvaiſe condition; celui qui a des qualités contraires, eſt le plus tolérable.

Le *Pus* n'a par lui-même rien de mauvais; & il eſt d'autant meilleur, qu'il eſt en moindre quantité, plus épais & plus blanc: on veut encor qu'il ſoit léger, égal, d'une ſeule couleur, & ſans odeur. Il doit outre cela convenir avec ſa cauſe, tant à l'égard de la quantité, que pour le tems, & pour la grandeur de la plaie: car il en ſort davantage d'une grande plaie, & tandis que l'inflammation dure encor. Au contraire le Pus eſt mauvais, quand il eſt ténu & délayé en forme de ſéroſité, principalement s'il eſt tel dès l'abord, ou bien s'il eſt pâle, livide, féculent ou fétide.

Il faut auſſi remarquer, qu'il peut couler du Sang d'une plaie déja prête à ſe fermer, de même que lorſqu'elle eſt nouvelle: au lieu qu'il ne coule jamais de Pus d'un ulcere, que quand il commence à

ſe guérir ; que la Sanie n'en ſort, que quand il eſt nouveau & encor crud ; enfin que le Virus vient toujours d'un Ulcere malin.

XII. *La Varice*, & *l'Anevrysme.*

JE finis par ce qui regarde la dilatation d'une Veine ou d'une Artere : nous appellons la premiere *Varice*, & l'autre *Anévryſme*. Dans l'une & dans l'autre le vaiſſeau s'engorge, & ſe remplit de ſang ; mais celui de la Veine eſt groſſier, & celui de l'Artere plus ſpiritueux. Ici la pulſation eſt grande, pleine, & ſouvent douloureuſe ; ce que l'on ne remarque point dans la Varice. Dans l'une & dans l'autre la partie eſt enflée ſans douleur : la tumeur s'abbaiſſe ſous le doigt quand on la preſſe, & ſe rétablit auſſitôt que le doigt la quitte

Les Varices ſont plus communes aux jambes qu'aux autres parties, principalement dans les femmes enceintes, & dans ceux qui ſortent d'une Fievre-quarte, ou qui ont été guéris d'Hémorrhoïdes opiniâtres. L'Anévryſme affecte, tantôt les Arteres des parties extérieures, telles que celles de la gorge, de la poitrine, des mains & des pieds, tantôt celles des parties internes, principalement celles qui ſont au-deſſous de la poitrine proche de la Ratte & du Mézentere.

Fin du ſecond Livre.

TABLEAU DES MALADIES.

LIVRE TROISIEME,

Où l'on traite des Pronostics que l'on peut tirer au sujet, tant des Maladies en général, que de chacune en particulier.

APRES avoir traité dans les deux Livres précédens des Maladies qui affligent tout le corps humain, ou qui attaquent seulement une de ses parties, je pense qu'il est à propos que je dise un mot en général des unes & des autres. Car il n'est pas peu important de bien connoître la nature de chaque maladie, sa force, sa durée; & quel doit en être l'évenement;

comme auſſi de ſçavoir en quelle autre maladie elle peut ſe changer, quel âge, quelle ſaiſon de l'année, quels tems, quels lieux y ſont le plus ſujets. Il n'eſt pas non-plus inutile dans les maladies, d'examiner la ſituation de l'eſprit du Malade, ſes mœurs, ſes diſcours, ſes rêves, l'air de ſon viſage, l'état préſent des Viſceres, ſa reſpiration, ſon pouls, ſon appétit, le régime qu'il obſerve, ſes geſtes, ſes attitudes, enfin ſa diſpoſition préſente & ſes excrémens, afin de tirer de tout cela de juſtes indications. C'eſt ce dont j'entreprends de parler dans ce dernier Livre.

I. DES MALADIES EN GÉNÉRAL.

LEs Maladies aiguës, & qui donnent la mort à la plûpart de ceux qui en ſont attaqués, ſont la Fievre Péſtilentielle, l'Apoplexie, l'Inflammation du cerveau que les Grecs appellent Phrénéſie, l'Inflammation de la Veſſie, & le Tetanus.

Il y a encor des Maladies aiguës, mais qui le ſont moins, & ſont moins pernicieuſes que les précédentes, & dont l'évenement eſt tellement douteux, qu'on peut également en mourir ou en guérir : telles ſont la Fievre ardente, la Léthargie, l'Inflammation de la Luette, l'Eſquinan-

cie, la Pleuréſie, la Péripneumonie, l'Inflammation de l'Eſtomac, du Foie, de la Ratte, des Reins & de la Matrice. A l'égard de celle qu'on nomme *Cholera-morbus*, le ſuccès en eſt également incertain ; mais elle eſt beaucoup plus aiguë.

Les Maladies courtes, & ſalutaires en même tems, ſont la Fievre éphémere, & la véritable Tierce intermittente. Il en eſt d'autres plus longues, & dans leſquelles il n'y a rien à craindre, pourvû qu'il n'arrive aucun accident : ces Maladies ſont la Fievre-quarte, le Rhume de cerveau, la Paralyſie ; la Goutte, ſoit univerſelle, ou qu'elle n'attaque qu'une partie du corps ; enfin la Galle, la Gratelle, & preſque toutes les autres maladies de la Peau.

Les Maladies longues & douteuſes ſont l'Epilépſie, la Mélancholie, toutes les Fluxions autres que le Rhume de cerveau, l'Abſcès dans la poitrine, la Colique, le Dévoiement, la Dyſſenterie, le Téneſme, la Lientérie, l'Hydropiſie, le Schirre du Foie, de la Ratte & des Reins, l'Ulcere & la Pierre des Reins ou de la Veſſie, les Hémorrhoïdes, les Ordinaires des femmes, enfin l'Eléphantie & les maux Vénériens.

Les Maladies longues, & en même tems pernicieuſes, ſont la Fievre héctique déclarée, l'Ulcere du Poulmon, la cor-

ruption de sa substance & de celle du Foie, la Phthisie, la Langueur, le Cancer ulcéré ou occulte, l'Hydropisie qui vient à la suite d'une Fievre aigue, ou d'un Schirre au Foie ou à la Ratte; enfin la Lientérie, quand elle est causée par la Dyssenterie.

Une Maladie longue, quand elle est invétérée, est aussi difficile à guérir qu'une Maladie aigue; & comme celle-ci se dissipe d'autant plus aisément qu'elle est plus ancienne, plus aussi l'autre est nouvelle, plus la cure en est facile.

Il y a aussi des Maladies, qui se changent quelquefois en d'autres; & cela soit que la premiere subsiste toujours, soit qu'elle cesse pour faire place à une nouvelle. Ainsi la Fievre éphémere peut dégénérer en une Fievre héctique ou putride; de même la Fievre erratique causée par la mauvaise qualité de différentes humeurs se change souvent en Fievre-quarte, & celle-ci quelquefois en Fievre quotidienne: toute Fievre peut aussi se convertir en Goutte, en Paralysie ou en Abscès. La Fievre ardente, la Pleurésie & l'Esquinancie peuvent produire la Péripneumonie, & celle-ci la Phrénésie. L'Epilépsie vient aussi quelquefois à la suite de la Mélancholie, & celle-ci à la suite de la premiere. La Pleurésie & la Péripneumonie produisent

souvent la Suppuration de Poitrine, & celle-ci la Phthisie & le Devoiement. Outre cela à des Fluxions longues succede pour l'ordinaire la Phthisie; après le Crachement de sang vient celui de pus, ensuite la Phthisie. La Paralysie suit de même l'Apoplexie & la Colique; & après cette derniere survient la Goutte, l'Epilépsie, le Volvulus, ou l'Hydropisie. La Dyssenterie est produite par les maladies de la Ratte, ou par des Déjections d'une humeur simple: la Lientérie succede à la premiere, & l'Hydropisie à celle-là, ainsi qu'au Schirre du Foie & de la Ratte, à la Jaunisse, & à la Cachexie pituiteuse; mais si cette derniere est causée par la Mélancholie, elle dégénere plutôt en Eléphantie. La Dyssenterie est suivie du Ténesme; & le Ténesme causé par la bile produit réciproquement la Dyssenterie: que s'il vient de pituite, la Colique ou le Volvulus en sont des suites. Après une longue Sciatique on devient boiteux & hydropique. L'Hydropisie succede encor souvent à une Hémorrhagie de Matrice, aux Hémorrhoïdes trop abondantes, & à quelque Hémorrhagie que ce soit. L'inflammation de l'Anus peut être l'effet des Hémorrhoïdes internes, la Gangrene & le Sphacele celui d'une inflammation considérable, & la Lepre d'une Gratelle. Aureste toute Maladie qui vient à

la suite d'une autre, est le plus souvent mortelle, parce que la nature peut s'être épuisée à résister à la premiere, & manquer de forces pour soutenir la seconde.

Cependant ces changemens d'une Maladie en une autre sont quelquefois avantageux. Ainsi dans la Péripneumonie c'est un signe de guérison, lorsqu'il survient derriere les oreilles un Abscès qui puisse mûrir & suppurer, ou quand il se forme dans les parties inférieures, & s'y convertit en Fistule. On regarde de même comme un symptôme favorable, lorsqu'il survient un Abscès aux jointures dans une Fievre continue, qui a passé le vingtieme jour. La Jauniſſe qui vient à la suite d'une Fievre aiguë après le septieme jour de la maladie, si les Visceres n'ont encor contracté aucun embarras, n'est point dangereuse. On n'a encor rien à craindre de la Fievre qui suit la Paralysie ou les Convulsions, à moins qu'elle ne soit causée par l'inanition & la sécheresse. Il n'y a de même aucun danger, que la Paralysie succede à la Colique & à l'Apoplexie, le Dévoiement à l'Ophthalmie, le Ténesme à la Dyssenterie; les Varices, les Hémorrhoides ou la Dyssenterie à la Manie; l'éternûment au Hoquet, le Vomissement aux longs Cours de ventre, le Flux bilieux à la Surdité, les Ordinaires abondans au

Vomissement de sang, la Dyssenterie à la tumeur de Ratte, enfin la Fievre à la douleur des Hypocondres qui n'est point accompagnée d'inflammation, ou au Volvulus causé par une difficulté d'urine. Dans tous ces cas la Maladie qui survient, chasse presque toujours la premiere.

Au contraire il est dangereux, qu'une Maladie passe d'une partie moins essentielle à une autre partie plus noble, comme de l'extérieur du corps aux Visceres, & aux parties nécessaires à la vie. Le péril est égal, quand une Maladie chaude est suivie d'une autre où le froid domine, comme lorsque l'Hydropisie vient à la suite d'une Fievre aiguë, ou le Schirre du Foie ensuite de l'Inflammation de ce viscere.

Les Maladies dans lesquelles le Malade ne reçoit aucun soulagement, quoique les symptômes soient favorables, & qui diminuent quand au contraire ces mêmes symptômes sont mauvais, sont pour l'ordinaire difficiles à guérir. Celles qui naissent du *trouble des esprits*, connuës sous le nom de Vapeurs, sont toujours moins à craindre; celles qui viennent d'une bile noire, sont très-pernicieuses; le succès est douteux dans celles qui sont produites par les autres humeurs.

Préſages d'une Rechute.

La Rechute ſuit ſouvent de-près une maladie qu'on a guérie. On doit l'appréhender, lorſque le Convaleſcent eſt toujours foible, qu'il ne profite point de la nourriture qu'il prend, qu'il eſt dégoûté, qu'il digere mal, qu'il a des nauſées & des rapports nidoreux ou acides ; & il retombera ſûrement, ſi avec cela il a l'haleine mauvaiſe, s'il eſt travaillé de la ſoif & d'inſomnies, ſi les hypocondres & leurs environs ſont enflés, enfin s'il a le viſage bouffi, principalement vers la paupiere ſupérieure.

Ces ſymptômes préſagent d'autant plus certainement une Rechute, qu'ils ſont plus ſenſibles dans les tems où la maladie a coutume d'être dans ſa plus grande force. L'eſpece même du mal peut ſervir à prévoir s'il ſera ſuivi d'une Rechute. En effet les Fievres avec inflammation, qui avant que de ceſſer ont laiſſé quelque impreſſion de chaleur dans les Viſceres, ſont ſujettes à revenir : il en eſt de même de l'Epilépſie, des Vertiges, de la Migraine, des douleurs de Tête opiniâtres, du Catarrhe, de l'Aſthme, de la Colique, de la Néphrétique, de la Goutte & autres ſemblables.

L'Automne eſt la ſaiſon la plus propre pour les Rechutes. Les moins dangereuſes ſont celles qui n'ont pour cauſe qu'un défaut de régime, & qui ne ſont point la ſuite de quelque mauvaiſe impreſſion reſtée de la maladie qui a précédé; elles ſont au contraire d'autant plus à craindre, qu'elles ſont plus promtes, & que le Malade a moins de forces. Toute maladie qui ceſſe tout-à-coup ſans raiſon, & ſans avoir donné des ſignes ſalutaires, ne manque guere de revenir.

II. *Des differens Ages.*

AU RESTE il y a des maladies, qui ſemblent propres de certains Ages, de certaines Saiſons, de certaines températures de l'air & de certains lieux; ce que j'obſerve principalement, afin que l'on ſçache, qu'il eſt moins dangereux d'être attaqué d'une maladie, laquelle ſoit conforme à l'âge, au tempérament, à l'humeur ou à la ſaiſon.

Ainſi les *Enfans*, tant qu'ils ſont dans l'âge tendre, ſont principalement ſujets au Vomiſſement, à la Toux, aux Inſomnies, aux Frayeurs, aux Humidités d'oreilles, aux Chancres de la bouche, aux Inflammations du Nombril; & lorſque les

dents commencent à leur percer, aux démangeaisons des Gencives, aux Convulsions, aux Cours de ventre & aux Fievres. Ces accidens sont d'autant plus fâcheux, que l'Enfant est mieux nourri, & qu'il a le ventre moins libre. Dans un âge un peu plus avancé, mais toujours au-dessous de la puberté, les maladies qui leur sont les plus ordinaires, sont l'Inflammation des Amygdales, la luxation des Vertebres de l'Epine du dos, la Courte-haleine, les Vers, la Strangurie, la Pierre de la Vessie, les Ecrouelles, les Verrues & autres tumeurs semblables. Lorsqu'ils ont atteint l'âge de puberté, outre les maux dont je viens de parler, ils sont encor sujets à de longues Fievres, & à des Saignemens de nez.

L'*Adolescence* est exposée aux maladies les plus aigues, ainsi qu'à l'Epilépsie, & surtout au Crachement de sang & à la Phthisie.

Les maladies les plus ordinaires aux *Jeunes-gens* sont la Léthargie, la Pleurésie & la Péripneumonie, la Courte-haleine, la Phrénésie & les Fievres ardentes, ainsi que les longs Dévoiemens, le *Cholera-morbus*, la Dyssenterie, la Lientérie & les Hémorrhoïdes.

Les *Vieillards* sont sujets à des difficultés de respirer, des Toux, des Catar-

thes, des Vertiges; à l'Apoplexie, aux Insomnies, aux Larmoyemens des yeux, aux humidités d'Oreilles & du Nez, aux foibleſſes de la Vûe & de l'Ouie; ajoutez à cela les douleurs de la Néphrétique, la Strangurie & la Dyſurie, mais ſurtout la Lienterie, la Dyſſenterie & les autres Cours de ventre : ils ſont auſſi tourmentés aſſez ſouvent de Gouttes, de démangeaiſons par tout le corps, & de la Cachexie. Aureſte les Vieillards ſont ordinairement moins malades que les jeunes-gens; mais auſſi lorſqu'une fois ils ſont attaqués de quelque maladie chronique, il eſt rare qu'ils en guériſſent.

La Vieilleſſe eſt plus expoſée aux maladies longues, l'Adoleſcence aux maladies aigues; l'âge qui tient le milieu eſt le moins ſujet à des révolutions diverſes. Les maladies des Enfans ſe terminent ordinairement en quarante jours, en ſept mois ou en ſept ans. Elles durent quelquefois juſqu'à l'âge de puberté; mais lorſqu'elles ne ceſſent point alors, & ne cedent point aux premiers eſſais de l'amour, ni aux premiers écoulemens des Ordinaires, elles traînent le plus ſouvent en longueur.

Dureſte à quelque âge que ce ſoit, les perſonnes maigres & délicates ſont celles qui ont le plus de diſpoſition à la Phthiſie, aux Dévoiemens, aux Catarrhes, à la

Pleurésie & aux inflammations des Visceres : au contraire les personnes replettes sont plus sujettes à l'Asthme & au Catarrhe suffocant, qui est souvent suivi de la mort subite ; ce qui ne peut arriver que très-rarement aux gens maigres. Au reste ces derniers sont foibles ; les autres sont lourds & pesans.

III. *De la difference des Saisons.*

QUANT à ce qui regarde les différentes Saisons de l'année, on doit sçavoir que quoi qu'il n'y ait point de maladie qui ne puisse arriver en tout tems, le *Printems* est d'ailleurs plus sujet à celles qui viennent de la révolution des humeurs, je veux dire aux Fluxions, à la Toux, aux Hémorrhagies, aux Pustules, aux Abscès, enfin à toutes les maladies qui attaquent les nerfs ou les articles, & qui s'appaisent & reviennent par intervalles : il produit outre cela des Ophthalmies, la Phrénésie & la Mélancholie, l'Epilépsie, l'Esquinancie, la Gratelle, la Lepre & autres maladies semblables.

Le *Printems* est par lui-même la plus salubre de toutes les Saisons ; & la moins exposée à des maladies dangereuses. L'*Eté*, outre celles qui lui sont communes avec

le *Printems*, produit encor des Fievres continues & ardentes, grand nombre de Fievres-tierces, des Ophthalmies, des Vomiſſemens, des Dévoiemens, des douleurs d'Oreilles, des Chancres à la bouche, des Inflammations aux parties naturelles, & tous les maux qui peuvent provenir des ſueurs trop abondantes, & capables d'épuiſer les forces; maux que les Fievres rendent alors d'autant plus fréquens, que cette Saiſon aura plus de rapport avec le Printems précédent.

L'Eté eſt plus dangereux que l'Hiver, & moins que l'*Automne*. Toutes les maladies de l'Eté ſont également communes dans cette derniere Saiſon, qui outre cela eſt expoſée aux Fievres erratiques, aux Fievres-quartes, à l'Epilépſie, à la Manie, à la Mélancholie, à l'Aſthme, aux tumeurs de Ratte, à l'Hydropiſie, à la Phthiſie, à la Rétention d'urine, au Volvulus, à la Dyſſenterie, à la Lientérie & aux Sciatiques. L'Automne eſt une Saiſon pernicieuſe; il n'y en a point qui ſoit plus propre à produire des maladies mortelles & contagieuſes: les perſonnes exténuées par de longues infirmités périſſent le plus ſouvent dans cette Saiſon, qui d'ailleurs eſt ſujette à pluſieurs maladies très-longues, ſurtout à la Fievre-quarte. Elle eſt principalement fatale aux Phthiſiques.

L'*Hiver* cause des douleurs de Tête, des Vertiges, l'Apoplexie, la Léthargie, les Rhumes de cerveau, les Enroûmens, la Toux; il aigrit les maux de gorge, de côté & de poitrine. Comme cette Saison est moins salubre que le Printems, aussi est-elle moins dangereuse que l'Eté, & à plus forte raison que l'Automne.

Remarques générales sur les Saisons.

On doit observer en général, que lorsque les Saisons ne se dérangent point, & sont telles qu'elles doivent être naturellement, les maladies qui regnent alors sont de-même constantes & régulieres, ensorte qu'il est facile d'en porter son jugement; aulieu que si les Saisons sont inconstantes & variables, les maladies le sont également. De même quand l'année se soutient, & continue à être telle qu'elle a été au commencement, on doit s'attendre que les Maladies seront aussi à peu près uniformes dans leur marche.

N'oublions pas que les enfans & les jeunes-gens se portent mieux dans le Printems & au commencement de l'Eté, les Vieillards pendant l'Eté & jusques vers le milieu de l'Automne, & ceux qui sont d'un âge moyen, depuis le milieu de l'Automne jusqu'au Printems.

IV. *DES DIFFERENTES TEMPÉRATURES DE L'AIR.*

ON peut auſſi préſager différentes maladies, ſelon la diverſe température de l'air & des ſaiſons. Ainſi lorſqu'après un Hiver ſec pendant lequel les vents du Nord ont dominé, ſuit un Printems pluvieux & échauffé par les vents du Midi, on peut prédire que l'Eté ſera fertile en Fievres aiguës, en Ophthalmies, en Dyſſenteries, principalement dans les femmes, & dans les hommes d'un tempérament humide. Que ſi l'Hiver plus doux eſt humecté par des vents chauds & par des pluies, & que le Printems ſec ſoit accompagné de vents du Nord, les femmes enceintes qui doivent accoucher dans cette derniere ſaiſon, courent riſque d'avorter; ou ſi leur enfant vient à terme, il ſera foible, infirme, & ne vivra pas. A l'égard des autres, ils ſeront attaqués d'Ophthalmies ſeches & de Dyſſenteries; & s'ils ſont d'un âge un peu avancé, il leur arrivera des Fluxions, qui cauſeront la mort à pluſieurs. Si après un Eté ſec, & où les vents du Nord auront régné, l'Automne eſt pluvieuſe & chaude, l'Hiver ſuivant ſera fécond en maux de Tête, en Toux,

en Fluxions, en Enroûmens, & en Phthisies pour quelques-uns. Que si à la suite d'un Eté sec & froid, l'Automne est également froide & seche, ce tems à la vérité sera favorable aux tempéramens humides, surtout aux femmes; mais on verra régner des Ophthalmies seches, des Fievres aiguës & chroniques, & toutes les maladies qui ont la bile noire pour principe.

De même les diverses qualités de l'air, selon qu'il est serein, nébuleux ou pluvieux, & suivant les différens vents qui soufflent, servent à annoncer différentes maladies. L'air pur & serein est toujours le plus salutaire: c'est pour cette raison que l'on préfere l'air des champs à celui de la ville, les campagnes aux prairies, les pays de plaine aux côtes maritimes, les lieux montagneux au voisinage des marais, l'air de terre à celui de riviere, un climat sec à celui qui est pluvieux, l'air serein aux brouillards, celui du midi à celui du matin, & celui du jour à celui de la nuit. Le bon air contribue beaucoup à la santé, & même à la guérison des maladies dont on peut être attaqué.

Le tems de l'Hiver le plus favorable est lorsqu'il ne fait point du tout de vent; en Eté, c'est lorsqu'il souffle un vent d'Orient. Après le tems serein, le plus sain est celui qui est toujours le même, soit chaud, soit

froid : aucontraire le tems inconſtant & variable eſt de tous le plus malſain ; & c'eſt pour cela que des Malades qui avoient traîné dans d'autres ſaiſons, meurent aſſez ſouvent en Automne. Car Hippocrate a très-bien obſervé, que ſi un même jour eſt tantôt chaud & tantôt froid, on doit s'attendre à toutes les maladies de l'Automne. Aureſte les tems ſecs ſont toujours plus ſains, que les tems de pluie : il eſt vrai que ceux-là produiſent des Fievres aiguës, des Ophthalmies, des Phthiſies, des Dyſſenteries, de longues Rétentions d'urine & la Goutte ; mais les pluies amenent des Fievres chroniques, des Dévoiemens, des Fievres putrides, des Apoplexies & des Epilépſies, des Eſquinancies, des Paralyſies & des Cancers.

Les vents de Nord & d'Orient ſont plus ſalutaires, que ceux du Sud & du Couchant ; ce qui varie pourtant ſuivant les différens pays. Lorſque le vent de Nord devient le vent dominant, on peut prédire des Pleuréſies & des Péripneumonies, des Toux, des Enroûmens, des Conſtipations, des Rétentions d'urine & des Friſſons : aureſte ce vent eſt très-favorable à ceux qui ſe portent bien ; il les rend plus robuſtes & plus alertes. A l'égard des vents du Midi, ils amenent avec eux des Ophthalmies, des Surdités, des Stupeurs, des

Vertiges, des pesanteurs de Tête, des Dévoiemens, enfin une pesanteur & une nonchalance sensible dans tous les membres. A proportion que la Température de l'air tient plus ou moins de l'un ou de l'autre de ces deux vents, elle est plus ou moins propre à produire les unes ou les autres de ces maladies.

V. DE L'ÉTAT DU MALADE.

DE ces observations passons à ce qui regarde le Malade même. Lorsqu'il contribue de sa part autant qu'il est en lui à sa guérison, & qu'il suit exactement les ordonnances du Médecin, si avec cela il ne se porte pas mieux, il est constant qu'il est fort malade : on peut croire au contraire qu'il ne l'est pas beaucoup, quand on voit que quoiqu'il ne se ménage point d'ailleurs, il ne laisse pas de se maintenir dans un état de médiocrité. L'altération & le trouble de l'esprit est un signe des plus dangereux dans les maladies ; ceux à qui cet accident arrive, semblent être insensibles aux douleurs qu'ils souffrent. Dans quelque maladie que ce soit, il est toujours avantageux de conserver le bon-sens & le jugement.

Ses Mœurs.

On peut auſſi tirer des Mœurs du Malade des indications propres à faire juger de l'état du mal. En effet c'eſt un mauvais ſigne, lorſque les Malades d'un naturel doux & paiſible prennent dans leurs maladies un ton de voix aigre & élevé, ou quand ayant toujours été aſſez maîtres d'eux-mêmes, ils s'emportent à des violences qui ne leur ſont pas ordinaires. Un Malade au contraire naturellement turbulent ne doit pas être regardé comme étant fort en danger, quoique dans une fievre ardente non-ſeulement il réponde avec hauteur, mais même extravague.

C'eſt un mauvais augure, lorſque le Malade ne parle point du tout ou parle trop, ou bien qu'il eſt plus taciturne ou plus grand-parleur que de coutume: le premier annonce un délire prochain, l'autre une maladie ſoporeuſe, ou la Mélancholie. Il y a beaucoup à craindre, quand la force du mal trouble l'eſprit; quand, par exemple, le Malade remue extraordinairement les doigts; quand il ramaſſe des floccons ou des pailles ſur ſa couverture; ou qu'il s'imagine être attaqué par des gens armés, voir des Démons ou autres ſpectres ſemblables. Le danger eſt

encor plus grand, lorsqu'il a perdu la connoissance au point de ne pouvoir pas distinguer ses amis ou ses domestiques, & d'oublier dans le moment ce qu'il vient de demander. Enfin il est à l'extrémité, quand dans cet état il ne voit point, il n'entend point; quand il n'a plus aucun mouvement, & que les extrémités deviennent froides & livides.

Le Sommeil.

Le Sommeil doit encor entrer pour beaucoup dans l'inspection des maladies. Car s'il paroît augmenter le mal, il est funeste; c'est le contraire, s'il le diminue. Ainsi c'est un très-bon signe, lorsqu'il appaise le Délire. Il est très-fâcheux d'en être absolument privé, parce que cela épuise le peu de forces du Malade: il l'est moins de n'en être privé que la nuit, pourvû que l'on puisse en jouir pendant le jour; & de celui qui ne vient que le jour, le meilleur est le Sommeil du matin jusqu'au tiers de la journée.

Un assoupissement continuel qui dure jour & nuit, n'est pas moins pernicieux que l'insomnie-même. Le profond Sommeil de la nuit qui succede au Délire, & qui est accompagné du refroidissement des extrémités, marque qu'il y a du danger.

Un Sommeil profond joint à la foiblesse du pouls, au Délire & au refroidissement des extrémités, est un avant-coureur de la mort. Le péril est le même dans un Sommeil continuel, ou une veille immodérée. Si l'insomnie ne provient point de quelques douleurs vives & aiguës, le Délire est à craindre. Le danger est très-grand, lorsque le Malade fatigué d'une longue insomnie, est encor attaqué de la toux.

Les Songes.

Les Songes méritent aussi notre attention. S'ils n'ont aucun rapport avec les actions de la journée, ils marquent beaucoup d'agitation dans les humeurs. Si donc on rêve d'incendie, c'est signe d'une grande abondance de bile jaune; si l'on croit voir des fumées ou d'épaisses ténebres, c'est que la bile noire domine; si l'on rêve de pluies, de neiges, de glaces ou de grêle, c'est une marque de pituite; si l'on s'imagine être dans un lieu puant, c'est signe qu'il y a dans l'intérieur beaucoup d'humeurs corrompues; si l'on songe d'objets rouges, & si l'on s'imagine avoir une crête de coq, c'est un signe de l'abondance du sang.

Si l'on croit voir la Lune *, c'est signe

* Il paroît que Lommius croyoit à l'Astrologie judiciaire; c'étoit assez le goût de son siecle.

de quelque altération dans les parties creuses du corps : si c'est le Soleil, le mal est dans l'intérieur ; & si c'est quelque autre Astre, le dérangement ne regarde que les parties extérieures. Quand donc on songe que quelqu'un de ces Astres se fixe, s'obscurcit ou souffre quelqu'autre altération, c'est signe que le mal attaque la partie à laquelle on croit que cet Astre préside : ce mal est léger, si c'est l'air ou un simple nuage, qui ait intercepté les rayons de l'Astre ; comme au contraire il est considérable, si c'est l'eau qui a produit cet effet. Que si ces mêmes Astres ont paru tellement obscurcis par ces obstacles, qu'ils ayent totalement disparu, il y a lieu de craindre que le Malade ne succombe à la violence de la maladie. Si après avoir dissipé ces obstacles, ces Astres ont repris leur premier éclat, le Malade a sujet de bien espérer. Si ces Astres paroissent avoir un mouvement très-rapide, la Phrénésie est à craindre ; s'ils semblent se porter vers l'Occident, ou se précipiter dans la mer ou sur la terre, c'est un signe de maladie.

L'agitation de la mer dénote une affection du ventre. Rêver d'inondation est de mauvais augure : c'est signe que la maladie

L'expérience cependant n'a jamais confirmé ces sortes d'influences ; & tous les bons Médecins d'aujourd'hui n'y ajoutent aucune foi.

vient d'une abondance d'humeurs ; & cela surtout lorsque l'on s'imagine être plongé dans les eaux d'un étang ou d'une riviere. Il est encor plus fâcheux, de croire voir la terre desséchée & brûlée par les ardeurs du soleil ; c'est une preuve d'une grande sécheresse intérieure. Si en dormant il semble que l'on ait une grande envie de boire ou de manger, c'est signe que l'on a besoin de l'un ou de l'autre. Si l'on rêve que l'on boit d'une eau pure, c'est un bon signe ; il faut dire le contraire des autres liqueurs. Si l'on rêve de monstres ou de gens-armés qui effrayent beaucoup, c'est une marque de la mauvaise disposition du corps, & que le Délire est à craindre. Si l'on s'imagine tomber de fort haut, c'est un pronostic de Vertiges, d'Epilépsie ou d'Apoplexie, surtout si en même tems on a la tête fort chargée d'humeurs.

VI. *De l'Exterieur du Malade.*

DEs égaremens de l'esprit passons aux indications que l'on peut tirer de l'extérieur du Malade. Le visage surtout mérite beaucoup d'attention, parce qu'il indique par des signes certains la disposition des principales parties du corps. Dans toute maladie on peut bien espérer, quand

le visage du Malade n'est pas fort différent de celui d'une personne qui se porte bien. Dans les plus grands maux un bon visage diminue la crainte ; au contraire un mauvais visage fait tout appréhender dans les maux même les plus légers. Des yeux enfoncés par la violence de la maladie, les tempes desséchées, les narines froides, pointues, & dont les aîlerons sont applatis, les oreilles & la peau du front dures & seches, la couleur de la peau livide ou noire, enfin les levres, les paupieres & les narines devenues pâles ; tout cela annonce que le Malade est à l'extrémité. Si ces altérations du visage viennent de la force du mal plutôt que de quelque évacuation immodérée, le Malade doit mourir dans le troisieme jour, principalement si en même tems les déjections & les urines sont grasses. Cet état du visage est ordinaire dans les grandes fievres, qui brûlent & consument un Malade, surtout s'il est jeune, & accoutumé à une vie laborieuse. Aureste si une maladie aiguë, ou une maladie longue, mais considérable, telle que la Phthisie, a ainsi défiguré le visage, soit que cela soit arrivé dans les commencemens du mal ou dans la suite, c'est toujours signe d'une mort, encor éloignée peut-être, mais que l'on ne peut éviter.

L'état des Hypocondres.

Les Hypocondres fournissent aussi plusieurs indications dans les maladies. S'ils sont également mols des deux côtés, & sans douleur, il y a grand sujet de bien espérer; mais on a tout à craindre, si l'on y remarque de l'inflammation, de la douleur, de la dureté & de la tension, & si le côté droit n'est pas également affecté, comme le gauche. Que s'ils sont tellement enflés, que sans y causer de douleur on puisse les abbaisser avec la main, c'est signe qu'à la vérité la maladie n'est pas dangereuse, mais qu'elle sera longue. Si l'on sent battre les Hypocondres, c'est un pronostic d'un Cours de Ventre ou du Délire.

Il n'est pas moins utile dans les maladies d'examiner les parties situées dans les environs du Nombril & du Pubis. Il est à propos qu'elles ayent de l'épaisseur, & que la peau en soit unie; comme au contraire c'est mauvais signe, quand elles sont décharnées & desséchées.

L'Attitude & les Gestes du Malade.

A l'égard de la situation du corps, si le Malade peut à son gré se coucher également sur le côté droit ou sur le côté gau-

che, s'il se tourne aisément, & peut tenir ses jambes un peu courbées, il y a lieu de croire qu'il recouvrera la santé : au contraire il est en danger, si étant toujours assoupi, il demeure couché sur le dos contre sa coutume, la bouche ouverte, les jambes & les bras écartés & étendus; ou bien, ce qui est encor un plus mauvais signe, s'il se porte vers les pieds du lit. C'est une mauvaise marque, & une preuve que le Malade souffre beaucoup, lorsqu'il met ses pieds & ses mains à l'air, quoiqu'il n'ait qu'une chaleur légere. S'il se tient couché sur le ventre, c'est signe qu'il est dans le Délire, ou qu'il a des tranchées. Une marque que le danger est grand, est lorsque le Malade affoibli par le mal ne peut garder aucune situation fixe, & que voulant se lever, il demande aussitôt après à s'asseoir, ou que ne pouvant souffrir la vûe de personne, il se tourne vers la ruelle du lit.

Ses Gestes méritent aussi nos observations. Car s'il porte souvent les mains à son nez sans sujet, comme s'il vouloit en ôter quelque ordure, quoiqu'il n'y ait rien, cela passe pour un mauvais signe; & le danger est égal, quand il semble chercher à arracher des floccons de sa couverture, ou à ramasser quelque chose sur le mur voisin.

Quant à ce qui regarde la disposition de tout le corps, si le Malade amaigrit trop promtement, ou s'il conserve toujours le même embonpoint, quoique le mal dure depuis longtems, cela ne peut être que dangereux : le premier marque un grand accablement de la nature ; le second dénote que la maladie sera longue. Un autre signe qu'elle doit être de durée, est lorsque le Malade a tantôt froid & tantôt chaud, & qu'il change souvent de couleur.

La Respiration.

On peut encor tirer des conjectures utiles pour le Malade, en considérant l'état présent des fonctions du corps. Ainsi la Respiration aisée dans les maladies chroniques, & plus encor dans les maladies aigues accompagnées de fievre, qui se terminent en quarante jours, est ordinairement un signe de guérison ; au lieu que si elle est difficile, elle menace de danger. Mais la Respiration inégale & entrecoupée, dans laquelle il semble que l'air n'entre que par tressaillemens & par soubresauts dans les Poulmons, est surtout extrêmement à redouter. On doit appréhender aussi la suffocation, lorsque le Malade ne peut demeurer couché, mais est obligé de se mettre à son séant pour

reſpirer, & de tenir les épaules & la poitrine droites : c'eſt ce qui arrive dans le Catarrhe ſuffoquant, dans l'Eſquinancie, ainſi que dans la Suppuration & le Tubercule crud du Poulmon.

La Reſpiration forte & fréquente, dans laquelle on rend par la bouche & par le nez une haleine brûlante, eſt la preuve d'une grande effervescence du ſang ſans obſtruction : elle eſt telle dans les Fievres ardentes. Celle qui eſt petite & fréquente, déſigne l'abbattement des forces, ou prouve que le Poulmon eſt oppreſſé : elle ſe rencontre ainſi quelquefois dans la Péripneumonie, la Pleuréſie, l'inflammation du Diaphragme, du Foie ou de la Ratte. Que ſi elle eſt forte & rare, elle indique la Phrénéſie. Si en reſpirant on rend par la bouche & par le nez une haleine froide, c'eſt un très-funeſte préſage : que ſi on ne reſpire gueres que par le nez, preſque point par la bouche, ſurtout ſi dans la reſpiration on voit les aîlerons du nez ſe reſſerrer & ſe dilater, c'eſt une preuve certaine de l'accablement de la nature. La mort eſt prochaine, lorſque dans les fievres la Reſpiration eſt élevée, fréquente & difficile.

VII. *Du Pouls.*

JE vais présentement parler du Pouls, qui étant l'interprete de l'état du Cœur & des parties vitales, peut beaucoup contribuer à faire tirer des présages justes. En effet si dans les maladies le Pouls n'est pas fort différent de son état naturel, & continue de la sorte, c'est un sûr garant de la vigueur du Malade, & de sa guérison.

On regarde comme *le meilleur Pouls*, celui qui tient le milieu entre le grand & le petit, entre le vîte & le lent, entre le fréquent & le rare, entre le fort & le foible, entre le mollet & le dur, entre le plein & le vuide, & qui garde dans ses battemens une proportion, une égalité & un ordre exacts. Il peut se déranger pour plusieurs raisons, qui se tirent de l'état des forces du Malade, du mouvement du Cœur, & de la disposition de l'artere.

Le grand Pouls procede de la force, de la nature, & de la vigueur des battemens du Cœur; mais avant qu'il sorte de son état naturel pour être grand, il devient d'abord fréquent, pouls auquel la nature a le plus de disposition : après cela il devient vîte, à proportion que les bat-

temens du Cœur ſont plus vigoureux.

Si dans cet état le Malade eſt foible, le Pouls ceſſe d'être grand ; & continuant à être fréquent, il devient *petit* & languiſſant. Il ne peut pas non plus être fort vîte, lorſque l'artere eſt dure. Par une diſpoſition contraire le Pouls eſt petit, parce que la force de l'artere & celle du Cœur ſont également relachées. Ainſi il eſt d'abord rare ; & les cauſes de la foibleſſe augmentant enſuite, il devient lent, & en même tems petit. La ſéchereſſe de l'artere peut auſſi contribuer à le rendre *rare* & *tardif*.

Le Pouls dur eſt de même un indice de la dureté de l'artere ; comme *le Pouls mollet* eſt une preuve de ſon humidité. Ce dernier pouls eſt aſſez ordinaire dans les maladies ſoporeuſes, la Léthargie, la Péripneumonie, les tumeurs molles des Viſceres, la Leucophlegmatie & autres maladies ſemblables.

Le Pouls fort & *véhément* donne lieu aux Malades d'eſpérer leur guériſon ; comme au contraire *le Pouls languiſſant* marque qu'il y a tout à craindre. Au reſte on doit ſçavoir, qu'il y a moins de danger lorſque le Pouls eſt très-grand, très-vîte, très-fréquent, très-véhément, très-mol, que quand il eſt fort petit, fort lent, fort rare, fort languiſſant & fort dur : ces

derniers annoncent toujours un péril très-grand. Entre les premiers, le très-véhément est le meilleur ; le très-grand est le second : le plus mauvais est le très-mol. Des derniers, le plus mauvais est celui qui est très-languissant, ensuite le très-lent, le très-rare, enfin le très-petit. Tout Pouls languissant marque la foiblesse de la nature ; & si ce défaut de forces est une suite de la longueur du mal, ce Pouls sera en même tems petit, rare & lent, au cas qu'il n'y ait point de fievre, & au contraire s'il y en a, il sera vîte & fréquent. Lorsque des douleurs excessives, de longues veilles ou des évacuations subites ont causé cette foiblesse, le Pouls est non-seulement languissant, mais encor petit, vîte & fréquent. Si la nature ne manque point de forces en elle-même, mais est embarrassée & oppressée par quelque cause étrangere, comme il arrive dans les grandes Obstructions des gros vaisseaux, dans les irruptions subites d'humeurs sur les Hypocondres, enfin dans les Fievres pestilentielles, le Pouls est particulierement alors & continuellement fort inégal ; & outre qu'il est languissant, il est encor petit, tardif & rare : il semble cependant avoir par intervalles quelques battemens forts, grands, vîtes ou fréquens ; & c'est en quoi consiste sa grande inégalité.

La foibleſſe eſt toujours grande, lorſque le Pouls eſt intermittent; mais elle l'eſt encor davantage, quand il eſt *défaillant*: que s'il ne ſe rétablit pas, & demeure dans cette défaillance que les Grecs nomment *Aſphyxie*, il eſt des plus mauvais, & annonce une mort certaine. C'eſt ordinairement le Pouls des mourans, dont il devance aſſez ſouvent la fin de quelques heures, & même quelquefois (ce qui peut paroître ſurprenant) de pluſieurs jours.

Le Pouls eſt moins à craindre, lorſqu'il diminue & s'affoiblit par degrés; les Grecs le nomment alors *Myouros* ou *Myurus*. Ce Pouls eſt tantôt réciproque *, & tantôt non; mais quel qu'il ſoit, il eſt toujours fort à appréhender. Il paſſe même pour être plus dangereux lorſqu'il n'eſt pas réciproque, que lorſqu'il l'eſt.

Le Pouls intermittent annonce auſſi un grand danger, & eſt d'autant plus pernicieux, que ſon intermittence dure plus longtems: que ſi ſon repos excede le tems de deux battemens, il eſt mortel, à moins que ce Pouls ne ſoit naturel à la perſonne. On a cependant remarqué dans des vieillards attaqués d'une Fievre chronique ou d'un Aſthme, ainſi que dans des enfans,

* C'eſt-à-dire, *revenant avec plus de force*; ce qui fait eſpérer qu'il y a quelque reſſource dans la nature.

qu'ils avoient guéri après avoir eu le Pouls intermittent ; ce qui n'eſt peut-être jamais arrivé à de jeunes-gens. Que s'il eſt intermittent dans une ſeule pulſation, il eſt plus à craindre, & eſt un ſigne de mort plus certain.

A l'égard du *Pouls intercurrent*, il promet une Criſe ſalutaire & la guériſon, pourvû que les autres ſymptômes y répondent.

Le Pouls entrecoupé, ou qui a deux battemens pour une ſeule pulſation, indique de la force dans l'artere, ainſi qu'une ardeur & une corruption extrême dans les humeurs.

Le Pouls ondulent déſigne une trop grande abondance de ſéroſités : il eſt tel dans les Fievres quotidiennes, dans les Fievres continues qui cauſent des ſueurs continuelles & épuiſantes, dans cette eſpece d'Hydropiſie que l'on nomme Leucophlegmatie. Dans ces fievres, & dans toutes les autres, le Pouls ondulent précede la ſueur critique ; & alors on ſent pluſieurs battemens élevés & forts, & l'on a des ſignes de coction. Le Pouls ondulent ne ſe rencontre jamais avec l'Inflammation ou le Schirre dans les Viſceres, & encor moins avec les Convulſions ou une trop grande ſéchereſſe.

Il eſt dangereux que ce Pouls ſe change en un *Pouls vermiculant* ou *Vermiculaire*,

qui ne differe du précédent que par sa petiteſſe : car c'eſt une marque, que quoique les forces ne ſoient pas encor tout-à-fait détruites, elles s'affoibliſſent inſenſiblement. Le Pouls vermiculant accompagne pour l'ordinaire un accablement ſurvenu en conſéquence d'une évacuation exceſſive, ainſi que les maladies du Poulmon, dans leſquelles ce Viſcere étant corrompu, eſt ſurchargé d'un excès de pus & d'humidités, principalement ſi le Malade eſt en même tems fort foible. On doit obſerver à l'égard du Pouls vermiculant, ainſi qu'au ſujet du Pouls ondulent, que tous deux ſuppoſent la molleſſe de l'artere ; aureſte ni l'un ni l'autre ne ſe rencontre jamais dans la Phthiſie, dans les Inflammations & dans le Schirre des Viſceres, ni dans les Suppurations de poitrine, non pas même quand le Malade ſeroit à la mort. On ne remarque point non plus le Pouls vermiculant dans aucune fievre, à moins que ce ne ſoit une fievre lente ou très-légere, parce que l'ardeur de la fievre ne permet pas à l'artere de retarder ſa dilatation : c'eſt pourquoi le Pouls vermiculant produit par une évacuation immodérée, ceſſe auſſitôt que la fievre eſt ſurvenue.

Aureſte comme le Pouls ondulent dégénere en vermiculant lorſqu'il s'affoiblit ;

de même auſſi le Pouls vermiculant devient *formicant* par une ſemblable cauſe : c'eſt pourquoi ce dernier eſt plus dangereux encor que le précédent, & annonce une mort prochaine dans les Fievres lentes, dans leſquelles les forces ont été épuiſées, moins par la violence du mal, que par ſa durée. Lorſque ce Pouls, ainſi que le vermiculant, eſt produit par quelque cauſe violente dont les forces ayent ſouffert un prompt accablement, de maniere cependant à pouvoir être aiſément rétablies, il n'eſt pas ſi dangereux. Ceux que la chaleur du bain a fait tomber en défaillance, ou dont les forces ſe ſont perdues tout-à-coup par une Hémorrhagie conſidérable, ſont expoſés à cet accident.

Le Pouls capriſant, ou *bondiſſant*, marque la force de la nature, & promet la guériſon, à moins que la dilatation de l'artere ne ſoit languiſſante ſur la fin ; car c'eſt une preuve d'un combat de la nature contre la maladie, dont l'évenement eſt douteux.

Le Pouls héctique ſe ſoutient longtems, & déſigne la durée, la ſéchereſſe & la malignité de la maladie : il eſt particulier aux perſonnes attaquées de la Rage, ou de quelques-unes de toutes les maladies, qui cauſent l'amaigriſſement de tout le corps.

Le Pouls ſerratile accompagne les Inflammations, principalement celles qui attaquent les parties nerveuſes : c'eſt pourquoi il eſt aſſez ordinaire dans la Pleuréſie. Ce Pouls eſt d'autant plus dangereux, qu'il eſt plus marqué ; ce qui vient de la trop grande tenſion & dureté de l'artere. On le retrouve auſſi dans les Tubercules cruds du Poulmon, dont on meurt ordinairement quand les forces ſont altérées, à moins qu'ils ne viennent de bonne heure à ſuppuration.

Rarement le Pouls eſt très-*convulſif* ; & quand cela arrive, il eſt dangereux, ſurtout s'il vient à la ſuite d'une évacuation exceſſive, d'une Fievre ardente, d'un jeûne immodéré, ou d'autres ſemblables cauſes d'épuiſement : il eſt moins à craindre, lorſqu'il paroît d'abord au commencement de la maladie. Il eſt aſſez ordinaire dans les maladies du Cerveau accompagnées d'inflammation, principalement dans la Phrénéſie, ainſi que dans l'Epilépſie ; & alors les Mourans conſervent encor quelque chaleur, ce qui n'arrive pas dans la Syncope.

Le Pouls élancé, ou *turbulent*, ſe rencontre dans les grandes Inflammations ou les Obſtructions invétérées, ainſi que dans le Spaſme : il marque le combat de la nature & de la maladie.

Le Pouls tremblant eſt tel de ſa nature, ou par le tremblement des muſcles du poignet. S'il eſt cauſé par la violence du mal, & n'eſt pas naturellement tel, il préſage ordinairement la ſyncope & la mort. Ce Pouls eſt toujours languiſſant & petit.

L'ordre & l'égalité ſont une bonne choſe dans les Pouls qui ſont bons; mais quand ils ſont mauvais, quoique puiſſent penſer au contraire des hommes d'ailleurs aſſez habiles, je les tiens pour fort mauvais: en un mot l'ordre & l'égalité ſont d'autant plus pernicieux dans le Pouls, qu'il eſt d'une qualité plus mauvaiſe.

On doit obſerver en général que les *Moribonds* n'ont pas tous le même Pouls. Les uns avant que d'expirer n'en ont point du tout; les autres l'ont défaillant preſque juſqu'au dernier ſoupir; d'autres l'ont très-fréquent, très-petit & très-foible; dans quelques-uns il s'affoiblit en parcourant l'artere; dans d'autres il eſt intermittent, formicant ou vermiculant.

VIII. *De l'Appetit, & du Degout.*

IL eſt tems à préſent d'examiner ce qui regarde l'Appétit & le Dégoût, & en général tout le régime de vivre, afin d'en

tirer des préſages & des indications pour la ſuite du mal.

Dans quelque maladie que ce ſoit, c'eſt un ſigne de guériſon, de n'avoir point de répugnance pour tout ce qui tient lieu de boiſſon & d'aliment; comme au contraire il eſt dangereux de n'en uſer qu'à contre-cœur. Si le Malade a pris des choſes qui lui ſoient contraires, ſans qu'il s'en ſoit trouvé plus mal, la maladie n'eſt pas fort conſidérable; mais ſi n'ayant rien pris qui ne lui convienne, bienloin d'en être ſoulagé, il en eſt incommodé, c'eſt ſigne que la maladie ſera difficile à guérir.

L'averſion pour les alimens ne doit point effrayer au commencement d'une maladie, ou même vers ſon état, tandis que le Malade a encor des forces ſuffiſantes; mais le Dégoût eſt dangereux, lorſqu'il arrive dans le déclin de la maladie, ou même en tout autre tems, ſi les forces ſont épuiſées. Il eſt également pernicieux dans le cours d'une maladie chronique; il menace même de rechute dans une convaleſcence, ſurtout s'il eſt accompagné de rapports fréquens & acides.

Après une maladie, ſi les forces ne ſe rétabliſſent point, quoique l'on mange avec appétit, c'eſt un mauvais ſigne, & une marque certaine que l'on prend plus de nourriture qu'on ne devroit: que ſi le même

même accident arrive à une personne qui ne mange que modérément, il est constant qu'elle a besoin de faire diete, & que si elle n'a pas recours à ce remede, la rechute est fort à craindre, parce qu'il est probable qu'une Crise imparfaite a laissé dans le corps quelque portion du levain morbifique. Lorsqu'au commencement d'une maladie on mange avec appétit, sans en tirer aucun avantage, le dégoût est presque inévitable dans la suite du mal; au contraire quand après avoir longtems fait diete on sent de l'appétit, on guérit plus facilement.

IX. *Des Excremens.*

JE passe à ce qui concerne les Excrémens; & sous ce nom générique je comprends les crachats, les déjections, les urines & les sueurs. Sur quoi on doit observer, qu'en général lorsqu'ils ne se produisent que foiblement & en petite quantité, ils sont tous mauvais, & plus encor quand ils se suivent de près les uns les autres. Ils sont encor d'un très-mauvais augure, lorsqu'en même tems ils sont joints à d'autres symptômes funestes; sinon, ils présagent seulement que la maladie sera longue.

Ce qu'ils ont de commun est que, quoi que ce soit que l'on rende, de quelque consistance, en quelque quantité, & de quelque qualité qu'il soit, de quelque maniere & en quelque tems qu'il paroisse, c'est toujours un présage de guérison, pourvû que les signes de coction ayent précédé, qu'il vienne dans un jour de Crise, & que le Malade en soit soulagé; comme au contraire sans ces conditions c'est un signe pernicieux & mortel. J'ai parlé dans le Livre précédent des crachats & du vomissement; ainsi il ne me reste qu'à traiter ici des déjections, de l'urine & des sueurs.

X. *DES DEJECTIONS.*

LA Déjection est toujours bonne, si elle est molle, liée, dense & rousâtre; si elle n'a point d'autre odeur que celle des excrémens d'un homme sain; enfin si elle est en une juste quantité par rapport aux alimens qu'on a pris, & si elle prend pour sa sortie l'heure à laquelle elle arrivoit ordinairement dans la santé. Au contraire elle est mauvaise, lorsqu'elle est trop dure ou trop liquide, qu'elle sort avec précipitation, ou qu'elle est d'une consistance inégale. De même elle n'est pas

bonne, lorſqu'elle eſt extrêmement rouſſe ou blanche ; celle-ci marque de la crudité, l'autre annonce une maladie bilieuſe : la rouſſe eſt cependant quelquefois favorable dans le déclin d'une maladie, parce que l'humeur morbifique s'évacue alors.

Les Déjections vertes ſont auſſi mauvaiſes, & procedent d'une bile érugineuſe : ſi elles ſont noires, elles dénotent une bile noire ; & marquent un grand froid dans l'intérieur, ſi elles ſont livides. Les Déjections graſſes ſont encor dangereuſes, de même que celles qui ſont viſqueuſes & ténaces : car les unes & les autres prouvent que le corps ſe fond, pour ainſi dire ; ſi ce n'eſt pourtant qu'on eût pris des alimens de cette nature. Celles qui ſont fétides, ne ſçauroient être avantageuſes, parce qu'elles ſont la marque d'une grande chaleur & d'une extrême corruption. Celles qui ſont écumeuſes, ou remplies de vent & légeres comme la fiente de vache, ne ſont pas moins mauvaiſes : celles qui ſont écumeuſes indiquent une grande ardeur d'entrailles. Outre cela on ne doit pas ſe fier à celles, qui ſont dans une trop petite quantité, ou trop abondantes. Celles qui ſont de différentes qualités, comme quand elles ſont mêlées de raclures, de beaucoup de bile, de ſang & de pus, ou celles qui ſont porracées & noires, ſont également de

mauvais augure ; mais les plus mauvaises de toutes sont celles, dont l'odeur ressemble à celle des excrémens d'un enfant.

Si dans la naissance de quelque maladie que ce soit on rend de la bile noire par les selles, ou même par le vomissement, c'est un signe mortel. Dans une maladie aiguë, les Déjections bilieuses & écumeuses sont très-dangereuses. Il ne l'est pas moins de rendre le sang pur, surtout lorsque l'on a senti des tranchées auparavant. Les Déjections liquides, soit qu'elles sortent tout d'un coup ou peu à peu, sont également mauvaises ; les premieres affoiblissent & énervent, & les secondes ôtent le repos. Il est encor fâcheux dans les fievres aiguës de rendre des Déjections aqueuses, surtout si l'on n'a point de soif : elles sont de même pernicieuses dans les maladies soporeuses, ainsi qu'à ceux qui en même tems deviennent enflés. Le refroidissement accompagné de sueurs qui arrive à la suite de Déjections liquides, marque qu'il y a du danger ; & il est très-grand, soit qu'il y ait fievre ou non, si la Déjection est noire en maniere de gros sang. Les Déjections sont encor ordinairement pernicieuses, lorsque le Malade les rend sans s'en appercevoir, ou lorsqu'elles se précipitent abondamment & tout d'un coup dans

un ſujet affoibli par la maladie.

J'obſerverai auſſi en paſſant au ſujet des vents, qu'il eſt à ſouhaiter qu'on les rende ſans bruit : car ſi dans une maladie aiguë ils ſortent avec bruit, c'eſt ſigne que le mal eſt violent, ou que le Malade a le délire. Il eſt également mauvais de ne pouvoir s'en délivrer, lorſqu'ils ſont prêts à ſortir, & plus fâcheux encor qu'ils remontent par la bouche.

XI. *DE L'URINE.*

Sa Couleur.

JE viens à ce qui regarde l'Urine. La meilleure eſt celle qui eſt de couleur d'or, de ſubſtance médiocre, d'une quantité proportionnée à la boiſſon, & dont le ſédiment eſt blanc, léger, & plus élevé au milieu.

L'Urine blanche eſt une marque de crudité, ou d'une grande obſtruction dans les conduits urinaires : dans les fievres aiguës elle préſage le Délire, ou même la Phrénéſie. Lorſqu'elle coule long-tems de cette couleur, elle annonce auſſi ordinairement quelque maladie froide du Cerveau, comme le Vertige, l'Apoplexie, l'Epilépſie & autres ſemblables : elle préſage auſſi le Dégoût, la Goutte & la Paralyſie.

Quand au commencement ou dans l'accroiſſement d'une fievre on rend une Urine blanchâtre, & comme laiteuſe ou blaſſarde, c'eſt ſigne d'une abondance de matieres corrompues, & que la nature ſouffre; & ſi elle dure longtems de cette couleur, elle indique une maladie froide & longue.

L'Urine ténuë, aqueuſe & délayée, annonce une maladie longue; & ſi dans une maladie de cette nature l'urine continue longtems à couler de cette qualité, & que tous les autres ſymptômes promettent la guériſon, elle indique qu'il arrivera des douleurs & un abſcès aux parties ſituées au-deſſous du Diaphragme: la même urine eſt pernicieuſe dans les enfans.

Celle qui eſt jaunâtre, citrine ou rouſſe, marque une bonne digeſtion; & ſi l'on n'a égard qu'à la couleur, elle eſt la meilleure de toutes: la jaune & la rouge tiennent le ſecond rang, & indiquent une augmentation de chaleur.

La rouge tranſparente, qu'on nomme rouge enflammée, dénote une Fievre ardente, ou une exceſſive chaleur de Foie. Si cette urine n'a ni nuage ni ſédiment, elle indique de la crudité dans l'humeur, & le commencement de la fievre; & ſi dans une Fievre aiguë on la rend longtems de cette couleur, elle menace de la

mort avant que la coction de l'humeur ait pû se faire. A l'égard de l'urine rouge qui est en même tems épaisse & obscure, telle qu'elle est ordinairement dans les maladies & les obstructions du Foie, & à la fin de l'accès des fievres, elle marque qu'il y a de la bile, ou rouge, ou jaunâtre : c'est pour cela que dans la Fievre putride on ne rend presque jamais d'urines de cette espece.

Après l'Urine rouge viennent l'Urine vineuse, & celle qui approche de la couleur des raisins secs : la premiere dénote un sang brûlé, & l'autre une bile recuite ; & toutes deux ont la couleur du raisin noir. Si l'on rend longtems de ces urines, elles présagent ordinairement la Jauniſſe.

L'Urine verte est la marque d'une bile corrompue ; & la Convulsion est à craindre, si en même tems le Malade est tourmenté d'une soif & d'une ardeur violentes. L'Urine bleuë, ou de couleur de mer, est produite par une humeur froide & seche : celle qui est livide, dénote la langueur de la chaleur naturelle ; elle peut aussi être causée par des meurtrissures, & des coups qu'on aura reçus.

L'Urine noire, si elle vient à la suite d'une urine rouge ou verte, indique une extrême chaleur ; mais si elle est précédée d'une urine bleuë ou livide, elle dénote

un défaut extraordinaire de chaleur. Dans l'un & l'autre cas la vie est fort en danger ; & ce danger est d'autant plus grand, que cette urine est en moindre quantité, & qu'elle dépose un sédiment plus noir. Cependant lorsqu'une maladie causée par une bile noire a précédé, comme une tumeur de Ratte, la Fievre-quarte, la Mélancholie & autres semblables, les urines de cette couleur assurent de la guérison, principalement sur la fin de ces maladies.

L'Urine sanglante, qui étant reposée laisse un sédiment pareil à du sang caillé, dénote que les Reins sont froissés par quelque pierre, surtout s'ils n'ont souffert d'aucun accident extérieur, comme d'un coup ou d'une chûte.

En général une Urine de mauvaise couleur est un signe d'autant moins fâcheux, qu'elle est plus abondante.

Sa Substance & sa Qualité.

Outre la couleur de l'Urine, il faut en considérer aussi la substance. Si elle est ténuë, elle indique de la crudité & quelque forte obstruction, surtout si en même tems elle est délayée, comme elle l'est pour l'ordinaire dans la Fievre-quarte & dans les accès des douleurs Néphrétiques. Mais dans les Fievres chroniques, errati-

ques & légeres, si elle continue longtems à être de cette qualité, c'est signe que la Ratte est affectée.

L'Urine épaisse marque une abondance d'humeurs cruës & indigestes, qui séjournent dans la partie concave du Foie, dans l'Estomac & dans les Intestins. L'Urine la plus cruë est celle qui demeure toujours ténuë & aqueuse : si étant ténuë elle s'épaissit ensuite, elle n'est pas si cruë : elle l'est encor moins, si lorsqu'on l'a rendue épaisse, elle se maintient dans cette qualité ; & alors si le Malade a de la force, elle présage que la maladie sera longue, ou annonce la mort, si le corps est fort affoibli. L'urine épaisse passe pour n'être pas fort cruë, lorsqu'elle dépose un sédiment ; & alors elle dénote, que le mal ne sera pas de longue durée.

Aureste toutes ces especes d'Urine indiquent de la crudité, & le commencement de la maladie ; & si elles coulent longtems de cette qualité, elles font connoître que le mal sera long, & ne parviendra que difficilement à sa Crise. Si l'on rend une urine épaisse au commencement de la fievre, elle marque une grande abondance d'humeurs, de la foiblesse dans le Malade, & du danger. Si elle est épaisse & blanche, elle vient d'une pituite cruë. Dans les fievres longues & laborieuses qui

auroient produit un abscès, s'il arrive une ample effusion de cette urine, elle emporte l'abscès & la douleur.

L'Urine épaisse & rougeâtre, surtout si son sédiment est de même qualité, rassure à l'égard du danger, mais présage que la maladie sera longue. L'urine épaisse & absolument rouge, telle qu'on l'observe dans les Fievres continues, indique une grande abondance de sang; ce qui cependant n'est pas toujours sûr : car sans qu'il y ait abondance de sang, on rend souvent de semblables urines, tant dans la Fievre-quarte & dans la Tierce intermittente, que dans la Jauniſſe. Que si ces urines ne viennent pas de cette cause, & si dans une fievre elles continuent jusqu'au quarantieme jour, c'est signe que la fievre ne finira point avant le soixantieme.

L'Urine épaisse & noire est absolument pernicieuse ; & elle l'est d'autant plus, qu'elle coule en moindre quantité. Elle peut cependant être salutaire, lorsque sur le déclin des maladies causées par une bile noire, cette urine est produite par un heureux effort que fait la nature pour chasser l'humeur morbifique.

Plus l'urine est épaisse dans les maladies aiguës, plus elle est mauvaise. Aureste les marques de crudité dans la consistance de l'urine sont beaucoup plus à craindre,

que celles qui ne sont que dans sa couleur. L'urine qui lors même qu'on l'agite, paroît épaisse & grasse comme de l'huile, dénote que le corps se fond & se consume, soit par la Phthisie, par la Fievre héctique ou par l'Hydropisie.

Quand l'Urine qui d'abord étoit claire, s'épaissit au froid, qu'elle dépose un sédiment blanc & lié, & qu'étant mise sur le feu, elle recouvre sa couleur & sa clarté, c'est dans les Fievres aiguës un indice que la coction commence à se faire; en toute autre occasion elle ne signifie rien de particulier. Que si l'urine est d'elle-même trouble & grossiere, comme celle des chevaux, si le feu ne la clarifie pas, & si elle est chargée de particules purulentes ou de mucosités, qui quand elle est reposée se précipitent au fond de l'urinal en un sédiment épais, ensorte que le reste de l'urine devienne clair, c'est signe qu'il y a quelque ulcere aux Reins ou à la Vessie, le plus souvent à l'occasion d'une pierre: dumoins on peut croire que ces Parties souffrent à l'occasion de quelque humeur crue qui y séjourne. Si ces mêmes Parties étant saines, l'urine ne laisse pas d'être ainsi trouble, c'est signe que les veines sont gonflées de l'abondance de quelque humeur crasse; que la maladie sera longue & difficile à guérir, & que

ſurtout, ſuivant Hippocrate, on eſt menacé, ou même déja attaqué de maux de tête : il peut même arriver de-là, que dans la ſuite on tombe en Léthargie, ou dans quelqu'autre maladie ſoporeuſe. Souvent l'urine devient tout d'un coup ainſi trouble à la fin d'une Fievre-quarte, ou des maladies du Foie & de la Ratte, ou lorſqu'un abſcès creve dans le corps. Que ſi l'urine eſt tellement épaiſſe & trouble, que ni le feu ni le repos ne puiſſent l'éclaircir, & ſi avec cela on n'y remarque ni nuage ni ſédiment, elle indique toujours des Fievres continues dangereuſes, & très-malignes.

Sa Quantité.

Il n'eſt pas non plus inutile d'examiner la quantité de l'Urine. Car ſi elle eſt très-copieuſe, elle marque ou une grande abondance de ſéroſités, comme dans l'Hydropiſie & dans le Diabete, ou que le corps s'exténue & ſe conſume, comme dans les Fievres colliquatives, ou que les excrémens coulent en petite quantité : car Hippocrate a très-judicieuſement obſervé, que quand on a beaucoup uriné la nuit, les ſelles qui ſuivent ſont peu abondantes.

On urine peu, ou parce qu'on boit peu,

ou parce que ce qu'on boit s'évacue suffisamment par d'autres voies, ou enfin parce que l'on est épuisé & desséché par un excès de fatigue ou de chaleur. Souvent aussi la petite quantité de l'urine indique que ses conduits sont obstrués, ou par quelque humeur épaisse, ou par une pierre. Dans les Fievres aiguës, si l'urine est peu abondante, soit à cause de la violence du mal, soit par un défaut d'humidité, ou par l'impuissance de la pousser au-dehors, c'est un signe d'une mort certaine. L'urine qui dans les maladies aiguës est tantôt abondante, tantôt non, quelquefois même entiérement supprimée, est d'un très-mauvais augure; & dans les maladies chroniques elle marque qu'elles seront de durée.

Son Odeur.

L'odeur de l'Urine mérite aussi notre attention. Si elle est fétide, & en même tems épaisse & blanche, avec un sédiment purulent, c'est signe qu'il y a un abscès aux Reins ou aux Parties naturelles: que si cette même urine étant reposée, laisse des mucosités au fond de l'urinal, & si avec cela on l'a rendue avec beaucoup de douleur, c'est marque qu'il y a une pierre dans la Vessie. Si la puanteur ne vient pas de ces Parties, mais des

Parties supérieures, soit que l'urine soit rouge & trouble, ou, ce qui est plus rare, qu'elle soit claire & ténuë, c'est un indice certain d'une grande corruption dans les humeurs.

Son Sédiment, &c.

Je viens aux matieres qui sont contenues dans l'Urine, comme faisant partie de sa substance; elles sont de différente espece. Son Sédiment que les Grecs appellent *Hypostase*, indique que la chaleur naturelle continue à se soutenir; & cela d'autant plus, qu'il se fait remarquer plus promtement au fond de l'urine. Du reste il n'est pas difficile de distinguer le Sédiment des ordures, qui sortant des Reins ou de la Vessie, rendent l'urine trouble, & se précipitent ensuite au fond en forme d'une crasse épaisse. Ce qui est suspendu au milieu de l'urine, & que les Grecs nomment *Enéorême*, marque l'affoiblissement de la nature; & le Nuage dénote qu'il est encor plus considérable. Mais on doit croire qu'il est très-grand, lorsqu'on n'apperçoit dans l'urine ni Enéorême, ni Nuage, ni Sédiment. C'est un accident fort à craindre dans les maladies, mais qui peut arriver quelquefois sans beaucoup de danger aux personnes qui sont en santé.

Aureſte le meilleur Sédiment eſt celui qui s'étant dépoſé au fond de l'urinal, eſt médiocre en ſubſtance & en quantité, blanc, léger & égal, qui eſt large par ſa baſe, & pointu par en-haut. L'Enéorême & le Nuage ſont auſſi de bonne qualité, quand ils ſont blancs, légers & égaux. L'Enéorême eſt moins bon que le Sédiment; & l'un & l'autre valent mieux que le Nuage.

En général toute concrétion ténuë & délayée qui s'apperçoit dans l'urine, dénote de la crudité, & un commencement de maladie; & ſi elle eſt épaiſſe, elle indique une grande abondance de matieres cruës: cependant ces dernieres accompagnent auſſi quelquefois la Criſe des longues maladies. Les concrétions rouges viennent de bile & de chaleur: celles qui ſont d'un bleu de mer ou livides, annoncent l'affoibliſſement de la chaleur naturelle, & encor plus ſi elles ſont noires. Les concrétions de bonne qualité ſont d'autant meilleures, qu'elles approchent davantage du fond de l'urinal ſans cependant s'y attacher. Les maladies dans leſquelles l'urine fait remarquer promtement de bonnes concrétions, ſe terminent bientôt par une Criſe. Toute concrétion qui approche du fond de l'urinal, vaut mieux que celles qui

s'arrêtent plus haut. Si au quatrieme jour d'une fievre on apperçoit dans l'urine un Nuage rougeâtre, c'eſt un ſigne de Criſe pour le ſeptieme, pourvû que les autres ſymptômes s'accordent avec celui-ci. Toute urine ténuë & bilieuſe, qui eſt tantôt meilleure & tantôt moins bonne, dénote que la maladie ſera longue; & ſi elle coule longtems de cette qualité, elle menace d'un aſſez grand danger. Toute urine dont, ſans que l'on ſçache pourquoi, la couleur, la ſubſtance & les concrétions donnent des ſignes de coction, eſt toujours ſuſpecte, principalement dans les maladies aigues. Lorſqu'après un Sédiment louable, tout d'un coup ceux qui ſuivent changent de qualité, c'eſt un ſigne de douleur & de changement qui doivent ſurvenir dans la maladie. Dans les Fievres vagues, des Nuages noirs dans l'urine annoncent une Fievre-quarte.

Matieres étrangeres à l'Urine.

Je paſſe à ce qui regarde les matieres étrangeres, qui ſe trouvent mêlées dans l'Urine. Si c'eſt de la Semence, elle eſt ténuë & légere, & ſurnage toujours : au contraire la Pituite eſt épaiſſe, liée & ténace; & ſi c'eſt du Pus, dès qu'on agite l'urine, il ſe diſſout, & ſe répand dans

toute ſa ſubſtance. Dureſte le Pus & la Pituite ſe précipitent également au fond, quand on la laiſſe repoſer.

Si l'on apperçoit dans l'urine des eſpeces de matieres branchuës ou filamens, c'eſt ſigne que les veines ſont gonflées d'un ſang épaiſſi par un excès de chaleur; ſi l'on y voit des filamens qui reſſemblent à des cheveux, c'eſt un indice d'une grande ardeur dans les Reins, & d'une humeur ténace qui les produit. Il faut cependant obſerver, qu'on remarque ſouvent des filamens ſemblables à des cheveux blancs dans la Gonorrhée & dans les Fleurs blanches. Des eſpeces de caroncules qui nagent dans une urine épaiſſe, prouvent que les Reins ſont ulcérés. Si cette même urine eſt chargée de petites croûtes qui reſſemblent à un ſon groſſier, c'eſt une marque que la Veſſie eſt attaquée d'une eſpece de galle; mais ſi elles ſe rencontrent dans une urine ténuë, elles dénotent l'ardeur brûlante de la fievre. Le ſable que l'urine charrie, annonce la pierre des Reins ou de la Veſſie. Si dans une urine fétide on remarque du pus ou de petites écailles, c'eſt une preuve que la Veſſie eſt ulcérée; à l'égard des écailles ſeules, elles indiquent l'ardeur violente de la fievre. Aureſte ces écailles ſont moins à craindre, que les croûtes dont je viens

de parler, parce qu'elles ſont plus minces.

Quand la ſurface de l'urine eſt couverte d'un nuage gras ſemblable à une toile d'araignée, ou de petits points huileux & ſéparés, ce qui eſt moins dangereux, c'eſt ſigne que l'on eſt attaqué d'une fievre très-ardente, ou dumoins d'une Fievre héctique, ou de Phthiſie; que ſi ces points ſont réunis & ſe diſſipent auſſitôt, il y a lieu de craindre une Inflammation dans les Reins, qui en conſume toute la ſubſtance. Une urine huileuſe qui précede le friſſon, eſt très-dangereuſe.

Il eſt encor néceſſaire d'examiner la Couronne de l'Urine. Si elle eſt d'une meilleure couleur que le reſte de l'urine, elle préſage la guériſon, & indique au contraire qu'il y a du danger, ſi ſa couleur eſt moins bonne. La Couronne blanche & ténuë eſt la marque d'un ſang pituiteux; la rouſſe, d'un ſang tempéré; la rouge & enflammée, d'un ſang bilieux & brûlé; celle qui eſt livide & noire, d'un ſang mélancholique: auſſi cette derniere eſt-elle ordinaire dans la Mélancholie & dans l'Epilépſie. Si pluſieurs bulles réunies forment la Couronne, c'eſt un ſigne de douleur de tête; & ces douleurs ſont plus ou moins violentes à proportion que la couleur de ces bulles eſt plus ou moins forte. Si ces bulles ſont éparſes ſur la ſurface de

l'urine, elles ne signifient rien pour la tête, & indiquent seulement des crudités, des obstructions, & un défaut de chaleur naturelle. Les bulles qu'on remarque dans une urine ténuë & sans sédiment, signifient presque toujours de longues & de fortes obstructions aux Reins : elles seroient plus favorables, si elles avoient commencé à paroître dans une urine grossiere. De grosses bulles éparses dans la Couronne de l'urine apprennent que les douleurs de tête diminuent. Il y a lieu de craindre une Fluxion, lorsque de petites bulles, comme autant de points fort menus, étant attachées à la Couronne, si on remue l'urine, descendent au fond, & remontent aussitôt pour se rejoindre à la Couronne.

On doit sçavoir en général, que la couleur de l'urine indique l'intempérie qui domine; que sa substance épaisse ou trouble désigne le vice de l'humeur; que son obscurité est un signe de corruption; & que les matieres qui y sont mêlées, donnent une connoissance certaine de l'endroit qui est affecté.

XII. *DES SUEURS.*

JE finis par ce qui concerne les Sueurs. Elles ſont toujours ſalutaires, lorſqu'après des ſignes de coction elles ſortent de toutes les parties du corps, ou quand dans le déclin des accès des Fievres intermittentes, ou bien dans la Criſe des Fievres continues, elles coulent en abondance, & terminent la maladie, ou dumoins y apportent beaucoup de ſoulagement. On doit dire la même choſe de celles, qui ne ſortant que par gouttes, ſe diſſipent enſuite, ou bien qui ſuccédant à la purgation, après que le corps a été dégagé des matieres morbifiques les plus groſſieres, achevent d'emporter ce qui en eſt reſté de plus ténu.

Les Sueurs mauvaiſes ſont celles qui ſont contraires aux précédentes, ſurtout lorſqu'elles ne partent que de la tête, du front, ou du col. Mais les plus mauvaiſes de toutes ſont les Sueurs froides: elles ſont un ſymptôme mortel dans les Fievres aiguës; & dans celles qui ne ſont pas ſi violentes, c'eſt un indice qu'elles dureront long-tems. Les Sueurs paſſent auſſi pour mauvaiſes, lorſqu'au lieu de ſe continuer, elles ſont interrompues. De même elles ne

ſont pas trop bonnes, quand elles ſont trop abondantes, ou qu'elles ne diminuent pas le mal : c'eſt ſigne qu'il doit être de longue durée. Si le friſſon ſuccede à la Sueur, c'eſt un ſymptôme dangereux. Quand dans l'accablement des forces il paroît au front une Sueur légere & ténace, c'eſt une fort mauvaiſe marque ; & ſi en même tems le pouls eſt défaillant, c'eſt un indice d'une mort prochaine. Les Sueurs ſont mauvaiſes, ſoit chaudes ſoit froides, lorſqu'elles ſont trop abondantes ou continuelles : ſi elles ſont froides, elles prouvent la force du mal ; il eſt plus ſupportable, quand elles ſont chaudes.

Aureſte dans le commencement des Sueurs, ordinairement elles paroiſſent d'abord à la tête, & ſe communiquent enſuite inſenſiblement à tout le reſte du corps. Elles ſont pour l'ordinaire plus abondantes au dos qu'à la poitrine, & vers le haut du corps que dans les parties inférieures : on a auſſi coutume de ſuer plutôt en dormant, que lorſque l'on eſt éveillé.

FIN.

TABLE
ALPHABÉTIQUE

De toutes les Maladies dont il eſt parlé dans cet Ouvrage, ainſi que de leurs Signes diagnoſtics & pronoſtics.

A.

Abscès. (Préſages d'un) 45. Signes d'un Abſcès critique, 60
Accouchement difficile, 310
Alphe, 321
Amygdales. (Inflammation ou Gonflement des) 127
Anaſarque. (Hydropiſie) 246
Anévryſme, 346
Angine, ou Eſquinancie, 129
Anthrax, ou Charbon, 327
Anus. (Inflammation & Fiſtule de l') 220
Apoplexie, 107
Appetit. (Préſages tirés de l') 383
Articles. (Maladies des) 312
Aſcarides, Vers ainſi nommés, 217
Aſcite. (Hydropiſie) 247
Aſthme, & Courte-haleine, 175
Atrabile, ou Bile noire, 241

Atrophie, 75
Avortement, 310

B.

Bile noire, 241
Boulimie, 186

C.

Cachexie, 76
Cancer, 336
Carus, 100
Catalépſie, 101
Cataracte, ou Suffuſion, 120
Catarrhe, ou Fluxion, 117
——— du Poulmon, 154
——— Suffoquant, 177
Cerveau. Plaies de ſes membranes, 134
Charbon, 327
Cholera-morbus, 191
Cochemar, ou Incube, 106
Cœur. (Maladies du) 136
——— Palpitation de, 179
——— Plaie du, 182
Colique, 207
——— de *Miſerere*, 205
Coma, 101
Conception. (Signes de la) 305
Convulſion, 112
Convulſions de Matrice, 297
Cours de Ventre, 192. Signes d'un Cours de Ventre critique, 58

Courte-haleine, 175
Crachement de sang, 156
Crises. Signes des Crises, 52. Signes d'une Crise par les Sueurs, 59. Signes qui promettent la Crise, ou qui ne permettent pas d'en espérer, 65. La meilleure Crise, 64. En quel tems la Crise ou la Mort doit arriver, 66
Critiques. (Ordre des jours) 68

D.

DARTRES, 319
Défaillance, 179
Dégoût, 185. Présages tirés du Dégoût, 383
Déjections. (Présages tirés des) 386
Délire, ou Paraphrénésie, 88
Descente, 283
Dévoiement, 192
Diabete, ou Flux d'urine, 267
Diaphragme. (Plaie du) 183
Diarrhée, 192
Douleur de Tête, 86
Dyspnée, ou Courte-haleine, 175
Dyssenterie, 200

E.

ECROUELLES, ou Humeurs froides, 334

Eléphantie, 79
Empyême, ou Suppuration de Poitrine, 163
Ephialte, ou Incube, 106
Epilépſie, Haut-mal, ou Mal-caduc, 102
Eryſipele, 329
—— du Poulmon, 153
Eſophage. (Plaies de l') 221
Eſquinancie, 129
—— fauſſe, ou bâtarde, 133
Eſtomac. (Maladies de l') 183
—— Foibleſſe d', 183
—— Inflammation d', 189
—— Plaies de l', 221
Exanthêmes, 322
Excrémens. (Préſages tirés des) 385

F.

FAIM, 185
—— canine, 186
Feu ſacré, 330
Fievre Ephémere, 14
—— Continue non putride, 16
—— Continue putride, 17
—— Continue, 18
—— Ardente, 20
—— Aiguë, 23
—— Lente, 28
—— Tierce, 30
—— Tierce-bâtarde, 32
—— Quarte, 33
—— Quotidienne, 36

Fievre Demi-Tierce, 39
—— Peſtilentielle, 49
—— Héctique, 72
—— Signes d'une fievre dangereuſe, 41
—— d'une fievre longue, 44
Fievres Intermittentes, 30
—— Compliquées, 38
—— Remarques générales ſur les Fievres, 40
—— Signes ſalutaires dans les Fievres, 46
—— Tems des Fievres, 47
Fiſtule, 341
—— de l'Anus, 220
Fleurs blanches, 304
Flux d'urine, 267
—— hépatique, 227
—— de la ſemence, 280
Fluxion, 117
—— de Poitrine, 148
Foibleſſe d'Eſtomac, 183
—— du Foie, 226
Foie. (Maladies du) 224
—— Foibleſſe du, 226
—— Obſtruction du, 229
—— Schirre du, 230
—— Inflammation du, 232
—— Plaies du, 254

G.

GALLE, 317
Gangrene, 327
Gonflement des Amygdales, 127

—— de la Matrice, 294
Gonorrhée, ou Flux de la semence, 280
Goutte, 312
—— rose, 330
Grandes-Rattes, ou Scorbut, 77
Gratelle, 319
Grossesse. (Incommodités de la) 307

H*AUT-MAL*, 102
Hémorrhagie du nez; 125
—— Signes d'une Hémorrhagie critique par le nez, 55
Hémoptysie, ou Crachement de sang, 156
Hémorrhoïdes, 217
Hernie, ou Descente, 283
Herpès, 331
Hoquet, 186
Humeurs froides, 334
Hydrophobie, ou rage, 96
Hydropisie, 246
—— Anasarque, 246
—— Ascite, 247
—— Tympanite, 249
—— de Matrice, 295

I.

J*AUNISSE*, 242
Impetigo, 318
Incontinence d'urine, 278

Incube, Cochemar, ou Ephialte, 106
Inflammation, 326
—— des Amygdales, 127
—— de la Luette, 128
—— du Poulmon, 148
—— d'Eſtomac, 189
—— de l'Anus, 220
—— du Mézentere, 224
—— du Foie, 232
—— des Reins, 255
—— de la Veſſie, 272
—— du Teſticule, 288
—— de la Matrice, 289
Inteſtins. (Maladies des) 183
—— Plaies des, 221
Jours critiques. Leur ordre, 68

L

LEPRE, 320
Léthargie, 98
Luce, 321
Leucophlegmatie, 246
Lienterie, 197
Lipothymie, ou défaillance, 179
Luette. (Le Relâchement ou l'Inflammation de la) 128

M

MAL-CADUC, 102
Maladie Vénérienne, ou Mal Vénérien, 82

Maladies de la Tête, 86
—— du Cœur & de la Poitrine, 136
—— de l'Estomac & des Intestins, 183
—— du Mézentere, 222
—— du Foie, 224
—— de la Ratte, 237
—— des Reins & de la Vessie, 255
—— des Articles, 312
—— de la Peau, 317
—— aigues, & qui donnent la mort à la plûpart de ceux qui en sont attaqués, 348
—— aiguës, dont l'évenement est douteux, 348
—— courtes & salutaires, 349
—— longues, dans lesquelles il n'y a rien à craindre, 349
—— longues & douteuses, 349
—— longues & pernicieuses, 349
—— qui se changent quelquefois en d'autres, 350
—— dont les changemens sont quelquefois avantageux, ou au contraire, 352
—— des Enfans, 355
—— de l'Adolescence, 356
—— des Jeunes-gens, 356
—— des Vieillards, 356
—— des personnes grasses ou maigres, 357
—— du Printems, 358

Maladies de l'Été, 358
——de l'Automne, 359
——de l'Hiver, 360
Manie, 94
Marasme, 75
Matrice. (Inflammation de la) 289
—— Ulcere de la, 291
—— Schirre de la, 293
—— Gonflement de la, 294
—— Hydropisie de, 295
—— Convulsions de, 297
—— Suffocation de, 299
—— Plaie de la, 312
Mélancholie, 91
—— Hypocondriaque, 92
Mézentere. (Tumeur du) 223
——Inflammation du, 224
Migraine, 87
Mois des femmes, Voyez *Regles.*
Mole, 295

N

NEPHRETIQUE; ou Pierre des Reins, 258

O

OBSTRUCTION du Foie, 229
Œdême, 333
Ophthalmie, ou rougeur enflammée de l'œil, 122
Ordinaires des femmes, Voyez *Regles.*

P

Palpitation de cœur, 179
Papules, 331
Paralysie, & *Paraplégie*, 110
Paraphrénésie, Voyez *Délire*.
Peau. (Maladies de la) 317
Péripneumonie, ou Fluxion de poitrine, 148
Phlegmon, ou Inflammation, 326
Phrénésie, 90
Phthisie, 169
—— dorsale, 268
Pierre des Reins, 258
—— de la Vessie, 270
Pissement de sang qui vient des Reins, 265
—— qui vient de la Vessie, 274
Plaie, 338
—— des membranes du Cerveau, 134
—— du Poulmon, 178
—— de la Poitrine, 179
—— du Cœur, 182
—— du Diaphragme, 183
—— de l'Esophage, de l'Estomac & des Intestins, 221
—— du Foie & de la Ratte, 254
—— des Reins, 268
—— de la Vessie, 280
—— de la Matrice, 312

Pleuréſie, 136
—— fauſſe, ou bâtarde, 146
Poitrine. (Maladies de la) 136
—— Fluxion de, 148
—— Suppuration de, 142 & 169
—— Plaie de la, 179
Poulmon. (Inflammation du) 148
—— Eryſipele du, 153
—— Catarrhe du, 154
—— Tubercule crud du, 154
—— Vomique du, 155
—— Plaie du, 178
Pouls. (Préſages tirés du) 375
Préſages d'un Abſcès, 45
—— d'une Rechute, 354
Préſages tirés des Saiſons, 358
—— des différentes températures de l'air, 361
—— de l'état du Malade, 364
—— de ſes Mœurs, 365
—— du Sommeil, 366
—— des Songes, 367
—— de l'extérieur du Malade, 369
—— de l'état des Hypocondres, 371
—— de l'Attitude & des geſtes du Malade, 371
—— de la Reſpiration, 373
—— du Pouls, 375
—— de l'Appétit & du Dégoût, 383
—— des Excrémens, 385
—— des Déjections, 386

DES MALADIES. 417
—— de l'Urine, 389
—— des Sueurs, 404
Priapisme, 283
Pus. (Observations sur le) 344 & 345

R

RAGE, ou Hydrophobie, 96
Ratte. (Maladies de la) 237
—— Plaies de la, 254
Rattes. (Grandes) ou Scorbut, 77
Rechute. (Préfages d'une) 354
Regles. Leur suppression, & leur trop grande abondance, 301
Reins. (Maladies des) 255
—— Inflammation des, 255
—— Néphrétique, ou Pierre des, 258
—— Ulcere des, 263
—— Pissement de sang qui vient des, 265
—— Plaie des, 268
Relâchement de la Luette, 128
Remarques générales sur les Fievres, 40
—— sur les Saisons, 360
Respiration. (Préfages tirés de la) 373
Rétention d'urine, 278

S

SAISONS. (Préfages tirés des) 358
—— Remarques générales sur les, 360

Sang. (Crachement de) 156
—— Piſſement de, 265 & 274
—— Obſervations ſur le, 344
Sanie. (Obſervations ſur la) 344 & 345
Satyriaſis, 283
Schirre, 333
—— du Foie, 230
—— de la Matrice, 293
Sciatique. (Goutte) 315
Scorbut, ou Grandes-Rattes, 77
Signes d'une Fievre dangereuſe, 41
—— d'une Fievre longue, 44
—— des Criſes, 52
—— d'une Hémorrhagie critique par le nez, 55
—— d'un Vomiſſement critique, 57
—— d'un Cours de ventre critique, 58
—— d'une Criſe par les Sueurs, 59
—— d'un Abſcès critique, 60
—— de la Conception, 305
—— mortels dans la Fievre aiguë, 23
—— qui promettent la Criſe, ou qui ne permettent pas d'en eſpérer, 65
—— aux quels on connoît une Suppuration naiſſante, 143
Sommeil. (Préſages tirés du) 366
Songes. (Préſages tirés des) 367
Spaſme, ou Convulſion, 112
—— venteux, 114
Sphacele, 327
Sueurs. (Signes d'une Criſe par les) 59

——Préſages tirés des, 404
Suffocation de Matrice, 299
Suffuſion, ou Cataracte, 120
Suppreſſion des Regles, 301
Suppuration de poitrine, 142 & 163
Syncope, 181

T

TÉNESME, 204
Teſticule. (Inflammation du) 288
Tétanus, 115
Tête. (Maladies de la) 86
—— Douleur de, 86
Toux, 173
Tubercule crud du Poulmon, 154
Tympanite. (Hydropiſie) 249

V

VARICE, 346
Vénérien, (Mal) Voyez *Maladie Vénérienne.*
Vers, 214
Veſſie. (Maladies de la) 259
——Pierre de la, 270
——Inflammation de la, 272
——Piſſement de ſang qui vient de la, 274
——Ulcere de la, 275
——Plaie de la, 280
Virus (Obſervations ſur le) 344 & 345
Vitiligo, 320

Ulcere, 340
—— Cacoëtique & Dyſépulotique, 340
—— Dépaſcent, 340 & 341
—— Phagédénique, 341
—— des Reins, 263
—— de la Veſſie, 275
—— de la Matrice, 291
Volvulus, 205
Vomique du Poulmon, 155
Vomiſſement, 187
—— Signes d'un Vomiſſement critique, 57
Urine, (Flux d') 267
—— Rétention & Incontinence d', 278
Urine, Préſages tirés de ſa Couleur, 389
—— de ſa Subſtance & de ſa Qualité, 392
—— de ſa Quantité, 396
—— de ſon Odeur, 397
—— de ſon Sédiment, 398
—— des matieres qui lui ſont étrangeres, 400
Uterus, Voyez *Matrice*.

Y

YEUX. (Maux des) 120 & 122

Fin de la Table des Maladies.

Fautes à corriger.

PAGE 15. *ligne* 24. Etique, *lisez* Hectique.
Pag. 59. *lig.* 15. maladies grieves, *lis.* maladies graves.
Pag. 120. *lig.* 9. Hypòchima, *lis.* Hypochyma.
Pag. 162. *lig.* 9. & 10. dans le ventricule supérieur, *lis.* dans le ventre supérieur.
Pag. 205. *lig.* 14. V, *lis.* X.

De l'Imprimerie de la VEUVE DELATOUR.